



UN STEAU LAC
TOME 1
NEW YORK

Retour *aux* SOURCES

BELLA ANDRE

BEST-SELLER INTERNATIONAL N° 1

Retour aux sources

~ Un été au lac, tome 1 ~

La Famille Sullivan, New York

Bella Andre

OceanofPDF.com

Table des matières

Page de Titre

Copyright Page

À propos du livre

Un mot de Bella

Chapitre Un

Chapitre Deux

Chapitre Trois

Chapitre Quatre

Chapitre Cinq

Chapitre Six

Chapitre Sept

Chapitre Huit

Chapitre Neuf

Chapitre Dix

Chapitre Onze

Chapitre Douze

Chapitre Treize

Chapitre Quatorze

Chapitre Quinze

Chapitre Seize

Chapitre Dix-Sept

Chapitre Dix-Huit

Chapitre Dix-Neuf

Chapitre Vingt

Chapitre Vingt Et Un

Chapitre Vingt-Deux

Chapitre Vingt-Trois

Chapitre Vingt-Quatre

Chapitre Vingt-Cinq

Chapitre Vingt-Six

Chapitre Vingt-Sept

Chapitre Vingt-Huit

Chapitre Vingt-Neuf

Chapitre Trente

Chapitre Trente Et Un

Chapitre Trente-Deux

Chapitre Trente-Trois

Chapitre Trente-Quatre

Épilogue

Extrait de *Au fil de l'eau*

Autres livres de Bella Andre en Français

À propos de l'auteure

OceanofPDF.com

RETOUR AUX SOURCES

~ Un été au lac, tome 1 ~

La Famille Sullivan, New York

© 2022 Bella Andre

Traduction française June Silinski

Valentin Traduction

[Inscrivez-vous à la newsletter pour connaître les nouvelles parutions](#)

www.BellaAndre.com

[Facebook](#) ~ [Instagram](#) ~ [Twitter](#)

OceanofPDF.com

Meilleurs amis. Amoureux de lycée. Amants passionnés. Autrefois, Sarah Bartow et Calvin Vaughn étaient tout l'un pour l'autre. Jusqu'à ce que de grands rêves, et une tragédie encore plus grande, les séparent.

Dix ans après leurs adieux, ils sont enfin réunis à Summer Lake, dans les Adirondacks... et les étincelles entre eux sont plus vives que jamais. Bientôt, un baiser en entraîne bien plus. Pas seulement des ébats amoureux à couper le souffle, mais aussi des émotions profondes, honnêtes et indéniables.

Calvin refuse de laisser les ambitions et les désastres qui les ont séparés il y a dix ans les anéantir à nouveau. D'autant qu'il a l'absolue certitude que Sarah est son seul et unique amour. Il l'a laissée partir une fois. Il ne commettra plus la même erreur. Même s'il doit risquer tout son cœur et chaque parcelle de son âme pour lui montrer qu'ils sont faits l'un pour l'autre... et pour toujours.

Un mot de Bella

Si vous êtes une fan des Sullivan, vous avez fait la connaissance de Calvin Vaughn à Summer Lake dans *Si l'amour est un art* (La Famille Sullivan, New York, tome 1) et *Pour un corps à cœur* (La Famille Sullivan, New York, tome 2). Maintenant, j'ai hâte que vous lisiez l'histoire d'amour sexy et réconfortante de la deuxième chance, Calvin avec Sarah, celle qui lui a échappé.

Une grande partie de cette histoire est inspirée des étés que j'ai passés dans les montagnes Adirondacks de l'État de New York, dans notre chalet centenaire. Tout l'été, vous pouvez me trouver en train de courir sur la plage pour plonger depuis les quais avec mes enfants ou en train de faire du paddle dans les étincelles que le soleil couchant répand sur le lac comme des paillettes, tous les soirs où le ciel est dégagé. Parfois, je suis aussi assise autour d'un feu de camp avec ma famille et mes amis, faisant des sandwiches à la guimauve et des vœux en regardant les étoiles filantes.

Je suis une fille de Californie depuis toujours, mais dès que j'ai commencé à sortir avec l'homme incroyable qui est devenu mon mari (je jurerais qu'il est la somme de tous les héros Sullivan !), il m'a dit qu'il devait m'emmener voir l'endroit qui avait toujours possédé son cœur. Une partie du pays avec des lacs cristallins, des montagnes qui restent vertes toute l'année et un calme parfait qui peut être si difficile à trouver dans n'importe quel autre endroit.

J'espère que vous tomberez follement amoureuse non seulement de Calvin et Sarah, mais aussi de la beauté de Summer Lake.

Bonne lecture,

Bella

P.S. Christie Hayden, qui gère l'auberge de Summer Lake, aura sa propre histoire d'amour avec l'homme dont elle n'avait jamais pensé tomber amoureuse dans *Au fil de l'eau* !

P.S.2. N'oubliez pas de vous abonner à ma newsletter (BellaAndre.com/France) pour ne pas manquer les annonces de parution de mes livres.

OceanofPDF.com

CHAPITRE UN

Chez elle.

Sarah Bartow n'arrivait pas à croire qu'elle était de retour chez elle.

Pendant le trajet de cinq heures jusqu'à Summer Lake depuis New York, elle avait senti son estomac se serrer progressivement à chaque kilomètre qu'elle parcourait, à chaque comté qu'elle traversait. Elle s'était garée devant Lakeside Stitch & Knit, sur Main Street, cinq minutes plus tôt, mais elle n'avait pas encore trouvé la force de sortir de la voiture. Au lieu de cela, elle était assise, les mains fermement serrées sur le volant tandis qu'elle regardait des mères diriger des poussettes, des clients entrant et sortant des magasins et des touristes heureux marchant main dans la main.

Les jours chauds de l'été avaient déjà cédé la place à l'automne frais, et les arbres épais et verts autour de la berge étaient transformés en un étalage éblouissant de rouge, d'orange et de jaune. Tout le monde semblait heureux, satisfait. Summer Lake était digne d'une carte postale : le ciel était bleu, le lac étincelait dans la lumière du soleil et la peinture blanche sur le belvédère du parc au bord de l'eau semblait toute fraîche.

Mais Sarah n'avait jamais vraiment eu sa place sur une carte postale. Surtout maintenant qu'elle était là pour le travail. Il était temps de détendre sa poitrine, de dénouer les nœuds dans son ventre et de se mettre à l'œuvre.

Ouvrant la portière de la voiture, elle agrippa sa mallette et alla trouver le magasin familial. L'auvent de Lakeside Stitch & Knit était coloré et accueillant, et les chaises Adirondacks devant le magasin invitaient les tricoteuses à s'asseoir le temps qu'elles voulaient.

Elle afficha son premier vrai sourire de la journée, pensant à l'amour et à l'attention que sa grand-mère et mère avaient mis dans ce magasin au fil des ans.

La poignée brillante de la porte était fraîche sous sa paume et elle marqua une pause pour prendre une profonde inspiration et se reprendre. Entrer dans le bâtiment qui avait été sa deuxième maison lorsqu'elle était petite n'aurait pas dû faire battre son cœur.

Mais c'était le cas.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, l'odeur de fil la frappa en premier. La laine, l'alpaga, le bambou et la soie, le coton et l'acrylique avaient tous des odeurs particulières. Même si elle n'avait pas tricoté depuis presque deux décennies, l'essence des écheveaux alignés contre les murs, dans des paniers sur le sol, tricotés pour former des échantillons était encore dans son cerveau.

Elle n'était pas revenue pour jouer avec des fils, mais tandis qu'elle passait instinctivement ses mains sur un doux mélange de soie et de laine, ses pensées à propos des affaires s'estompèrent. Les belles couleurs bleu vert avec des touches de rouge et d'orange enroulés profondément dans les fibres lui rappelèrent le lac et les montagnes un jour d'automne comme celui-ci.

De nulle part, Sarah fut frappée par la vision d'un châle en dentelle posé sur les épaules d'une femme. Sur ses épaules... Et c'est un homme qui l'enroulait autour de ses épaules. Un homme qui ressemblait à...

— Sarah, quelle bonne surprise !

Sarah sursauta face à l'accueil soudain de sa grand-mère, laissant tomber le fil comme si elle était une voleuse sur le point de le mettre dans son sac et de s'enfuir par la porte.

Les bras de sa grand-mère la serrèrent. Mesurant à peine un mètre cinquante-deux, Olive faisait vingt centimètres de moins que Sarah. Elle avait toujours eu l'impression d'être géante près des femmes minuscules de sa famille. Cependant, elle était toujours surprise en voyant à quel point les bras de sa grand-mère étaient forts. Chauds aussi. Ils étaient toujours chauds. Tellement aimants.

— La commémoration de ton père n'aura pas lieu avant le week-end prochain. Nous ne nous attendions pas à ce que tu reviennes à la maison une semaine avant.

Sarah s'obligea à sourire, mais elle n'en avait pas la moindre envie. Dieu savait qu'elle avait certainement assez d'entraînement pour le feindre. Au cours de l'année, depuis la mort soudaine de son père, elle était allée au bureau tous les jours avec le même sourire sur le visage, travaillant plus pour oublier son chagrin.

Pourtant... C'était ainsi qu'elle s'était retrouvée à perdre son plus gros client une semaine auparavant.

Le groupe Klein voulait construire des immeubles dans la parfaite ville de vacances. Ils avaient refusé toutes leurs propositions : Martha's Vineyard, Nantucket, Cape Cod. Son patron, Craig, avait froncé les sourcils de la même manière pendant trois mois, comme s'il pensait qu'elle ne pouvait plus faire face, et alors que la panique l'avait envahie, l'esprit de Sarah s'était vidé. C'est alors que son téléphone avait vibré sur la table devant elle, une photographie de Summer Lake apparaissant avec un message de sa mère.

Il fait si beau ici aujourd'hui. Ça me fait penser à toi.

Un instant plus tard, Sarah avait répondu :

— Je connais l'endroit parfait.

Aucun argumentaire de vente n'avait jamais été aussi facile : les appartements auraient une vue spectaculaire. Il y avait un excellent terrain de golf à proximité. Et par-dessus tout, leurs clients seraient à seulement quelques heures de New York, suffisamment près pour s'éloigner du stress de leur vraie vie, mais assez loin pour l'oublier. Cela n'avait pas fait de mal, puisque Smith Sullivan, la star de cinéma, venait d'organiser son mariage-surprise à Summer Lake. D'après ce que sa mère lui avait dit, Sarah était presque certaine que Rosa Bouchard, célèbre pour les années qu'elle avait passées à grandir dans une émission de télé-réalité, et son petit-ami, Drake Sullivan, venaient également de déménager au lac à temps partiel.

Sarah ne pouvait pas imaginer quitter la grande ville un jour, mais cela ne signifiait pas qu'elle ne voyait pas la magie de Summer Lake. Le groupe Klein avait donné son accord.

Le mercredi précédent, elle avait été folle de joie pour sa réussite au travail. Maintenant qu'elle était de retour dans sa ville d'origine, elle n'avait qu'une pensée en tête : *Qu'est-ce que j'ai fait ?*

Sous peu, sa grand-mère saurait pourquoi elle était de retour. La poitrine de Sarah se serra en imaginant la déception sur son visage. Le désarroi auquel elle pourrait faire face de la part de toutes les personnes qu'elle connaissait en ville. Au moins jusqu'à ce qu'elle puisse démontrer que le plan d'immeuble n'allait pas faire de tort à la petite ville au bord du lac qu'ils aimaient tant.

— C'est bon de te voir. Tu n'imagines pas à quel point.

Elle resserra ses bras autour d'elle avant de s'obliger à reculer.

— Est-ce que Maman travaille avec toi aujourd'hui ?

— Denise avait quelques courses à faire à Saratoga Springs et elle ne reviendra que tard ce soir. Est-ce que tu vas pouvoir passer la nuit ici avant de retourner en ville ? Je sais que ta mère adorerait te voir.

Sarah savait que c'était un énorme euphémisme. Sa mère aurait le cœur brisé si sa fille venait et repartait sans la voir, mais Olive n'avait jamais été culpabilisante. Jamais elle n'avait fait pression sur Sarah pour qu'elle revienne à la maison plus souvent ou pour qu'elle reste plus longtemps les rares fois où elle leur rendait visite. Quand Sarah entendait ses collègues parler de leurs familles qui insistaient toujours pour qu'ils retournent vivre dans leurs villes natales, elle était heureuse que sa propre famille intervienne aussi peu dans sa vie. Ils respectaient trop ses objectifs et ses projets pour montrer qu'elle leur manquait.

Elle savait qu'elle avait de la chance d'être aussi libre. Et pourtant, parfois, une petite partie secrète d'elle souhaitait qu'ils luttent un peu plus pour qu'elle reste dans les parages.

— Je resterai probablement une semaine. Deux, peut-être.

Ensuite, elle devrait repartir, retourner à la vie citadine qu'elle avait choisie dès qu'elle avait terminé le lycée.

— En réalité, ce sont un peu des vacances-travail.

— Deux semaines ?

Olive avait l'air d'avoir gagné à la loterie.

— Quel bonheur de t'avoir ici, en particulier quand nous avons un si bel automne !

Tandis que le remords de ne pas voir sa famille plus souvent s'installa sous le sternum de Sarah, elle suivit le regard de sa grand-mère vers les grandes vitrines du magasin, en direction du lac derrière les chaises Adirondacks, sous le porche.

— L'automne a toujours été ma saison préférée ici.

Sa carrière de consultante en gestion à New York faisait qu'elle était à peine revenue pour plus d'un week-end, même pendant les vacances. Grandir en voyant son père faire tant de choses formidables pour tant de personnes en tant que sénateur de New York lui avait donné envie de suivre ses pas, non pas en tant que femme politique, mais en tant que personne qui travaille dur, qui prend les choses à cœur et qui aime le travail bien fait.

Après avoir obtenu son diplôme de l'université de Cornell avec une licence en économie puis un master en administration des entreprises, elle avait soigneusement choisi Marks & Banks pour leur engagement en faveur de l'environnement et le fait qu'ils réalisaient plus de travail *pro bono* que n'importe quelle autre entreprise de conseil.

Son père l'avait toujours encouragée à viser les étoiles, et bien que certains soirs, elle tombait sur son lit complètement habillée et qu'elle se réveillait le lendemain matin avec du mascara étalé autour de ses yeux ainsi qu'un estomac vide et grondant, c'était exactement ce qu'elle faisait depuis dix ans.

Détournant le regard du lac étincelant, elle observa la boutique.

— Le magasin est splendide.

Olive fronça les sourcils en examinant les étagères.

— Je ne suis pas sûre des changements que ta mère a faits.

Étant donné que sa grand-mère détestait déplacer ne serait-ce que deux écheveaux de fil d'un côté du magasin à l'autre, Sarah douta de nouveau de son projet pour le groupe Klein. Pourquoi ne pouvait-elle pas avoir laissé échapper le nom de n'importe quelle autre ville des Adirondacks ? Cependant, elle était ravie que sa grand-mère lui ait donné un avertissement fortuit d'être prudente. Les appartements allaient représenter les changements les plus importants que cette ville ait connus depuis au moins cinquante ans.

— En réalité, je pense que les changements aident à égayer l'endroit.

Puis, elle ajouta avec plus de ménagement :

— C'est encore ta boutique. Elle est juste un peu plus brillante pour la nouvelle génération de tricoteuses.

— C'est exactement ce que ta mère a dit. Deux contre une.

Sarah ne voulait pas que sa grand-mère pense qu'elles s'alliaient contre elle. Tout comme elle aurait abordé un client potentiellement mécontent, elle choisit une autre approche.

— Qu'ont dit tes clientes ?

— Elles adorent.

Sarah ne put s'empêcher de rire en entendant ses mots réticents.

— Bien.

— Comme tu vas être à la maison si longtemps, je m'attends à ce que tu reprennes enfin tes aiguilles, rétorqua sa grand-mère.

— Nous savons toutes les deux que ça ne va pas arriver.

— Tu adorais tricoter quand tu étais petite. Je te le dis, ce n'est pas normal d'arrêter de tricoter un jour et que ça ne te manque pas.

— Est-ce que tu me traites de bizarrerie de la nature ? la taquina Sarah.

Toutefois, elle savait bien que ce n'était pas une blague. Au lieu de cela, elle avait l'impression qu'il s'agissait d'une réalité et qu'elle avait essayé de prétendre qu'elle n'en avait pas souffert toute sa vie.

Sa grand-mère prit quelques boules de fil dans le mauvais panier.

— Ce que je dis, c'est que je crois que ça te manque.

Elle semblait pensive.

— Tu n'as peut-être tout simplement pas encore trouvé la bonne raison de tricoter pour de bon.

— Je n'aime pas tricoter, c'est tout. Pas comme Maman et toi.

— Tu sais, ma mère a essayé de me faire tricoter pendant des années avant que je n'aime vraiment ça.

— Tu plaisantes.

Sarah supposait que sa grand-mère était née avec des aiguilles à tricoter dans les mains.

— Qu'est-ce qui a changé ?

Olive s'assit sur un des doux canapés au milieu de la pièce.

— J'ai rencontré un homme.

— Papi ?

— Non. Pas Papi.

Sarah écarquilla les yeux de surprise en s'écroulant à côté de sa grand-mère, qui avait déjà mis la main dans le panier à côté de son siège, sortant un travail en cours à moitié terminé et commençant un nouveau rang.

— Tout le monde participait, pendant la Seconde Guerre mondiale. Je voulais aider les soldats et j'ai toujours été douée avec les aiguilles à tricoter. Je savais que nos chaussettes et nos sweat-shirts apportaient de la joie et du réconfort aux hommes, des inconnus que je n'avais jamais rencontrés, mais qui avaient désespérément besoin d'un souvenir de douceur. De chaleur.

Sarah pensa aux petites casquettes et aux petits chaussons que sa grand-mère avait toujours tricotés pour les nouveau-nés à l'hôpital. Sarah en avait tricoté aussi quand elle avait été enfant. Elle avait adoré voir un petit bébé au parc portant quelque chose qu'elle avait fait.

— Alors, ce n'est pas juste un homme qui t'a fait adorer le tricot, nota Sarah, essayant de suivre l'histoire de sa grand-mère. Mais plusieurs.

— Je tricotais pour la cause, mais ce n'était rien de plus, juste une cause. Ce n'était pas personnel. Pas avant *lui*. Pas avant que je lui fasse un sweat-shirt.

Olive leva les yeux vers Sarah.

— Chaque écheveau raconte une histoire. Dès qu'une personne le prend dans ses mains, le mystère de l'histoire est révélé petit à petit.

La respiration de Sarah se bloqua dans sa gorge lorsque sa grand-mère dit :

— Tiens ça, chérie.

Sarah posa les aiguilles maladroitement sur ses genoux.

— Les fibres que tu tiens peuvent se transformer en n'importe quoi, depuis une couverture pour bébé jusqu'au voile d'une mariée, dit doucement Olive. Mais j'ai toujours pensé que tricoter était tellement plus que les choses que nous créons. Parfois, le fil est le meilleur moyen de s'accrocher aux souvenirs. Et parfois... Parfois, c'est le seul moyen d'oublier.

Sarah se surprit à retenir ses larmes. C'était exactement pour cette raison qu'elle ne voulait plus jamais revenir au lac. Il y avait trop de souvenirs pour elle à cet endroit. Des souvenirs de personnes qui avaient tellement compté pour elle. Les murs de la boutique semblèrent soudain trop serrés, la pièce trop petite. Elle devait partir, elle devait aller quelque part où elle pourrait se concentrer sur le travail et sur rien d'autre.

— Je dois partir, dit-elle en se levant brusquement, les aiguilles et le fil tombant de ses genoux avant qu'elle ne puisse les rattraper.

Fronçant les sourcils, sa grand-mère se pencha pour les ramasser, mais elle fut soudain agitée par la toux. La peur transperça le cœur de Sarah et elle passa un bras autour d'elle, lui frottant délicatement le dos.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais malade ?

Sa grand-mère essaya de dire « Je vais bien », mais chaque mot fut ponctué par ses toussotements.

Olive Hewitt était une femme à l'ossature délicate de quatre-vingt-dix-huit ans, mais Sarah n'avait jamais considéré sa grand-mère comme frêle ou fragile. Jusqu'à présent. Alors que sa grand-mère essayait de reprendre sa respiration, Sarah remarqua soudain à quel point sa peau était devenue

translucide. Les mains d'Olive avaient toujours été tellement fortes, tellement infatigables pendant qu'elles tricotaient des sweat-shirts et des couvertures, les aiguilles allant à toute vitesse alors qu'elle discutait, riait et racontait des potins avec ses clientes et ses amies à Lakeside Stitch & Knit.

— Tu ne devrais pas venir travailler si tu as un rhume. Tu devrais te reposer.

Presque remise, sa grand-mère agita une main en l'air.

— Je te l'ai dit, je vais bien. Je tousse juste un peu de temps en temps.

Face au regard sceptique de Sarah, elle dit :

— Ce genre de chose arrive aux personnes âgées, tu sais.

Sarah détestait entendre sa grand-mère dire qu'elle était âgée, même si dans les faits, c'était vrai. Elle ne pouvait tout simplement pas supporter l'idée qu'un jour, Olive ne serait pas là, vivant et respirant cette boutique, le fil, les clientes qui l'aimaient autant que sa propre famille.

— Est-ce que tu as vu le docteur Morris ? demanda-t-elle, lisant immédiatement la réponse sur le visage de sa grand-mère.

Parfois, elle était trop têtue pour son bien.

Prenant le téléphone sans fil, elle le tendit à sa grand-mère.

— Appelle-le.

— Je ne peux pas laisser la boutique sans surveillance.

— Je me fiche de la boutique. C'est toi qui comptes pour moi. Cette toux est horrible. Tu dois vérifier que tout va bien, t'assurer que ce n'est rien de grave.

Voyant que sa grand-mère ne prenait pas le téléphone, Sarah décida d'être aussi têtue qu'elle, de prendre les choses en main et de passer l'appel elle-même.

— Bonjour, je suis Sarah Bartow. Ma grand-mère, Olive, a une terrible toux et elle doit voir le docteur Morris aussi vite que possible.

Après un moment de silence pendant lequel elle écouta les questions de la réceptionniste, Sarah dit :

— Elle ne parle pas parce que parler la fait tousser. Oui, elle pourra venir dans quinze minutes.

Elle posa le téléphone sur le comptoir.

— Il va te faire une place dans son emploi du temps immédiatement.

— Je ne vais pas indiquer que le magasin est fermé au milieu de la journée. Il est ouvert, qu'il pleuve ou qu'il vente, depuis presque soixante

ans.

Sarah trouva le sac à main de sa grand-mère sous le comptoir et l'obligea à le prendre, tout comme Olive l'avait obligée à prendre les aiguilles et le fil.

— Je vais surveiller la boutique.

— Toi ?

Son incrédulité était presque insultante.

— Oui, *moi*. La caisse est la même que quand j'étais enfant. Je ne peux pas avoir vraiment tout oublié sur le tricot. Si j'ignore quelque chose, je trouverai une solution.

— Eh bien, si tu penses que tu peux gérer le magasin pendant une heure...

Le défi dans sa voix poussa Sarah à dire :

— Pas juste une heure. Après le rendez-vous, je veux que tu prennes le reste de la journée pour te reposer. Je m'occuperai de la fermeture.

Mais quand Olive partit, les cloches de la porte sonnèrent légèrement derrière elle, Sarah se tint au milieu de la boutique, se demandant dans quoi elle venait de s'embarquer. En particulier quand la porte d'entrée s'ouvrit et qu'une femme grisonnante entra.

— Bonjour, dit Sarah d'une voix trop enjouée. Bienvenue à Lakeside Stitch & Knit.

— Merci. J'ai entendu tellement de bien de votre boutique que je suis venue depuis Utica pour jeter un coup d'œil.

Cette femme avait parcouru cent soixante kilomètres pour venir acheter quelque chose... Désormais, elle était coincée avec quelqu'un qui ne savait pas tricoter. Sarah espérait qu'elle n'avait pas l'air aussi horrifiée qu'elle l'était. Terriblement tentée de partir en courant dans la rue pour rappeler sa grand-mère, elle se dit qu'elle était ridicule. Elle pouvait gérer cette situation.

Avec un autre grand sourire, elle dit :

— N'hésitez pas à me dire si vous avez besoin de quelque chose. Puis, elle se tourna pour fixer du regard la vieille caisse, ne se souvenant pas vraiment comment l'utiliser et se demandant s'il y avait un livret d'instructions quelque part sous le comptoir. Elle ne voulait pas avoir l'air d'une idiote devant sa première cliente.

— Excusez-moi ?

Sarah se redressa après ses vaines recherches du manuel.

— Oui ? Puis-je vous être utile ?

La femme leva un écheveau de fil.

— Ça dit que c'est Superwash, mais je suis nouvelle dans le tricot, je ne sais pas si je devrais faire confiance à l'étiquette ou pas. Est-ce que vous pouvez me dire comment ça se lave vraiment ? Est-ce que ça bouloche ou feutre si je le laisse trop longtemps dans le sèche-linge ?

Sarah examina attentivement l'étiquette comme si « 100 % laine mérinos Superwash » signifierait quelque chose pour elle si elle la regardait assez longtemps. Si elle avouait qu'elle n'avait pas la moindre idée de comment le laver parce qu'elle ne tricotait pas et qu'elle ne connaissait aucun type de laine, la femme serait légitimement déçue par la boutique. Si elle mentait et qu'elle disait que la laine se laverait facilement et que ce n'était pas le cas, Lakeside Stitch & Knit perdrait une cliente pour toujours.

Décidant rapidement que la vérité était la meilleure option, Sarah dit :

— En réalité, je n'ai jamais utilisé cette laine en particulier.

— Y a-t-il quelqu'un ici qui l'a déjà utilisée ? demanda la femme, tendant le cou pour voir s'il y avait un gourou de la laine quelque part.

— Je suis sûre qu'il y a des informations sur cette marque en ligne. Il ne me faudra qu'une minute pour regarder.

Dieu merci, elle n'allait jamais nulle part sans son ordinateur portable. Malheureusement, il prit une éternité pour s'allumer. Bien entendu, tous les fournisseurs sans fil voisins étaient bloqués par des mots de passe et elle ne connaissait pas celui du magasin de sa famille. S'efforçant de ne pas laisser l'expression de son visage la trahir, Sarah prit son téléphone pour pouvoir se connecter au Wi-Fi. En réponse, tout ce qu'elle reçut fut un message indiquant « Connexion impossible ».

Elle n'arrivait pas à y croire. Elle était battue par un magasin de laine.

Adressant un sourire rassurant à sa cliente clairement irritée, elle dit :

— J'aurais les informations dans quelques instants.

Puis, elle prit le téléphone sans fil et un annuaire local, et elle alla dans l'arrière-boutique. Feuilletant les pages, elle trouva un autre magasin de laine à Loon Lake et elle composa rapidement le numéro.

— Bonjour, je suis Sarah Bartow de Lakeside Stitch & Knit. J'ai une petite question pour vous sur...

La femme à l'autre bout du fil l'interrompt.

— Oh oui, bien sûr, je comprends si vous êtes occupée avec une cliente. D'accord, je vous rappellerai dans quinze minutes.

Sarah savait déjà que quinze minutes seraient trop longues. Maintenant désespérée, elle sortit par la porte arrière et leva son téléphone portable vers le ciel, priant pour obtenir un peu de réseau.

— Dieu merci, s'exclama-t-elle quand elle parvint à avoir une connexion.

Trente secondes plus tard, grandement soulagée de voir que sa cliente était encore dans le magasin, elle annonça :

— Bonne nouvelle. On dirait que toutes les personnes qui ont utilisé cette laine sont ravies de la manière dont elle se lave. De plus, apparemment, elle ne gratte pas du tout.

La femme hocha la tête.

— D'accord.

Oh, oh... C'était tout sauf enthousiaste.

Espérant que parler du projet de la femme relancerait l'entrain qu'elle avait ressenti plus tôt, Sarah demanda :

— Qu'est-ce que vous pensiez tricoter avec ?

— Une couverture pour bébé, pour ma nouvelle petite-fille.

Elle sortit une photographie de son sac à main. Le bébé était potelé, chauve et il avait un sourire édenté.

— Elle est ravissante, fit doucement Sarah.

La femme hocha la tête, l'expression irritée de son visage ayant complètement disparu.

— J'ai appris à tricoter pour elle.

Enfin, Sarah comprit de quoi sa grand-mère avait parlé : ce bébé était la raison pour laquelle cette femme tombait amoureuse du tricot. Et alors que Sarah passait instinctivement la laine entre son pouce et son index, un frisson de calme, beau, doux et inattendu la traversa soudain.

Lorsque la femme affirma : « Je crois que ça fera une très belle couverture pour bébé », le nœud au centre de ses entrailles fut enfin sur le point de se dénouer.

CHAPITRE DEUX

Calvin Vaughn entendit le téléphone sonner en sortant de son bureau à la mairie, mais il ne voulait pas être en retard pour aller chercher à l'école sa sœur de dix ans, Jordan. Sa sœur était la personne la plus importante de sa vie. Les gens de Summer Lake qui s'étaient ralliés à lui quand il avait le plus besoin d'eux venaient ensuite. Tout le reste pouvait être relégué au second plan si nécessaire.

Avant de sauter dans son pick-up, il s'assura que le canoë, les pagaies et les cannes à pêche étaient bien attachés. Le moment était venu d'effectuer leur première expédition de pêche.

Jordan jurait qu'elle détestait pêcher, qu'elle préférerait faire autre chose. Calvin sourit, ses plaintes ne changeaient rien au fait qu'elle était une sacrée pêcheuse. Une photographie d'elle tenant un brochet de vingt-sept kilogrammes qu'elle avait attrapé l'hiver précédent trônait sur la cheminée chez eux.

S'arrêtant derrière l'école primaire, il vit sa sœur parler avec animation à sa meilleure amie, Kayla. La mère de son amie, Betsy, lui sourit lorsqu'il s'approcha des filles.

— Calvin, fit Jordan, est-ce que je peux dormir chez Kayla, ce soir ?

— Il y a classe demain. En plus, nous allons pêcher.

— Mais Kayla est ma partenaire en sciences naturelles et nous allions travailler sur notre projet sur la faune et la flore ! Ce sera beaucoup plus simple de le faire chez elle. Et la mère de Kayla allait me préparer à manger aussi. Je peux facilement y aller à temps pour dîner après la pêche.

Betsy lui adressa un sourire confus.

— C'est moi qui leur ai mis cette idée en tête. Est-ce que ça arrangerait les choses si je te préparais à dîner aussi ?

Betsy et lui avaient tellement de choses en commun. Elle était mère célibataire et il avait été un père à temps plein pour sa sœur depuis qu'elle avait un mois. De plus, Betsy était une blonde attirante, toujours souriante,

toujours ravie d'inviter Jordan à passer la nuit chez elle s'il avait besoin d'aide. Quand bien même, elle n'était pas son genre.

— Merci pour la proposition, mais je vais devoir remettre le dîner.

Il ne voulait pas lui donner de faux espoirs. Elle était trop gentille pour être embarquée avec un type qui n'avait rien à lui offrir.

— Je peux aller chez Kayla ce soir, pas vrai, Calvin ?

Sur le point de refuser, il baissa les yeux vers le regard optimiste de sa sœur et sentit qu'il allait craquer.

— D'accord. Sauf que tu ne vas pas me laisser tomber pour aller pêcher.

Il regarda les filles, qui étaient absolument ravies par leur nouveau plan.

— Et vous devez toutes les deux promettre d'aller vous coucher à une heure raisonnable.

Jordan et Kayla hochèrent la tête et dirent « Bien sûr que oui », en même temps. Calvin élevait Jordan depuis assez longtemps pour être plus avisé.

— Je déposerai Jordan dans deux heures si ça te convient, Betsy.

Il voyait bien qu'elle souriait en dépit de sa déception lorsqu'elle dit :

— Super. Et si tu changes d'avis pour le dîner, il y aura assez à manger pour tout le monde.

Ayant l'impression d'être un abruti parce qu'il ne voulait pas agir comme tout homme sain d'esprit, il dit, « Tu as passé une bonne journée à l'école ? » tandis que sa sœur et lui s'éloignaient en direction du pick-up.

— Oui, dit Jordan en montant sur le siège passager et en laissant tomber son sac à dos à ses pieds avant de mettre sa ceinture.

Avant, il ne pouvait pas l'empêcher de parler. Quatre, cinq, six ans... À cet âge-là, elle avait tellement parlé qu'il pensait que ses oreilles allaient se décrocher à cause des longues histoires alambiquées qu'elle lui racontait jour après jour. Cependant, dernièrement, lui faire dire quoi que ce soit était comme s'arracher une dent.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'intéressant ?

Elle ne dit rien au début, et quand il la regarda, elle rougit.

— Il y a un nouvel élève.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Elle secoua la tête, tout comme Calvin l'avait supposé.

— Ce n'est pas une fille.

S'efforçant de jouer avec la limite entre l'intérêt et la neutralité, il demanda :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Owen.

Calvin était partagé. D'un côté, il était adorable que sa sœur ait son premier coup de cœur pour un garçon. D'un autre côté, elle n'avait que dix ans. Il avait pensé qu'ils ne parleraient pas de garçons avant au moins deux ans. Il croyait qu'il ne l'aurait que pour lui un peu plus longtemps.

— D'où vient-il ?

— De Californie.

Les vannes s'ouvrirent soudain lorsqu'elle lui dit :

— Ses parents sont des scientifiques de Stanford qui étudient des trucs dans les Adirondacks. Mais il ne sera ici qu'un an.

Les mains de Calvin se serrèrent sur le volant. Il semblait que ni lui ni sa sœur ne pouvaient faire les choses facilement. Au lieu de tomber amoureux de gens qui allaient rester dans les parages, ils ne pouvaient pas s'empêcher de s'approcher des personnes qui partiraient inévitablement.

Mais il voyait bien qu'elle mourait d'envie de lui parler du garçon et il avait toujours juré d'être là pour elle. Donc, il demanda : « Parle-moi de lui, Jords », et au cours des trente minutes suivantes, il en entendit plus qu'il n'en voulait à propos d'un garçon de dix ans. Heureusement, quand ils furent sur le lac en train de ramer dans le canoë, sa sœur n'eut plus une seule anecdote sur Owen.

Entouré par le patchwork de couleurs des montagnes, un huard appela son partenaire à une centaine de mètres de là. De l'autre côté de la baie, William Sullivan et son fils Drake leur firent signe depuis leur barque. Ils n'étaient pas assez proches pour leur dire bonjour, mais William était facilement reconnaissable avec son grand chapeau de pêche mou et vert.

Si Calvin n'avait pas déjà connaissance de l'histoire de William, il n'aurait jamais deviné qu'il s'agissait d'une des peintres les plus célèbres du monde, qui était même apparue sur la couverture du magazine *Time*. Après avoir perdu sa femme, qui avait aussi été sa muse, il avait posé ses pinceaux pour de bon et il avait commencé à construire son chalet à Summer Lake quand il a pu quitter New York. Récemment, non seulement quelques-unes de ses peintures cachées avaient vu la lumière du jour, mais

il avait aussi semblé bien plus heureux. D'après Calvin, c'était parce que ses enfants venaient bien plus souvent qu'avant.

L'homme avait grandi en jouant autour du lac avec les quatre enfants de William. Alec, Harry, Suzanne et Drake avaient continué l'école en ville quand ils avaient perdu leur mère, mais leur père avait eu tendance à s'éloigner des souvenirs douloureux ; ils l'avaient souvent rejoint au lac. Néanmoins, la relation entre William et ses enfants avait toujours été tendue, en particulier une fois qu'ils étaient devenus adultes. Du moins jusqu'à récemment, quand Drake, qui était aussi un peintre connu comme son père, avait décidé de construire un studio et un chalet au lac avec sa petite amie, Rosa.

Calvin ne savait pas exactement ce qui avait changé entre William et ses enfants, mais il n'avait pas besoin de connaître tous les petits détails pour se réjouir pour eux. Alec était le seul obstacle contre la paix avec son père, mais Calvin n'était pas particulièrement surpris. En tant qu'aîné, Alec Sullivan avait toujours caché son jeu davantage que ses plus jeunes frères et sœurs. Probablement, supposait Calvin, parce que lorsque tout était devenu tellement sombre et tellement douloureux avec ses parents, en tant qu'aîné, c'était lui qui avait ramassé les pots cassés.

Oui, Calvin savait à quel point la famille pouvait être compliquée. Tout comme il l'avait fait un million de fois auparavant, il remercia silencieusement le ciel qu'être le grand frère de Jordan qui jouait aussi le rôle de son père fonctionnait pour eux. Passer du temps avec elle au lac pendant un après-midi parfait d'automne était quelque chose qu'il ne tiendrait jamais pour acquis. En particulier quand elle souriait lors de la prise de son bar.

— Je suis au top, aujourd'hui !

Calvin relança sa ligne.

— Tu as des conseils pour ton grand frère ? Si je n'étais pas témoin de ton succès, je jurerais que rien ne mord.

— Oui, je me disais que c'était bizarre que tu n'attrapes rien. Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ? Tu n'as même pas encore fait ton grand discours sur l'automne.

Elle prit une voix plus grave et l'imita.

— Regarde autour de toi, Jords. Tu vois les feuilles qui changent de couleur sur ces arbres ? Tu sens la morsure dans l'air ? C'est l'automne, et

il y a de la magie dans l'air. Tout est possible.

Le rire gronda en lui, se joignant à celui de Jordan pour faire des ricochets sur l'eau. Bien entendu, certains de ses espoirs et de ses rêves n'avaient pas pu se réaliser. Il n'avait jamais pu jouer au football américain à l'université. Il n'était jamais sorti avec des filles de manière insouciante. Il n'avait pas eu l'occasion de vivre dans une grande ville, entourée par toute cette vitesse, toute cette lumière, tout ce bruit et toute cette excitation.

Pouvoir rire avec sa sœur, la voir sourire, remarquer l'intelligence dans ses yeux valait facilement tous les sacrifices qu'il avait dû faire au cours de la dernière décennie.

Finalement, il sentit quelque chose faire bouger sa canne à pêche. Il tira un petit coup pour fixer l'hameçon et ramener le poisson.

— Ouah.

Jordan avait les yeux écarquillés quand elle regarda le brochet qui s'agitait au fond du canoë.

— Je crois qu'il est plus grand que celui que j'ai attrapé l'année dernière.

Calvin n'eut même pas besoin de réfléchir lorsqu'il décrocha prudemment la cuillère à deux sens de la bouche dentée du poisson. Il aurait pu s'agir du plus grand poisson qu'il ait attrapé, il était hors de question qu'il batte le record de sa sœur.

— Ce petit gars a encore beaucoup de choses à vivre. Tu veux mettre un peu de magie automnale dans sa vie et aider à le remettre à l'eau ?

Sa sœur inclina la tête.

— Tu agis vraiment bizarrement aujourd'hui, tu sais ?

Elle ramassa le poisson et après avoir compté jusqu'à trois, ils le jetèrent dans le lac.

Le poisson flotta quelques secondes avant de reprendre contenance.

Il envia le poisson pour la seconde chance qu'il venait d'avoir... et il se surprit à espérer qu'il parviendrait à échapper à l'appât la prochaine fois qu'il en verrait un, si brillant et tentant.

* * *

À nouveau seule dans la boutique, Sarah essaya de se concentrer sur le rangement des rayons de fil. Elle ne faisait que retarder l'inévitable.

Calvin Vaughn était le nouveau maire de la ville et, en tant que tel, il était le directeur du comité de contrôle architectural. Elle aurait déjà dû l'appeler pour organiser une réunion. Chaque fois qu'elle avait pris le téléphone, le fourmillement de ses nerfs l'avait arrêtée. En plus des souvenirs trop nets, presque comme si elle lui avait dit au revoir la veille et non pas dix ans auparavant.

Une si grande partie de ces souvenirs étaient des premières fois qu'ils avaient eues ensemble. La première fois qu'il lui avait tenu la main. La première fois qu'il l'avait embrassée. La première fois qu'ils s'étaient dit « je t'aime ». La première fois qu'ils s'étaient déshabillés et...

Non. Elle ne pouvait pas se permettre de retourner dans le passé. Au lieu de faire son travail comme d'habitude, elle avait laissé l'idée de revenir au lac et auprès de Calvin la submerger. Il était grand temps de prendre une profonde inspiration et de renforcer ses nerfs.

Elle prit le téléphone et appela la mairie. Si elle avait été soulagée que l'appel soit acheminé vers la messagerie vocale, elle ne l'admettrait jamais. Le soulagement fut de courte durée, car le son de sa voix sur le message sortant—*Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur de Calvin Vaughn à la mairie*—fit immédiatement transpirer ses paumes et poussa son cœur à marteler dans sa poitrine. Elle ne lui avait pas parlé depuis tellement longtemps. Dans sa tête, il était encore le même garçon qu'à dix-huit ans, pas un homme avec une voix grave qui grondait en elle de la tête aux pieds avant d'atterrir en plein dans son cœur.

— Calvin, c'est Sarah.

Semblait-elle vraiment haletante ou le fait d'avoir entendu sa voix lui avait-il donné la *sensation* de l'être ?

— Sarah Bartow. Je suis de retour en ville pour un petit moment et j'espérais que nous pourrions nous voir pour parler du bon vieux temps et prendre de nos nouvelles.

Chassant la petite voix en elle qui lui disait qu'elle devrait être plus franche sur les raisons pour lesquelles elle voulait le voir, elle ajouta rapidement :

— Je suis libre ce soir, si jamais ça peut te convenir. Je ne capte pas bien, alors si tu veux me rappeler, tu pourrais essayer de me joindre à Lakeside Stitch & Knit ?

Elle devrait raccrocher, mais maintenant qu'elle lui parlait enfin de nouveau, ou presque, elle ne pouvait pas se résoudre à couper la connexion si vite.

— Je vais te laisser un message chez toi aussi. J'espère avoir bientôt de tes nouvelles.

Avec l'impression d'être une petite fille de treize ans qui venait de laisser un message décousu au garçon pour lequel elle avait un coup de cœur secret, Sarah s'obligea à passer un deuxième appel chez lui. Un autre message plus tard, elle prit quelques moments pour essayer de reprendre l'équilibre.

Et pour se rappeler que de l'eau avait coulé sous les ponts depuis ce qu'il s'était passé entre Calvin et elle une décennie auparavant.

* * *

Après avoir déposé Jordan chez son amie et avoir fait un jogging éprouvant sur l'un des chemins de montagne qui faisaient le tour du lac, Calvin était sur le point de prendre une bouteille de jus de fruits dans le réfrigérateur quand il vit la lumière rouge clignotante sur le téléphone de sa maison.

La peur que quelque chose soit arrivé à sa sœur le frappa avec la force d'une poutre dans la poitrine. C'était pour cette raison qu'il détestait la laisser dormir chez une amie et qu'il savait qu'il montait parfois la garde près d'elle en dépit de ses bonnes attentions de ne pas être une figure parentale dominatrice. Quand il écouta le message, ce ne fut pas la voix de Betsy qui traversa la ligne.

C'était celle de Sarah. Même après dix ans, il reconnaît sa voix légèrement rauque n'importe où.

Le soulagement de Calvin à l'idée que sa sœur aille bien fut rapidement remplacé par la surprise de comprendre que Sarah Bartow lui téléphonait à l'improviste pour le voir et parler du bon vieux temps. Les battements de son cœur accélérèrent. Il n'avait pas eu de nouvelles d'elle depuis dix ans. Pourquoi l'appelait-elle à présent ?

Bien que quelque chose lui dise qu'il vaudrait mieux garder ses distances, en réalité, Calvin ne pouvait tout simplement pas résister à l'idée de revoir Sarah.

Il prit le téléphone et composa le numéro de Lakeside Stitch & Knit.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TROIS

À dix-sept heures vingt-cinq, les pieds de Sarah la tuaient et elle rêvait d'un bain chaud et d'une bouteille de vin. Elle avait passé l'après-midi à courir dans tout le magasin pour aider des clientes, cherchant des couleurs, des aiguilles, des patrons. Comment sa mère et sa grand-mère pouvaient-elles bien faire cela six jours par semaine ?

Juste cinq minutes avant qu'elle puisse verrouiller la porte et s'affaler sur l'un des canapés au milieu de la pièce, deux femmes entrèrent en riant, des sacs en feutre sous le bras.

— Je suis désolée, dit Sarah d'une voix aussi polie que possible. Le magasin ferme dans cinq minutes.

À ce moment-là, le téléphone de la boutique sonna et elle décrocha.

— Lakeside Stitch & Knit. Que puis-je faire pour vous ?

— Sarah, c'est Calvin.

Bon sang. Elle avait été tellement exténuée au cours des dernières heures qu'elle avait presque oublié qu'elle lui avait demandé de l'appeler à ce numéro. Sa garde baissée, le son de sa voix grave dans son oreille la fit tendre la main vers le comptoir pour garder l'équilibre. D'un coup, dix ans s'effacèrent si vite que la tête lui tourna.

— Salut.

Elle ne pouvait rien dire de plus pour le moment, pas avant de reprendre sa respiration, pas avant de se reprendre.

— Alors, pour ce soir, ça me semble être une super idée. Et si nous nous retrouvions à la taverne à dix-neuf heures trente ?

Si elle partait immédiatement, elle aurait le temps de se doucher, de se changer, de se recoiffer et de retoucher son maquillage.

— C'est parfait.

Elle raccrocha et prit son sac quand elle prit conscience qu'elle n'était pas seule. Les deux femmes auxquelles elle avait parlé à la porte étaient assises sur les canapés et elles donnaient l'impression de vouloir s'installer pour la nuit.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, mais je dois vraiment fermer le magasin.

Le temps dont elle avait besoin pour se préparer, physiquement et émotionnellement, pour son rendez-vous avec Calvin s'écoulait déjà. Même s'il ne s'agissait pas d'un rendez-vous romantique ou rien de ce genre. Ce soir-là, ils ne seraient que deux vieux amis qui prenaient des nouvelles l'un de l'autre, avec quelques discussions d'affaires à la fin.

La femme plus âgée aux cheveux rouge vif hocha la tête.

— Bien sûr que oui. Notre soirée de tricot est sur le point de commencer.

Oh, non. Comment avait-elle pu oublier le groupe de tricot du lundi soir ? Son intention de rentrer à la maison pour se doucher et se changer partit en fumée.

— La journée a été tellement chargée au magasin que j'ai oublié que nous étions lundi soir.

Les femmes la regardèrent tandis qu'elle balbutiait de façon peu convaincante.

— Est-ce que vous désirez quelque chose à boire ou à manger ?

La femme légèrement plus jeune aux cheveux gris rit.

— Ne vous inquiétez pas, nous avons toujours tout ce qu'il faut.

Les femmes sortirent quatre bouteilles de vin ainsi qu'un grand récipient en plastique rempli de cookies aux pépites de chocolat. L'estomac de Sarah gronda ; la jeune femme essayait d'obliger son cerveau exténué et bouleversé de se souvenir de l'endroit où les verres étaient rangés.

Heureusement, les habituées du groupe de tricot avaient de l'avance sur elle. Elles ouvrirent les petites portes de la table basse et commencèrent à sortir des verres droits dépareillés pour le vin.

D'autres souvenirs enterrés depuis longtemps lui vinrent à l'esprit, se joignant aux autres qui s'étaient bousculés dans son cerveau toute la journée. Autrefois, quand tout le monde partait, c'était son travail de laver les verres dans l'évier de la cuisine, de les essuyer et de les remettre sous la table basse. Sa grand-mère lui disait toujours que son rôle était très important, que le vin mettait les gens à l'aise, qu'il leur permettait de parler des secrets qu'ils ne devraient pas garder en dedans.

Le groupe de tricot du lundi soir existait depuis que sa grand-mère possédait la boutique. Olive disait que le groupe était aussi important pour

elle que sa famille et que c'était grâce à lui qu'elle était restée saine d'esprit plus d'une fois au fil des ans. Quand elle était petite, Sarah avait adoré s'asseoir par terre et écouter les femmes parler, rire et pleurer. À ses dix ans, elle en avait eu assez. Pas juste du groupe de tricot, de tout ce qui était en rapport avec la laine ou la boutique.

Sarah se souvenait encore de son dernier lundi soir à Lakeside Stitch & Knit. Elle était assise à côté de madame Gibson et elle ne l'avait écoutée qu'à moitié se plaindre de ses chevilles enflées à la femme assise à côté d'elle. Sarah aurait juré que madame Gibson était toujours enceinte. L'un de ses enfants allait en CM2 avec Sarah et Owen avait déjà cinq petits frères et sœurs.

Sarah était en train de travailler sur une écharpe avec un motif en zigzag pour son père. Elle n'arrêtait pas de se tromper. Suffisamment pour avoir eu besoin d'aide pour la défaire avant de la remettre sur les aiguilles pour réparer ses erreurs. Sa mère et sa grand-mère avaient été occupées à aider d'autres personnes et elle n'avait pas eu d'autre choix que de se tourner vers madame Gibson.

— *Tu sais, avait dit la femme, ce n'est pas surprenant que tu aies du mal à tricoter cette écharpe. Owen m'a dit à quel point tu étais intelligente. Tu vas partir et faire de grandes choses importantes, comme ton papa. Tu n'es pas vraiment à ta place ici avec des tricoteuses, hein ?*

Sarah fut ramenée dans le présent quand elle entendit quelqu'un s'éclaircir la gorge ; elle leva les yeux vers la femme aux cheveux roux qui lui tendait un verre de vin.

— Je ne savais pas qu'Olive et Denise avaient engagé quelqu'un. Attendez une minute. Je dois mettre mes lunettes.

Après avoir passé quelques moments à la regarder, elle s'étonna :

— Sarah ? C'est moi, Dorothy. Dorothy Johnson.

Sarah comprit soudain pourquoi la femme lui avait semblé si familière. C'étaient ses cheveux qui avaient induit Sarah en erreur. Il était roux plutôt que brun foncé. De plus, elle semblait avoir rétréci de plusieurs centimètres au cours des dix dernières années.

Dorothy la présenta à Helen, qui avait emménagé à Summer Lake cinq ans auparavant.

— J'aurais fini par deviner qui tu étais, assura Helen. Tu es vraiment le mélange parfait d'Olive et de Denise.

— Je ressemble plus à mon père, dit Sarah automatiquement.

— Je peux voir James chez toi, c'est sûr, mais si tu veux mon opinion, tu tiens plus des femmes de ta famille. Je suis tellement désolée pour son décès. Nous le sommes tous.

Il était difficile d'entendre le nom de son père sur les lèvres d'une inconnue, et encore plus de se rappeler qu'il était décédé.

— Merci. Je vous en prie, n'hésitez pas à me dire si je peux vous aider, dit-elle avant de se diriger vers la porte pour accueillir d'autres membres du groupe de tricot du lundi soir.

Elle ne reconnaissait pas beaucoup de gens. De toute évidence, beaucoup de nouvelles personnes avaient emménagé au lac au cours de ses dix années d'absence. Toutefois, quand Rosalind Bouchard entra, Sarah ne put s'empêcher de marquer un temps d'arrêt. Après tout, ce n'était pas tous les jours qu'elle rencontrait une star de la télé-réalité. Une ancienne star, en fait, car la retraite de Rosalind avait récemment été annoncée dans toute la presse, ainsi que la création de sa fondation contre le cyberharcèlement. Bien entendu, les médias avaient également parlé de sa relation avec Drake Sullivan, qui avait été l'un des meilleurs partis de New York. La mère et la grand-mère de Sarah avaient répété à Sarah que Rosa était adorable et qu'elles espéraient que les deux femmes auraient l'occasion de se connaître sous peu.

— Bonjour, je m'appelle Sarah.

Sarah ne voulait rien faire pour mettre Rosalind mal à l'aise et comme elle se sentait presque incapable de parler, elle décida de faire simple.

— Ma mère et ma grand-mère ne peuvent pas être là ce soir, alors faites-moi savoir si vous avez besoin de quelque chose.

— Nous nous rencontrons enfin ! Olive et Denise sont *absolument* incroyables. Tu leur ressembles comme deux gouttes d'eau. J'aurais vu l'air de famille même si tu ne m'avais pas dit qui tu étais. Je m'appelle Rosa.

Son sourire était tellement large tandis qu'elle tendait la main que Sarah ne put s'empêcher de sourire en retour en la lui serrant. Même si elle était stupéfaite par la proclamation de Rosa Qu'est-ce que Rosa voyait et qui échappait à Sarah ?

— Je te jure, cette boutique a été le refuge ultime pour moi, poursuivit Rosa. Je ne compte plus le nombre de fois où j'aurais été complètement perdue si je n'avais pas pu venir ici, sortir de ma propre tête et reprendre

des forces. De plus, ajouta-t-elle en riant, ça aide que ta grand-mère ait un compteur anti-bêtises. Si elle soupçonne que je suis sur le point de tourner en rond sur un sujet qui ne devrait pas mériter la moindre énergie mentale ou émotionnelle, elle est déjà là pour y mettre un terme.

Comme sa mère et sa grand-mère avaient eu raison en disant que Rosa était adorable et facile à aborder ! Sarah confirma :

— Elles t'adorent aussi.

— Je vais arrêter de te casser les oreilles maintenant, mais j'espère que nous aurons l'occasion de discuter davantage plus tard.

Sarah n'avait pas pensé qu'elle aurait l'occasion de se faire de nouvelles amies en ville, pas quand elle ne serait là que deux semaines au maximum. Néanmoins, toute cette journée avait été plutôt surprenante jusque-là.

À dix-huit heures quinze, le vin coulait et aucune aiguille ne bougeait quand une dernière femme entra par la porte.

— Désolée pour le retard.

— Les brownies vont tout arranger, fit Rosa. Tu as bien des brownies ?

— Pourquoi est-ce que tu penses que je suis en retard ? répondit la retardataire en riant. Sarah eut l'impression que le rire était forcé. Elle posa son plateau sur la table, puis leva les yeux d'un air surpris.

— Oh. Sarah. Je ne m'attendais pas à *te* voir ici.

Sarah n'avait pas vu sa vieille amie depuis des années. Elle reconnut à peine Catherine avec tant de kilos en plus sur sa carrure autrefois mince.

— Catherine, comment tu vas ?

— Mis à part que j'ai demandé le divorce à mon ordure de mari, je vais bien.

Les femmes autour d'elle continuaient de parler comme si tout était parfaitement normal. Sarah s'efforça de trouver une réponse appropriée, mais il n'y en avait pas vraiment. Catherine haussa les épaules, un spectacle de nonchalance qui ne la convainquit pas.

— Bienvenue à la maison, dit Catherine avant de s'asseoir sur le canapé dans le coin opposé.

Sarah n'avait même pas su que son amie avait été mariée. En fait, elle n'était allée à aucune des réunions d'anciens élèves et elle ne s'était pas inscrite en tant que membre de leur classe sur les réseaux sociaux.

Dorothy tapota son verre de vin plusieurs fois avec son aiguille à tricoter.

— Votre attention, s’il vous plaît, dit-elle avec autorité. Dites bonjour à Sarah, la fille de Denise.

Les yeux de la femme scintillèrent.

— Même si vous vous connaissez déjà parce qu’elle a grandi ici pendant des années, dites-lui quelque chose d’unique et de mémorable à propos de vous.

Sarah leva les yeux depuis son poste, derrière la caisse. Elle avait espéré pouvoir rester assise et se fondre dans le décor pendant que le groupe de tricot faisait ce qu’il avait à faire. Quand Dorothy se décala sur le canapé et qu’elle tapota le siège à côté d’elle, elle sut qu’elle était complètement coincée.

— Sarah et moi nous connaissons déjà, informa Helen, mais juste pour m’assurer que tu ne m’oublieras pas, tu devrais savoir que je n’ai jamais trempé un orteil dans le lac et que ce n’est pas dans mes intentions.

Sarah fut stupéfaite par son aveu.

— Pourquoi pas ?

— J’ai eu un incident regrettable dans une piscine, quand j’étais petite.

— Mais... nager dans le lac, c’est incroyable !

Depuis que Sarah savait marcher, elle adorait courir jusqu’au bout du quai de ses parents et faire des boulets de canon dans l’eau, qu’il fasse vingt-sept degrés au milieu de l’été ou environ quinze degrés à la fin du printemps et au début de l’automne. Elle était surprise par l’envie féroce et soudaine de sortir en courant, de retirer ses vêtements et d’aller courir sur le quai, n’importe quel quai, histoire de vivre ce moment merveilleux où elle touchait l’eau.

— Je suis sûre que oui, lâcha Helen avec regret avant de donner la parole à une femme d’âge mûr assise à côté d’elle. C’est ton tour, Angie.

— J’ai quatre petits monstres à la maison, dit Angie en souriant, et si je n’avais pas su que j’allais pouvoir m’échapper grâce à ce groupe après un week-end où aucun d’eux n’a arrêté de crier, j’aurais bien pu avoir mon propre incident regrettable dans le lac. Intentionnellement.

Tout le monde rit, mais Sarah eut du mal à trouver la réponse appropriée. Cela faisait des années qu’elle n’avait pas connu le réconfort d’être avec d’autres femmes. Au travail, elle était principalement entourée d’hommes, et comme elle s’imposait la règle de ne pas avoir d’implication

émotionnelle au bureau, Sarah passait la plupart du temps avec des gens qui n'étaient que des connaissances professionnelles.

— Sarah et moi venons de nous rencontrer à la porte, dit Rosa quand tout le monde se tourna vers elle pour qu'elle se présente. Et je sais que j'ai promis de ne plus lui casser les oreilles, dit-elle en souriant, mais je dois juste répéter que, de bien des manières, la boutique de ta famille m'a sauvée.

Son sourire vacilla légèrement.

— J'essayais tellement de trouver comment gérer la pagaille que ma vie était devenue...

Tout le monde afficha un regard renfrogné en se souvenant du scandale de photographies de nus, quand des clichés d'elle avaient été pris illégalement et donnés à la presse.

— J'étais tellement perdue, tellement tiraillée. Et un instant plus tard, j'étais là, debout dans ton incroyable boutique, où ta grand-mère et ta mère me disaient sans détour que je n'avais plus à me cacher. Que je pouvais recommencer à zéro et garder la tête haute. Quoi que les gens disent.

— Rosa a brodé mon haut, souligna Helen en levant les poignets pour qu'elles puissent voir les belles broderies sur ses manches. J'ai suivi son cours et j'ai essayé de le faire moi-même, mais je suis tellement plus heureuse en regardant son art chaque fois que je baisse les yeux vers mon T-shirt.

— Ouah.

Sarah se tourna à nouveau vers Rosa, encore plus impressionnée. Elle connaissait peu de gens capables de se réinventer comme cette femme l'avait fait.

— Est-ce que tu as travaillé à partir d'un patron ?

L'air un peu gêné par tous les compliments, Rosa secoua la tête.

— Je préfère broder les images que j'ai dans la tête. Bref, dit-elle, cherchant clairement à détourner l'attention d'elle, je crois que c'est à toi, Catherine.

— Sarah et moi nous connaissons depuis longtemps.

Catherine offrit un sourire à Rosa, mais son sourire s'estompa quand elle se tourna vers Sarah.

— Elle n'a pas besoin que je l'ennuie avec mes histoires sur ce qu'il s'est passé depuis le lycée.

Avant que Sarah puisse protester pour dire qu'en réalité, cela l'intéressait, une autre femme se présenta :

— Je m'appelle Christie Hayden.

Elle avait des cheveux dorés, des yeux incroyablement verts et une bague de fiançailles avec un diamant brillant au doigt.

— J'aide à diriger l'auberge près du lac. C'est un plaisir de te rencontrer. J'adore ta mère et ta grand-mère.

Il fallut quelques moments pour que Sarah associe la bague au doigt de Christie avec le fait qu'elle travaillait à l'auberge.

— Oh, mon Dieu, tu es la fiancée de Wesley !

Impulsivement, Sarah jeta ses bras autour de Christie avant de trop réfléchir.

— Tu sais que nos grand-mères sont sœurs, n'est-ce pas ?

— Oui, affirma Christie avec un grand sourire. C'est super de pouvoir enfin rencontrer d'autres membres de sa famille. Il a toujours des histoires tellement drôles sur les bêtises que vous faisiez quand vous étiez enfants.

Sarah n'avait pas pensé à son enfance depuis longtemps, mais Wesley avait raison, ils s'étaient beaucoup amusés en courant comme des fous autour du lac. Avant qu'elle ne décide de tout prendre beaucoup plus au sérieux. Avant qu'elle ne décide qu'elle ne pouvait pas rester là.

— J'étais tellement heureuse pour lui quand il m'a dit que vous étiez fiancés. Je ne manquerai pas d'aller le féliciter en personne pendant que je suis en ville.

— Et toi, Sarah ? demanda Dorothy. Qu'est-ce qui te ramène ici ?

Sarah s'immobilisa. Elle ne voulait pas mentir à ces femmes, mais elle devait d'abord s'asseoir et parler de son projet avec Calvin. Il saurait comment présenter les plans du bâtiment aux habitants de la ville. Peut-être que si elle était revenue en ville plus souvent depuis le lycée, sa présence ne serait pas si étrange, mais les exigences constantes de son travail étaient toujours venues en premier.

— L'automne au lac est toujours tellement paisible, tellement calme. C'est un bon endroit pour me concentrer sur un gros projet professionnel.

— Calme ? Dorothy rit. Summer Lake est un foyer d'agitation et d'intrigues !

— Surtout maintenant que de beaux mecs comme Smith Sullivan et le reste de la famille passent de plus en plus de temps ici, ajouta Helen avec

une étincelle dans les yeux. Je suis heureux de voir les enfants de William, et toi aussi, Rosa, se mobiliser autour de lui comme ils l'ont fait. Il a été trop seul pendant trop d'années.

— J'ai aimé apprendre à mieux connaître le père de Drake au cours des derniers mois, dit Rosa en souriant.

Puis, elle ajouta avec un clin d'œil :

— Et tu as raison de dire que la beauté des hommes de la famille Sullivan ne fait pas de mal.

Quand tout le monde rit, Sarah espéra que leur attention s'était définitivement détournée. Au moins jusqu'à ce que Catherine fasse remarquer :

— Sarah, tu ne nous as toujours pas dit quelque chose d'unique à propos de toi.

Le sang lui monta à nouveau aux joues. Avant qu'elle ne sache que les mots venaient, elle admit :

— Je ne sais plus tricoter.

— N'importe quoi, dit Dorothy en mettant la main dans son sac en toile et en prenant de grandes aiguilles et de la douce laine bleue qui ressemblaient beaucoup à l'écheveau que Sarah avait admiré plus tôt ce matin-là. C'est comme le vélo. On n'oublie jamais comment tricoter, peu importe le temps qui passe. Prends ça.

Maintenant fermement ses mains sur ses genoux, Sarah dit :

— Merci, mais tu n'es pas obligée de me donner tes...

— Prends-les.

Elle n'eut pas d'autre choix que de réagir à ce ton ferme.

— D'accord.

— Je peux te montrer comment monter les mailles si tu veux, proposa Christie en enroulant habilement la laine autour des aiguilles. Tu sais ce que tu aimerais faire ?

Sarah commença à secouer la tête, mais si elle devait être assise là toute la soirée, elle pourrait commencer quelque chose à utiliser une fois fini.

— Un châte.

Celui qu'elle portait dans la vision qu'elle avait eue plus tôt. Une vision qui avait eu pour vedette l'homme qu'elle allait voir ce soir-là.

— Bonne idée. Avec la taille de ces aiguilles circulaires et l'épaisseur de la laine, un châte devrait se tricoter rapidement et être très beau. Et si tu

utilisais un simple patron triangulaire ? Tu n'auras à faire qu'un jeté au début et à la fin d'un rang de temps en temps et tous les autres rangs seront des points de maille.

Après que Christie lui eut montré comment faire les rangs alternatifs, Sarah dit doucement :

— Tu ne sais pas à quel point j'aurais voulu que tu sois là tout l'après-midi quand je me suis occupée de la boutique pour ma grand-mère. Tu aurais été tellement plus utile que moi pour répondre aux questions des clientes.

— Je suis sûre que tu t'en es bien sortie, dit gentiment Christie, mais n'hésite pas à m'appeler la prochaine fois que tu auras besoin d'aide. Je peux venir rapidement depuis l'auberge.

— Si je suis dans le coin, je serai ravie d'aider aussi, proposa Rosa.

Elles étaient toutes les deux tellement gentilles de le suggérer. Mais Sarah avait appris la leçon. Elle ne s'occuperait plus de la boutique. À partir de ce moment-là, elle allait se concentrer sur son vrai travail et laisser la laine aux gens qui savaient s'en charger.

Pendant environ une heure, alors que les femmes du groupe s'attaquaient à leurs projets en cours et qu'elles parlaient de gens qu'elle ne connaissait plus, elle travailla assidûment sur le châle qu'elle n'avait pas prévu de faire. Même si elle n'était pas une vraie membre du groupe de tricot, il était étonnamment agréable d'être dans une pièce avec un groupe de femmes qui se détendaient ensemble.

Jusqu'à ce que le nom de Calvin soit prononcé dans la conversation.

— J'ai entendu dire que ça n'a pas fonctionné avec la femme d'Albany, lança Dorothy.

Le cœur de Sarah commença à battre fermement sous son sternum. Sarah et Calvin avaient rompu il y a si longtemps qu'elle ne devrait pas accorder d'importance au fait qu'il avait récemment eu une relation avec quelqu'un. Cependant, rien n'avait eu de sens depuis le moment où elle avait traversé les Adirondacks plus tôt ce jour-là.

— Je ne crois pas qu'elle était très enthousiaste à l'idée qu'il y ait une petite fille de dix ans avec eux tout le temps, fit remarquer Helen.

— Dans ce cas, bon débarras, je pense. De plus...

Dorothy dessina un cercle invisible autour de sa bouche avec ses doigts.

— Elle portait trop de rouge à lèvres. Cet homme est un saint. Il élève sa sœur, et garde sa famille unie après ce qu’il s’est passé.

Calvin avait dix-huit ans quand sa mère était décédée en accouchant de Jordan, et son père s’était suicidé en se tirant une balle un mois plus tard. Depuis ce moment, Calvin avait été la seule personne responsable pour les choses comme mettre sa sœur au lit à l’heure et l’emmener chez le médecin pour faire ses vaccins.

— Il mérite mieux.

Catherine se concentra à nouveau sur Sarah.

— Calvin et toi êtes sortis ensemble un moment, non ?

Pourquoi était-elle obligée de le rappeler ? En particulier quand elle savait sacrament bien que Sarah et Calvin avaient été en couple. Un couple très sérieux. Il était impossible de sortir de cette situation devant tout le monde. Donc, Sarah hocha la tête et s’obligea à sourire de nouveau.

— Oui.

La bouche d’Helen forma un O sous l’effet de la surprise.

— Comment as-tu pu laisser un homme comme lui s’en aller ?

— Calvin est super, dit lentement Sarah, mais nous n’étions que des enfants.

— Alors, est-ce que tu as un autre homme dans ta vie ?

Dorothy ne voyait pas l’intérêt de se donner la peine d’être subtile.

— Non.

Elle avait beaucoup de travail en cette période et elle n’avait pas le temps de se concentrer sur les relations. En fait, elle n’avait pas vraiment eu le temps de se concentrer sur une relation depuis qu’elle était partie à l’université.

Dorothy secoua la tête.

— Les filles d’aujourd’hui attendent trop longtemps pour chercher un mari. Si tu veux savoir ce que je pense, tu devrais suivre l’exemple de Christie et trouver un gentil jeune homme avec lequel te marier.

Jetant un œil à l’horloge, Sarah vit qu’il était presque dix-neuf heures trente. D’un côté, elle mourait d’envie de sortir de la boutique et de s’éloigner du groupe de tricot. D’un autre côté, elle était franchement nerveuse à l’idée d’enfin revoir Calvin.

Sarah posa son tricot sur la table et dit sans parler à personne en particulier :

— Je dois faire la caisse, si quelqu'un a un achat de dernière minute.

Dorothy, Helen et les autres commencèrent à ranger leurs aiguilles et leur laine dans leurs sacs. Angie agitait la main pour lui dire au revoir, et plaisanta :

— Je retourne voir mes petits monstres.

Catherine disparut avant que Sarah puisse lui souhaiter une bonne nuit. Seule Christie s'attarda dans le magasin vide, ramassant les verres de vin et se dirigeant vers la salle de bains pour les laver dans l'évier.

— Elles m'ont aussi attaquée avec vingt questions quand j'ai rejoint le groupe, rassura Christie avec empathie. Pourquoi avais-je quitté la Californie ensoleillée ? Comment avais-je trouvé Summer Lake ? Pourquoi n'étais-je pas mariée et pourquoi n'avais-je pas une poussette remplie d'enfants ? Et puis, elles ont commencé à faire la liste des caractéristiques de tous les hommes célibataires qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la retraite... Et une bonne douzaine qui l'avait dépassé.

Sarah ne put s'empêcher de rire quand Christie lui raconta les difficultés auxquelles un nouvel arrivant en ville devait faire face. Elle avait raison. Sarah ne pouvait pas prendre leurs questions et leurs commentaires comme des attaques personnelles.

Elle ne devrait pas non plus s'inquiéter pour son rendez-vous avec Calvin. Tout comme elle l'avait dit à Helen, ils n'avaient été que des enfants, un couple de lycéens amoureux dont les chemins s'étaient séparés après l'obtention de leur diplôme.

Calvin et elle parleraient de ce qu'ils avaient fait au cours des dix dernières années, ils riraient peut-être du bon vieux temps et ensuite, elle lui parlerait de ses plans pour les appartements.

Rien de grave. Tout devrait bien se passer.

CHAPITRE QUATRE

Calvin avait traversé la moitié de Main Street quand il vit Sarah sortir sur le porche de Lakeside Stitch & Knit et avancer vers un groupe de femmes qui discutaient à l'extérieur.

Elle est tellement belle.

Il était ravi d'avoir trente secondes de plus pour s'habituer à la regarder. Malheureusement, il devrait en faire bien plus : il devait avoir les idées claires, il devait se souvenir que ce soir-là servirait à prendre des nouvelles en l'honneur du bon vieux temps.

Rien de plus.

— Calvin !

Sa voisine, Dorothy, l'appela en l'attirant dans le groupe d'une main ferme.

— Tu savais que ton ancienne petite amie était de retour en ville ? N'est-elle pas adorable ?

Le visage de Sarah, qui était déjà un peu rouge, devint rose. Elle lui coupa quand même le souffle, aussi adorable que Dorothy l'avait dit.

— En fait, nous allons prendre un verre, dit-il à sa voisine indiscrete, mais bien intentionnée. Tu es prête à aller à la taverne, Sarah ?

— Tu caches bien ton jeu, murmura Dorothy à l'oreille de Sarah, suffisamment fort pour que tout le monde l'entende. Tu n'as pas dit que tu avais des plans avec le célibataire le plus convoité de la ville, ce soir !

Devinant qu'elle voulait disparaître autant que lui, Calvin tendit le bras pour l'éloigner du groupe. Elle baissa les yeux vers sa main tendue, ne la prenant pas immédiatement, et il aurait juré voir le poulx sur le côté de son poignet palpiter sous la peau. Finalement, elle mit sa main dans la sienne. Sa peau contre la sienne poussa Calvin à se demander comment il avait pu attendre dix ans avant de la toucher à nouveau.

* * *

Sarah se sentait stupide. Incroyablement stupide.

Comment avait-elle pu imaginer qu'elle pouvait retourner à Summer Lake, revoir Calvin et ne rien ressentir ? Et pourquoi n'avait-elle pas fait le lien entre cette nouvelle voix profonde au téléphone et le fait qu'elle aurait dû se préparer à voir l'homme absolument incroyable qui lui tenait la main ?

Il avait été séduisant à dix-huit ans, mais ses épaules étaient tellement plus larges aujourd'hui, ses cheveux sombres coupés plus courts et les légères lignes autour de ses yeux et de sa bouche prouvaient qu'il souriait facilement et souvent. Ce n'était plus un enfant. C'était un homme qui se trouvait devant elle, un homme qui avait surmonté plus de défis au cours des dix dernières années que la plupart des gens en une vie.

Et elle l'avait laissé partir.

L'idée la secoua, presque autant que le plaisir de lui tenir la main.

Une panique soudaine la poussa à s'écarter de lui. Elle ne l'avait pas vu depuis dix ans. Maintenant qu'elle était là en chair et en os, tandis qu'ils se dirigeaient ensemble vers la taverne, elle ne savait pas du tout quoi lui dire ni comment le dire.

— J'avais oublié à quel point une petite ville est petite, mais le groupe de tricot du lundi soir vient de me le rappeler.

D'une voix légère qui, elle l'espérait, ne trahissait pas sa nervosité, elle ajouta :

— Certaines parties étaient amusantes. C'est juste que... quand elles commencent à parler de choses personnelles, elles parlent de choses *très* personnelles.

La voix de Calvin était aussi légère lorsqu'il demanda :

— Que voulaient-elles savoir ?

— Oh, tu sais, les choses habituelles. Pourquoi je ne suis pas encore mariée et pourquoi je n'ai pas encore de bébé. Ou si je sors avec quelqu'un.

Les mots échappèrent à son contrôle.

Elle le sentit s'immobiliser à côté d'elle, mais ensuite, ce sourire nonchalant réapparut et elle sut qu'elle se faisait des idées. Le problème, c'était que son sourire avait toujours été capable de renverser le monde de Sarah. À en juger par la manière dont son cœur avait accéléré et dont son corps s'était réchauffé, le fait de grandir n'avait rien changé du tout.

L'homme avait beau avoir un charme nonchalant, quand il demanda « C'est le cas ? », sa voix était légèrement brusque, ce qui crépita en elle.

Si seulement elle voyait vraiment quelqu'un. Dans ce cas, elle n'aurait pas à donner une réponse aussi pathétique.

— Non.

Sarah n'avait pas besoin de lui poser la question. Elle était déjà au courant pour la fille au rouge à lèvres, elle savait déjà qu'il méritait mieux. Dorothy avait raison. Calvin méritait d'être avec quelqu'un d'incroyable, quelqu'un qui serait là pour lui comme il était toujours là pour autrui, quelqu'un qui aimerait sa ville autant que lui. Une femme dont les rêves incluaient des matchs de football américain du lycée et des pique-niques municipaux. Un jour, probablement dans un avenir proche, il glisserait la bague au doigt de quelqu'un d'autre... Et il promettrait d'aimer cette femme pour toujours.

Son pas faiblit quand il ouvrit la porte de la taverne et qu'elle entra. Autrefois, elle avait pensé qu'elle aurait pu être cette femme, mais elle aurait dû savoir que le conte de fées n'était pas prévu pour eux.

Une petite boule se forma dans son ventre. Sarah était tellement perdue dans ses pensées contradictoires qu'elle heurta presque le torse d'un homme. Les grandes mains de Calvin se posèrent sur sa taille, l'attirant contre lui pour l'empêcher de tomber. Sarah eut la sensation de trembler plus que jamais uniquement parce qu'elle était proche de lui.

Et parce qu'elle désirait ardemment en être encore plus proche.

— Sarah, dit l'homme, ça fait bien trop longtemps que nous ne t'avons pas vue en ville.

Elle se retrouva attirée dans l'étreinte chaleureuse de Henry Carson, le propriétaire du bazar, qui avait été un ami de son père. Le T-shirt de Henry sentait la fumée de bois et la sciure, lui rappelant que son propre père aimait couper du bois et y mettre le feu. Elle avait tellement désiré être un garçon à cette époque pour que son père lui donne une hache plutôt que de lui dire de rentrer avant d'être blessée.

— Je suis désolé pour le décès de James, dit Henry en la lâchant.

Pour ne pas se retrouver coincée dans le puits du chagrin qui montait toujours en elle quand on parlait de son père, elle s'obligea à nouveau à afficher un de ces faux sourires qu'elle commençait vraiment à détester.

— Merci, Henry. C'est bon de te revoir.

— Tu as l'intention de rester en ville un moment ?

— Je serai là au moins deux semaines.

— Bien. Ton père serait ravi de savoir que tu es à la maison avec ta mère et ta grand-mère.

Puis, Henry dit à Calvin :

— J'ai les nouveaux plans dont tu as dit que tu avais besoin. Tu ferais mieux de mettre tes protections de football pour le prochain contrôle architectural, car je vais m'en prendre à toi de toutes mes forces. Cette fois, je n'accepterai pas de refus.

— Tu continueras d'essayer des refus tant que ton immeuble ne respectera pas l'architecture historique de la ville, répondit Calvin d'une voix ferme, mais amicale.

— J'ai du mal à croire qu'on nous a accusés, nous, les vieux, de nous opposer au changement. Si je n'étais pas plus avisé, je penserais que ce type veut vivre à l'époque coloniale.

Sarah s'obligea à nouveau à sourire, même si toute cette conversation sur les comités de contrôle architectural et la position étonnamment ferme de Calvin envoya un frisson de gêne le long de sa colonne vertébrale. Jusque-là, elle avait espéré qu'il serait aussi enthousiaste qu'elle à propos de son projet. En se dirigeant vers la seule table libre, un box très petit et très à l'écart dans le coin de la pièce, elle se demanda à nouveau : *et si j'avais tort ?*

Elle ne pouvait pas s'accrocher à la question. Pas avec la main de Calvin encore posée dans le bas de son dos, une plaque de chaleur qui brûla le reste de son corps. Et pas quand elle se souvenait d'une centaine de fois où il l'avait tenue de cette manière, si délicatement... Et d'autres fois aussi, quand il avait été assez brut. Avide. Avec une envie aussi désespérée que la sienne de lui faire l'amour. Et il l'avait toujours, *toujours*, touchée avec tant d'amour.

Elle ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'il ressentait quand il la touchait désormais. Ressentait-il la même chaleur torride ? Ou rien d'autre que le tissu froid sur ses doigts, sans la moindre étincelle ?

— Qu'est-ce que tu veux boire ? demanda-t-il.

— J'adorerais une eau gazeuse au citron vert.

— Ce n'est pas parce que je ne bois pas que tu dois t'en abstenir.

Même s'il parlait doucement, ses mots avaient un côté tranchant.

— J’ai bu deux verres de vin au club de tricot. C’est ma limite.

Au lycée, quand tout le monde avait déjà goûté de la bière qu’ils avaient volée dans le sous-sol de leurs parents, Calvin s’en était toujours tenu au Coca. Son père n’avait pas été un alcoolique méchant, il avait seulement toujours eu une canette à la main. La solidarité avait poussé Sarah à ne boire que du soda aussi. Plus d’une décennie plus tard, c’était son instinct qui lui disait de ne pas boire quand elle était avec lui.

Quand il revint du bar avec leurs boissons et qu’ils s’assirent, un silence gênant s’abattit entre eux un instant. Puis deux. Puis trois, avant qu’il ne dise :

— J’étais étonné d’avoir de tes nouvelles aujourd’hui. Ça fait vraiment longtemps que je n’en avais pas eu.

— Je sais. C’est vrai.

C’était comme si elle les regardait tous les deux assis là de loin. Deux personnes qui avaient un jour été si proches, qui avaient partagé les moments les plus intimes possibles. Deux personnes qui ne savaient pas quoi se dire, car ils avaient laissé trop de non-dits s’installer pendant trop longtemps.

Soudain, elle comprit que toutes les années qu’elle avait passées à se convaincre que leur relation n’était rien de plus qu’une amourette d’enfants, que le fait que de l’eau avait coulé sous les ponts depuis leur histoire, n’étaient que des mensonges qu’elle s’était racontés pour pouvoir aller de l’avant. Pour pouvoir essayer de l’oublier.

Mais comment pourrait-elle l’oublier alors que le passé les rassemblait encore si fort ?

Elle n’avait pas eu l’intention d’engager une grande conversation sur leur passé, mais s’ils voulaient avoir la moindre chance de travailler ensemble avec succès, ils devaient le faire. Immédiatement. Avant que les choses ne deviennent encore plus crispées et gênantes.

— Je sais que nous n’avons jamais vraiment parlé de ce qu’il s’est passé entre nous, mais...

— Il n’y a pas de raison d’en parler, dit-il avant qu’elle ne finisse sa phrase. Pas de mon côté.

Mais ses doigts s’étaient resserrés autour de son verre, ses jointures commençant à blanchir.

— Je me suis toujours sentie mal à propos de la manière dont les choses se sont finies, insista-t-elle en dépit de la porte de sortie qu'il lui avait ouverte. Je pense que si nous tirions les choses au clair, alors peut-être que...

— Nous n'étions que des enfants. Quelle idylle d'adolescents fonctionne ?

D'accord, il ne voulait pas parler du passé.

— Tu as raison. Oublie ça.

Elle devrait être ravie qu'il la laisse tranquille. Or, ce n'était pas le cas. Maintenant, elle était certaine que leur relation, une relation qu'elle avait considérée comme très importante, n'avait pas vraiment compté pour Calvin.

* * *

Calvin voyait bien que sa réponse lui avait fait du mal et il avait horreur de voir cet éclair de douleur dans ses yeux, malgré tout ce qu'il s'était passé entre eux quand ils étaient enfants. Ce n'était pas une bonne idée de parler de cela. Pas quand parler de leur passé était un aller simple vers une situation potentiellement mauvaise.

Vraiment mauvaise.

Cependant, elle avait besoin de savoir qu'il n'avait pas passé les dix dernières années à nourrir sa rancœur. Et qu'elle n'avait pas besoin de se sentir coupable de quoi que ce soit. La mort de sa mère, le suicide de son père, le départ de Sarah... Tout cela était arrivé longtemps auparavant. Il était passé à autre chose. Il avait tout ce qu'il voulait, tout sauf une femme avec qui partager sa vie. Il finirait par la trouver, mais uniquement s'il se souvenait qu'il ne pourrait jamais s'agir de la femme assise en face de lui.

— Tout va bien, maintenant. Vraiment bien.

Il ne voulait pas regarder en arrière, il ne voulait pas voir cet enfant qui avait lutté pour guérir après avoir perdu presque toutes les personnes qu'il avait aimées.

— Je suis ravie de l'entendre.

Il remarqua l'enthousiasme forcé dans sa voix. Il ne pouvait pas lui en vouloir. Ces retrouvailles n'étaient pas faciles pour lui non plus.

— Je suis vraiment ravie que tu aies pris le temps de me voir. Comment va Jordan ?

Le visage de Sarah s'adoucit lorsqu'elle demanda des nouvelles de sa sœur.

— Elle est en CM2, maintenant. Elle a beaucoup d'amis ; elle adore le ballet et la danse. Elle dit qu'elle déteste pêcher, mais elle se prête au jeu.

Il sourit en pensant au brochet qu'ils avaient libéré.

— C'est une enfant très heureuse.

Sarah souriait aussi, et il réalisa que c'était le premier vrai sourire qu'il ait vu jusque-là. Même ce léger étirement des lèvres poussa son cœur à battre plus vite dans sa poitrine. Il lui donnait envie d'emmêler ses mains dans ses cheveux et de voir si elle avait le même goût que tant d'années auparavant.

Non. Il ne pouvait pas penser ainsi. Pas en ce qui la concernait.

— Est-ce que tu as une photo que je peux voir ?

Ravi d'avoir l'opportunité de détourner le regard d'elle, il sortit son téléphone et lui montra la dernière photographie de football de Jordan, celle où ses couettes tombaient et où il lui manquait une dent à droite de son énorme sourire.

— Elle est tellement grande. Et tellement belle.

Sarah fixait du regard la photographie de la petite fille qui était tout pour lui, mais Calvin ne put s'empêcher de la regarder à nouveau :

— Je sais.

Quand elle leva les yeux vers lui, les yeux écarquillés et remplis d'émotion, il fut frappé par un souvenir puissant de l'époque où elle l'admirait ainsi. Quand elle avait voulu non seulement qu'il l'embrasse, mais qu'il lui en donne davantage. Quand elle l'avait *supplié* qu'il lui en donne davantage. Et il l'avait suppliée en retour. Ses baisers, ses bras autour de lui, le fait de la faire sourire, avaient été ce qui comptait le plus pour lui.

Il savait que ce n'était pas une bonne idée, mais il ne put s'empêcher de se demander si elle le supplierait s'il cédait à l'envie de l'attirer contre lui et s'il posait sa bouche sur la sienne. Ou le rejetterait-elle ?

— Jordan te ressemble tellement à l'époque où tu étais en CM2, nota Sarah.

Et dans son sourire, il vit un aperçu de la fille amusante et douce dont il était tombé fou amoureux.

— Maintenant, je sais que à quoi tu aurais ressemblé avec des couettes, le taquina-t-elle.

Calvin ne put réprimer son sourire. Il avait beau s'efforcer de contrôler ses émotions, il était agréable d'être avec elle de nouveau. Comme avant.

— Je ne suis pas sûr que des couettes passeraient à la mairie.

— Félicitations pour avoir été élu maire.

Tout aussi rapidement, elle parut se contenir.

— Est-ce que le travail te plaît ?

La déception monta quand il vit à quel point leur moment de connexion avait été court, mais elle avait raison de passer à autre chose aussi vite. Il vaudrait mieux pour eux que les choses restent superficielles plutôt qu'ils les approfondissent. En particulier parce que son attirance pour elle n'avait pas faibli du tout en dix ans.

— J'aime le défi. C'est un grand changement si on le compare au fait d'être sur le terrain de football avec les enfants tous les jours, mais j'aide l'équipe quand je peux. Je pensais que je serais plus coincé derrière un ordinateur, mais j'ai dû gérer des problèmes d'espaces ouverts si souvent que je dois garder une paire de bottes en caoutchouc dans mon pick-up.

Le grand-père de Sarah avait été maire, il supposa donc qu'elle en savait plus sur le travail que la plupart des gens.

— Quand j'ai entendu dire que tu avais été élu, j'ai eu l'impression que c'était le bon choix, dit-elle. Tu es la personne idéale pour ce travail.

— Merci.

Ses mots se nichèrent dans une partie de son cœur qu'il aurait juré avoir fermée longtemps auparavant.

— Je voulais trouver un moyen de rendre la pareille à tout le monde pour ce qu'ils ont fait pour moi et ma sœur après la mort de mes parents. J'ai toujours adoré cette ville. Je crois que si tu aimes suffisamment quelque chose, il doit y avoir un moyen d'en faire une priorité.

— Mon père pensait pareil. Une fois que tu trouves ce que tu veux, tu ne dois pas arrêter d'essayer de l'atteindre, quoi qu'il arrive.

— Je suis désolé pour ton père. Je sais à quel point tu l'aimais.

— Je...

Elle déglutit.

— Le perdre a été très dur.

Calvin avait terriblement envie de la prendre dans ses bras. Il voulait la serrer et lui dire que si quelqu'un pouvait comprendre ce qu'elle vivait, c'était lui. Enfin... il ne pouvait pas le faire.

Autrefois, ils avaient été meilleurs amis. Amoureux. Aujourd'hui, ils étaient presque des inconnus.

En dépit de tous les murs qu'il avait érigés, en dépit de toutes les fois où il avait juré qu'il allait bien, qu'il était complètement passé à autre chose, cela lui brisa à nouveau le cœur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE CINQ

Sarah était venue ce soir-là avec dans l'objectif de parler des appartements à Calvin. Elle avait les dessins et les plans initiaux dans son sac, prêts à être présentés, mais c'était avant que les souvenirs et les émotions qu'elle avait juré avoir effacés et enterrés ne remontent.

Il ne serait pas correct de détourner la conversation vers les affaires. En réalité, elle venait juste de reconnaître qu'elle avait avidement voulu avoir des informations sur lui. Elle ne s'était jamais permis d'effectuer des recherches sur lui sur Internet, elle avait seulement entendu dire qu'il était maire grâce à sa mère et à sa grand-mère.

Et puis, il y avait le fait qu'elle avait voulu se jeter dans ses bras et pleurer quand ils avaient parlé de son père. Elle ne pouvait que rester assise et essayer de faire semblant qu'elle avait tourné la page autant que lui.

— C'est une bonne chose que j'ai eu beaucoup de travail dans lequel m'enterrer, cette année, dit-elle quand elle eut repris son sang-froid.

— Tu es consultante en gestion, c'est ça ?

C'était l'introduction parfaite. En revanche, Sarah ne pouvait se défaire de la prémonition que toute cette histoire d'immeuble d'appartements à Summer Lake était une mauvaise idée, que cela avait été une mauvaise idée depuis le moment où les mots « Je connais l'endroit idéal » étaient sortis de sa bouche lors de la réunion du mercredi.

— Oui, mais nous ne sommes pas obligés de parler de mon travail. Pas ce soir.

Son patron allait la tuer, mais elle avait besoin de plus de temps, il fallait que la situation soit plus confortable, plus normale et bien moins émotionnelle avec Calvin avant qu'elle ne se lance dans son argumentaire de vente.

— Je me pose des questions sur ce que tu fais depuis dix ans.

Sa voix détenait une intensité qu'elle ne pouvait ignorer. Pas de la curiosité, pas juste un simple intérêt pour elle et pour sa vie. Non, ce qui la poussa à avoir du mal à respirer fut qu'il la regardait comme si cela avait de

l'importance pour lui. Pour de vrai. Même s'il avait dit quelques minutes auparavant que sa vie était géniale sans elle.

— Parle-moi de ce que tu fais, Sarah. Parle-moi de ce qui te passionne.

La respiration de Sarah se bloqua dans sa gorge quand il admit qu'il avait pensé à elle de loin, tout comme elle avait pensé à lui. C'était aussi parce qu'elle voyait quelque chose dans ses yeux qu'elle n'avait pas imaginé revoir un jour. Le désir reflétant les flammes qui avaient brûlé en elle depuis le moment où il lui avait pris la main devant la boutique de tricot.

— Je travaille avec mon client, le groupe Klein, depuis deux ans, commença-t-elle doucement. Ils sont super avec leurs employés, à la fois en termes d'avantages et de culture d'entreprise. De plus, ils sont presque entièrement écologiques.

— Moi qui pensais que tout ce que les grandes entreprises voulaient, c'était escroquer les petites gens.

Elle pensait qu'il la taquinait, elle en était presque sûre, mais tous ses sens se trompaient ce soir-là, tournoyant sauvagement dans son cerveau. Son corps. Et en particulier son cœur.

— Pas toutes, essaya-t-elle de plaisanter en retour.

Elle devait lui parler des appartements immédiatement, sinon, elle lui mentirait.

Elle mit la main dans son sac, ses mains transpirant contre le doux cuir pendant qu'elle cherchait la proposition.

— Je veux te montrer quelque chose.

Elle sortit les documents et les fit glisser sur la table.

— Mon client, le groupe Klein, aimerait construire de belles nouvelles résidences ici, à l'emplacement du vieux carrousel.

Tout de ce moment lui indiqua qu'elle venait de dire ce qu'il ne fallait pas de la mauvaise façon : la manière dont Calvin fixa les plans sans ciller, le fait qu'elle pouvait entendre chacune de ses respirations par-dessus la musique du jukebox, les battements irréguliers de son cœur.

Rien ne s'était passé comme prévu ce jour-là. Sa grand-mère n'aurait pas dû tousser. Sarah n'aurait pas dû passer la journée à gérer Lakeside Stitch & Knit. Et Calvin et elle n'auraient certainement pas dû être assis dans la taverne avec un énorme nuage noir de souvenirs au-dessus d'eux tandis qu'une attirance irréprouvable la traversait de la tête aux pieds.

Malheureusement, maintenant qu'elle avait ouvert cette porte, il était trop tard pour la refermer. Bien trop tard pour retourner à ce moment où il l'avait regardée comme si elle avait encore de l'importance pour lui.

Essayant de ne pas laisser sa main trembler, elle déplaça un doigt sur le dessin.

— Ils voudraient aussi installer une nouvelle rampe de meau à lise publique.

Oh bon sang, que venait-elle de dire ?

— Je veux dire, une nouvelle rampe de mise à l'eau.

Calvin restait dangereusement silencieux. Elle dut reprendre son calme pour continuer son argumentaire de vente.

— Ce ne sont que des croquis préliminaires. Je souhaite travailler de près avec leurs architectes et leurs designers pour m'assurer que tout aille bien avec les styles architecturaux classiques des Adirondacks et les bâtiments voisins de Main Street.

La chaleur qui s'était immiscée dans sa voix et dans ses yeux avait disparu. La respiration qu'elle n'avait pas réalisé qu'elle avait retenue sortit d'elle comme si elle avait reçu un coup de poing dans le ventre :

— Je savais qu'il devait y avoir une arrière-pensée quelque part. Dix ans se sont écoulés et tu n'as jamais voulu parler du bon vieux temps. Tu savais bien que je n'aurais jamais pu te dire non.

Sa mâchoire était serrée, ses yeux plissés par la colère. Elle connaissait ce regard, elle n'avait jamais pu l'oublier. Comment aurait-elle pu l'oublier alors que c'était son tout dernier souvenir de Calvin, gravé à jamais dans le fond de son esprit ?

— Bon sang, tu as probablement pensé que tu allais venir ici comme ça, avec cette apparence, et me charmer pour approuver ces plans les yeux fermés, pas vrai ?

— Avec quelle apparence ?

Elle n'avait pas eu le temps de rentrer chez elle et de se rafraîchir pour se faire un tout petit peu jolie. Elle était couverte de la tête aux pieds de petits bouts de fils colorés à cause de la laine qu'elle avait manipulée et contre laquelle elle s'était frottée toute la journée. Elle n'aurait pas pu s'habiller d'une manière moins provocante.

— Tu devais savoir que toutes tes courbes exhibées dans cette robe et ces hauts talons qui donnent l'impression que tes jambes mesurent des

kilomètres me feraient tourner la tête et me distrairaient quand tu as commencé à dire que tu voulais arranger le passé...

— Je n’essayais pas de te distraire !

— Et ensuite, tu me frappes avec...

Il agita sa grande main vers les croquis, les faisant voleter et s’étaler sur la vieille table en bois.

— Ces conneries.

Le mot défia enfin la colère de Sarah qui monta au même niveau que celle de Calvin.

— Mon projet, ce ne sont pas des conneries, Calvin.

Elle prononça chaque mot entre ses dents, mais même si elle voyait rouge, elle savait que ce n’était pas un moyen de le raisonner. Elle devait se calmer. Ils devaient se calmer tous les deux.

— Écoute, pourquoi tu ne prends pas les croquis avec toi ce soir ? Nous pouvons en parler demain quand tu auras lu tout mon plan.

Il eut un regard dégoûté face à sa présentation.

— J’en ai déjà assez vu.

Il jeta un peu d’argent sur la table pour le pourboire.

— C’était bon d’enfin reparler du bon vieux temps.

Oubliant tout sur l’importance de ne plus jamais le toucher si elle voulait s’accrocher à ce qui lui restait de santé mentale, elle agrippa son bras alors qu’il se levait pour partir. La chaleur brûla sa paume. Il regarda sa main sur son bras, un muscle sursautant sur sa mâchoire.

— S’il te plaît, au moins, écoute-moi. Donne-moi juste cinq minutes de plus.

Elle haletait comme si elle venait de faire un sprint. Il n’y avait plus suffisamment d’oxygène dans la pièce, à peine assez pour dire :

— S’il te plaît, laisse-moi t’expliquer.

Elle avait l’impression que tout son avenir reposait sur le succès de ce projet. Elle ne pouvait pas échouer, surtout pas avec Calvin, pas quand sa relation avec lui était déjà son plus grand échec à ce jour.

Finalement, Dieu merci, il se rassit.

— Je t’écoute.

Un soulagement si puissant la traversa qu’elle fut reconnaissante d’avoir un siège sous elle pour la soutenir.

— Je regardais quelques photos que ma mère m’a envoyées sur mon téléphone quand j’ai vu que le carrousel était sur un emplacement incroyable. Plus personne ne l’utilise. Le terrain est parfait pour des familles qui veulent que leurs enfants sachent ce que c’est de grandir en jouant sur la plage et en pêchant dans le lac. C’est l’endroit idéal pour les couples qui sont finalement prêts à se détendre et à profiter de leur retraite. C’est pour ça que je l’ai présenté à mon client.

— Attends une minute. Est-ce que tu es en train de me dire que tout ça est ton idée ? Que l’entreprise ne t’a pas impliquée parce qu’ils savaient que tu avais des liens avec cet endroit ?

La manière dont il dit « tu *avais* des liens » l’énerva.

— Ce carrousel est sur un excellent terrain au bord du lac. Si je ne viens pas ici avec cette entreprise pour construire, quelqu’un d’autre viendra. Ça pourrait prendre quelques années, mais je te garantis que ça va arriver.

— Il y a beaucoup d’autres villes qui accepteraient ce genre de lotissements. Va là-bas.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Elle ne pouvait pas lui dire qu’elle avait été à un cheveu de se faire jeter, elle ne pouvait pas lui dire qu’elle était si proche de l’échec qu’elle pouvait presque le goûter, elle ne pouvait pas dire qu’elle ne valait pas mieux que son dernier contrat. Elle avait beau avoir foiré depuis la mort de son père, elle savait encore comment déchiffrer un client. Elle avait très bien vendu Summer Lake et c’était ce qu’ils voulaient. Pas une autre ville près d’un lac le long de la Route 8.

— Ça devait être là.

Elle essaya de réfléchir et de ne pas être submergée par tout ce que Calvin lui faisait ressentir.

— Dis-moi ce qui t’inquiète et je vais y répondre.

— Je ne suis pas un de tes clients que tu peux impressionner avec une feuille de calculs ou une présentation PowerPoint.

Ses mots étaient durs, amers.

— Tu sais ce qui m’inquiète le plus ?

Elle n’aimait pas le ton de sa voix et elle savait qu’elle n’aimerait pas beaucoup plus ce qui allait arriver. Il fallait reconnaître que c’était elle qui avait insisté pour qu’ils parlent du projet ce soir-là :

— Oui.

— Tu n'es plus d'ici.

Elle tenta d'encaisser le choc. Il la frappa encore.

— Le fait que tu viennes me voir avec cette merde me fait penser que tu n'as jamais été d'ici.

Sarah décida de contre-attaquer.

— Eh bien, tu es tellement coincé ici que tu ne vois pas ce qui pourrait arriver à cette ville. Moi, oui. Alors, si ça ne te dérange pas que je sois tout aussi franche, si tu ne fais pas attention, tes règles et tes politiques démodées à propos desquelles même Henry se plaignait vont chasser les entreprises de Summer Lake. Les entreprises ne pourront pas survivre ici, pas sans l'occasion de gagner de l'argent. Je sais que la ville a des résidents plutôt célèbres maintenant, mais même s'ils le veulent, ils ne pourront pas maintenir cette ville à flot sans aide.

L'expression du visage de Calvin était têtue, mais terriblement belle. En réalité, c'était bien plus que cela. C'était sa présence, son assurance, les émotions fortes dans ses yeux. Pourquoi devaient-ils avoir cette conversation ? Pourquoi devaient-ils s'étriper ? Ce n'était pas ce qu'elle voulait, pas du tout.

Pas quand ils s'étaient tant aimés, à une époque...

— Les gens qui veulent rester restent, insista-t-il. Si tu es assez fort, tu trouves un moyen de faire fonctionner les choses. Alors, tu as gagné le droit d'être là.

Il y avait un sous-entendu, elle en était sûre. Un sous-entendu qui disait quelque chose comme « Si tu m'avais vraiment aimé, tu serais restée ».

S'efforçant de rester concentrée à propos du débat sur l'immeuble d'appartements plutôt que sur les émotions qui faisaient rage entre eux, elle poursuivit :

— Est-ce que tu t'entends quand tu dis à quel point tu dois être fort pour rester ? Pourquoi tu n'essaies pas de rendre la vie plus facile aux gens qui t'ont élu maire ?

— Un immeuble mène à d'autres, et ça mène à des problèmes que tu ne peux même pas imaginer. Ce dont je suis certain, c'est que les gens qui restent sont ceux qui aiment vraiment la ville de Summer Lake comme elle est. Ils veulent pouvoir nager dans le lac, savoir qu'il est propre, que trop de bateaux et trop de touristes ne l'ont pas pollué. Ils veulent pouvoir faire de

la randonnée dans ces montagnes sans faire face à des collines chauves dont les arbres ont été coupés en rondins pour quelques dollars.

— Est-ce que tu penses vraiment que j'amènerais une entreprise qui polluerait l'eau ou détruirait les forêts ?

— Tout ce que nous faisons a des conséquences, Sarah. Même si elles sont imprévues.

Elle ne pouvait pas discuter cela, pas quand une simple réunion avec lui entraînait beaucoup de conséquences, les unes après les autres.

— Tu veux des promesses. Je vais te les donner. Je m'assurerai que le bâtiment soit construit par des habitants des environs. Que l'argent qui vient de Summer Lake reste ici et que le processus de construction soit complètement écologique.

— Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur tes promesses. Ne te leurre pas. Tout ça, tu le fais pour ta carrière.

Elle eut le souffle coupé, avala l'air et s'étrangla. Son cerveau essaya désespérément de se maintenir au-dessus de l'eau, faisant fi de son cœur qui sombrait.

— Tu ne préférerais pas que quelqu'un qui tient vraiment à Summer Lake soit impliqué ?

— Au moins, tu as raison à propos de ça. J'aimerais avoir affaire à quelqu'un qui tient à cette ville, quelqu'un qui s'intéresse à autre chose qu'à son dernier contrat.

S'efforçant encore plus de repousser la douleur qui montait en elle, de se dire qu'il ne pouvait pas vraiment penser ce qu'il disait, elle argumenta :

— Mon père a toujours souhaité que plus de gens connaissent cette ville. Finalement, il supposait qu'il n'y avait pas assez de choses pour les attirer. Ces petits changements pourraient être suffisants.

— Est-ce que tu arrives vraiment à dormir la nuit en te mentant ainsi ?

— Comment oses-tu me dire que nous n'avions pas à parler ? dit-elle d'une voix rendue rauque par la douleur qu'elle ne parvenait plus à réprimer. Qu'il n'y avait pas de vieilles blessures à guérir entre nous, quand pendant tout ce temps, tu m'as détestée à chaque respiration. Quand pendant tout ce temps, tu m'en as voulu pendant chaque seconde que nous avons passée ensemble. Quand pendant tout ce temps, tu savais que tu ne me pardonnerais jamais de ne pas avoir abandonné toute ma vie pour revenir ici et prendre soin de ta sœur et toi.

Elle se leva et sortit du box avant qu'il ne puisse l'en empêcher. Elle devait s'éloigner de ses horribles accusations. Elle devait cesser de voir la colère, la trahison et la fureur dans ses yeux quand il la regardait comme si elle était une traîtresse qui ne le comprenait pas. Il agissait comme si elle ne l'avait jamais compris.

Comme si elle ne l'avait pas aimé avec chaque morceau de son cœur.

— Sarah.

Il prononça son nom avec un soupir de regret passionné, brisant la nuit froide d'automne.

— Attends !

Elle entendit ses pas sur le trottoir derrière elle, mais elle ne s'arrêta pas. Il fut plus rapide qu'elle et au bout de Main Street, là où l'herbe commençait à pousser, ses bras s'enroulèrent autour de sa taille, l'attirant contre lui.

Cette chaleur, cette connexion intense qu'ils avaient toujours eue l'attira contre lui malgré elle, en dépit de ce qu'elle avait dit au bar, en dépit de ce qu'il avait dit aussi.

— Tu m'as pris par surprise, dit-il. Je n'aurais pas dû dire tout ça. Je ne voulais pas te faire de peine.

Chaque battement de cœur était atroce. Elle aurait voulu que tout soit différent. De souhaiter pouvoir lui dire à quel point il lui avait manqué, qu'elle avait pensé à lui tous les jours pendant dix ans. Lui dire ce qu'elle ressentait avec ses bras autour d'elle, qu'elle ne voulait rien de plus que de lever la bouche vers la sienne et de se perdre dans son baiser. Se perdre en lui et faire comme si rien ne s'était passé.

— Tu avais raison, dit-il en la tenant si près de lui que ses mots vibrèrent de la poitrine de Calvin à la sienne. Nous devons vraiment parler de ce qu'il s'est passé.

— Pas ce soir.

Pas quand elle se sentait plus faible que jamais. Elle devrait être forte pour cette conversation.

— Pas maintenant.

Elle s'obligea à s'écarter des bras de Calvin.

— Je dois partir.

Cette fois, il la laissa faire.

* * *

Sa mère l'attendait quand elle rentra chez elle.

— Oh, chérie, c'est tellement bon de te voir !

Sarah n'avait jamais eu autant besoin de l'étreinte de sa mère qu'en cet instant.

— Ta grand-mère a dit que tu avais l'intention de rester quelques jours cette fois. Est-ce que c'est vrai ?

— Je serai sans doute ici au moins une semaine. Deux, peut-être.

Elle prit une grande inspiration avant de dire :

— Mon nouveau projet est ici, en ville. C'est pour ça que je suis de retour, pour superviser le développement et la construction de belles résidences au bord du lac.

Elle attendit la réaction de sa mère. Malgré ses yeux de surprise, Denise Bartow était la femme qu'elle avait toujours été : attentionnée et calme, gentille même quand elle était inquiète.

— C'est une grande nouvelle. Quand as-tu commencé ce projet ?

— Il y a seulement quelques jours.

Elle se hâta d'expliquer.

— C'est la seule raison pour laquelle je ne te l'ai pas dit plus tôt. Ça vient d'arriver.

Elle n'avait jamais demandé à sa mère de lui donner son opinion à propos d'une situation professionnelle auparavant. Soudain, elle avait besoin de l'avis d'une des personnes en qui elle avait le plus confiance.

— Est-ce que tu penses que j'ai tort de penser à construire des appartements ici ?

Sa mère resta silencieuse un long moment.

— Je ne sais pas. La seule chose que je sais, c'est que le changement est souvent difficile. Bon ou mauvais.

Ce fut à ce moment-là que Sarah remarqua que ses yeux habituellement bleu vif étaient entourés de cernes sombres. Elle savait que la mort de son père avait beaucoup affecté sa mère. À un instant, il avait été à côté d'elle à un cocktail pour célébrer la fin de l'été, riant avec leurs amis, et un instant plus tard, il était décédé d'une crise cardiaque. Sans le moindre avertissement, sans donner à quiconque la chance de le sauver.

Sa mère et elle apprendraient un jour à être heureuses de nouveau.

— Merci d’avoir obligé ta grand-mère à aller voir le médecin.
— Qu’a dit le docteur Morris ?
— Que ce n’est rien qu’un peu de repos ne pourrait pas arranger.
— Dieu merci ! J’étais vraiment inquiète pour elle aujourd’hui.
— Je sais. Heureusement, ta grand-mère est une femme très forte. L’une des plus fortes que j’aie jamais connues.

Denise sourit.

— Nous sommes toutes les deux reconnaissantes que tu te sois occupée de la boutique. En particulier un lundi, quand le groupe de tricot vient.

Sarah dut rire d’elle-même pour avoir pataugé sans le savoir dans la plus grosse nuit de tricot de la semaine de Summer Lake.

— J’étais heureuse de le faire. Tout le monde était super dans le groupe.

Enfin, la plupart d’entre elles, en tout cas. Catherine avait été un peu étrange, mais Sarah essayait de ne pas le prendre personnellement.

Sa mère la regarda affectueusement depuis l’autre côté de la table.

— Tu as toujours eu un œil tellement merveilleux. Le magasin était tellement plus beau quand tu réarrangeais les choses. Je suis sûre que tu as beaucoup d’idées pour nous sur la façon d’améliorer cet endroit.

Sarah fronça les sourcils en entendant l’étrange compliment de sa mère : elle avait toujours été douée pour les chiffres, elle n’était ni créative ni artistique.

— J’étais juste une petite fille qui jouait avec la laine à l’époque, et la boutique est déjà splendide. Tu le sais.

Bien que sa mère et sa grand-mère n’avaient pas de formation formelle en marketing ou en vente, tout était parfait, depuis l’agencement jusqu’à la sélection.

Sachant que sa mère le découvrirait bientôt, Sarah s’obligea à dire :

— J’ai vu Calvin ce soir. Pour prendre de ses nouvelles.

Les mots étaient bloqués dans sa gorge.

— Et pour parler de mon projet.

De nouveau, sa mère resta silencieuse quelques moments avant de la questionner gentiment :

— Vous ne vous êtes pas vus depuis un moment. Comment ça s’est passé ?

Toute sa vie, quand elle avait eu des problèmes, Sarah avait demandé des conseils à son père. Bien entendu, sa mère avait toujours été là avec des

cookies, des pansements, des câlins et des histoires le soir, mais Sarah n'avait jamais senti une connexion aussi forte avec sa mère ; elles étaient trop différentes. Ce soir-là, elle voulait raconter tout ce qu'il s'était passé avec Calvin. Elle voulait pleurer sur l'épaule de sa mère. Elle voulait demander de l'aide, des conseils, de la pommade pour guérir la vieille blessure dans son cœur qui venait d'être réouverte. Non. Sa mère était encore en deuil, elle était encore sous le choc de la mort du père de Sarah. Cette dernière ne pouvait pas y ajouter ses problèmes.

— Ça s'est bien passé. Je suis surprise par ma fatigue. Je n'ai pas passé autant d'heures debout, comme je l'ai fait aujourd'hui au magasin, depuis très longtemps.

Elle se leva et embrassa sa mère sur la joue.

— Bonne nuit.

Dans la chambre de son enfance, elle mit son pyjama, s'assit sur son lit avec son ordinateur portable allumé et essaya de se concentrer pour répondre aux douzaines d'e-mails qu'elle avait reçus pendant la journée. C'était sans compter sur toutes les choses que Calvin avait dites.

Tu savais que je n'aurais jamais pu te dire non.

Tu n'es plus d'ici.

Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur tes promesses, Sarah.

Est-ce que tu arrives vraiment à dormir la nuit en te mentant ainsi ?

Non, pensa-t-elle en répondant à un e-mail de son assistant. Il était peu probable qu'elle réussisse à dormir, cette nuit.

CHAPITRE SIX

Calvin ne parvenait pas à arrêter de penser à Sarah, aux choses qu'il lui avait dites à la taverne.

En tant que maire, il lui arrivait souvent de ne pas être d'accord avec ses amis et ses voisins, mais il ne perdait jamais son sang-froid. Jamais. Dans ce cas, pourquoi avait-il presque explosé quand Sarah lui avait montré ces plans d'appartements ?

Ce n'était pas elle qui avait rendu la conversation personnelle ; elle avait été absolument professionnelle. C'était lui qui avait transformé la conversation sur les appartements en une discussion sur leur passé raté.

Et sur le fait qu'il n'avait plus confiance en elle.

Il ne pouvait savoir que Sarah aurait encore le pouvoir de mettre son monde sens dessus dessous comme elle l'avait fait. Il aurait dû savoir que le choc de la voir, de lui parler, de la toucher, serait dur, mais comme un abruti qui enfouissait sa tête dans le sable, il ne s'y était pas attendu.

* * *

Dix ans plus tôt...

— Sarah, il est mort.

— Calvin ? C'est toi ?

Il était assis par terre à l'extérieur de sa caravane. Il avait enroulé Jordan dans une couverture et avait coincé le téléphone contre son oreille. Il entendait les sons provenant de la chambre d'étudiante de Sarah à Cornell, de la musique et des rires, si différents du silence presque complet qui entourait sa caravane près du lac, un silence qui n'était brisé que de temps en temps par une grenouille... et par les gémissements de sa petite sœur.

— Attends une seconde, dit Sarah. Je n'entends rien. Le volume de la chaîne hi-fi de ma colocataire est trop fort. Je vais sortir dans le couloir.

Il pouvait l'entendre dépasser des gens qui disaient son nom pour la saluer. Sa vie universitaire était un monde complètement différent dont il

ignorait tout.

— Voilà, c'est silencieux. Enfin. C'est mieux. Je suis tellement heureuse que tu m'appelles, Calvin. J'étais en train de penser à toi. Tu me manques. Est-ce qu'on peut reprendre cet appel depuis le début ?

— Il s'est suicidé, Sarah. Il s'est mis une balle dans le cerveau.

— Attends, de quoi est-ce que tu parles ?

Il savait que ce qu'il disait n'avait pas de sens, mais il était difficile de faire autrement après ce qu'il avait vu.

Après la manière dont sa vie venait d'imploser.

— Mon père. Il s'est tiré dessus.

— Oh... oh, non.

Tout ce qu'il souhaitait, c'était qu'elle soit là avec lui, qu'elle enroule ses bras autour de lui, qu'elle lui dise que tout irait bien, la voir et savoir qu'ils trouveraient une solution ensemble.

— Je suis allé faire les courses et acheter des couches et quand je suis revenu, il était par terre et son cerveau...

Il vomit presque à nouveau, ravalant à peine la bile.

— Jordan était dans son berceau. Elle pleurait. Sa couche était sale.

Elle l'était encore. Il devait retourner à l'intérieur et prendre les couches qu'il avait achetées pour la changer. Il ne pouvait pas retourner à l'intérieur.

— Est-ce que tu as appelé la police ?

— Non.

Il avait eu besoin de l'appeler d'abord. Il avait besoin de savoir qu'il restait encore une personne qui l'aimait, qu'il y avait encore quelqu'un qui tenait à lui, qui ne l'abandonnerait pas quand les choses devenaient trop dures.

— Je vais raccrocher maintenant, Calvin, pour que tu puisses appeler les urgences et leur dire ce qu'il s'est passé.

— J'ai besoin de toi, Sarah.

— Je sais. C'est pour ça que j'arrive tout de suite. Immédiatement.

Il entendit un sanglot dans sa voix avant qu'elle ne dise :

— Je t'aime. Sois fort et attends-moi. J'arrive bientôt.

Elle raccrocha et il appela les urgences. Les secouristes et la police les aideraient, sa sœur et lui. Ses voisins les aideraient.

Mais Sarah était la raison pour laquelle il s'en sortirait.

Tant qu'elle serait à ses côtés, il irait bien.

* * *

Aujourd'hui...

Calvin se réveilla de son rêve, les couvertures écartées, et lui tout transpirant, son cœur battant si fort qu'il traversa presque sa poitrine.

Il dut s'obliger à regarder autour de lui dans la chambre pour voir la maison qu'il avait construite au bord du lac quatre ans auparavant. Il n'était plus cet enfant dont la vie avait changé en un instant. Il n'était plus l'enfant qui attendait par terre à l'extérieur que quelqu'un vienne le sauver.

Néanmoins, il ne pouvait pas cesser de penser aux premières heures après qu'il avait découvert son père sur le sol de la caravane. Juste après avoir raccroché, Sarah avait appelé sa famille et Denise était venue pour les emmener, Jordan et lui, afin qu'ils vivent dans le cottage situé derrière leur maison principale. Quand Sarah était revenue au lac, la caravane avait été fermée par le chef de police pendant qu'ils enquêtaient pour savoir s'il y avait eu un acte criminel.

Sarah avait couru vers lui, l'avait serré dans ses bras et l'avait bercé. Calvin avait vu à quel point elle voulait l'aider, mais personne ne pouvait plus rien faire pour lui. Curieusement, la voir avait empiré les choses. Cela lui rappelait toutes les choses qu'il ne pouvait plus avoir.

À partir du moment où il avait trouvé son père par terre, tout avait changé. Sa sœur était devenue sa priorité et les rêves qu'il avait eus pour lui-même, des rêves qui incluaient Sarah, devraient être mis de côté.

Il ne se souvenait pas de s'être endormi sur le canapé entre le moment où il avait été interrogé par la police et le moment où il avait presque été nourri de force par la mère de Sarah. Il se souvenait juste de s'être réveillé en entendant sa sœur pleurer et avoir vu Sarah changer calmement la couche de Jordan, quand bien même elle ne s'était jamais beaucoup occupée de bébés. Cela avait été une tâche difficile, mais elle avait été sereine et méthodique.

Calvin avait su qu'il ne pourrait faire rien de tout cela sans elle.

Il s'était ordonné encore et encore de ne pas lui demander de rester. Ce n'avait pas été sa vie qui avait explosé. Ce n'avait pas été de sa pagaille qu'il avait fallu se charger. Cela avait été plus le désespoir que le courage qui l'avait poussé à demander. À supplier.

— *Reste avec moi, Sarah.*

Elle l'avait regardé avec un tel choc, comme si elle ne s'était pas du tout attendue à ce qu'il lui avait demandé, qu'il avait su qu'il ne devrait rien ajouter. Il aurait dû lui dire d'oublier ça, qu'il n'était pas sérieux, que c'était la fatigue et le chagrin d'avoir perdu son père qui l'avait poussé à dire des folies.

Au contraire, il avait décidé qu'il s'agissait d'un test. Un test pour voir si elle l'aimait vraiment.

— *Reporte l'université à l'année prochaine. Aide-moi avec Jordan. Aide-moi à reprendre l'équilibre. Je ne sais pas si je peux le faire sans toi.*

Elle l'avait fixé du regard, puis elle avait observé les quatre murs du cottage comme si elle pouvait trouver une porte de sortie.

— *Bien sûr que si.*

Elle n'avait pas eu besoin d'ajouter quoi que ce soit. Ces six mots lui avaient permis de tout voir très clairement. Mais il avait quand même insisté. Il avait quand même espéré.

— *J'ai besoin de toi.*

Il avait observé le soin, l'amour avec lesquels elle avait prudemment posé sa sœur propre et sèche dans le berceau dont quelqu'un lui avait fait don, l'avait couverte et l'avait embrassée sur la joue. Jordan avait agité un bras en l'air et Sarah l'avait attrapé, s'y agrippant en adressant un sourire à la petite fille. L'espoir avait monté dans la poitrine de Calvin une dernière fois en voyant la douce interaction entre les deux personnes qu'il aimait le plus au monde. Mais ensuite, elle s'était retournée vers lui et il avait lu la vérité sur son visage.

Elle n'allait pas rester.

— *Bien sûr que je veux t'aider. Je vais rentrer à la maison et te rendre visite quand je pourrai, le week-end et pendant les vacances, pour t'aider à traverser tout ça.*

— *Je pensais que tu m'aimais.*

— *Je t'aime, Calvin. Mais tu sais que je ne peux pas rester ici. Je ne peux pas vivre à Summer Lake. Si je reporte l'université à l'année prochaine, je prendrai tellement de retard que je ne pourrai jamais le rattraper. Tu sais que j'ai attendu toute ma vie de pouvoir partir et devenir quelqu'un. S'il te plaît, ne me demande pas de tout abandonner maintenant.*

La réalité l'avait frappé à ce moment-là comme des poings le frappant sur tout le corps et une rage profonde avait pris le contrôle de lui, si rapide et forte qu'il n'avait pas pu s'empêcher d'y céder.

— *Va-t'en !*

Il avait crié ces mots si fort qu'il avait réveillé sa sœur en sursaut et elle avait commencé à gémir dans son berceau. Mais cela ne l'avait pas arrêté.

— *Tu ferais mieux de te dépêcher de retourner à l'école ou tu pourrais rater un examen important.*

Elle s'était approchée de lui, les bras tendus.

— *S'il te plaît, ne réagis pas comme ça. S'il te plaît, ne me repousse pas. Je peux quand même être là pour toi. Je viendrai le week-end et nous pourrons parler au téléphone quand tu voudras.*

Mais il s'était dirigé vers la porte et l'avait ouverte d'un coup.

— *Je dois me concentrer sur Jordan. Pas sur une relation à distance.*

— *Alors, c'est tout ? Tu romps avec moi ?*

— *C'est toi qui t'en vas.*

Et quelques secondes plus tard, elle était partie, retournant à une vie qui n'avait rien à voir avec lui.

La scène s'était rejouée dans sa tête toute la matinée pendant qu'il se douchait, qu'il préparait le petit-déjeuner et qu'il montait dans son pick-up pour aller à la réunion qui avait lieu dans une ville à une demi-heure de là.

Betsy avait emmené Jordan et Kayla à l'école ce matin-là après leur soirée pyjama. Calvin n'avait pas de raison de passer devant l'école. Mais il resta assis devant le bâtiment et laissa son esprit lui jouer des tours quand même.

Sarah et lui étaient allés à cette école ensemble. Il avait tiré sur ses couettes et elle l'avait fait tomber des jeux. Ils avaient été trop jeunes pour admettre leurs véritables sentiments avant leurs seize ans.

La revoir était un grand événement. Un *énorme* événement. Tous ses anciens sentiments étaient plus proches de la surface qu'il ne le voulait. Pas juste sa colère latente, pas juste le fait qu'il la désirait plus qu'il n'avait jamais désiré quelqu'un d'autre... Mais aussi le fait qu'il sentait encore une forte connexion émotionnelle avec elle, même après tout ce temps.

Il avait baissé sa garde au bar pendant une fraction de seconde, il s'était laissé oublier tout, sauf son doux sourire et son beau rire. Il avait même

laissé monter l'espoir secret auquel il s'était accroché selon lequel ils se reverraient un jour et que tout fonctionnerait.

Boum ! C'était à ce moment-là qu'elle l'avait abordé avec les plans des appartements. Il s'était senti tellement brûlé, écrasé, bête de s'être laissé commencer à retomber amoureux alors qu'il savait qu'il ne devrait pas le faire. Et de nouveau, il s'en était pris à elle. Il avait dit des choses qu'il n'aurait pas dû dire. Des choses qu'il ne pensait pas.

Elle avait voulu tirer tout cela au clair la veille et il se rendait compte qu'elle avait eu raison. Il était évident qu'ils devaient dire ce qui devait être dit, laisser le passé dans le passé, là où était sa place. Quand ce serait fait, ils pourraient avoir une conversation rationnelle à propos des appartements. La conversation rationnelle qu'ils auraient dû avoir la veille.

Il lui devait d'abord des excuses.

* * *

Sarah se réveilla au-dessus des couvertures, son ordinateur portable sur son ventre.

Les rayons du soleil éclairaient son oreiller et elle n'avait pas d'autre choix que de se traîner jusqu'à la douche. Elle se tint sous le jet chaud, mais aucun de ses muscles ne se détendit. Elle avait été une boule de nerfs depuis le moment où elle avait vu Calvin la veille. Plus tôt que ça, en réalité. Elle avait été une véritable boule de laine emmêlée dès l'instant où elle avait dit au groupe Klein que les appartements devraient être construits à Summer Lake.

Sarah devait se concentrer sur le travail. Après avoir travaillé la veille au magasin, elle avait à faire une tonne de son propre travail. En particulier, pensa-t-elle en fronçant les sourcils tandis qu'elle se séchait avec une serviette, étant donné les grandes objections de Calvin envers son projet.

Elle était en train de prendre un jean et un T-shirt à longues, sauf que s'habiller simplement au milieu d'une journée de travail était exactement ce qu'elle ne devrait pas faire. Elle n'était pas en vacances, elle était en voyage d'affaires. Elle choisit une robe bleu marine dans son sac. Quand elle eut appliqué un peu de maquillage, mis des boucles d'oreilles et des hauts talons, elle se sentit un peu mieux, avec son armure.

À l'étage inférieur, la cuisine était silencieuse et elle supposa que sa mère était déjà à la boutique. Comme toujours, Sarah fut attirée par le fauteuil en cuir à côté de la cheminée, là où son père lui lisait toujours ses tas de journaux. Elle passa une main sur le haut dossier, se souvenant de la manière dont elle se roulait en boule sur le fauteuil avec une couverture et qu'elle s'endormait quand elle était petite et qu'il partait pendant des semaines à Washington, parce que cela lui donnait l'impression d'être dans ses bras. Quand il était là, elle passait des heures assise à côté de son fauteuil pendant qu'il était au téléphone, souhaitant être avec lui, mais sachant qu'elle devait être silencieuse et ne pas le déranger pendant son travail.

Mal aux prises avec ce souvenir, elle se dirigea vers la véranda, devant la maison. Lorsqu'elle ouvrit la porte, le crissement aigu qui résonna dans le couloir lui fit réaliser que sa mère devait se sentir seule en vivant dans la grande maison sans compagnie.

En dépit de sa taille—la maison de deux étages blanchie à la chaux était l'une des plus vieilles et des plus grandes de la ville—sa mère était douée pour rendre chaque pièce chaleureuse. La véranda, avec ses planches en bois et le rouge, le jaune et le bleu vif du tissu d'ameublement, était un refuge lumineux même lors des jours pluvieux. Et bien entendu, il y avait un panier à tricot dans le coin, près du canapé, et un panier similaire dans toutes les pièces. Les tricoteuses adoraient commencer des projets, mais adoraient beaucoup moins les finir. C'est pourquoi il y avait une pile de projets en cours près de presque tous les fauteuils confortables de chaque pièce.

Chaque fois qu'elle rentrait à la maison pour une visite, Sarah était frappée en voyant à quel point la maison de son enfance était différente de son loft en ville. Comme dans l'appartement de son père à Washington, elle avait toujours préféré les couleurs minimalistes, principalement du blanc et du noir ; cette maison était marquée par le goût que sa mère avait pour le design et les couleurs. Les tissus qui auraient été incontrôlables dans les mains de n'importe qui d'autre allaient parfaitement ensemble de la manière dont sa mère les avait utilisés.

Sarah se sentait à la fois réconfortée et en dehors de son élément.

Elle n'était pas revenue à la maison pour plus d'une nuit ou deux en dix ans, mais alors qu'elle se retournait pour regarder le lever du soleil étinceler

sur l'eau bleue, les souvenirs se précipitèrent en elle.

Se réveiller pour retrouver Calvin sur la plage et aller cueillir des myrtilles pour les pancakes de sa mère.

Les nuits chaudes d'été devant un feu de camp, faisant griller de la guimauve ensemble.

Les courses de voiliers le samedi après-midi dans son Sunfish les jours parfaitement calmes où ils devaient presque ramer pour faire le tour des bouées.

Être assise au bout du quai sur les chaises Adirondacks en regardant le soleil descendre derrière les montagnes, inventant des histoires sur les images qu'ils voyaient dans les nuages.

Elle s'était attendue à ce que les souvenirs de son père l'assaillent à chaque tournant. Mais à part le fauteuil en cuir dans le salon, elle pensait davantage à Calvin qu'à son père. Probablement parce qu'elle était toujours allée voir Calvin quand son père s'en allait de nouveau. Il l'avait toujours réconfortée et apaisée.

Le cœur serré, elle quitta la véranda et se dirigea vers la pelouse qui menait au cottage de sa grand-mère. Sarah vit la partie supérieure d'un grand chapeau de paille dans un champ de chrysanthèmes jaunes et blancs avant de voir le reste du corps d'Olive.

Sa grand-mère semblait à sa place dans les fleurs, aussi belle qu'elles, faisant autant partie de cette terre que la terre faisait partie d'elle.

Tu n'es pas d'ici... Tu n'as jamais été d'ici.

Les mots durs de Calvin la frappèrent à nouveau à la tête. Elle la secoua, essayant de les faire sortir, mais elles étaient déjà logées trop profondément.

Elle venait d'atteindre sa grand-mère quand Olive demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas, chérie ?

La nuit dernière, elle avait décidé qu'elle arrangerait les choses seule, mais elle était sans défense face à l'inquiétude sincère de sa grand-mère.

— Calvin et moi avons eu une grosse dispute hier.

Sa grand-mère lui tendit les cisailles et Sarah fut ravie de se concentrer sur les beaux chrysanthèmes un moment plutôt que sur les sentiments trop forts qu'elle ressentait pour Calvin. Elle était censée être passée à autre chose il y a longtemps, être allée de l'avant avec sa vie, son cœur. Quelques

minutes après l'avoir revu, elle avait découvert qu'elle n'avait pas vraiment réussi à le faire.

— Je sais à quel point tu as toujours tenu à lui, dit sa grand-mère. Est-ce que tu veux en parler ?

Non, elle voulait faire semblant que rien de tout cela n'était arrivé. Mais elle était assez sage pour réaliser que peu importe à quel point elle ignorerait la situation, cela ne la ferait pas disparaître.

— Je travaille sur un nouveau projet. C'est la raison pour laquelle je suis là, en réalité. Un de mes clients veut construire des résidences au bord du lac. Calvin ne pense pas que ce serait une bonne chose pour la ville.

— Et toi, si ?

Heureusement, il n'y avait pas de jugement sur le visage de sa grand-mère.

Sarah laissa tomber les tiges dans le panier, sur la pelouse.

— Oui. Et pas seulement pour l'argent qu'elles apporteront à la ville, mais pour la nouvelle vie que cela donnera à la berge. Ce vieux carrousel est une horreur.

Olive se raidit.

— Je pensais que tu parlais de nouveaux bâtiments. Qu'est-ce que le carrousel a à voir là-dedans ?

Soudain, Sarah eut la même sensation que la veille avec Calvin, celle qui lui indiquait qu'elle ne devrait pas seulement avancer avec prudence, mais qu'elle ne devrait pas avancer du tout. Cependant, malheureusement, elle en avait déjà trop dit pour faire demi-tour.

— C'est là que mon client veut construire les appartements. Là où se trouve le carrousel.

— Non, ils ne peuvent pas faire ça. Absolument pas.

Sur ce, sa grand-mère s'éloigna.

Abasourdie, confuse, Sarah ramassa le panier de fleurs et la suivit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'avais pas l'air bouleversée par les appartements jusqu'à ce que je parle du carrousel.

Pire, elle avait eu l'air déçue, comme si elle s'attendait à mieux de la part de sa propre petite-fille.

— Des immeubles, des immeubles. Vas-y, construis tout ce que tu veux. Mais comment est-ce que tu pourrais imaginer retirer le carrousel ? Est-ce que tu te rends compte de l'importance qu'il a pour tout le monde ?

De quoi sa grand-mère parlait-elle ?

— Personne n'est jamais allé voir cette chose en vingt ans.

— *Cette chose* est importante et magique.

Sarah sentait la force de conviction derrière les mots d'Olive, mais cela ne voulait pas dire qu'elle comprenait d'où celle-ci venait.

— Je suis sûre qu'il était magique avant, Mamie, dit-elle gentiment, mais il est dans un tel mauvais état maintenant que je crains qu'il ne faille beaucoup d'argent pour le restaurer.

Et il était impossible qu'elle obtienne l'argent du groupe Klein pour ce faire, surtout quand installer une nouvelle rampe de mise à l'eau avait beaucoup plus de sens pour la ville et pour les gens qui achèteraient les appartements.

— Eh bien, dans ce cas, tu devras trouver une solution. C'est ton travail, pas vrai ?

— Je parlerai aux constructeurs, dit-elle, prenant garde à ne pas faire des promesses qu'elle ne pouvait pas tenir. Honnêtement, je doute qu'ils soutiennent l'idée d'incorporer un carrousel à leurs projets.

Elle ne pouvait pas l'imaginer, elle ne voyait pas d'échappatoire.

— Il *faut* une solution.

— Pourquoi est-ce que le carrousel est aussi important pour toi ? Qu'est-ce qu'il a d'aussi magique ?

— Hier, quand nous étions au magasin, je t'ai parlé du fait de tomber amoureuse du tricot. Tu t'en souviens ?

— Bien sûr que oui.

— Je ne suis pas juste tombée amoureuse du tricot. Je suis tombée amoureuse de Carlos aussi.

CHAPITRE SEPT

Summer Lake, 1941...

Olive rentrait à la maison après avoir assisté à une réunion de planification pour la nouvelle exposition du Musée des Adirondacks, quand elle remarqua pour la première fois l'homme qui parlait à son père.

Il avait des cheveux noir de jais un peu trop longs qui commençaient à boucler à la base de son cou. Il paraissait fort, avait la peau sombre, et un autre regard à couper le souffle lui indiqua que ses yeux étaient bleus et qu'il avait des cils noirs et épais.

Il était tout simplement le plus bel homme qu'elle avait jamais vu, même dans un pull-over miteux qui commençait à se découdre au niveau des poignets et du col.

Le vent faisait tomber des feuilles colorées des arbres. Olive avait chaud malgré le froid de ce jour d'automne.

Elle supposait qu'il s'agissait d'un des hommes à tout faire qui étaient arrivés en ville pour voir si quelqu'un avait du travail à leur donner. Les habitants l'avaient probablement envoyé voir son père, qui construisait une nouvelle aile de leur manoir sur l'eau. Même si son paternel payait peu ces hommes, ils semblaient quand même heureux de recevoir l'argent.

L'homme la regarda soudain par-dessus l'épaule de son père et un courant puissant, un accès de quelque chose qu'elle ne comprenait pas, passa entre eux.

Son père bougea, sentant de toute évidence qu'il y avait quelqu'un derrière lui. Olive baissa la tête et se dirigea rapidement vers la maison. Sa mère l'intercepta alors même qu'elle entrait dans la cuisine et qu'elle commençait à retirer son chapeau et ses gants.

— Ah, te voilà, Olive. Je me disais, il fait tellement froid et les hommes travaillent si dur dehors... Est-ce que ça t'ennuierait de préparer quelques sandwiches et des boissons chaudes pour eux ?

Elle hocha la tête, répondant calmement alors même que son cœur battait à toute vitesse :

— Bien sûr, Mère.

Peut-être qu'elle découvrirait comment il s'appelait. Peut-être qu'elle pourrait lui parler.

Trente minutes plus tard, le plateau d'encas et de boissons était prêt. Remettant sa veste, son chapeau et ses gants, elle sortit de la maison et traversa la grande étendue d'herbe qui menait au chantier. Généralement, il y avait une demi-douzaine d'hommes en train de travailler, mais il n'y en avait qu'un cette fois.

Le bel homme au pull-over miteux.

Une vision d'un nouveau pull-over lui vint soudain à l'esprit, un pull-over qu'elle tricoterait pour lui en points Fair Isle bleus et blancs pour faire ressortir la couleur de ses yeux.

Elle avait été impatiente à l'idée de le voir de près, mais maintenant qu'ils n'étaient plus que tous les deux, elle était nerveuse, agitée. D'habitude, elle était calme et sûre d'elle, elle fut donc prise au dépourvu par sa propre incertitude face à cet inconnu.

— Bonjour.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Vous avez l'air d'avoir froid. J'ai pensé que je pourrais vous apporter un peu de café. Un peu de nourriture aussi, si vous avez faim.

Elle posa le plateau sur une table de fortune faite de contreplaqué, puis elle fit un pas en arrière.

Les yeux bleus de l'homme s'assombrirent.

— Merci.

Elle se laissa imprégner par sa voix grave en le regardant se verser une tasse de café. Ses mains étaient grandes, mais pas rugueuses comme celles d'un ouvrier.

Elle se demanda soudain pourquoi il faisait ce travail. D'où venait-il ?

Elle sentit à nouveau ses yeux sur elle :

— Vous, vous avez l'air d'avoir froid. Vous devriez rentrer.

C'était vrai, elle commençait à avoir froid. Mais c'était la manière dont il avait dit « vous devriez rentrer » qui l'incita à rester sur place. Elle n'était pas une petite fille. Elle avait dix-huit ans, elle était assez grande pour se marier et avoir sa propre maison si elle le voulait.

Elle était certainement assez grande, aussi, pour avoir une conversation avec l'un des hommes qui travaillaient pour son père.

Haussant les épaules, elle répondit :

— J'ai passé toute la journée à l'intérieur. C'est agréable de sortir. Et puis, c'est tellement beau.

Elle leva les yeux vers la voûte épaisse d'érables au-dessus d'eux.

— Regardez cet arbre, ces rouges et ces jaunes incroyables.

Elle prit une profonde inspiration d'air doux et frais.

— Et l'air sent si bon.

— Depuis combien de temps est-ce que vous vivez ici ?

Le ton légèrement dur de sa voix était pondéré par quelque chose de doux qui murmurait sur la peau d'Olive.

— Toute ma vie. Pourquoi ?

— Vous agissez comme si vous n'aviez jamais vu votre propre terre.

Olive se redressa immédiatement. D'abord, il la traitait comme une enfant. Là, il insinuait qu'elle ne faisait pas attention à ce qui l'entourait. Pire encore, elle ne savait pas comment il s'y prenait pour l'agacer ; tout le monde savait qu'il était impossible de l'irriter !

— Je suis occupée entre l'école et l'aide que j'apporte à ma mère avec ses associations caritatives. Il y a beaucoup de gens dans le besoin. Je ne peux pas perdre mon temps à regarder les arbres.

— Ah.

Il hocha la tête, sa bouche pulpeuse se crispant une fraction de seconde.

— Des associations caritatives.

Ensuite, comme s'il essayait d'être gentil avec la pauvre petite fille riche, il observa le lac en face de chez elle :

— Vous avez raison. C'est vraiment beau.

Son regard croisa le sien à nouveau.

— Presque trop beau pour un homme.

Elle n'avait pas de raison de penser qu'il parlait d'autre chose que des arbres et du lac. Pourtant, pendant un instant, elle eut l'impression qu'il parlait d'elle.

Sans savoir comment faire avec l'accès soudain d'attirance qui était tellement plus grand et plus vif que tout ce qu'elle avait ressenti jusque-là, alors même qu'elle rougissait, elle se surprit à admettre :

— Je devrais vraiment sortir plus souvent.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

Ce fut à ce moment-là que quelque chose changea entre eux. Au lieu de la traiter comme une petite fille, au lieu de la laisser s'en sortir avec ses excuses précédentes, ce bel inconnu la forçait à creuser plus profondément.

Il agissait comme si sa réponse l'intéressait.

Elle secoua la tête, elle n'avait pas de bonne réponse.

— Je ne sais pas. Ça n'entre jamais dans mon emploi du temps, je suppose.

— Ou peut-être qu'il y a quelque chose là dehors qui vous effraie ? demanda-t-il doucement.

Elle se leva d'un bond. Si elle savait instinctivement que cet homme ne lui ferait jamais de mal, la réaction qu'elle eut devant lui l'effrayait.

— Je crois que j'ai entendu ma mère m'appeler.

Sa bouche s'étira en un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de retourner auprès d'elle.

Elle était presque sur l'herbe quand elle se retourna une dernière fois.

— Je ne connais pas votre nom.

Il resta silencieux un long moment. Finalement, il dit :

— Carlos.

Ce ne fut que lorsqu'elle rentra dans la maison, fermant la porte sur les arbres, le lac et les montagnes, qu'elle se rappela qu'elle ne lui avait pas dit le sien.

Sa sœur Jean était assise dans le salon, riant en lisant les histoires drôles du journal quand elle entra. Abasourdie, Olive jeta son chapeau sur la causeuse, puis s'assit dessus.

— Tu as l'air bizarre, décela Jean.

Telle une vraie mère poule, elle posa sa main sur le front d'Olive.

— Tu es chaude. Tu devrais t'allonger.

D'habitude, Olive aurait repoussé sa sœur, mais elle était encore trop absorbée par l'homme à l'extérieur. *Carlos*. Il s'appelait Carlos.

Olive détestait qu'on lui dise quoi faire.

— Je n'ai pas besoin de m'allonger. En fait, j'ai décidé que j'allais faire un pull-over.

Sa sœur fut surprise.

— Tu n'aimes pas tricoter. Pourquoi est-ce que tu ferais un pull-over ?

Olive se leva et entra dans la salle de couture. Elle trouva rapidement plusieurs écheveaux de laine bleue et blanche ainsi que le livre de patrons

de tricot de sa mère. Son cœur s'accéléra en imaginant le bel homme porter quelque chose qu'elle avait fait de ses propres mains.

— Il a besoin d'un pull-over.

Olive ne savait pas que sa sœur l'avait suivie avant d'entendre Jean dire :

— Tu fais un pull-over pour Kent ?

Kent Bartow venait de la famille la plus fortunée du lac. Sa famille était encore plus riche que la leur. Il était tout à fait gentil et séduisant, mais elle ne l'aimait pas.

Olive avait toujours tout dit à ses sœurs. Pour la toute première fois, il y avait quelque chose qu'elle voulait garder pour elle.

— Est-ce que tu pourrais m'expliquer comment faire ce motif Fair Isle ? demanda-t-elle finalement.

Jean lui expliqua donc les premiers rangs difficiles du patron. Le pull-over maintiendrait Carlos au chaud et intensifierait ses yeux bleus.

Olive n'avait jamais eu la patience pour les travaux manuels comme celui-là, elle n'avait jamais aimé la broderie ou la confection d'édredons. Voilà qu'elle s'efforçait de compter les points et d'alterner les couleurs pour un pull-over alors qu'elle ignorait si elle aurait un jour le courage de le donner à un inconnu.

Un inconnu qui pourrait bien lui voler son cœur.

CHAPITRE HUIT

Aujourd'hui...

— Est-ce que je peux avoir un verre d'eau ?

Sarah était tellement captivée par l'histoire de sa grand-mère qu'il lui fallut un moment pour se lever sur le porche et alla vers la cuisine. Elles étaient retournées au cottage.

— Je te l'apporte tout de suite.

Au début, elle avait été un peu choquée de savoir qu'Olive avait été follement amoureuse de quelqu'un d'autre que son grand-père. Peut-être que toutes les femmes avaient un Carlos dans leur passé, un homme qu'elles désiraient, mais qu'elles ne pouvaient pas avoir. Rien de tout cela n'aidait Sarah à comprendre pourquoi sa grand-mère était aussi attachée au carrousel.

Avec le verre d'eau en main, Sarah attendit qu'elle finisse de le boire comme si elle avait traversé le désert. Le verre tomba, sa grand-mère commençait à tousser, une toux profonde et sèche qui secoua son corps menu.

— Mamie !

Les rôles qu'elles avaient joués plus tôt dans le jardin étaient inversés : Sarah essayait de reconforter sa grand-mère. Elle frotta le dos d'Olive, ses côtes et sa colonne vertébrale se sentaient. Chaque année, la femme qu'elle aimait tant perdait un peu plus de la chair qui l'avait un jour protégée des chutes et des maladies.

Heureusement, cette quinte de toux n'était pas aussi longue que celle du magasin et quelques moments plus tard, Olive parvint à dire :

— L'eau est passée par le mauvais trou.

Sarah s'assura qu'aucun des éclats de verre n'avait percé la peau de sa grand-mère avant de s'agenouiller pour les ramasser minutieusement.

— Tu n'aurais pas dû te fatiguer en marchant autant.

— Tu devais savoir, tu devais comprendre.

Sa grand-mère ne se rendait-elle pas compte qu'elle n'était pas encore arrivée à la partie sur le carrousel ? Qu'elle ne lui avait pas encore dit pourquoi il était aussi important ? Sarah ne pouvait pas lui poser la question. Pas quand Olive devrait uniquement se reposer. Sûrement pas repenser à quelque chose d'aussi émotif. Après la nuit précédente à la taverne avec Calvin, Sarah savait d'expérience à quel point ces rêves et ces espoirs perdus brisaient le cœur.

— Je veux que tu ailles voir le médecin.

— *Pff*. Je te l'ai dit. L'eau est passée par le mauvais trou. De plus, ta mère a besoin d'aide avec l'inventaire aujourd'hui. J'ai l'intention d'y aller sous peu.

— Hors de question. Je vais aider Maman pour que tu puisses rester ici. Au lit.

Sarah refusa de partir avant que sa grand-mère ne soit au lit avec un bon livre et un autre verre d'eau sur la table de chevet. Sa propre charge de travail pour son projet n'aurait qu'à attendre.

Lakeside Stitch & Knit l'appelait à nouveau.

* * *

Denise aidait une cliente lorsque Sarah entra dans le magasin.

— Chérie, est-ce que tu pourrais venir nous donner ton opinion ? Nous essayons de trouver la meilleure combinaison de couleurs pour une couverture.

Sarah trouva la table où une douzaine d'écheveaux de couleurs différentes étaient assemblés en trois groupes. Elle sortit rapidement un écheveau de chaque groupe.

— Ceux-là.

La cliente dit :

— Parfait. Pourquoi est-ce qu'on ne l'a pas vu ?

— Ma fille a un bon œil, dit fièrement Denise.

Sarah se demanda une demi-seconde si c'était vrai. Elle n'avait jamais eu de problème pour faire des présentations, mais cela ne semblait pas tant en lien avec le design qu'avec le contenu.

Quand sa mère eut terminé de saisir le prix de la laine dans la caisse, elle s'approcha de l'endroit où Sarah était assise à l'arrière, allumant le vieil

ordinateur de la boutique où ils sauvegardaient leurs documents financiers.

— Je vais prendre la place de grand-mère aujourd'hui, si ça te convient. Je suis allée lui rendre visite à son cottage ce matin.

Et elle m'a tout raconté sur un homme du nom de Carlos. Quelque chose disait à Sarah de ne pas en parler à sa mère, qui n'apprécierait certainement pas entendre que Papi n'avait pas été le seul amour d'Olive.

— Elle a recommencé à tousser, alors je l'ai renvoyée au lit.

— Je sais que c'est juste un mauvais rhume, mais je déteste ça quand elle est malade.

Sarah posa sa main sur celle de sa mère.

— Moi aussi. Elle va rester tranquille le reste de la journée, ça devrait aider.

— C'est tellement adorable de ta part de revenir au magasin. Tu sais à quel point j'adore que tu sois là.

Denise souriait et elle désigna l'écran de l'ordinateur.

— Tout te paraît correct ?

— J'ai regardé vos systèmes de commande et d'inventaire et je ne peux pas m'empêcher de penser que tout irait bien mieux si vous mettiez certaines choses à jour.

— Tu es l'experte. Nous te faisons confiance, tu feras ce qu'il faut pour le magasin.

Les doigts de Sarah s'immobilisèrent sur le clavier. Elle se souvenait des questions acerbes de Calvin de la veille, quand il avait dit qu'elle ne pensait qu'à sa carrière, pas à sa propre ville. Bien entendu, les appartements seraient bons pour le magasin. La confiance de sa mère n'était pas déplacée. Sarah ne ferait jamais rien pouvant faire du mal à leur gagne-pain.

À dire vrai, elle commençait à s'inquiéter à propos de la manière dont sa mère et sa grand-mère allaient pouvoir gérer le magasin elles-mêmes dans les années à venir. Avaient-elles une personne de confiance pour prendre le relais en tant que manager ?

— Est-ce que Mamie et toi avez beaucoup d'employées ?

Sa mère tira une chaise et s'assit.

— Quelques femmes qui viennent à mi-temps, parfois. C'est probablement Jenny qui vient le plus. Pourquoi est-ce que tu poses la question ?

Réticente à marcher sur les plates-bandes de sa mère—après tout, elle avait géré ce magasin sans l'aide de sa fille pendant des décennies—Sarah poursuivit prudemment.

— Avec Mamie qui commence à ralentir, ce doit être un fardeau de gérer Lakeside Stitch & Knit ! Est-ce que tu as déjà pensé à engager une manager ? Une des femmes qui travaillent déjà ici, peut-être ?

— J'essaie de convaincre Olive d'accepter d'engager une manager, mais jusqu'ici, ta grand-mère refuse même de l'envisager.

Sarah se surprit à regarder sa mère presque bouche bée. C'était la première fois qu'elle entendait parler de problèmes au magasin. L'ironie ne lui échappait pas : son travail était de trouver des solutions pour des entreprises en difficulté, et sa propre mère n'avait pas pensé à venir la voir pour aider l'entreprise familiale.

— Depuis combien de temps est-ce que vous en parlez ?

— Un moment. Olive dit que le magasin devrait être géré par la famille, pas par une inconnue qui ne fait que travailler pour un salaire. C'est une question d'amour et de connexion personnelle, pas d'argent. Tu sais comment elle est.

Elle sourit.

— Tu m'as toujours beaucoup fait penser à elle.

Avant que Sarah ne puisse exprimer son choc face à cette déclaration surprenante, sa mère ajouta :

— Je suis sûre que nous allons trouver une solution.

La clochette au-dessus de la porte tinta quand une cliente entra et Denise alla la saluer. Elle était la seule à pouvoir s'occuper de la cliente.

Ce qui était précisément la raison pour laquelle Sarah était inquiète. Le seul membre de la famille qui lui restait pour gérer le magasin à l'avenir, c'était elle.

Et elles savaient toutes que la dernière chose qu'elles voulaient, c'était que Sarah rentre à Summer Lake pour gérer Lakeside Stitch & Knit.

* * *

Plus tard cet après-midi-là, elle surprit sa mère en train de bâiller pour la centième fois. C'était une chose de s'inquiéter pour elle à distance, mais c'en était une autre de voir qu'elle arrivait à peine à tenir toute la journée.

— Tu as l'air fatiguée.

— Oh, chérie, c'est juste que depuis le décès de ton père, le lit semble trop grand.

Sarah était à un souffle de lui faire remarquer que son père avait rarement été présent, même de son vivant, mais ce n'était pas ce que sa mère avait besoin d'entendre.

— Est-ce que tu as pris des congés ? Après ?

— C'est mieux d'être occupée.

Sarah savait qu'elle devrait être d'accord. Après tout, n'avait-elle pas fait la même chose ? Elle était allée aux funérailles de son père à Washington un jour et elle était retournée à son bureau de New York le lendemain.

— Peut-être que je devrais t'envoyer te coucher, comme je l'ai fait avec Mamie plus tôt. Je peux gérer la situation jusqu'à la fermeture.

Les paupières de Denise étaient lourdes, mais elle insista quand même :

— Oh, non, tu en as déjà trop fait.

Est-ce que sa mère plaisantait ? Deux jours dans la boutique n'étaient pas de *trop*. Certes, Sarah négligeait son propre travail, mais sa famille avait besoin d'elle.

— S'il te plaît. Je serais heureuse de m'occuper de la fermeture.

— Si tu en es absolument sûre...

— Certaine.

Elle avait déjà passé un jour et demi au magasin. Elle se sentait plutôt fière d'elle-même et du fait qu'elle pouvait presque parler de la laine et des patrons avec les clientes comme si elle avait la moindre idée de ce qu'elle disait.

Sarah ne vit pas Calvin debout dans l'embrasure de la porte avant que Denise n'aille chercher ses affaires. Sa mère s'approchait pour le saluer, Sarah, elle, resta derrière la caisse et essaya d'avoir l'air occupée, même si elle savait qu'il était impossible de lui échapper.

Serait-ce mieux pour eux si c'était le cas ? Si elle se retournait et qu'elle partait à nouveau ? Si elle n'était jamais revenue ?

Calvin raccompagna Denise à la porte, puis s'approcha du comptoir et s'appuya dessus, encore plus séduisant de jour que la veille au soir. Sarah avait toujours aimé la manière dont ses cheveux bruns bouclaient un peu au

niveau de la nuque, la fine barbe qui apparaissait toujours à dix-sept heures, les longs cils sur son visage tellement masculin.

Et elle qui avait pensé qu'elle serait plus préparée à le voir maintenant que le premier choc était passé. Bonne blague.

— Sarah, je suis content que tu sois là.

Il passa une main dans ses cheveux, ébouriffant ses mèches sombres assez longtemps pour qu'elle doive s'agripper aux bords de la caisse afin de s'empêcher de tendre la main et de les coiffer.

— J'ai assisté à une réunion du comité des Adirondacks aujourd'hui, et j'ai raté presque tout ce que je devais entendre parce que je n'arrêtais pas de penser à toi. À ce que je t'ai dit hier soir. J'ai dépassé les bornes. Je me devais de venir ici aujourd'hui. J'avais besoin de te revoir pour m'assurer que tu ne me détestes pas.

— Bien sûr que non.

Comment pourrait-elle détester quelqu'un qu'elle avait un jour aimé autant ? Elle s'obligea à croiser son regard.

— Ça ne veut pas dire que je change d'avis concernant mon projet.

Il semblait aussi fatigué qu'elle. Tu parles d'une ville tranquille ! Aucun d'eux ne dormait à Summer Lake.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu le fasses, dit-il. Le truc, c'est que je sais que nous n'étions pas vraiment d'accord hier soir.

Elle haussa un sourcil face à cet euphémisme prodigieux.

— Le sang a presque coulé.

Il grimaça.

— Je le répète, je suis un sacré crétin.

— Ne sois pas si dur envers toi, dit-elle avec un petit sourire. « Sacré », c'est peut-être trop.

C'était bon de le voir sourire. Malgré les mots qui avaient été prononcés au-dessus de la table éraflée de la taverne la veille, Sarah savait qu'elle n'était pas prête à le perdre en tant qu'ami. Pas quand elle venait seulement de le retrouver.

Quand tu as dit que nous devrions parler du passé, poursuivit-il, tu avais raison. Je le vois bien. On ne peut pas prétendre qu'il ne s'est rien passé quand nous avions dix-huit ans. Je te jure que je n'avais pas réalisé que ça m'avait affecté à ce point.

Appréciant son honnêteté, elle se surprit à admettre :

— Moi non plus.

— Une fois que nous aurons tout réglé, que nous aurons dit tout ce qui doit être dit, nous pourrons laisser le passé au passé. À sa place. Ce n'est pas toi qui as rendu les choses personnelles, hier soir. C'est moi, Sarah. Je n'aurais pas dû le faire. Je ne le ferai plus.

Il semblait si sensible, si différent de l'homme qui s'en était pris à elle la veille. Il était rempli d'émotions et de sentiments inévitables. Sarah savait qu'elle ne devrait pas vouloir retrouver le Calvin intense et difficile. Une partie d'elle le voulait quand même.

Au moins, elle savait que cela lui tenait à cœur.

Non. C'était de la folie. Bien sûr qu'elle était heureuse qu'ils ne soient plus dans une impasse, qu'il était d'accord pour parler plus en détail des appartements avec elle sans que la conversation se transforme en une grande dispute pendant laquelle l'un d'eux avait fini par sortir en trombe.

Il s'éclaircit la gorge, l'air un peu nerveux.

— Je pensais que nous pourrions peut-être avoir une soirée chacun pour essayer d'expliquer notre point de vue sur les appartements.

Une soirée.

Son cerveau et son corps s'éloignèrent immédiatement des appartements, des propositions et des sujets sensibles pour voler vers des soirées pleines de baisers et de *bien* plus que des baisers. Comme cette fois où il l'avait emmenée dans la forêt au milieu de l'été, où ils n'étaient que tous les deux dans le clair de lune et sous les étoiles pendant qu'ils se déshabillaient et qu'ils s'allongeaient sur la douce couverture qu'il avait apportée. Où ils s'étaient donné tellement de bonheur, de plaisir, de joie.

— Donne-moi une soirée pour te rappeler tout ce qu'il y a de bien à Summer Lake, insista-t-il de cette voix grave qui avait toujours envoyé des frissons de désir en elle, de la tête aux pieds. Qu'est-ce que tu en dis ? Est-ce que tu peux m'accorder ça, Sarah ? Ensuite, je te donnerai la même chose, pour que tu me montres tout ce que tu veux.

Était-ce du désir dans sa voix ? Où était-elle en train de l'imaginer parce que c'était soudain ce qu'elle avait envie d'entendre ?

— Quand ?

Elle prononça ce mot d'une voix légèrement haletante.

— Qu'est-ce que tu dirais si je prenais ce soir et que tu prenais demain soir ?

L'envie d'être avec lui monta en elle, rapide et intense, poussant toutes ses émotions à virevolter dans sa poitrine. Ce fut la femme d'affaires qui essaya de répondre.

— D'accord, une soirée chacun.

OceanofPDF.com

CHAPITRE NEUF

Sarah avait beau être nerveuse à l'idée de passer une autre soirée avec Calvin, elle sourit quand elle comprit où il l'emmenait.

— Je ne suis pas allé sur un terrain de football depuis le lycée.

Le nouvel entraîneur était en train de mettre les adolescents à l'épreuve lorsqu'ils arrivèrent.

— C'est drôle, il est exactement pareil.

Calvin grimaça.

— Sans rire. Nous avons désespérément besoin de le rénover. Mais bon, il fait quand même l'affaire. Les enfants l'adorent. La ville continue de venir tous les vendredis soir. Un jour, nous aurons quelque chose d'un peu plus reluisant.

En regardant de plus près, elle vit que les gradins avaient connu des jours meilleurs, bien meilleurs, à en croire les taches de rouille sur les sièges et les poutres. Les poteaux de but étaient en mauvais état aussi. Une idée germa dans son esprit, une manière dont elle pourrait aider, et Sarah se promit d'y réfléchir plus tard.

Elle s'assit sur le rang le moins bosselé et se releva en poussant un petit cri. Elle avait l'impression de s'être assise sur un glaçon. Le vent était monté depuis qu'ils avaient quitté la boutique et elle réprima à peine un frisson.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi froid.

— Essayons plutôt ça.

Calvin posa une couverture qu'il avait apportée sur deux sièges.

— J'aurais dû savoir que tu aurais froid, que tu ne serais pas habillée comme il faut pour le climat du lac.

S'asseyant sur la couverture, Sarah se sentit soudain mal à l'aise, comme si sa robe n'était pas convenable, la même robe qu'elle avait pourtant mise ce matin-là avec assurance pour essayer de se convaincre d'être la personne qu'elle était vraiment. Désormais, elle se sent une

débutante qui ne savait pas comment s'habiller « comme il faut pour le climat du lac ».

— Si j'avais su où nous allions, j'aurais mis autre chose.

Calvin lut entre les lignes et dit :

— Tu es splendide. J'ai toujours trouvé que le bleu t'allait bien.

Après ce compliment, il sembla agacé.

— C'est ma faute. J'aurais dû mieux réfléchir à ces détails.

Il enroula la couverture autour de ses épaules et de ses genoux jusqu'à ce qu'elle soit complètement emmitouflée dans la laine épaisse.

— Heureusement, j'ai bien pensé à prendre ça.

Il sortit une bouteille isotherme de chocolat chaud de son sac et lui servit une tasse.

Quand un homme s'était-il inquiété pour elle pour la dernière fois ? Quand un homme avait-il accordé de l'importance au simple fait qu'elle ait chaud ou qu'elle ait soif pour la dernière fois ?

— Eh, Calvin, c'est cool de te voir ici, cria un des adolescents. Est-ce que tu vas venir faire quelques exercices avec nous ?

Calvin sourit.

— Howie, je te présente Sarah.

L'adolescent la salua et elle se souvint d'avoir un jour été aussi jeune, à l'époque où le monde lui appartenait. Ni Calvin ni elle ne pouvaient avoir conscience que tout cela imploserait en un clin d'œil.

— Nous venons en spectateurs ce soir, Howie, lui dit Calvin. Je travaillerai avec vous plus tard cette semaine, d'accord ?

Sarah avait besoin d'un peu d'espace, d'un peu de temps pour reprendre sa respiration et trouver un moyen de contrôler sa réaction face à Calvin.

— Va faire les exercices.

À la vue des yeux du garçon—Calvin devait être son héros—elle sut qu'elle faisait ce qu'il fallait en l'envoyant sur le terrain de football.

— Je suis là pour toi, ce soir. Pas pour eux.

La jeune femme ne voulait pas le retenir, pas quand elle savait que ces adolescents étaient bien plus importants pour lui aujourd'hui qu'elle ne pourrait jamais l'être.

— Ça me convient. Vraiment. Ça me donnera un peu de temps au calme en plein air. En aidant à la boutique, je n'en ai pas eu beaucoup depuis que je suis revenue.

En fait, elle n'en avait pas eu beaucoup depuis ses dix-huit ans. Elle passait la plupart de son temps dans un bureau ou un appartement, généralement devant un ordinateur.

Pendant une heure, elle regarda Calvin crier, rire et courir avec l'équipe. Elle eut presque l'impression d'avoir à nouveau dix-sept ans, l'observant, si jeune, si beau, lorsqu'il attrapait une passe décisive, lui souriant alors qu'elle était assise dans les gradins tout comme à ce moment-là, sous une couverture et avec une bouteille isotherme de chocolat chaud.

Malheureusement, elle n'était plus une adolescente. Et non seulement Calvin était un homme qui avait subi bien trop de choses, mais elle commettait aussi l'erreur de le trouver mille fois plus beau.

Comment pourrait-il en être autrement quand il se concentrait complètement sur les adolescents, donnant de l'attention à chacun d'entre eux ? Quand les garçons semblaient devenir plus imposants grâce à l'attention de Calvin, que ce soit en posant sa main sur leurs coudes quand il corrigeait un tir ou parce qu'il venait de leur montrer exactement comment éviter la défense.

Calvin avait un don très rare et très précieux : il vous faisait vous sentir important. Le père de Sarah l'avait fait aussi. C'était le cas de tous les hommes politiques, mais c'était différent en ce qui concernait Calvin.

Sarah n'aimait pas la direction que ses pensées empruntaient. Elle n'aimait pas s'admettre que l'attention de son père avait presque toujours été accompagnée d'un motif caché. Calvin lui accordait juste de l'importance parce qu'il était comme ça.

C'était la raison pour laquelle elle était tombée amoureuse de lui il y a si longtemps.

C'était aussi la raison pour laquelle, aujourd'hui, elle luttait autant contre ses sentiments à présent.

Même quand ils avaient été enfants, il avait été la seule personne à lui faire penser à rester à Summer Lake. Il avait été le seul à pouvoir la faire envisager de renoncer à ses rêves.

Elle bougea si brusquement sur son siège que la couverture tomba de ses genoux.

Oh, non. Voilà. Cela arrivait de nouveau. Encore une fois. Une seule soirée avec lui à la taverne, même si celle-ci avait été remplie et disputée et

non pas de romantisme, et elle s'effondrait, prête à dévier de ses plans minutieusement tracés.

Elle savait qu'elle ne pouvait pas emprunter cette direction. Tomber amoureuse de lui la première fois avait été facile, si naturel. Le refaire serait complètement fou.

Le perdre une fois avait été assez douloureux. Une fois qu'elle dépassait la fine ligne bleue pour entrer dans les Adirondacks, c'était comme si tout en elle se retournait.

Calme-toi, se dit-elle en reprenant le contrôle de son cœur fou d'une main de fer. Il ne voulait pas avoir affaire à elle, de toute façon.

Certainement pas à une relation amoureuse.

Prenant une profonde inspiration, elle se dit qu'il fallait juste que sa tête soit plus forte que son cœur. Elle devait s'assurer de penser avec sa tête, pas avec le traître qui battait la chamade. Elle devait en plus se souvenir que si le projet pour le groupe Klein se déroulait correctement, non seulement elle garderait son travail, mais elle pourrait aussi devenir partenaire dans un avenir proche.

Quand l'entraînement fut terminé, il courut jusqu'à elle, mit la main dans son sac et en sortit un récipient plein de nourriture.

— Courtoisie du café-restaurant.

Elle regarda la nourriture d'un œil suspicieux.

— Comment est-ce que ça peut venir du café-restaurant ? Ça a bonne allure.

Il rit, et ce son la réchauffa plus qu'elle ne l'aurait voulu.

— Janet l'a repris il y a quelques années.

— Tu es super avec ces adolescents.

Il haussa un sourcil.

— Tu n'as pas entendu tous les cris que j'ai poussés ? Je parie que ces petits voyous sont vraiment contents de m'avoir demandé de diriger les exercices ce soir, hein ?

— Ils l'étaient. Ils savent que tu cries parce que tu les aimes.

— Je me souviens de l'époque où j'ai accepté le poste. Je pensais que j'étais là pour leur apprendre le sport. Ça a fini par en être une petite partie. La plupart du temps, ils veulent quelqu'un à qui parler ou quelqu'un qui s'intéresse assez à eux pour le leur dire quand ils agissent comme des

abrutis. Ils n'ont pas tous quelqu'un chez eux qui s'attend à de grandes choses de leur part.

Le silence s'abattit entre eux, mais elle ne prit pas la nourriture pour le combler. Calvin non plus.

— Écoute, dit-il.

Elle parvint à anticiper ce qu'il allait dire.

— Je suis vraiment désolé pour ce que je t'ai dit ce soir-là, quand nous avions dix-huit ans. Tu essayais d'aider et je...

Il secoua la tête.

— Je n'aurais pas dû m'énerver comme ça.

À ce souvenir encore douloureux, Sarah put seulement répondre :

— Je suis désolée de ne pas avoir été plus utile. J'aurais souhaité l'être. Tu n'imagines pas à quel point j'aurais aimé que les choses soient différentes.

— Moi aussi.

Il marqua une pause avant de demander :

— Est-ce que je peux ajouter quelque chose ?

Elle n'était pas sûre de pouvoir supporter une chose de plus. Pas quand ils étaient seuls sous les étoiles. Pas quand il sentait le savon et l'herbe fraîchement coupée et l'odeur de Calvin. Et pas quand elle tenait la couverture comme si sa vie en dépendait pour ne pas tendre le bras vers lui et lui dire qu'elle était encore effrayée, blessée et désolée de l'avoir laissé tomber... Mais qu'il l'avait laissée tomber aussi.

Quand elle hocha enfin la tête, il dit :

— Merci de me donner une autre chance ce soir.

C'était donc ça ? Une deuxième chance ? Pour qu'elle lui présente son idée ? Pour qu'ils sauvent leur amitié ? Ou y avait-il quelque chose de plus grand que tout cela ?

— Pareil.

— Eh bien, ce n'était pas si dur, si ?

Il ne pouvait pas cacher le soulagement qu'elle entendit dans sa voix.

Incapable de se débarrasser de la sensation troublante qui lui disait que la raison pour laquelle ce n'était pas difficile, c'était qu'ils avaient à peine égratigné la surface de leur passé, Sarah s'obligea à lui sourire en retour.

— Très bien. Je suis prête à entendre ta version. Après tout, c'est ta soirée pour me convaincre que j'ai tort à propos des appartements.

Elle fut surprise quand il lui prit la tasse de chocolat chaud des mains.

— Ferme les yeux.

La femme se contenta de rester assise là, incapable de suivre ses instructions aussi vite.

Elle lui avait toujours fait confiance. Le problème, c'était qu'elle n'était plus sûre d'avoir confiance elle-même.

— Voilà, dit-il en se déplaçant pour s'asseoir sur le rang situé derrière elle. Je vais te faciliter les choses.

Il posa ses mains sur les yeux de Sarah.

Il était incroyablement chaud.

— Respire, dit-il d'une voix grave qui glissa sur la peau de Sarah. Je veux que tu ressenties les choses.

Oh, elle ressentait bien les choses. Trop, d'une manière trop sensuelle. Tous ses autres sens étaient en alerte maximale.

— Je n'ai jamais oublié cette odeur, souffla-t-elle.

Elle laissa l'air doux de la nuit remplir ses poumons.

— L'herbe fraîchement coupée, la sève dans les érables, le vent qui vient du lac.

Elle n'était pas stupide. Elle savait que cela faisait partie du plan de Calvin pour qu'elle se souvienne de tout ce qu'elle avait repoussé de sa vie. Elle ne voyait pas l'intérêt de mentir sur le fait que tout cela l'affectait à un point inimaginable. Tous avaient été dupés par ses gros muscles et son sourire charmeur. Il était aussi intelligent, elle le savait mieux que personne.

Assez intelligent pour ne pas s'en prendre à elle avec des faits et des chiffres, mais avec des sensations, des émotions et des souvenirs.

Les mêmes souvenirs qu'elle avait essayé si désespérément de faire disparaître.

— J'ai toujours aimé savoir que tu étais dans les gradins, dit-il derrière elle.

Elle avait fermé les yeux, mais il n'avait pas retiré ses mains de son visage.

— Combien tu paries qu'un de ces adolescents de l'équipe craque pour une des filles dans les gradins ? D'une génération à l'autre.

Ils se dirigeaient droit vers la zone dangereuse. Elle pouvait le sentir, peau contre peau, le cœur de Calvin commençant à battre contre son dos

alors qu'il se penchait contre elle et qu'il disait des choses scandaleusement simples qui faisaient des ravages dans ses entrailles.

Elle posa ses mains sur ses jointures pour écarter les siennes de ses yeux. Même si elle essayait de mettre de l'espace entre eux, elle ne put que s'attarder sur son contact plus que nécessaire.

* * *

Calvin savait qu'il dépassait les limites, mais son impossibilité à résister à Sarah empirait. Il ne l'avait pas amenée ce soir-là pour pouvoir la toucher, mais c'était peine perdue. Pas quand elle était aussi belle emmitouflée dans la grande couverture.

Il devait mettre un terme à cette folie. En particulier à cause de ce qu'il avait dit, ou pas dit, pendant la réunion du comité des Adirondacks ce matin-là. Quand ils lui avaient demandé s'il y avait des plans de bâtiments que le comité devrait voir, il avait répondu que ce n'était pas le cas. Il n'avait même pas parlé des plans de Sarah à son assistante, Catherine.

Pour une raison ou pour une autre, il ne pouvait pas s'empêcher de protéger Sarah, et il était sacrément sûr qu'il en paierait les conséquences plus tard.

S'obligeant à quitter le siège situé derrière elle pour qu'elle ne soit plus à sa portée, il déclara d'une voix rauque :

— Parle-moi de la boutique. Ça t'a plu d'y travailler ces deux derniers jours ?

— Tu sais, je n'ai jamais eu l'intention d'avoir quelque chose à voir avec la boutique à l'âge adulte.

Elle leva une main.

— Avant que tu ne m'attaques avec une diatribe sur le fait que je ne suis plus d'ici, la vérité, c'est que gérer le magasin a beaucoup plus de facettes que je ne l'imaginais.

— Je suis un crétin, répéta-t-il, souhaitant ne jamais lui avoir dit ces choses.

— Oui, c'est déjà établi, dit-elle d'une voix cassante.

Puis, elle secoua la tête.

— Désolée. Je n'avais pas l'intention d'en reparler. Je suis officiellement passée à autre chose. Pour de bon.

L'homme ne la croyait pas, car il pouvait encore voir la douleur vaciller dans ses yeux.

— Parle-moi de ces facettes.

Elle sembla presque surprise par son propre sourire, par le rire qui monta dans sa bouche.

— Tu es tellement doué pour avoir l'air intéressé.

— Ce n'est pas de la comédie. Je suis intéressé.

Il accordait de l'importance à tout ce qu'elle disait. Ils auraient pu être en train de parler de serviettes en papier, qu'il serait assis là, captivé et pendu à ses lèvres.

— Eh bien, mis à part l'inventaire et les commandes, il y a toutes ces interactions avec les clientes. Pas juste professionnelles, mais personnelles.

Le regard de Sarah se réchauffa.

— Ma mère et ma grand-mère s'intéressent vraiment à ces femmes, à ce qu'elles vivent dans leurs mariages, avec leurs enfants, si elles essaient de reprendre leurs études ou si leurs maris cherchent du travail. D'une façon ou d'une autre, la laine y trouve sa place.

Son visage était lumineux. Il se demanda si elle savait combien elle s'enthousiasmait quand elle parlait de la boutique de sa famille.

— Je crois comprendre que ça pourrait rassembler les gens.

Il désigna le terrain.

— Comme le football.

Elle hocha la tête, se léchant à nouveau les lèvres. Ne savait-elle pas qu'elle devait arrêter de faire ça avant qu'il ne l'aide à le faire ?

Il aurait été tellement tentant de céder à l'envie de l'embrasser. Il avait voulu le faire depuis le moment où il l'avait vue pour la première fois devant la boutique de laine, il avait eu terriblement envie de savoir si elle avait encore le même goût qu'à dix-huit ans, doux comme le sucre.

Et puis, elle le regarda comme elle l'avait toujours regardé, la bouche entrouverte, sa lèvre inférieure humide là où elle l'avait léchée et il ils se rapprochèrent...

Un des adolescents courut en soufflant dans un sifflet ; Sarah et lui sursautèrent et s'écartèrent l'un de l'autre.

Il n'était pas venu pour essayer d'attirer Sarah afin qu'elle revienne dans sa vie. Il était venu pour lui rappeler pourquoi cette petite ville était aussi merveilleuse, si simple et pure. Il avait pensé qu'il était plus

intelligent que ça, qu'il était impossible qu'il se permette de craquer à nouveau pour elle.

Soudain, il n'était plus sûr d'avoir la force de continuer à résister, à rester en retrait. Ce n'était pas du tout une bonne chose, en effet, grâce à la brillante suggestion qu'il avait faite plus tôt, il lui devait encore une soirée.

Une soirée qui pourrait le pousser à rompre toutes ses promesses pour garder ses distances avec elle au cours des dix dernières années.

— Il commence à faire très froid.

Sa voix était un peu étranglée, et il essayait de repousser ses désirs. Son envie d'elle.

— Je vais te ramener chez toi.

Il ne pouvait pas réprimer le regret que l'expression de son visage, qui avait été si ouverte quand elle avait parlé de la boutique de sa famille et quand elle avait semblé se pencher en avant pour l'embrasser, s'était complètement refermée.

Et il ne pouvait pas nier que lorsqu'elle était si près de lui, et pourtant si loin, elle lui manquait plus que jamais.

Quelques minutes plus tard, il se gara devant sa maison et sortit pour l'accompagner jusqu'à la porte.

— Tu n'es pas obligé de m'accompagner.

— Bien sûr que si.

Est-ce que les hommes avec qui elle sortait ne l'accompagnaient pas jusqu'à la porte à la fin de la soirée ?

Cette idée l'arrêta net. Premièrement, parce qu'il ne s'agissait pas d'un rendez-vous. Deuxièmement, parce que l'idée que Sarah aille à un rendez-vous avec un inconnu le rendait malade.

Car elle aurait dû être à *lui*.

— Ta soirée.

Elle marqua une pause pour lui adresser un demi-sourire. Apparemment, elle était un peu nerveuse, mais clairement déterminée à se montrer forte.

— C'était une bonne soirée. Merci de l'avoir passée avec moi. Je voulais te dire que ce serait super si ta sœur venait avec nous demain soir. Tu as déjà passé du temps sans elle deux soirs de suite. Je dois aplanir les détails de mon projet, mais je comprends que tu as une famille.

Elle avait raison. Il ne passait jamais autant de temps loin de sa sœur. Jordan aimait avoir de l'espace parfois, en particulier en grandissant. Il n'avait simplement jamais pu le lui donner. Il avait dû s'accrocher à elle encore plus fort, car elle était tout ce qu'il avait.

— Jordan va à la chorale tard demain soir. Ma voisine peut rester avec elle jusqu'à ce que je revienne.

— Dans ce cas, si nous partons tôt, nous pouvons rentrer tôt. Ainsi, tu ne ratas pas trop de temps avec elle. Est-ce que dix-sept heures te conviendrait ?

Elle était adorable de penser à sa sœur, tellement adorable qu'il était difficile de se souvenir de toutes les raisons pour lesquelles l'embrasser n'était pas une bonne idée.

— C'est parfait.

— Super. À demain soir.

La voix de Sarah était détachée, calme, mais sa main tremblait lorsqu'elle ouvrit la porte et qu'elle entra.

Il n'aurait pas dû être ravi de voir que la femme que personne ne pouvait jamais troubler ne semblait pas immunisée en ce qui le concernait.

Tant pis, c'était bel et bien le cas.

* * *

Denise était roulée en boule sous une couverture sur le canapé du salon quand Sarah entra. La lampe à côté d'elle était encore allumée et il y avait des aiguilles et du fil sur ses genoux. Sarah était sur le point de la saluer quand elle vit que les yeux de sa mère étaient fermés.

Quand elle était adolescente, sa mère l'attendait ainsi. Sarah était si souvent rentrée d'un feu de camp de minuit en trouvant sa mère juste là, sur le canapé, en train de tricoter et d'attendre.

Savoir qu'elle rentrait là où quelqu'un qui l'aimait l'attendait avait été un tel réconfort. Elle n'avait passé que deux nuits à la maison, mais sa mère était encore là, à faire attention à elle.

Voulant qu'elle sache qu'elle était bien rentrée, Sarah s'agenouilla et posa une main sur celle de sa mère.

— Je suis rentrée.

Elle ouvrit les yeux et un sourire étira ses lèvres.

— Est-ce que je me suis endormie ?

Sarah hocha la tête, puis dit avec douceur :

— Tu n'es plus obligée de m'attendre.

— Je sais que tu es adulte maintenant, mais tu seras toujours ma petite fille.

Ce soir-là, après les montagnes russes émotionnelles qu'elle avait vécues avec Calvin, c'était ce qu'elle ressentait. Par conséquent, lorsque son estomac gronda et que sa mère lui proposa de lui préparer un encas avant d'aller au lit, elle décida de laisser la chaleur de sa maison l'irradier comme une des couvertures tricotées de sa mère.

Juste un moment.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DIX

Déterminée à ce que sa soirée pour Calvin soit aussi agréable que celle qu'il lui avait organisée, Sarah travaillait dur sur son ordinateur portable, tôt le lendemain matin. Elle afficha les données sur le tourisme dans le parc des Adirondacks, sur ses résidents, leurs choix de carrière et leurs graphiques de dépenses. Elle passa des appels et organisa des réunions.

Elle aurait dû être ravie d'enfin avoir une journée de travail productive, mais son esprit ne cessait de vagabonder. Pas seulement en pensant à Calvin, mais aussi à Lakeside Stitch & Knit. C'était le premier jour qu'elle ne passait pas au magasin, elle décida donc d'y aller avec du café. Elle vérifierait que sa mère et sa grand-mère allaient bien, puis elle retournerait à la maison et travaillerait un peu plus.

Elle devait d'abord passer un autre appel. Son patron décrocha à la première sonnerie.

— Comment va la vie dans la cambrousse ?

Ce nom pour qualifier sa ville ne lui plaisait toujours pas.

— Bien. Je fais des progrès sur le projet, mais je veux te demander ton avis sur quelque chose avant d'appeler le groupe Klein. Une nouvelle rampe de mise à l'eau est une très bonne idée, et je pense qu'ils devraient le faire, mais il y a autre chose qui serait plus utile pour la ville : un nouveau terrain de football pour le lycée, des lumières, des gradins et des vestiaires.

Craig, un homme intelligent, impitoyable selon certains en ce qui concernait l'argent, dit :

— Je comprends donc que tu as du mal à convaincre la ville.

— Les petites villes ne fonctionnent pas comme le reste du monde. Le football américain du lycée est comme une religion ici.

— Je te crois sur parole, dit-il, tournant déjà la page sur leur conversation. Fais tout ce qu'il faut pour que ça fonctionne. Nous comptons tous sur toi.

* * *

Avec un plateau de café chaud, Sarah entra à Lakeside Stitch & Knit et trouva la boutique remplie d'enfants.

— Les élèves de CM2 nous rendent visite, aujourd'hui, l'informa sa mère en souriant lorsqu'elle prit une tasse d'un air reconnaissant.

— Où est Mamie ?

— Elle a décidé de se détendre de nouveau aujourd'hui.

L'inquiétude à propos de la santé de sa grand-mère monta à nouveau en elle.

— Tu aurais dû m'appeler. *Elle* aurait dû m'appeler. Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

Cinq minutes plus tard, Sarah avait une fille de chaque côté d'elle et elle corrigeait leurs mailles comme Christie l'avait fait avec elle le lundi soir. Pendant ce temps-là, deux garçons jouaient avec les aiguilles à tricoter comme s'il s'agissait d'épées. Sarah n'avait pas passé beaucoup de temps avec des enfants, pas depuis l'époque où elle avait fait du baby-sitting, mais il était facile de rire avec ces élèves.

— Je ne comprends pas ! cria une des filles dans le coin du fond en jetant ses aiguilles et sa laine emmêlée sur le parquet.

Sarah était déjà en train de se diriger vers elle quand elle croisa le regard de Calvin, plein de défi. C'était la petite fille aux couettes à qui il manquait une dent. Le bébé dont elle avait changé la couche dix ans auparavant, juste avant que Calvin et elle se brisent le cœur.

Sarah trébucha presque en tendant la main vers le siège à côté de Jordan et en se glissant dessus. En prenant une grande inspiration, elle fit savoir à l'enfant :

— J'étais vraiment frustrée aussi quand j'ai commencé.

— Tricoter, c'est nul. Pourquoi est-ce que quelqu'un voudrait perdre son temps à faire ça ?

Sarah s'appuya contre le dossier de sa chaise, regarda le magasin, les rires, la concentration, les couleurs, la créativité.

— Je suppose que c'est parce que tricoter permet aux gens de se sentir bien. Ça peut être amusant d'utiliser tes mains pour fabriquer quelque chose. Il ne s'agit pas seulement de la douceur de la laine, de la beauté des motifs. C'est une question de magie.

— De magie ?

Sarah sursauta. Avait-elle vraiment dit que tricoter était *magique* ?

Elle pensa à la joie de sa grand-mère quand elle tricotait. À celle de sa mère aussi. Et elle comprit soudain comment quelque chose qui permettait à quelqu'un de se sentir aussi bien devait être magique.

Elle hocha la tête.

— Ouaip. De magie.

— Vous pourriez me montrer comment faire, dit Jordan avec réticence.

Cachant son sourire, Sarah dit :

— Bien sûr.

* * *

Plusieurs heures plus tard, elle trouvait la maison de sa mère en vue de se préparer pour sa soirée avec Calvin quand elle entendit des voix provenant du cottage de sa grand-mère.

Elle hésita entre rire ou pleurer quand elle ouvrit la porte. Sa grand-tante Jean était concentrée sur la calligraphie de son panneau « Sauvons le carrousel ». Dorothy et Helen, du groupe de tricot, étaient là aussi.

— Mamie, qu'est-ce que vous faites ?

— Exactement ce que tu vois. Nous prenons de l'avance sur notre campagne. Ce n'est qu'un début. Toutes les personnes à qui nous avons parlé du carrousel veulent aider.

Sarah repoussa la douleur qu'elle ressentit en voyant que sa grand-mère avait aussi peu foi en elle, sans parler du fait qu'elles ne soient pas du même côté sur ce sujet. D'abord, Calvin et elle. Maintenant, sa grand-mère et elle, et toutes ces femmes.

Elle ressentit un vif pincement au cœur au milieu de la poitrine. Ils étaient tous contre elle. Les initiés contre la fille qui n'était plus à sa place.

Elle voulait dire tant de choses à sa grand-mère, mais elle s'obligea à s'en tenir à sa santé d'abord.

— Tu es censée te reposer.

— Je me reposerai quand nous aurons fini.

D'accord. Dans ce cas, Sarah passerait directement au deuxième point.

— Je t'ai dit que j'allais parler du carrousel à mon client. Tu n'as pas besoin de faire tout ça.

— Tu ne m'as donné aucune garantie et j'ai toujours pensé qu'il vaut mieux prendre les choses en main soi-même.

Sarah ne pouvait nier qu'elle était impressionnée par la vitesse à laquelle sa grand-mère, la sœur de celle-ci et leurs amies avaient tout organisé. Une partie d'elle avait envie de les aider... mais elle ne pouvait pas mener cette bataille pour sa grand-mère. Pas quand cela signifierait qu'elle se battrait contre elle-même, contre son client et contre son avenir à la société de conseil. Et pas quand cela signifierait qu'elle faisait un pas de plus vers l'échec, s'éloignant du succès qu'elle avait toujours désiré.

— Ne te sens pas mal, rassura Dorothy en levant enfin les yeux de son ordinateur, où elle faisait Dieu sait quoi. Nous savons que tu ne fais que ton travail.

Voyant à quel point ces femmes prenaient plaisir à réaliser leur tâche, elle décida qu'il s'agirait d'une bonne occasion d'obtenir plus d'informations sur le carrousel. Quelque chose qu'elle pourrait dire à ses clients pour les aider à comprendre pourquoi il était aussi important pour Summer Lake.

— Parlez-moi du carrousel. Dites-moi ce qu'il signifie pour chacune d'entre vous.

Sa grand-tante Jean leva les yeux et sourit.

— Quand nous étions enfants, nous essayions toujours de nous mettre debout sur les chevaux, comme si nous étions dans un cirque.

— Notre mère pensait que c'était trop dangereux, mais nous ne sommes jamais tombées. Pas une seule fois.

Sarah remarqua que Dorothy avait cessé de taper à l'ordinateur.

— Et toi, Dorothy ?

— Nous étions très pauvres, quand j'étais petite.

Sarah fut surprise de l'apprendre. Dorothy était tellement élégante et chic.

— Nous n'avions pas d'argent pour les petits suppléments, nous en avions à peine assez pour nous nourrir et nous vêtir. Tu te souviens, Olive ?

— Tu portais mes vieilles chaussures.

Dorothy renâcla.

— Vieilles ? Tu le portais à peine avant de dire à ton père qu'il t'en fallait une autre paire, et il te les achetait !

— Est-ce que tu m'as détestée pour ça ? demanda Olive.

Tout le monde dans la pièce s'immobilisa et se tourna vers Dorothy, attendant sa réponse.

Sarah les imaginait si bien : deux écolières, deux amies qui avaient des origines tellement différentes, qui avaient des biens tellement différents. Pendant une seconde, elle se souvint de l'amitié qu'elle avait un jour eue avec Catherine.

— Parfois.

— Je t'ai détestée parfois aussi, avoua Olive, les choquant toutes. Tu avais tellement de liberté.

Dorothy sourit.

— Eh bien, plus que vous, en tout cas, avec tout votre argent et vos attentes chics. Tu voulais en savoir plus sur le carrousel, Sarah, pas vrai ? Pas sur l'histoire de deux vieilles amies.

Sarah s'efforça de se concentrer de nouveau sur le carrousel, mais c'était difficile, car elle se posait des questions sur ce que sa grand-mère avait dit à propos de la liberté. Qu'est-ce qu'Olive n'avait pas pu faire librement ? Aimer Carlos plutôt que l'homme qui était devenu le grand-père de Sarah ?

— Le tour coûtait cinq centimes, dit Dorothy, mais un jour par an, c'était gratuit.

— Pendant le Festival de l'automne, ajouta Jean.

— Nous terminions nos corvées plus tôt et nous courions pour faire la queue et faire des tours et des tours.

— Pourquoi est-ce que c'était aussi génial de faire des tours de manège ?

Sarah se souvenait vaguement d'avoir aimé les tours de manège quand elle était petite, mais elle ne s'imaginait pas chérir ces souvenirs quand elle aurait quatre-vingts ans.

— Tu dois comprendre, dit sa grand-mère, que nous n'avions pas de montagnes russes, de télévision ou Internet. Nous n'avions que le sable, le soleil et le lac. Et le carrousel.

— S'il était aussi important pour vous, pourquoi n'avez-vous pas essayé de le réparer ou de le faire fonctionner plus tôt ?

La grand-mère de Sarah la regarda dans les yeux.

— Tu as raison. J'aurais dû y faire quelque chose avant. Mais parfois, il faut que tu perdes presque quelque chose pour réaliser à quel point tu y tiens.

— Je dois avouer que je ne comprends toujours pas très bien...

— C'est peut-être parce qu'écouter nos histoires, ce n'est pas la même chose que raconter une des tiennes.

— Je n'ai pas d'histoire sur le carrousel.

En revanche, dès que Sarah le dit, un souvenir lui revint brusquement à l'esprit comme s'il s'agissait du présent et non du passé.

Elle avait cinq ans et sa journée de maternelle était terminée. Elle était sortie sur l'aire de jeux, s'attendant à voir sa mère. Mais c'était son père qui avait été là :

— *Et si nous allions acheter une glace ?*

Elle avait été surexcitée, à tel point qu'elle s'était éloignée de Calvin et Catherine sans leur dire au revoir. Elle se souvenait qu'elle avait eu un sorbet arc-en-ciel à deux boules, mais elle voulait tellement tenir la main de son père que le sorbet n'arrêtait pas de tomber de sa main libre.

Son père avait voulu s'asseoir et manger la glace sur le carrousel. Il avait tenu son cornet pendant qu'elle montait sur l'un des deux chevaux assortis, puis il était monté sur l'autre. Elle avait adoré ça. Un moment rien qu'avec lui. Le carrousel avait cessé de fonctionner bien avant la naissance de Sarah. Il avait quand même été amusant de s'asseoir dessus et de faire semblant avec son père. Tellement amusant qu'elle pouvait à peine y croire.

Il avait souri, un sourire plus grand que dans tous ses souvenirs de lui, et il avait dit :

— *Le pompon faisait vraiment partie du carrousel, à l'époque. Il fallait tendre le bras et l'attraper en passant.*

Elle avait adoré l'image qu'il avait peinte pour elle, souhaitant qu'il y eût encore un pompon à attraper à l'époque.

— *Maintenant, tout cela a un sens différent : toujours faire de son mieux pour s'efforcer d'atteindre tes objectifs. Promets-moi que tu n'oublieras jamais de toujours essayer d'attraper le pompon, Sarah. Peu importe les obstacles, essaie toujours d'avoir ce que tu veux et n'abandonne pas.*

Sarah sursauta sur son siège dans le cottage de sa grand-mère. Cela avait toujours été le mantra de son père à son égard. *Essaie toujours d'attraper le pompon, Sarah.* En fait, au carrousel, cela avait été la première fois qu'il le lui avait dit.

— Sarah, est-ce que ça va ?

Elle leva les yeux vers sa grand-mère.

— Quel âge avais-je quand Papa a gagné ses premières élections ?

Olive y réfléchit un moment.

— Tu devais avoir environ cinq ans.

Pendant toutes ces années, elle avait pensé que son père avait été aussi heureux parce qu'il avait enfin pu passer la journée avec elle. En réalité, c'était parce qu'il s'agissait du jour où il était devenu sénateur.

Il l'avait choisie pour fêter cela avec lui, seulement ce jour-là. Après cela, il avait été occupé à Washington et il n'avait jamais été là quand elle avait eu besoin de lui.

Était-ce pour cela qu'elle se fichait de se débarrasser du carrousel ? Parce qu'il s'écroulait, et encore plus parce qu'au lieu de l'associer à la joie, elle l'associait à la douleur ?

La douleur d'être laissée pour compte.

OceanofPDF.com

CHAPITRE ONZE

Calvin était impressionné par la soirée que Sarah avait organisée pour eux. Elle l'avait emmené à Loon Lake, une autre ville des Adirondacks à trente minutes sur la route 8, et elle l'avait présenté aux familles qui avaient acheté les appartements construits au bord du lac il y avait quelques années.

Les gens lui répétèrent qu'ils étaient ravis d'avoir leur propre petite propriété dans les Adirondacks. Pour certains d'entre eux, c'était un moyen d'échapper à la pression de leurs heures de bureau habituelles. Pour d'autres, cela avait été la chance de tout recommencer à zéro, de construire une nouvelle vie.

Elle l'emmena dans la rue principale, pleine de monde et joliment illuminée même un soir de semaine en été, et elle le présenta aux petits commerçants qui lui dirent à quel point ils étaient ravis de pouvoir garder leurs portes ouvertes toute l'année plutôt que de dépendre d'un gros été et d'un bon hiver pour soutenir leurs résultats nets.

Elle fit remarquer que la ville avait été prudente concernant son expansion. Elle lui montra la manière dont les gens avaient été fermes quant au fait d'éloigner les magasins de chaînes, les fast-foods, les salles de jeux comme celles qu'ils trouvaient près du lac George. D'après les recherches de Sarah, Loon Lake se faisait un nom en tant que destination de vacances pour le week-end dans les villes alentour, mais aussi en tant qu'endroit idéal pour l'été, pour la retraite et pour démarrer une nouvelle entreprise.

— Loon Lake représente tout ce dont je parlais. Un développement sans aller dans la mauvaise direction. Pas de casinos. Pas trop de magasins de touristes. La seule chose qui n'est pas idéale, c'est ce lac qui est tout petit. Ils ne peuvent pas avoir de bateaux à moteur ou de grands voiliers.

Elle se tourna vers lui, un petit sourire sur les lèvres.

— Tu t'es bien amusé ce soir, pas vrai ? Tu as parlé à tout le monde, tu as appris des choses sur leur ville.

— C'est vrai. J'aurais dû le faire avant, admit-il. Tu es une vendeuse très douée, Sarah.

Elle avait réservé une table dans un restaurant au bord du lac et ils sortirent sur le porche avec leurs boissons. Des nuages étaient arrivés au cours de l'heure précédente, cachant la lune. Calvin pouvait sentir la pluie dans l'air.

Le temps n'était pas la seule chose qui changeait. Le mur entre eux lors de la première soirée s'effritait.

— J'ai vu ta sœur aujourd'hui à Lakeside Stitch & Knit.

Sarah était tellement belle dans le faible clair de lune que la respiration de Calvin se bloqua dans sa poitrine lorsqu'elle assura :

— Elle est merveilleuse.

Il ne se donna pas la peine de cacher sa fierté.

— Jordan est vraiment une bonne petite fille. J'ai eu de la chance de l'avoir.

— Et elle a eu de la chance de t'avoir.

Sa voix était douce, remplie d'émotion.

— L'autre soir, je me suis souvenue que ça fait longtemps que je ne suis pas allée dans le lac. Dans n'importe quel lac.

Il s'approcha d'elle, incapable de garder ses distances après une soirée aussi belle.

— Depuis combien de temps ?

— Des années, peut-être.

Il ne réfléchit pas. Il se contenta de lui prendre le verre des mains et de le poser à côté du sien sur la rambarde du porche.

— Allons-y.

Elle rit, ce beau rire qu'il aimait tellement entendre.

— Peut-être l'été prochain, quand l'eau sera chaude.

— Non.

Il lui prit la main.

— Maintenant.

Il la fit descendre la moitié des escaliers vers la plage avant qu'elle ne puisse protester et dire qu'il faisait trop froid pour ça, qu'ils avaient une réservation et qu'ils allaient être couverts de sable. Il la fit traverser la moitié de la plage, loin des regards des gens qui se trouvaient dans le restaurant.

— L'eau sera probablement plus agréable si tu enlèves tes chaussures, fit-il remarquer.

— Tu as toujours eu beaucoup d'idées.

— Tu as oublié d'ajouter le mot « bonnes ».

— Non, je ne l'ai pas oublié.

Il adorait la taquiner, le fait qu'elle le taquine en retour, entendre le rire dans sa voix.

— Si tu veux vraiment m'obliger à faire ça, dit-elle enfin, je vais devoir remonter mon jean.

— Personne ne pourrait jamais t'obliger à faire quelque chose que tu ne souhaites pas faire, Sarah.

Sa main se raidit dans la sienne pendant une seconde :

— Tu vas devoir me lâcher la main pour que je puisse m'occuper de mon pantalon.

Il sourit dans l'obscurité, ravi qu'elle suive son changement de plans impromptu pour la soirée, ravi qu'elle accepte l'aventure de nouveau, comme le simple fait de patauger dans l'eau glacée du lac.

Quand ils eurent retiré leurs chaussures et leurs chaussettes et qu'ils eurent remonté leurs pantalons, elle jaugea la température de l'eau.

— Ça va être froid.

Il lui tendit la main.

— Nous aurons froid ensemble.

Alors, ensemble, ils entrèrent dans le lac et elle aspira bruyamment de l'air en sentant l'eau gelée.

— Rafrâchissant.

Il rit.

— C'est une façon de voir les choses.

— Tu te souviens qu'on avait l'habitude de plonger dans le lac après les matchs de football ? demanda Sarah les pieds dans l'eau en lui tenant la main. On était fous.

— Les enfants le font toujours, tu sais.

Il faisait noir et il pouvait à peine voir l'éclair blanc de son sourire.

— Tu rigoles. Est-ce que tu plonges avec eux parfois ?

— Après chaque match.

Il aurait pu jurer qu'il y avait des vibrations entre leurs mains, un désir inavoué d'aller plus loin dans leurs souvenirs communs.

— Viens au match vendredi. Saute dans le lac avec nous.

— Pas question.

— Poule mouillée ?

— Plutôt assez âgée pour savoir à quoi m'en tenir. En fait...

Elle essaya de le tirer hors de l'eau.

— Mes pieds me disent qu'ils ont appris la leçon.

Mais au lieu de sortir, il l'attira plus loin et elle cria de surprise.

— Calvin ! Qu'est-ce que tu fais ?

Il lui aurait dit s'il l'avait su, s'il avait la moindre idée de ce dans quoi il essayait de l'embarquer, mais avant de pouvoir répondre, de grosses gouttes d'eau commencèrent à tomber sur eux. Quelques instants plus tard, le ciel laissa tomber des trombes d'eau, comme lors du déluge.

— Il y a un hangar à bateaux ici, dit-il en la tirant sur la plage.

Soixante secondes plus tard, ils étaient à l'abri de la tempête, à couvert dans le petit hangar avec une faible ampoule suspendue au plafond. La pluie se déchaînait sur le lac sombre et le vent s'en donnait à cœur joie.

Elle retira ses cheveux de ses yeux.

— Oh, mon Dieu, on est trempés.

Ses vêtements lui collaient à la peau, son pull fin et mouillé ainsi que son jean ajusté laissait peu de place à l'imagination. Trop peu pour sa tranquillité d'esprit.

— Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu pour le reste de la soirée.

— C'était bien, Sarah. Très bien.

Elle frissonnait et il regarda autour de lui dans le hangar, et trouva ce qu'il cherchait dans un coin.

— Voilà, dit-il en l'enveloppant d'une serviette.

— Merci.

Elle le serra contre elle.

— Il n'y en a pas une autre ?

— Non.

— Celle-ci est assez grande pour qu'on la partage.

Il n'y avait rien qu'il désirait plus que de se retrouver là, sous la même serviette, l'un contre l'autre, son cœur battant contre le sien.

— Ce n'est sûrement pas une bonne idée.

— Tu es mouillé. Le vent souffle. Ce n'est pas une bonne idée.

En effet, il ne pouvait pas le nier.

Ni se mentir.

Il se rapprocha, et elle souleva les coins de la serviette pour le laisser entrer. Il réprima à peine un gémissement quand elle referma ses bras sur lui pour les envelopper tous les deux dans la serviette. Elle était grande, mais il l'était plus qu'elle. La tête de Sarah tombait parfaitement sur son épaule. Comme elle l'avait toujours fait.

— Ça va mieux ?

Il pouvait sentir son souffle contre sa peau, et se réchauffer au contact de son corps près du sien. Il put à peine prononcer un mot, qui aurait pu être une vérité tout comme un mensonge.

— Oui.

Puis elle le regarda, un élan de désir traversa ses traits, si ardent, si profond, si élémentaire qu'il maudit les conséquences.

— Sais-tu combien j'ai envie de t'embrasser ? demanda-t-il. Ici. Maintenant. Seulement un baiser pour savoir enfin si c'est aussi doux qu'avant. Si doux que je n'aie jamais pu trouver quelque chose s'en approchant. Comme toi.

C'était la seule voie de sortie qu'il pouvait lui offrir, la chance de sortir d'ici et de retourner dans la maison de sa mère donnant sur le lac. Mais au lieu de fuir, elle baissa les yeux vers sa bouche, le poulx dans son cou s'accéléra.

— Seulement un baiser, reprit-elle dans un soupir.

Avant qu'il puisse l'embrasser, elle avait les mains dans ses cheveux et posait sa bouche sur la sienne. Douce. Chaude. Adorable.

Parfaite.

Toutes ces années à rester loin de l'alcool pour ne pas prendre le risque de tomber dans les travers de son père, mais la bouche de Sarah était bien plus addictive que tout ce qu'il avait connu.

Elle était un grand risque, ce fut la seule pensée saine restant dans sa tête, mais ce n'était pas du bon sens. Elle était tout ce qu'il avait voulu, depuis si longtemps il avait besoin de la seule femme ayant réellement compté pour lui.

Il prit sa tête entre ses mains et fit l'amour à sa bouche, mordillant sa lèvre inférieure, en goûtant les commissures avec le bout de sa langue. Retirant temporairement sa bouche de la sienne, il fit pleuvoir des baisers sur sa mâchoire, puis dans le creux de son cou, là où son poulx battait si sauvagement pour lui.

Elle haleta de plaisir, sa poitrine montait et descendait contre son torse, et une décennie de maîtrise de lui éclata en mille morceaux pendant qu'il l'embrassait.

— Sarah, chérie, murmura-t-il contre sa peau. On doit partir d'ici. On doit aller dans un endroit où personne ne pourra nous surprendre.

— Calvin ?

Son nom était une douce question sur ses lèvres, mais quand il retira ses cheveux de son visage et qu'il croisa son regard, plutôt que d'y voir du désir, il vit de la panique.

— Oh, non.

Elle s'éloigna un peu de lui, mais ils étaient si emmêlés sous la serviette qu'elle ne pouvait pas réellement le faire.

— Je n'aurais pas dû faire ça.

— Tu crois que je ne sais pas ?

Ses yeux s'écarquillèrent devant ses paroles et au contact de sa main sur son menton, quand il lui releva la tête pour la forcer à croiser son regard pour voir la véritable nature de ses sentiments sur son visage. Il savait qu'il aurait dû arrêter quand il avait senti sa vulnérabilité dans la manière dont ses lèvres tremblaient sous les siennes. Quand il ne pouvait pas se permettre de lui donner son cœur à nouveau en sachant qu'elle quitterait le lac bientôt.

— Mais crois-tu réellement qu'on peut arrêter ?

CHAPITRE DOUZE

Comment avait-elle pu faire ça ? Comment avait-elle pu l’embrasser aussi imprudemment, aussi stupidement ?

Et comment cela avait-il pu lui sembler encore plus parfait que dix ans en arrière ?

Calvin représentait le rire, la chaleur, et un plaisir si doux.

Pour autant, rien de tout cela n’avait permis à leur relation de fonctionner dans le passé. Ne savait-elle pas qu’il valait mieux ne pas imaginer que ce rire, cette chaleur ou ces baisers incroyables pourraient faire fonctionner une relation entre eux à l’heure actuelle ?

Les faits restaient les faits. Ils étaient deux personnes très différentes avec des objectifs tout aussi différents. Tout comme son père et sa mère l’avaient été. Sarah ne voulait pas répéter le mariage de ses parents : une personne qui restait, une personne qui partait, alors même qu’ils se déclaraient leur amour.

— Ce n’était censé être qu’un baiser.

Elle prit une inspiration tremblante.

— Nous devons arrêter ça.

Malgré tout, leur connexion et leur attirance étaient un train fou. À tel point qu’elle n’arrivait pas à s’obliger à s’écarter de ses bras.

— Je ne peux pas ressentir ça pour toi de nouveau.

— Crois-moi, dit-il brusquement en faisant un pas en arrière, je ne veux pas ressentir ça plus que toi.

Elle aurait juré qu’elle ne l’avait pas attaqué quand elle avait dit qu’elle ne pouvait plus ressentir cela pour lui. Elle n’avait vraiment pas voulu que ses mots le blessent. Elle avait essayé de se rappeler—de leur rappeler à tous les deux—qu’ils se précipitaient dans une direction terrifiante.

Maintenant qu’il avait contre-attaqué avec une telle colère en la poussant presque hors de son étreinte, où elle avait eu tellement chaud contre ses muscles solides, elle avait froid dans tout le corps. Elle était suffisamment gelée pour dire :

— Vas-y.

Ses mots n'étaient pas prononcés d'une voix forte, mais ils étaient tranchants.

— Je veux te l'entendre dire, je veux enfin entendre ce que tu penses vraiment de moi. De ce que j'ai fait. De la personne que je suis.

— N'insiste pas. Pas ici. Pas maintenant.

Son visage était dur, mais même avec tout ce qui échappait à leur contrôle entre eux, elle voyait qu'il essayait de maintenir ses véritables sentiments à distance. De repousser tout ce qui était monté si rapidement ce soir-là.

— Nous devons tous les deux nous calmer.

— J'en ai plus qu'assez d'être calme, d'essayer de faire semblant qu'il n'y a pas un énorme gouffre entre nous, que ce gouffre ne déborde pas de toutes les choses que nous ne disons toujours pas. Il est temps de cracher le morceau. Ici. Maintenant. Nous ne partirons pas avant que ce soit fini.

Elle écarta les bras, découvrant sa poitrine, laissant son cœur sans protection. Elle savait qu'il traverserait son armure de toute façon, peu importe à quel point elle était solide.

— Allez, lance-moi ton meilleur coup.

— Tu veux mon meilleur coup ? Qu'est-ce que tu dis du fait que tu m'as trahi ? Tu étais la seule personne sur laquelle je pouvais compter. Quand tout s'est écroulé, je savais, je *savais* que tu serais là pour moi. Tu as toujours dit que nous pourrions tout surmonter. Mais quand quelque chose est arrivé, quand la vie n'a plus été un long fleuve tranquille, tu es partie si vite que ça m'a fait tourner la tête.

Il ne cria pas, au contraire, les mots étaient bas, donc presque encore plus puissants.

— Je suis partie parce que tu m'as chassée. Tu m'as dit que j'étais de trop, que tu devais te concentrer sur ta sœur et pas sur une relation à distance. Comment est-ce que tu peux m'en vouloir d'être partie alors que c'est toi qui ne voulais pas que je sois là ?

— Je perdais l'esprit. Mon père venait de se tirer une balle dans la tête. Je faisais encore le deuil de ma mère. Je ne savais pas comment j'allais prendre soin de Jordan ou s'ils allaient me laisser la garder. Tu aurais dû savoir tout ça. Tu aurais dû savoir que je ne le pensais pas quand je t'ai dit

de partir. Tu aurais dû savoir que j'avais peur, que j'avais besoin de toi. Tu étais la seule personne qui me restait pour m'aimer et tu es partie.

Abasourdie par le poids de ses attentes gigantesques, Sarah rétorqua :

— J'avais dix-huit ans ! Qu'est-ce que tu attendais de moi ? Je t'aimais et je souffrais tellement pour toi que j'avais l'impression que c'était ma douleur aussi. Bien sûr que je voulais t'aider. Bien sûr que je voulais être là pour toi. Est-ce que tu pensais vraiment que j'allais abandonner tous mes rêves, que j'allais renoncer à toute ma vie avant même qu'elle commence ?

Calvin semblait absolument dégoûté par elle.

— Non. Tu as raison. Rien de tout cela n'est ta faute. C'est ma faute. Tu n'allais jamais tomber assez bas pour vraiment finir avec le pauvre type à la caravane que tu disais aimer, pas vrai ? Pas quand tu avais de si grands projets, pas quand tu avais tant de grands rêves à réaliser.

Il y avait tant de douleur dans ce qu'il venait de dire, tant de choses injustes. Tout ce qu'elle parvint à rétorquer fut :

— Je n'ai jamais pensé que tu étais un pauvre type de caravane.

— Tu es sûre de ça, chérie ?

— Ne m'appelle pas comme ça.

C'était leur surnom affectueux teinté de sarcasme, et l'entendre était horrible. Elle ne pouvait pas non plus le laisser réécrire l'histoire.

— Nous allions réaliser nos rêves ensemble. Tu économisais de l'argent pour aller en ville avec moi. Tu suivais des cours du soir. Je ne voulais pas le faire sans toi, tu le sais.

— Tu as passé un an dans une université chic et tu as commencé à changer. Pas seulement tes vêtements, tes amis, la manière dont tu parlais ou les choses dont tu parlais. Tu voyais les choses en grand, les choses que ton père t'avait toujours enseigné à vouloir, des choses que tu poursuivais déjà. Le fait est que tu n'as jamais été capable de t'arrêter et d'apprécier ce que tu as déjà parce que tu regardes toujours vers l'avant pour obtenir un prix plus grand et plus prestigieux.

En évoquant son père, il dépassait les bornes.

— Ne t'avise pas de parler de mon père comme ça ! Ne t'avise pas d'essayer de l'embarquer dans notre bordel juste parce que tu étais intimidé par mes objectifs et mes rêves.

— Je n'étais pas intimidé, Sarah. Ça ne m'intéressait pas, c'est tout.

— Ne me mens pas. Tu voulais jouer au football universitaire à Syracuse jusqu'à la mort de ta mère et tu as remis ça pour aider ton père avec le bébé. Jusqu'à ce que tout ça te soit retiré. Te rends-tu compte du fait que je voulais que tu récupères tes opportunités, que tu aies les mêmes que moi ?

Pendant qu'elle parlait, Sarah s'attendait à ce que l'expression du visage de Calvin change, qu'il cède un peu, mais elle allait devoir continuer à attendre.

— Tu n'as pas changé du tout, n'est-ce pas ?

Chaque mot qui sortait de ses lèvres était plus dur que le précédent.

— Tu penses encore que tu sais ce qu'il y a de mieux pour tout le monde, tu penses encore que tu sais ce que tout le monde devrait faire. C'était ton projet. Ça a toujours été ton projet. J'ai supposé que je pourrais faire preuve de souplesse pour toi. J'ai supposé que je trouverais un moyen de faire en sorte que mes rêves puissent se réaliser autour des tiens. J'ai supposé que tu finirais par faire preuve de souplesse pour moi aussi, parce que tu savais que je voulais vivre au lac et non pas dans une grande ville. Mais tu n'as jamais eu l'intention de céder, n'est-ce pas ?

— Tu ne m'en as jamais donné l'occasion. Tu ne m'as jamais donné l'occasion d'essayer d'être là pour toi. Oui, tu as raison, je n'ai pas insisté pour rester quand tu m'as dit de partir. Mais tu ne m'as pas suivie non plus. Tu n'es pas venu me dire que tu étais fatigué et effrayé.

Ce fut à ce moment-là que la vérité la frappa.

— Je n'étais pas la seule qui voulait être libre, non ? Tu voulais être libre aussi, parce que nous voulions des choses différentes. Des vies différentes. C'est pour ça que tu m'as repoussée. C'est pour ça que tu ne voulais pas trouver de solution.

— Ah, dit-il calmement.

Plus de regrets qu'elle ne l'avait imaginé possible se cachaient derrière cette syllabe.

— La vérité éclate. Nous n'aurions jamais dû être en couple pour commencer, encore moins recommencer maintenant.

— Je n'ai jamais pensé ça, insista-t-elle. Je n'ai jamais souhaité ça.

— Ça n'a plus d'importance.

Ses mots s'étaient adoucis, comme si elle avait réussi à faire disparaître toute sa colère.

— Tout ce qui compte, c'est que c'était pour le mieux. Tu dois retourner sous les projecteurs, à la grande ville, sans ton petit-ami venu d'une petite ville attaché à ta cheville pour te ralentir. J'ai pu m'installer dans la ville que j'adore, un endroit où je peux respirer de l'air frais et écouter les oiseaux dans les arbres quand je me réveille le matin, les cris des huards quand je regarde les étoiles.

Il détourna le regard d'elle, se tourna vers la petite fenêtre du hangar à bateau en direction des lumières de la ville.

— C'est pour ça que je pense encore que Summer Lake est différente. Spéciale. Le fait qu'il n'y a jamais eu d'appartements au bord de l'eau signifiera quelque chose dans quelques années. Même si les choses finissent par être un peu plus difficiles dans le présent.

La dernière chose à laquelle elle accordait de l'importance aujourd'hui, c'étaient les appartements. Elle savait qu'il ne la croirait pas. Tout comme il ne semblait pas croire qu'elle l'avait aimé quand ils avaient été enfants. Qu'elle l'avait vraiment aimé de la meilleure manière possible, même si elle n'était pas revenue vivre au lac.

Sans savoir quoi lui dire d'autre, sentant que son cœur était plus à vif et irrité que jamais, que son âme était épuisée et vide, ils sortirent du hangar à bateaux en silence, leurs projets pour le reste de la soirée étaient avortés.

Une soirée avait été une erreur. Une erreur qu'elle avait été incapable de s'empêcher de commettre. Une erreur qu'elle avait justifiée en se persuadant que c'étaient les affaires, qu'elle devait passer la soirée avec Calvin à Loon Lake pour son projet.

Un *baiser* avait été une erreur encore plus grave, un rappel bien plus grisant de l'innocence et de l'excitation liées aux jeunes amours.

Un baiser les avait complètement détruits.

* * *

Cette fois, quand Sarah vit de la lumière dans le salon de sa mère, elle fut tentée de se faufiler par la porte arrière. Un regard vers elle était tout ce dont sa mère aurait besoin pour constater que la soirée avait été un fiasco.

La nuit précédente, passer du temps ensemble dans la cuisine avait été chaleureux. Ce soir-là, Sarah savait que ce même confort, cette chaleur,

serait la goutte qui ferait déborder le vase et qu'elle perdrait le faible contrôle qu'elle avait sur elle-même.

Sarah passa la tête dans le salon avec afin de dire à sa mère qu'elle allait directement se coucher. La promesse du réconfort qui avait manqué dans sa vie pendant si longtemps, trop longtemps, était tellement irrésistible qu'elle se surprit à entrer dans la pièce.

— Maman, je..., commença-t-elle, avec l'intention de vider son sac.

— Oh, Sarah, tu es là.

Sa mère semblait triste et un peu nerveuse.

— Est-ce que tu pourrais me donner ton avis sur quelque chose ?

— Bien sûr.

— Je voulais quelque chose de spécial pour la commémoration de ton père, dimanche. Je pensais nous tricoter des écharpes de sa couleur préférée.

Ses mains tremblaient légèrement ; elle soulevait la belle laine rouge d'automne.

— Est-ce que tu penses que c'est stupide ?

La culpabilité déchira Sarah alors qu'elle s'asseyait sur le bord du canapé, en face de sa mère. Elle avait été toute retournée par ce qu'il s'était passé avec Calvin, s'apitoyant sur son sort, certaine que personne n'avait jamais autant souffert. Un regard en direction de sa mère lui indiqua à quel point elle avait tort.

— Non. Ce n'est pas stupide. Je crois qu'il adorerait ça.

Finalement, sa mère sourit. Ce n'était pas un grand sourire, mais au moins, elle semblait avoir laissé le chagrin de côté pour le moment.

— Je n'ai pas tout à fait fini celle-là, si tu veux ajouter quelques mailles.

Sarah secoua rapidement la tête.

— Je gâcherais probablement tout.

Elle se leva.

— Je crois que je vais aller retirer ces vêtements mouillés et prendre une douche avant d'aller au lit.

— Pourquoi est-ce que tes vêtements sont mouillés ?

— J'ai emmené Calvin à Loon Lake pour lui montrer certaines choses.

Sa poitrine se serra et des larmes contenues brûlèrent ses yeux. Elle avait réussi à prononcer les mots « Mais il a plu » sans s'écrouler. Sachant

qu'elle ne pourrait pas retenir ces larmes beaucoup plus longtemps, elle déposa un baiser sur la joue de sa mère.

— Bonne nuit.

Sarah monta dans sa chambre et retira ses vêtements humides. Elle avait eu la volonté de rentrer chez elle et de travailler un peu ce soir-là, triomphante après sa soirée à Loon Lake avec Calvin.

Néanmoins, sa soirée avait été tout sauf un triomphe. Elle était trop exténuée après s'être expliquée avec Calvin pour faire autre chose que se blottir sous les couvertures. Le sommeil ne venait pas, elle ne pouvait pas cesser de penser à ses sourires. À ses baisers.

À un amour qu'elle n'avait jamais pu oublier... qu'elle n'oublierait jamais.

CHAPITRE TREIZE

Le jeudi passa au vendredi : Sarah s'obligeait à creuser plus profondément dans ses recherches sur les lois des Adirondacks dans le domaine de la construction, cherchant des failles, passant des appels sans fin et envoyant des douzaines d'e-mails. En lisant les rapports des réunions du comité de l'Adirondacks et sur la conservation de la nature, elle apprit que Calvin avait beaucoup lutté contre le développement dans les Adirondacks, pas seulement depuis qu'il était devenu maire, mais même avant cela. Il était temps pour elle d'arrêter de se perdre dans des fantasmes où la flamme était rallumée, il était temps d'arrêter de faire l'imbécile. Il était temps d'effectuer le travail qu'elle était venue faire.

Le groupe Klein avait confirmé l'ajout du terrain de football à ses plans. Sans surprise, il avait rejeté la restauration du carrousel.

Les entrailles de Sarah se nouèrent, sachant que sa grand-mère serait bouleversée à l'idée de le perdre, ainsi que ses souvenirs. Sarah savait très bien à quel point il était douloureux de voir de bons souvenirs être détruits. Le carrousel avait beaucoup d'importance pour sa grand-mère et pour ses amies, Sarah continuerait à chercher des solutions. Elle devait être honnête à propos des chances de survie du manège. Qui étaient aussi minces que les chances qu'avaient Sarah et Calvin d'être à nouveau proches l'un de l'autre.

Pendant deux jours, elle leva à peine les yeux de son ordinateur, jusqu'à ce que des lumières multicolores dans le ciel l'attirent vers la fenêtre de sa chambre. Les feux d'artifice du vendredi soir pour le match de football du lycée étaient une tradition de la ville qui datait de l'époque où sa grand-mère avait été adolescente. Et même s'il s'agissait généralement de simples feux de Bengal et de fontaines de couleurs, ils étaient toujours exaltants quand même.

Calvin y était-il ? Était-il sur le terrain avec l'équipe, la cherchant du regard dans les gradins ? Sauterait-il dans le lac ce soir-là après le match en pensant à elle ?

Ses joues la grattèrent et elle les frotta sans réfléchir, sa main était humide quand elle l'écarta de son visage.

* * *

Le vendredi soir, Calvin était debout sur la plage publique au bout de la rue principale et il regardait les membres de l'équipe de football du lycée courir sur les quais les uns après les autres et sauter dans l'eau froide du lac en criant.

Mais même sans plonger, Calvin était congelé.

Le mercredi soir à Loon Lake, il s'était permis d'espérer à nouveau, suffisamment pour demander à Sarah de venir au match et de plonger dans le lac avec lui. Bien entendu, elle n'avait pas été dans les gradins ce soir-là. D'après ce qu'il savait, elle aurait très bien pu quitter la ville après que leur baiser explosif dans le hangar à bateaux s'était désintégré en une dispute enragée. Il n'avait pas eu de nouvelles d'elle. Il ne l'avait pas vue.

Il ne devrait plus sentir ses lèvres douces, il ne devrait plus sentir ses courbes délicates contre lui et elle ne devrait certainement pas lui manquer ce soir-là.

Ils s'étaient enfin dit la vérité le mercredi soir. Toute la vérité. Il avait enfin compris à quel point ils s'étaient fait du mal.

Ce n'étaient pas les accusations qu'ils s'étaient lancées qui subsistaient. Étonnamment, il se sentait presque mieux d'avoir vider son cœur.

Non, ce qui le dérangeait le plus, c'était le seul mensonge qu'il lui avait dit : que leur rupture avait été « pour le mieux ». Peu importe à quel point Calvin avait essayé de se convaincre que c'était vrai, il n'y était pas parvenu.

* * *

Trente-six heures plus tard, après s'être plongée dans le travail toute la journée du samedi aussi, Sarah se réveilla le dimanche qu'elle redoutait. Le Festival de l'automne et la commémoration de son père.

Les funérailles officielles de son père à Washington un an auparavant étaient passées à toute vitesse. Même si James Bartow avait été enterré à

Summer Lake, seules sa mère, sa grand-mère et elles avaient pu voir le cercueil être mis en terre dans le cimetière derrière l'église de Main Street.

Ce jour était arrivé, celui où tous les habitants de Summer Lake auraient enfin l'occasion de célébrer sa vie ; la ville dédierait un parc de jeux au nom de James Bartow pendant le festival, la fête préférée de son père.

Lorsqu'elle était petite, Sarah adorait le festival. Chaque année, la place de la ville se transformait en un pays des merveilles automnal. Du matin jusqu'à tard le soir, il y avait de la nourriture et des divertissements, des rires et de la musique, une centaine de lanternes pendues au grand belvédère au centre du parc situé au bord du lac, les lumières clignotant et se balançant au rythme du groupe de musique.

Sarah n'était jamais sûre de savoir devant quel stand elle allait s'arrêter en premier, sa liasse de billets d'un dollar fourrée dans la poche de son jean. Elle achetait toujours une des mini-tartes aux fruits rouges de madame Johnson pendant qu'elles étaient encore chaudes. Sentir les baies exploser les unes après les autres dans sa bouche suivies du doux sucre roux au-dessus valait la peine d'avoir une langue légèrement brûlée. Devrait-elle ensuite aller jouer avec l'un des jeux du festival, comme faire tomber l'entraîneur de football dans une bassine d'eau chaude ? Devrait-elle laisser la musique du groupe dans le belvédère l'attirer pour qu'elle danse jusqu'à en perdre haleine ?

Finalement, la décision était facile. La meilleure partie du Festival de l'automne était évidente. Son père était toujours là, peu importe ce qu'il avait à faire à Washington. Pour Sarah, il n'y avait rien de mieux que de lui tenir sa main, grande et chaude autour de la sienne plus petite, lorsqu'ils étaient debout ensemble au milieu du parc. Même si le reste de ses amies courait dans tous les sens et l'appelait pour qu'elle se joigne à elles, même si le groupe jouait sa chanson préférée, elle était heureuse d'être à ses côtés pendant qu'il parlait de choses ennuyeuses avec les autres adultes.

Pendant la journée, Sarah entraînait et sortait du stand de Lakeside Stitch & Knit pour amener de la nourriture et des boissons chaudes à sa mère et à sa grand-mère, parfois même pour aider les enfants plus jeunes à tricoter leurs premières mailles quand elles avaient besoin d'une autre paire de mains savantes. La plupart du temps, elle restait près de son père tant qu'il le lui permettait, jusqu'à ce que leurs discussions deviennent plus sérieuses et qu'il commence inévitablement à travailler de nouveau avec ses électeurs.

Généralement, elle trouvait Calvin le soir au festival. Son meilleur ami, qui devint ensuite son petit-ami, la faisait rire et danser, il lui donnait la sensation d'être aimée.

Son estomac se serra à l'idée de l'y voir ce jour-là. C'était le maire, alors il serait debout devant la ville avec elle pendant qu'elle faisait son discours. À une époque, il aurait représenté son plus grand réconfort. Si seulement ils n'avaient pas détruit tout ce qu'ils avaient eu un jour...

Ses souhaits étaient vains, formulés par un cerveau absolument exténué par une série de nuits sans sommeil. Dormir rendait son cerveau et son âme trop vulnérables aux accusations de Calvin, alors elle avait travaillé tard et elle s'était réveillée tôt pour travailler un peu plus.

Malgré tout, elle ne pouvait pas se plonger dans le travail ce jour-là. Elle devait au moins essayer de rendre son père fier une fois de plus en faisant bonne figure. Donc, elle devrait porter la parfaite robe comme armure un jour de plus ainsi que le maquillage, les cheveux, les chaussures et les bijoux parfaits. Comme si ces choses-là pouvaient protéger son cœur.

Quelqu'un frappa à sa porte.

— C'est l'heure, chérie.

Sarah prit une profonde inspiration et ouvrit la porte de sa chambre. Elle se retrouva face au regard inquiet de sa mère, le même regard qu'elle avait fui au cours des derniers jours. Depuis plus longtemps, si elle se montrait honnête.

— Voilà l'écharpe que j'ai tricotée pour toi.

Sarah ne vit pas que sa main tremblait avant qu'elle la tende vers l'écharpe rouge.

— Merci. Elle est très belle. Parfaite pour l'automne.

— Tu es sûre que ça va aller aujourd'hui ? Je ne veux pas que tu fasses le discours si tu ne te sens pas le courage de le faire.

Sa mère semblait devenir plus grande, plus forte devant Sarah.

— Je peux le faire.

— Non, tu n'y es pas obligée.

Elle ne pouvait pas laisser sa mère souffrir pendant qu'elle faisait un discours durant la commémoration de son mari.

— C'est mon truc. Ça va aller.

Ensemble, elles sortirent et peu après, elles étaient debout sous le panneau « FESTIVAL DE L'AUTOMNE DE SUMMER LAKE ».

— C'est vraiment fantastique que la ville ait décidé de consacrer le nouveau terrain de jeu à la mémoire de ton père.

— Il aurait adoré ça, fit Sarah, incapable de cacher l'égratignure des émotions derrière les mots : être au festival sans son père et sans Calvin qui l'attendait amoureusement dans les coulisses était impensable.

Denise attira Sarah dans ses bras pendant qu'elles attendaient qu'Olive, qui était venue du magasin, traverse lentement la pelouse pour se joindre à elles, une écharpe rouge enroulée autour de son cou. Toute la ville se présentait toujours au festival, mais cette année, l'assistance était considérablement plus élevée à cause de la petite exposition des peintures de William Sullivan. La presse internationale était devenue folle depuis que William l'avait annoncé discrètement dans le journal local des semaines auparavant. Il avait gentiment dit à sa mère qu'il n'avait pas eu dans l'idée de faire de l'ombre à la commémoration de son défunt mari et avait suggéré de reporter cette exposition. Denise avait insisté : elles voulaient que le festival soit aussi joyeux que d'habitude. Cette année-là, cette joie était encore plus vive grâce à ses peintures.

Une fois que sa grand-mère avait enfin traversé la foule, Olive prit la main de Sarah d'un côté et celle de Denise de l'autre.

— C'est parti ?

Sarah était stupéfaite par la force qu'elle ressentit rien qu'en touchant la main de sa grand-mère. Après avoir installé sa mère et sa grand-mère sur les sièges posés sur la scène du belvédère, elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration pour se stabiliser. Une seconde avant qu'elle ne se retourne pour monter sur l'estrade, elle sentit une main sur son bras.

La chaleur de Calvin la frappa d'abord, sa force innée ensuite. Ce fut la douleur et l'amour qui étaient mélangés chaque fois qu'elle le regardait, chaque fois qu'elle pensait à lui, qui la frappa le plus fort.

— Je serai juste derrière toi si tu as besoin de moi. Pas en tant que maire, mais en tant qu'ami.

— Vraiment ?

Elle n'arrivait pas à croire qu'après tout ce qu'ils s'étaient fait et ce qu'ils s'étaient dit, il ferait ça pour elle.

— Bien sûr que oui. Où d'autre pourrais-je bien être ?

Sarah voulait qu'il la serre et qu'elle sache qu'il ne la lâcherait jamais. Elle s'obligea tout de même à avancer jusqu'au micro.

— James Bartow n'est pas né à Summer Lake. Il est venu en ville pour une fille du coin.

Sarah se retourna et sourit à sa mère. Elle vit que ses yeux étaient déjà humides, pourtant encore aucune larme ne coulait sur ses joues. Se préparant à aller jusqu'au bout de son discours en un seul morceau et sans renifler, Sarah poursuivit :

— Il adorait Summer Lake autant que n'importe quel habitant qui était né et avait grandi ici.

* * *

— Viens, dit Olive quand la commémoration fut terminée et que les gens avaient fini de lui rendre hommage. Voyons qui nous pouvons hameçonner avec nos aiguilles et notre laine dans notre stand.

Aucun doute, Olive savait que Denise et Sarah avaient besoin de se perdre dans quelque chose. Tricoter les aiderait certainement comme cela l'avait toujours aidée. Tricoter l'avait toujours apaisée, même quand elle avait été une fille de dix-huit ans qui n'avait compris son cœur et son esprit plus que sa petite-fille ou que le garçon dont elle avait toujours été amoureuse.

— J'arrive dans un moment, dit-elle avant de partir et de s'éloigner de la foule.

Denise resta sur place, baissant les yeux vers la belle plaque que Calvin lui avait donnée de la part de la ville. À la mémoire de son mari.

— Je veux qu'il revienne, Maman. Sarah a besoin de son père. Elle a toujours eu besoin de lui.

Une larme coula le long de sa joue, puis une autre.

— Je sais qu'elle a vu Calvin quelques fois depuis qu'elle est revenue à la maison. Il a dû se passer quelque chose entre eux, mais elle ne veut pas me parler. Je ne sais pas comment lui poser la question. Nous nous voyons dans la cuisine, dans le couloir, dans la boutique, mais elle ne veut pas me dire ce qui la tracasse.

— Ce n'est pas toi.

Olive tapota la main de sa fille.

— Elle ne sait pas encore comment mettre les mots sur ce qu'elle ressent. Je soupçonne qu'elle ne sait même pas si elle devrait ressentir tout ça.

— Si son père était là, elle se sentirait assez en sécurité pour se confier à lui.

Olive secoua la tête.

— Non, je ne pense pas.

Pas quand Olive savait que le père de Sarah et les choses qu'il avait apprises à sa fille à croire étaient une partie intégrante de son problème.

James Bartow avait été un homme bien, bien qu'il n'ait pas toujours été le meilleur père ou le meilleur mari, pensa Olive en plissant les yeux. Trop occupé, trop souvent absent à sauver des inconnus pour voir sa propre famille. Quand il avait trouvé le temps de revenir à la maison, il rendait chaque instant amusant et excitant. Ce charisme, cet amour honnête pour la vie, étaient les raisons pour lesquelles sa réélection avait presque été gagnée d'avance. Il avait été impossible de résister à James Bartow.

Olive connaissait très bien ce genre d'hommes. Denise et elle étaient tombées amoureuses d'hommes desquels, rationnellement, elles auraient dû garder leurs distances. Le genre d'hommes dont il était insensé de tomber amoureuse. Le genre d'hommes dont l'amour venait avec autant de douleur que de plaisir.

Il était tout à fait sensé que Sarah suive leurs pas. Elle était l'une d'entre elles, après tout. Elles étaient comme trois gouttes d'eau, que sa grand-mère accepte la vérité ou pas.

— Elle viendra te voir, prédit Olive. Quand le moment sera venu.

Quelques minutes plus tard, elles étaient installées dans leur stand. Alors que petits et grands se frayaient un chemin jusqu'à elles pour tricoter et rire, Olive était ravie de voir les rides de fatigue, de chagrin et de confusion finir par s'estomper sur le visage de Denise.

De temps en temps, Olive examinait le terrain du festival, cherchant sa petite-fille : même si elle croyait vraiment que dans le fond, elles étaient invincibles, elle savait aussi qu'il était possible que Sarah ait besoin d'un peu de temps pour trouver ce puits de force et pour apprendre à la puiser dedans.

Tout comme il avait fallu un peu de temps à Olive pour le trouver elle-même il y a de cela tant d'années.

OceanofPDF.com

CHAPITRE QUATORZE

1941...

Olive n'avait jamais été plus heureuse d'être à l'extérieur. Après une semaine entière de pluie, elle avait presque supplié sa mère de la laisser aller à la gare ferroviaire pour récupérer les serviettes commandées spécialement pour le gala du musée. N'importe quoi pour sortir de cette maison... Une maison devenue soudain étouffante.

En attendant l'arrivée du train de marchandises à côté des rails, elle ferma les yeux et leva le visage vers le soleil brillant d'automne. Elle se détendait enfin, absorbant les précieux rayons de chaleur quand la chair de poule apparut soudain sur toute la surface de sa peau.

Elle se retourna et se retrouva à regarder directement le visage de l'homme qu'elle s'était tant efforcée d'éviter pendant des semaines.

Carlos.

Le simple fait qu'elle réussisse à l'éviter ne signifiait pas qu'elle avait pu arrêter de penser à ce qu'il lui avait dit. Il l'avait traitée de petite fille effrayée !

Le pire de tout, c'était le fait qu'elle avait continué de travailler sur son pull-over. Peu importe à quel point elle essayait de se raisonner, elle n'avait pas pu le mettre de côté. Grâce à lui, elle s'était sentie plus en vie et pourtant, plus confuse que jamais. Effrayée aussi.

— Bonjour, ma jolie.

Elle rougit tout en essayant de répondre d'une voix stricte :

— Je m'appelle Olive.

— Bonjour, jolie Olive.

Elle ne voulait pas sourire, mais il était très dur d'empêcher ses lèvres de se courber. Cependant, elle n'allait pas se laisser emporter dans une autre conversation comme celle qu'ils avaient eue sur le chantier, elle n'allait pas s'éloigner de nouveau de Carlos avec l'estomac noué.

Elle détourna le regard de lui pour baisser les yeux vers les rails ; le train de marchandises approchait. Elle devait simplement ignorer les

picotements continus qu'elle ressentait sur tout le corps en réaction à sa présence. Elle les ressentait dans sa poitrine aussi, là où son cœur battait beaucoup trop vite, beaucoup trop fort.

— Vous n'avez jamais sauté dans un de ces trains pour voir où il vous emmenait ? demanda-t-il.

— Non.

Quelle pensée ridicule !

— Bien sûr que non.

Cette pensée ridicule devint rapidement tentante.

— Allez, jolie Olive. Lançons-nous à l'aventure.

Il sauta dans le wagon de marchandises ouvert et lui tendit la main.

Elle sentit un instant de panique en pensant aux personnes qui pourraient les voir, aux personnes qui pourraient raconter tout cela à ses parents. Étonnamment, ils étaient les deux seules personnes sur la plateforme ce jour-là, les deux seules personnes qui attendaient un paquet provenant du train.

— Ils vont nous poursuivre. Nous ne pouvons pas juste monter et faire un tour sans acheter un billet et sans savoir où nous allons.

Il ne la contredit pas et elle était inexplicablement déçue. Quelle idiote ! Elle devrait être ravie qu'il la laisse partir aussi facilement.

Le train commença à bouger. Au lieu de s'éloigner, au lieu de retourner chez elle, là où sa mère et ses sœurs l'attendaient, Olive ne put détourner les yeux de lui. Il se tenait debout dans l'encadrement de la porte du wagon de marchandises. Il désigna les roues en marche.

— Oh non, c'est en train d'arriver. Vous voyez ça ?

Elle ne savait pas de quoi il parlait. Tout ce qu'elle voyait, c'était le roulement des roues en métal contre les rails en fer.

— Quoi ? demanda-t-elle enfin alors que le train accélérait. Qu'est-ce que je suis censée voir ?

Il désigna le monde autour de lui.

— La vie vous passe sous le nez.

Elle le sentit à ce moment-là, un accès soudain de colère mélangée à quelque chose de plus sauvage encore. Une envie de liberté, d'aventure, de passion, de tout ce dont elle avait rêvé depuis si longtemps. Elle avait eu trop peur pour tendre la main, car rien de tout cela ne faisait partie du grand plan directeur établi pour sa vie.

Avant de s'en rendre compte, elle se surprit à courir après le train.

— Sautiez et je vous rattraperai. Je vous le promets.

Alors, elle sauta. Il l'attira dans le wagon de marchandises avec lui et ils s'écrasèrent tous les deux sur le sol en bois. Elle se sentit tellement libre, assez libre pour qu'aucune des règles qu'elle avait respectées au cours de sa vie jusque-là n'ait plus d'importance.

Mais ensuite, alors que leurs rires s'estompaient une seconde et qu'elle reprenait ses marques, elle réalisa qu'elle n'avait jamais été aussi proche d'un homme. Elle ne s'était jamais retrouvée dans un enchevêtrement de membres et de désir. Pour suivre les convenances, elle s'écarta de lui, lissa sa jupe et se redressa d'une manière aussi digne que possible au vu des circonstances.

— Ça fait un moment que j'attends de voir ce sourire, jolie Olive. D'entendre ce rire.

Ses mots et la manière dont il la regardait rendaient sa respiration difficile et elle eut du mal à dire :

— C'est de la folie.

— Et la vie est courte.

Il y avait de l'obscurité dans ses yeux lorsqu'il le dit. Elle ne put s'empêcher de se demander à nouveau d'où il venait et pourquoi il travaillait pour son père.

Son père. Il allait la tuer. Elle sentit sa peau se réchauffer, puis se refroidir à l'idée de ce qu'il ferait, en pensant à la manière dont il crierait, s'il découvrait son voyage en train improvisé.

— Nous devons descendre à la prochaine ville.

Sa voix était trop tremblante à son goût.

— Je n'aurais pas dû faire ça. Je suis plus avisée que ça.

Le train ralentit en s'approchant de la gare suivante et elle était plus qu'un peu surprise quand il l'aida à descendre. Elle fut encore plus surprise de le voir descendre juste après elle avec leurs deux paquets dans les mains.

Il regarda les horaires affichés au mur.

— Le prochain train n'arrivera pas avant une heure.

Cette fois, elle essaya de ne pas faire attention à ce picotement dans sa nuque, cette envie sauvage qui s'en prenait à nouveau à elle. Toutefois, le goût de l'aventure lui avait donné envie d'en avoir plus.

Elle en voulait *plus*, à tel point qu'elle le sentait sur sa langue, presque comme si quelqu'un lui avait fait goûter la sucette la plus sucrée avant de l'envelopper à nouveau et de la mettre de côté pour de bon, hors de sa portée, là où elle pouvait encore la voir et la désirer.

— Eh bien, se surprit-elle à dire, tout en sachant que ce n'était pas une bonne idée, si nous sommes coincés ici quoi qu'il arrive, je n'ai qu'à vous montrer la cascade.

La belle bouche de Carlos s'étira légèrement en un sourire. Quand il haussa les sourcils, elle fit de même. Cette aventure aurait pu être une bonne idée, et c'était son tour de lui montrer des choses qu'il n'avait pas vues.

La cascade n'était qu'à quelques minutes de marche de la gare, au-dessus d'un joli pont couvert rouge. Peu de temps après, ils étaient devant un mur d'eau qui formait un arc au-dessus des pierres dans leur direction. Elle avait chaud après leur courte promenade, se sentant plus serrée que d'habitude dans les longues manches moulantes de sa robe. Elle s'approcha des fines gouttelettes d'eau froide.

La voix chaude de Carlos la caressa.

— Avez-vous déjà vu l'envers des choses ?

— Les choses n'ont pas d'envers.

— Bien sûr que si. L'arrière est complètement différent. Venez, je vais vous montrer.

Carlos était dangereux. Elle l'avait su depuis le début, depuis la première conversation qu'ils avaient eue quand il avait ébranlé le contrôle qu'elle avait d'elle-même comme si elle était un bout de laine bien serré.

— Je vois très bien d'ici, merci.

— Vous avez le droit d'avoir peur, jolie Olive. La vie est imprévisible. N'attendez pas trop longtemps pour prendre un risque.

— Arrêtez de me dire que j'ai peur !

Elle se tourna vers lui dans une fureur soudaine, pas seulement parce qu'il la provoquait constamment, mais aussi envers elle-même à cause de toutes les choses qu'elle voulait, mais qu'elle avait tellement peur de vouloir, tellement peur de se laisser sentir.

— Je suis là, pas vrai ? Je suis montée dans le train de marchandises, oui ou non ?

— Oui, vous l'avez fait.

Elle comprenait ce qu'il disait. Qu'elle ait fait un pas en avant ne signifiait pas qu'il n'y en avait pas plus devant elle, attendant qu'elle décide si elle était assez courageuse pour les faire.

— D'accord. Montrez-moi l'arrière de l'eau.

Cette fois, quand il lui prit la main, elle ne fut pas distraite par le mouvement d'un train, elle n'était pas haletante après avoir couru... Et elle sentit son contact bien au-delà de sa peau, de ses os, du sang qui coulait dans ses veines. Elle le sentit dans son cœur. Il la guidait prudemment sur les roches glissantes jusqu'à une petite rive de terre entre la cascade et le mur de pierres.

— Est-ce que vous le voyez, maintenant ?

L'eau était un épais mur en mouvement, fascinant. L'eau tombait des roches au-dessus de leurs têtes. C'était le rideau brumeux de la nature qui tombait avec tant de grâce et de facilité.

— Vous avez raison, souffla-t-elle d'un air émerveillé. Tout est vraiment différent depuis l'autre côté.

Elle sentait ses yeux sur elle, elle savait qu'il ne regardait pas les étranges formes des arbres, du ciel et des montagnes à travers l'eau. Sa bouche fourmilla dans l'attente du baiser.

Mais ensuite, il dit :

— Venez, jolie Olive, il faut vous sortir de là avant que vous ne soyez trop mouillée.

Comme il ne l'avait pas forcée à monter dans le train avec lui, il ne la forcerait pas à l'embrasser non plus. Si elle voulait un baiser de Carlos, elle devrait faire le pas.

Pour choisir son baiser... et pour le choisir lui aussi.

CHAPITRE QUINZE

Aujourd'hui...

Sarah avait traversé la moitié du parc quand un homme et une femme qu'elle ne connaissait pas l'arrêtèrent.

— Est-ce que c'est vous qui amenez ces immeubles d'appartements en ville ? demanda l'homme.

Le cerveau de Sarah ne parvenait pas à intégrer ses mots, car elle était encore perdue dans ses pensées à propos de son père. Son corps ne pouvait pas vraiment suivre le rythme non plus et elle trébucha en s'arrêtant :

— Excusez-moi ?

— Vous êtes responsables des appartements, pas vrai ?

Stupéfaite de voir que quelqu'un en parlait, et qui plus est pendant la commémoration de son père, elle ne put que hocher la tête.

— Vous allez avoir des adversaires, vous savez.

Elle passa ses mains sur ses yeux.

— S'il s'agit du carrousel...

— Je me fiche du carrousel.

La femme à côté de lui semblait mal à l'aise.

— Cet endroit est censé rester à l'état sauvage pour toujours.

Sarah avait passé assez de temps à examiner les restrictions en matière de construction pour savoir qu'il parlait de la réunion pendant laquelle le quatorzième amendement de la Constitution de New York à propos de la clause Forever Wild avait été créé. L'inquiétude pour l'importance du bassin versant était une des forces motrices pour lesquelles le parc Adirondacks avait été créé.

— Je veux protéger les sources d'eau tout autant que vous et je vous assure que le développement proposé n'y touchera pas.

— Vous ne vivez plus ici, n'est-ce pas ?

— Non, mais...

— Dans ce cas, si vous voulez bien excuser mon honnêteté, vous ne voulez pas du tout les protéger autant que moi.

— Je ne suis pas une étrangère, protesta-t-elle enfin. J’ai grandi ici, j’ai passé dix-huit ans de ma vie à Summer Lake. Ma mère vit ici. Ma grand-mère vit ici. Je viens d’ici.

— Écoutez, je n’essaie pas de vous vexer, j’essaie de vous faire voir ce que je vois quand je conduis dans le parc Adirondacks. De plus en plus de grands espaces transformés en terrains développés, de nouvelles maisons construites plus vite qu’elles ne peuvent être occupées pendant que les anciennes tombent, négligées et pourrissantes. Les routes font passer de plus en plus d’eau de pluie, de neige fondue et de pollution dans des ruisseaux à un rythme accéléré. Vous êtes probablement habituée à tout ça en ville. Je ne pense pas que vous voyez à quel point tout cela est important.

Une autre fois, elle aurait peut-être sorti son téléphone pour prendre des notes. Elle aurait organisé une réunion pour parler des inquiétudes de cet homme. Là, elle était juste trop fatiguée et trop remplie d’une tristesse profonde pour dire autre chose que :

— D’accord.

L’épouse de l’homme tira sur son bras.

— George, ce n’est pas le moment.

La femme baissa la voix.

— Ils ont organisé la cérémonie pour son père aujourd’hui.

L’homme grogna.

— Il y aura une assemblée municipale pour ça, pas vrai ?

— Oui.

Elle avait presque tout ce dont elle avait besoin pour déposer la documentation.

— Ce jeudi.

— On s’y verra. Et j’espère vraiment que vous aurez pensé à ce que j’ai dit d’ici là.

Ayant besoin de s’éloigner du couple, Sarah réalisa qu’elle était proche du carrousel. Comme elle devait s’accrocher à quelque chose, à n’importe quoi, elle monta dessus.

La peinture était presque entièrement écaillée, laissant apparaître le métal nu et la porcelaine. L’auvent rouge et blanc s’était estompé en rose et gris, et toute la structure chancela dangereusement lorsqu’elle monta dessus. Si un objet inanimé pouvait projeter une émotion, celui-ci avait l’air désolé et abandonné.

Elle n'avait pas pleuré dans le hangar avec Calvin. Elle n'avait pas pleuré pendant la commémoration. Mais entendre cet inconnu énumérer toutes les raisons pour lesquelles elle n'était pas à sa place, toutes les raisons pour lesquelles elle ne pouvait pas faire partie de la ville qui l'avait élevée, fit enfin couler des larmes de chagrin et de deuil sur son visage.

À califourchon sur l'un des chevaux, elle posa sa tête sur la barre qui le fixait au plafond fendu, ses larmes mouillant l'écharpe que sa mère avait tricotée à la mémoire de son père.

* * *

C'était Calvin qui avait eu l'idée de construire le nouveau terrain de jeux au nom de James Bartow. Admirer Sarah debout devant tout le monde, essayant d'être tellement courageuse, tellement forte, alors qu'elle n'était qu'à deux doigts de s'effondrer pendant qu'elle donnait son beau discours, l'avait poussé à se demander s'il avait eu tort.

Dieu sait qu'il devait beaucoup au père de Sarah pour l'avoir aidé à faire en sorte que Jordan ne soit pas envoyée dans une famille d'accueil quand elle était bébé. Ce n'était pas la peine d'empirer le chagrin de Sarah. Lorsqu'elle avait fui le festival et qu'il avait vu ce couple la coincer, il avait dû la suivre, la rejoindre. Il arriva trop tard pour intercepter l'homme qui avait fait irruption dans son bureau plus tôt ce jour-là pour exiger des réponses à propos des appartements. En dépit des mots qu'ils s'étaient lancés dans le hangar à bateaux à Loon Lake, que ça lui plaise ou non, que ce soit facile ou non, Sarah était une partie de son âme.

Et elle avait besoin de lui.

Il avait passé les trois derniers jours à essayer de comprendre ce qu'il s'était passé entre eux dans le hangar à bateaux. Non seulement le baiser renversant qu'ils avaient partagé, mais aussi ce qu'ils avaient dit.

À leurs dix-huit ans, ils avaient tous les deux foiré. Gravement. Souhaitait-il qu'ils aient fait les choses différemment ? Bien sûr que oui. Et même si aucun d'eux n'était irréprochable, aucun n'était plus à blâmer qu'un autre. Il était certain d'une chose : ils avaient tous les deux payé le prix de leur colère, de leur fierté qui les poussait à ne pas admettre leur faute et de leur désir têtu d'être la personne qui entendait « Je m'excuse » en premier. Le prix avait été élevé. Bien trop élevé.

Elle lui avait follement manqué au cours des dix dernières années.

Or, il ne voulait plus qu'elle lui manque.

Sarah ne leva pas les yeux quand il s'approcha.

— Quoi que tu veuilles me dire à propos du carrousel ou d'autre chose, ça ne peut pas attendre ? Je veux être seule.

Calvin n'était pas surpris qu'elle essaie de l'éloigner. Il aurait été surpris qu'elle ne le fasse pas.

Il se plaça à côté du cheval sur lequel elle était assise.

— Tu as besoin de quelqu'un maintenant. Je sais que tu n'as pas l'impression que ça va devenir plus facile, mais je te jure que c'est le cas.

Finalement, elle le regarda, la joue encore appuyée contre la barre, ses yeux bleus embués.

— Quand ? Quand est-ce que ça va s'améliorer ?

Avec quelqu'un d'autre, il aurait pu lui dire le mensonge qu'elle avait besoin d'entendre, mais il ne pouvait plus mentir à Sarah. Plus jamais.

— La vérité, c'est que ça ne disparaîtra jamais complètement.

Un autre sanglot la secoua.

— Ça s'estompera et certains matins, tu te réveilleras et tu pourras te convaincre que tu vas bien.

— Et si...

Il dut s'approcher, il dut presque poser son oreille contre sa bouche pour entendre ses mots bruts.

— Et si je finissais par aller trop bien et par l'oublier ?

La douleur était agrippée à chaque mot.

— Et si j'oubliais déjà la façon dont ses yeux se plissaient quand il riait et la manière dont il me rendait folle en fredonnant « *God Bless America* » tout le temps ?

À chaque mot, la respiration de Sarah devint plus tremblante ; les mots étaient à peine audibles entre ses larmes.

— Ton père t'aime, Sarah, et où que tu sois, crois-moi, il sait à quel point tu l'aimes. Tu n'es pas obligée de le pleurer pour toujours pour le lui prouver. Ou pour te le prouver. Ton père veut baisser les yeux et te voir sourire. Rire. Oublier.

Il était prêt à ce qu'elle lui dise qu'il ne faisait qu'empirer les choses. Il était prêt à ce qu'elle lui dise de partir. La seule chose pour laquelle il n'était pas prêt, c'était à l'entendre murmurer entre ses larmes :

— Pourquoi tu ne me l’as pas dit ?

Incertain de savoir de quoi elle parlait, il lui demanda gentiment :

— Te dire quoi ?

— À quel point tu avais besoin de moi. Quand tes parents sont morts.

Elle n’attendit pas sa réponse.

— Je t’ai quitté. Je sais que je t’ai quitté. Je te jure que je ne savais pas ce que ça faisait, pas avant qu’il meure. Si je l’avais su, j’aurais été là pour toi.

Calvin tendit la main pour essuyer ses larmes, mais il n’arrivait pas à suivre le rythme auquel elles coulaient.

— J’aurais été là pour toi. Je te jure que je serais revenue et que je serais restée avec toi. S’il te plaît, crois-moi.

Elle pleurait plus fort. Sa Sarah qui était si forte ne l’était plus et cela brisait la dernière partie intacte de son cœur qui ne l’avait pas encore été dans le hangar de Loon Lake.

— Je suis tellement désolée pour ce qu’il s’est passé. Pour ce que j’ai fait.

— Je le sais. Et je suis désolé aussi. Je n’étais pas là pour toi non plus. Pas quand tu avais le plus besoin de moi. Laisse-moi être présent, maintenant.

Elle secoua la tête, des larmes tombant des pommettes de Sarah et atterrissant sur la peau de Calvin, la douleur de Sarah le brûlant.

— Je ne veux pas te faire plus de mal, Calvin. Je ne veux plus jamais te faire de mal.

— Viens ici.

Il savait qu’elle avait besoin que quelqu’un la serre dans ses bras. Il savait qu’elle avait besoin qu’il la serre dans ses bras.

— Juste un câlin, je le promets.

Le menton de Calvin était posé sur ses doux cheveux, le visage de Sarah était enfoui dans le creux de son épaule pendant qu’elle pleurait. Le vent prit le bout de l’écharpe de Sarah et l’enroula en même temps autour de Calvin.

CHAPITRE SEIZE

Le lendemain soir, Sarah n'était pas sûre de savoir ce qu'elle faisait en passant la porte de Lakeside Stitch & Knit, mais elle ne pouvait pas supporter l'idée de passer une seconde de plus dans sa chambre avec son ordinateur pour seule compagnie.

— Sarah, tu es venue !

Une douzaine de visages souriants se tournèrent vers elle. Toutes les personnes qui avaient été présentes la semaine précédente étaient là, sauf Rosa.

— Je savais que tu allais revenir, poursuivit Dorothy. Je ne te l'avais pas dit, Helen ?

Helen lui servit un verre de vin.

— Voilà, ma chère.

Soudain, Sarah sut exactement pourquoi elle était venue.

Les bras de Calvin autour d'elle pendant qu'elle pleurait sur le carrousel au Festival de l'automne l'avaient réconfortée et embrouillée plus que jamais. Elle savait au fond d'elle-même qu'il y aurait des rires à la boutique. Non seulement la douceur de la laine, mais la véritable chaleur d'autres femmes qui avaient certainement aimé et perdu l'objet de leur amour, tout comme elle.

— C'est bon de te revoir, dit Christie avant de mettre la main dans son sac et de sortir le châle sur lequel Sarah avait travaillé la semaine précédente.

— J'ai dû l'emmener par mégarde la semaine passée, quand j'ai rangé mes affaires.

— Je ne savais pas que tu travaillais sur un châle.

Denise eut l'air à la fois ravie et un peu blessée que sa fille ne lui ait pas dit qu'elle tricotait quelque chose pendant la semaine.

La grand-mère de Sarah tapota le siège à côté d'elle.

— Viens t'asseoir à côté de moi. Comme avant.

Sarah obéit, prenant une profonde inspiration et essayant de se mettre à l'aise.

— J'étais en train de dire à tout le monde que nous allions sauver le carrousel.

Son cœur eut un ou deux ratés avant de sombrer comme une pierre lourde. Elle n'avait pas eu l'intention de couper sa grand-mère dans son élan avec la mauvaise nouvelle, mais ne pas le lui dire à ce moment-là lui aurait donné l'impression de mentir.

— J'en ai parlé à mes clients et ils ne pensent pas pouvoir l'intégrer au projet.

— Bien sûr qu'ils ne vont pas le sauver.

Olive tapota le genou de Sarah.

— Je n'ai jamais imaginé qu'ils le feraient. On ne peut pas en tirer un centime.

— J'espérais pouvoir vous parler des détails de mon projet ce soir. Enfin, si vous ne les connaissez pas encore.

Elle sentait le regard de Catherine sur elle. Pas furieux. Pas froid. Mais vigilant. Sachant que sa vieille amie travaillait à mi-temps comme assistante de Calvin à la mairie, Sarah choisit ses mots encore plus soigneusement.

— Je travaille avec un constructeur pour bâtir plusieurs belles résidences au bord de l'eau.

Elle connaissait les femmes qui avaient été au club de tricot la semaine précédente. Ce soir-là, il y avait plusieurs visages qu'elle ne reconnaissait pas.

— En plus d'apporter d'autres revenus à la ville et aux commerçants, ils ont aussi l'intention d'ajouter quelques suppléments merveilleux.

— Comme quoi ? demanda une des femmes.

— Une nouvelle rampe de mise à l'eau pour les bateaux.

Voyant que personne n'avait l'air particulièrement enthousiaste à ce propos, elle fut ravie d'avoir autre chose à leur donner.

— Et un nouveau terrain de football : des lumières, des vestiaires, des gradins. Les huit mètres vingt.

La femme eut soudain le sourire.

— C'est fantastique ! Mes deux fils sont dans l'équipe.

Elle se tourna vers la femme à côté d'elle et souligna :

— Tu ne trouves pas que c'est une bonne nouvelle ?

Sarah eut un soupir de. Les femmes commencèrent à parler des chances de l'équipe au championnat de cette année-là. Personne ne piquait de crise. Le terrain de football pourrait représenter un point décisif.

Catherine se pencha sur la table basse.

— Est-ce qu'on peut parler à l'arrière ?

Sarah posa son tricot et prit l'excuse d'aller chercher une autre bouteille de vin avant de suivre Catherine dans l'arrière-boutique.

— J'ai essayé de me taire, mais je ne peux plus.

La voix de l'autre femme était calme, mais déterminée.

— Si tu es en colère à cause de mon projet, je serais ravie de me réunir avec toi demain matin pour en parler.

— Je me fiche de ton projet. Je veux savoir ce que tu fais avec Calvin.

Sarah sentit les couleurs qui lui restaient disparaître de ses joues.

— Je comprends que tu tiens à lui, mais ma relation avec lui est privée.

Catherine croisa les bras sur sa poitrine.

— Je ne sais pas ce qu'il s'est passé entre vous deux la semaine dernière, mais je sais que quelque chose ne va pas. Il n'est pas lui-même.

Catherine pointa du doigt le sternum de Sarah, juste là où la douleur montait.

— Je connais les gens dans ton genre.

— Dans mon genre ?

— J'ai été mariée à quelqu'un comme ça.

— Est-ce que tu me compares à ton « ordure » d'ex-mari ?

Catherine plissa les yeux.

— Tu crois que tu es trop grande, trop importante pour un endroit comme celui-ci, pas vrai ?

— J'ai grandi ici, Catherine, lui rappela Sarah, tout comme elle l'avait appelé à presque tout le monde récemment.

Elle ne s'était pas attendue à cette attaque personnelle.

— Nous étions amies, avant. Pourquoi est-ce que tu es aussi furieuse contre moi ?

— Le fait que tu ne le saches pas en dit long.

— Est-ce que tu es amoureuse de Calvin ? devina Sarah, même si cela ne collait pas vraiment.

Catherine rit, mais sans humour.

— Tu ne crois pas que j’aurais voulu pouvoir tomber amoureuse de lui plutôt que de...

Les commissures de ses lèvres tremblèrent légèrement.

— Je suis désolée, dit Sarah.

Malgré la manière dont Catherine venait de l’attaquer, c’était vrai.

Ses excuses n’intéressaient pas l’autre femme.

— Est-ce que tu sais à quel point les choses ont été dures pour Calvin après le suicide de son père ? Nous étions tous là pour lui, pour garder sa sœur, pour leur apporter de la nourriture, pour nettoyer cette caravane pourrie autant que possible, pour lui apprendre quoi faire quand un enfant tombe malade. Pas toi. La seule personne qui aurait dû être là ne l’était pas.

— J’ai eu tort.

— Si je pouvais me rattraper auprès de lui, je le ferais. Je tiens à lui. Plus que tu l’imagines.

Plus qu’il l’imaginait.

— Si tu tiens à lui à ce point, tu devrais rester, cette fois.

— Ici ?

— Oui, ici.

L’agacement apparut à nouveau sur le visage de l’autre femme.

— Non, dit Sarah en secouant la tête. Je ne pourrais pas rester ici.

Catherine haussa les sourcils.

— Pourquoi pas ?

— Mon travail, mon appartement, tout est en ville.

— Alors, trouve un nouveau travail et vends l’appartement.

— Ce n’est pas si simple.

— Bien sûr que si.

— Pourquoi est-ce que tu ne vois pas que je ne veux pas de faire du mal à qui que ce soit ? J’essaie d’être fidèle à moi-même.

— Tu es une femme qui a eu la chance d’être aimée par un des meilleurs hommes que j’aie jamais connus. Tu es la femme qui va jeter tout ça par la fenêtre pour quelques lumières clignotantes. Tu es une femme qui a trop peur pour donner une chance à l’amour.

Son regard était glacial.

— Quoi que tu te sois dit pendant toutes ces années, c’est ça que tu es.

Sarah sentit à quel point son visage devait être rouge et chaud et elle se couvrit les joues. Elle voulait nier tout ce que Catherine disait. Comment

pourrait-elle le faire ? La vie glamour de son père, la vie à laquelle elle aspirait, n'avait pas vraiment été comme elle l'avait imaginée. Les longues nuits au bureau. Les amis dont elle ne devenait jamais vraiment proche parce qu'elle n'avait pas assez de temps libre pour former des liens forts.

C'étaient ces vérités qui la faisaient lutter contre ce qu'elle ressentait. Comprendre que ses sentiments pour Calvin n'avaient pas disparu, comprendre que sa vie en ville n'était pas aussi épanouissante qu'elle l'avait cru, lui donnait l'impression d'être faible. Comme si elle n'était pas aussi forte que son père. Comme si elle le laissait tomber, comme si elle se laissait tomber elle-même en se permettant de se mettre trop à l'aise là.

Sarah ouvrit la bouche deux fois pour répondre à Catherine, mais les mots ne vinrent pas. Elle ne savait pas quoi dire. Elle ne savait pas quoi ressentir.

Sa mère cria.

* * *

Elles retournèrent dans la partie principale du magasin et trouvèrent Olive par terre dans les bras de sa mère. Sarah fut à peine consciente de tomber à genoux et de poser deux doigts sur le cou de sa grand-mère, trouvant un léger pouls, pendant que Christie appelait les urgences et expliquait que Olive avait commencé à tousser, puis s'était évanouie.

Elle entendit quelqu'un dire :

— Je vous en prie, Seigneur. Pas elle. Pas encore.

En fait, c'était elle qui priait.

Elle ignorait combien de temps s'était écoulé pendant qu'elles étaient agenouillées sur le sol. Chaque seconde était une éternité avant qu'elles n'entendent les sirènes de l'équipe locale d'ambulanciers volontaires. Puis, comme par magie, Calvin apparut avec une autre secouriste volontaire. Ils étaient tous les deux concentrés sur la grand-mère de Sarah, la posant sur le brancard et prenant ses constantes.

Sarah s'agrippa à sa mère tandis qu'elles les regardaient emmener sa grand-mère à l'arrière de l'ambulance. Calvin déclara :

— Olive a besoin de vous, maintenant.

Puis, il les guida également jusqu'à l'arrière du véhicule.

Il n'y avait pas beaucoup de place, mais Sarah n'avait jamais été aussi heureuse d'être serrée dans un petit espace. Elle tint une des mains de sa grand-mère et sa mère tenait l'autre.

D'une voix calme, mais pas tout à fait détachée, Calvin leur demanda les détails qu'elles avaient sur la santé d'Olive.

Sarah regarda sa mère, vit qu'elle ne pouvait pas parler à cause des larmes qui coulaient sur ses joues les unes après les autres.

— Elle tousse beaucoup, dernièrement. Je l'ai envoyée chez le docteur Morris. Elle a dit qu'il lui avait demandé de se reposer.

Elle luttait contre ses propres larmes.

— J'aurais dû y aller et lui parler moi-même.

La main de Calvin était chaude sur son épaule.

— Certaines choses nous échappent parfois, même aux bons médecins comme le docteur Morris.

— Syracuse General n'est pas un grand hôpital, mais il est très bon. Les médecins qui y travaillent ont été formés dans les meilleures écoles.

Olive récupérait de l'oxygène grâce au masque qu'ils avaient mis sur sa bouche et sur son nez. Quand s'était-elle assise avec sa grand-mère pour la dernière fois. Et avec sa mère ? Juste pour parler, manger ou tricoter ensemble sans s'occuper de son « importante » carrière ? Elle s'apercevait qu'elle s'était cachée d'elles, de peur qu'elles ne regardent trop profondément dans son âme et qu'elles ne voient tout ce qui n'allait pas chez elle.

Il n'aurait pas dû falloir que sa grand-mère s'écroule pour qu'elles se rapprochent. Sarah était désolée, tellement désolée de ne pas avoir été plus présente. Si la dernière conversation eue avec elle était celle du carrousel, elle ne se le pardonnerait jamais. Sarah avait été impatiente de partir, d'envoyer des e-mails, de convaincre Calvin qu'elle avait raison sur tous les sujets à propos desquels elle voulait avoir raison.

* * *

Calvin resta avec elle pendant que les médecins auscultaient Olive. Denise n'avait toujours pas dit un mot, mais elle prit la tasse de café qu'il lui tendit. Quand Sarah secoua la tête, il lui donna de l'eau et l'observa pour s'assurer qu'elle la buvait.

La souffrance et la peur de Denise étaient écrites sur son visage, dans l'affalement de ses épaules, dans les cernes sous ses yeux. Sarah souffrait visiblement aussi, mais elle s'était assigné un rôle : garder le contrôle.

Il voulait l'emmener à l'écart et lui dire qu'il garderait le contrôle pour elle.

Il ne pouvait pas retirer le fardeau des épaules de Sarah : il avait été à sa place, il savait à quel point il était lourd. Il pouvait au moins lui apporter de la nourriture, il pouvait s'asseoir avec elle, il pouvait veiller sur elle.

Et il pouvait prier avec elle pour qu'Olive survive.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DIX-SEPT

Un médecin vint dans la salle d'attente.

— La famille d'Olive Hewitt ?

Sarah demanda « Que s'est-il passé ? » au moment même où Denise voulut savoir : « Est-ce que ma mère va s'en sortir ? »

Le médecin s'assit avec elles sur les chaises rembourrées bleues.

— Olive s'est évanouie parce que ses poumons étaient presque complètement pleins. D'après notre première série de radiographies et de tests, on dirait qu'elle a une légère pneumonie depuis des semaines. Bien souvent, ce genre d'infections peut prendre quelque temps avant de se déclarer et de causer de gros problèmes. Nous attendons les résultats de quelques tests de plus pour voir comment ses organes ont tenu le coup.

— Ses organes ?

Sarah fut doublement horrifiée.

— Je croyais que vous aviez dit que le problème venait de ses poumons.

— C'est une précaution pour nous assurer que le manque d'oxygène n'a pas engendré plus de dégâts. C'est une femme très forte qui est devant nous. Elle a aspiré de l'oxygène par une trompe très fine. La plupart des gens qui n'ont que la moitié de son âge se seraient écroulés bien plus tôt qu'elle. Nous allons la garder sous sédatif et sous oxygène pour la nuit, pour donner à son corps l'occasion de se reposer pendant qu'il ingère la première série d'antibiotiques. D'après ce que vous savez, est-ce qu'elle est allergique à quelque chose ?

Sarah interrogea sa mère du regard.

— Je ne sais pas, dit Denise d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

Sa voix trembla lorsqu'elle ajouta :

— Elle n'a jamais été malade. Pas avant récemment.

Les larmes coulèrent à nouveau.

— Je pensais qu'elle avait un rhume. Elle m'a dit que c'était un rhume.

Le médecin prit un Kleenex dans la boîte située sur la petite table et le tendit à Denise avant de se lever.

— Nous allons la garder dans l'unité des soins intensifs jusqu'à ce que nous contrôlions davantage la situation. Vous pouvez rester avec elle aussi longtemps que vous le désirez.

* * *

Pendant les heures qu'Olive passa à se réveiller et à se rendormir dans le lit d'hôpital qui donnait l'impression qu'elle était toute petite, elle entendit de nombreuses voix : celle de Denise, de Sarah, du médecin, de l'infirmière, une voix d'homme qu'elle reconnaissait, mais qu'elle ne parvenait pas à identifier. Elle essaya à plusieurs reprises de remonter à la surface, de se réveiller complètement, mais ses poumons semblaient lourds, comme si elle essayait de respirer avec un poids de quarante-cinq kilogrammes sur la poitrine. Ses paupières étaient aussi lourdes que ses membres.

Lentement, elle commença à perdre la notion d'où elle se trouvait, puis quelque chose de froid envahit ses veines et il fut plus facile de se laisser aller dans les recoins de son esprit.

Dans ses souvenirs.

Soixante-dix ans disparurent, effaçant tout sauf Carlos.

* * *

1941...

Une semaine s'était écoulée depuis leur petit voyage dans le train de marchandises : sept jours, cent soixante-huit heures, dix mille quatre-vingts secondes.

Trop longtemps.

Ce n'était pas juste le baiser qu'Olive n'avait pas été assez courageuse pour donner à Carlos qui pesait sur chacune de ces secondes.

Elle n'était pas du tout aussi courageuse qu'elle l'avait toujours pensé.

Elle devait trouver un moyen de le revoir. D'être à nouveau seule avec lui.

Et d'être enfin courageuse.

Mais après une semaine entière à ne pas trouver de moyen d'être avec lui, elle sut que leurs moments volés étaient précieux.

Chaque vendredi soir d'automne, sa famille allait au match de football du lycée. Ayant été une star quand il était plus jeune, son père serait là avec l'équipe, sur le terrain, aidant les coachs, soutenant les joueurs, pendant que ses sœurs, sa mère et elle profitaient de la soirée sous d'épaisses couvertures avec des tasses de chocolat chaud pour les réchauffer.

Ce vendredi soir, elle se surprit à regarder en direction des gradins et vit Carlos sur le bord du terrain, près des arbres, qui la regardait aussi.

— Je crois que je viens d'avoir mes règles. Je dois rentrer à la maison.

— Peut-être que ta sœur devrait y aller aussi, répondit sa mère.

Voyant que sa mère était encore à moitié concentrée sur le match, Olive suggéra :

— Je peux rentrer à la maison à vélo ; c'est la pleine lune ce soir.

Son cœur battait la chamade d'impatience. Elle roulait à vélo dans l'air frais du soir. Il était appuyé contre le carrousel.

Pendant un moment, elle eut le sentiment d'être une petite fille. Elle laissa tomber son vélo sur l'herbe. Lorsqu'elle traversa la pelouse et qu'elle sentit ses yeux sur elle, des yeux bleu foncé remplis du même désir qu'elle ressentait, Olive eut son premier véritable accès de pouvoir féminin. Et de plaisir.

Elle posa ses mains sur le flanc d'un des chevaux et monta sur la plateforme. Faisant glisser ses doigts sur les bêtes peintes, elle se dirigea lentement vers le traîneau pour deux personnes tiré par deux chevaux et elle s'assit.

Son cœur accéléra lorsqu'il monta sur le carrousel. Elle était effrayée par la force de ses sentiments, les étranges sensations qui avaient pris le contrôle de son corps, depuis le moment où elle avait posé les yeux sur lui pour la première fois.

Carlos s'agenouilla devant elle, ignorant le siège vide à ses côtés.

— Jolie Olive.

Elle prit son visage entre ses mains, les lignes dures de sa mâchoire ferme contre la chair de ses paumes, la fine barbe sombre sur son menton rêche contre sa peau.

Alors même que les feux d'artifice indiquant la mi-temps sur le terrain de football explosaient dans le ciel, elle posa ses lèvres sur les siennes... Et

elle sut qu'elle serait à lui pour toujours.

Rien ni personne ne les séparerait.

Pas sans la détruire, elle aussi.

* * *

Aujourd'hui...

Elle n'avait pas arrêté de penser au fait que les aiguilles et le fil avaient semblé à leur place dans les mains de Sarah ce soir-là, au club de tricot.

Et puis, il y avait Calvin. Denise le connaissait depuis toujours, elle savait qu'il avait été un bon garçon et elle savait qu'il s'était transformé en un homme merveilleux,

Au cours des dernières heures, Denise l'avait regardé observer sa fille et elle avait vu ce que Sarah n'avait pas osé lui dire. *L'amour entre eux n'avait jamais disparu.*

Calvin aimait sa fille avec une telle dévotion, une telle pureté, que cela coupait le souffle à Denise. Est-ce que Sarah le savait ? Est-ce que Calvin le savait ? Et si c'était le cas, est-ce que cela avait de l'importance ? Cela changerait-il quoi que ce soit pour sa charmante fille ?

Même enfant, Denise avait été émerveillée par le fait que Sarah était vraiment à moitié à elle. Pas lorsqu'elle était petite et qu'elles faisaient des gâteaux ensemble ou qu'elles jouaient avec de la laine ou du tissu ou qu'elles faisaient des châteaux de sable sur la plage. Plus tard, quand Sarah se pliait en quatre pour grandir trop vite. Quand la seule chose qui comptait était ce que son père pensait. Quand son seul but était de partir de Summer Lake.

Denise avait adoré son mari, même si elle ne l'avait pas toujours compris. Aujourd'hui, elle avait peur que ces choses qu'elle n'avait pas comprises n'aient été qu'amplifiées à sa mort : la pression qu'il avait toujours mise sur les épaules de son seul enfant, la manière dont il n'avait pas cessé de dire à leur fille qu'elle devait être meilleure, plus grande, plus forte.

Denise avait peur que James Bartow ne se dresse encore plus au-dessus de Sarah depuis sa tombe qu'en chair et en os.

Elle avait peur que, tout comme elle n'avait jamais su comment être le genre de mère dont sa fille avait vraiment eu besoin quand elle avait été

enfant, elle ne sache pas non plus comment l'aider à l'âge adulte.

Elle craignait que le retour de Sarah à Summer Lake ne fasse que renforcer les démons qui dévoraient le cœur et l'âme de sa fille.

Plus que tout, elle craignait que cette fois, si Sarah repartait en ville, elle ne revienne plus.

Tant de questions, tant d'inquiétudes. Trop pour cette chambre d'hôpital pleine de machines qui bipaient et de lumières vives.

Elle s'agrippa à cette image de Sarah avec le châle bleu à peine commencé sur les genoux... à la beauté de cette image. Comme si sa fille était enfin revenue à la maison qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

— Merci d'être là avec nous, Calvin. Tu devrais rentrer et dormir un peu. Toi aussi, Sarah.

Sa fille se montra têtue.

Même quand quelque chose d'aussi beau que le véritable amour la regardait droit dans les yeux.

— Je reste. Avec toi. Avec Mamie.

— Depuis le jour où ta grand-mère a ouvert Lakeside Stitch & Knit, sa boutique a été ouverte du lundi au samedi. Les portes n'ont pas été fermées une seule fois en cinquante-cinq ans. Nous n'allons pas commencer maintenant. Elle compte sur nous. Le docteur et les infirmières m'ont déjà dit que je pouvais rester ici avec elle aussi longtemps que nécessaire.

Denise désigna le canapé-lit qui avait été fourni avec un oreiller et des couvertures.

— Tu dois dormir un peu pendant ce qui reste de la nuit pour pouvoir gérer le magasin.

Sarah haussa les sourcils de surprise. Denise retint sa respiration en attendant de voir si elle la mettrait au défi.

Elle s'efforça de cacher son soulagement quand Sarah hocha la tête.

— Je ferai tout ce dont tu as besoin. Tout, Maman. Tu le sais, pas vrai ?

— Bien sûr que oui, dit Denise d'un ton plus doux.

Elle lâcha la main de sa mère assez longtemps pour serrer sa fille dans ses bras.

Quand Denise se tourna vers Calvin pour l'étreindre, il lui murmura à l'oreille :

— Je vais prendre soin d'elle.

— Je le sais.

Sarah le laisserait-elle faire ?

* * *

Calvin reconduisit Sarah à Summer Lake dans la voiture que son ambulancier en chef avait laissée pour lui. À l'arrêt devant la maison de sa mère, les jambes de Sarah refusèrent d'avancer.

— Ne t'inquiète pas, il est hors de question que tu retournes dans cette grande maison toute seule.

Il fit le tour de la voiture et ouvrit sa portière. Il lui prit la main :

— Nous allons préparer ton sac et ensuite, tu vas venir avec moi. Chez moi.

Quelque part dans le fond de son esprit, elle savait que ce n'était pas une bonne idée, qu'elle devrait être assez forte pour dormir dans la maison vide de sa mère. Tant pis. C'était la raison pour laquelle elle jeta quelques vêtements dans un grand sac à bandoulière avec sa brosse à dents avant de monter dans sa voiture.

Calvin se gara derrière sa maison et elle sortit pour se rendre sur sa terrasse avec vue sur le lac.

Elle ne l'entendit pas venir derrière elle :

— Celui-là ressemble à un éléphant.

Le cerveau de Sarah essaya de redémarrer, mais on aurait dit un moteur sans essence. La clé s'était tournée, mais il n'avait fait que crépiter avant de s'éteindre à nouveau. Sa main glissa sur la sienne ; elle enroula ses doigts autour des siens et s'y agrippa comme si sa vie en dépendait.

— Celui à droite ressemble à un chevalier sans tête.

Elle comprit enfin qu'il regardait le ciel, les nuages illuminés par la lune. Elle n'arrivait pas à y croire quand sa bouche s'étira presque en un petit sourire. C'était un jeu auquel ils avaient joué dans leur enfance, allongés au bout du quai, regardant les nuages changer de forme.

Le cœur et la tête de Sarah étaient ravis d'avoir l'occasion de se concentrer sur quelque chose qui ne lui faisait pas de mal. Elle retrouva enfin sa voix.

— Celui-là, c'est une sorcière sur un balai.

Calvin s'approcha et désigna le ciel.

— Et elle est pourchassée par trois petites sorcières.

C'était peut-être parce qu'elle n'avait pas à essayer de s'endormir dans la grande maison trop silencieuse de sa mère. C'était peut-être le soulagement de voir que Calvin était toujours là quand elle avait besoin de lui. Ou c'était peut-être simplement le fait qu'il trouvait toujours un moyen de la faire sourire. Alors que les nuages s'écartaient dans le ciel et cachaient la lune, le cœur de Sarah se fendit pour la deuxième fois en quelques jours.

Les bras de Calvin s'enroulaient autour d'elle, la tenant fermement, elle pleura pour sa grand-mère et pour sa mère. Elle pleura pour elle-même. Pour tout ce qu'elle ne comprenait pas.

Et pour tout ce qu'elle voulait, mais qu'elle ne s'était jamais laissé avoir.

Quand ses larmes séchèrent, Calvin la ramena en haut de la terrasse et dans la maison. Elle remarqua à peine Dorothy se lever du canapé pour dire :

— Comment va-t-elle ?

Elle entendit à peine la réponse de Calvin. Et ensuite, il l'emmena dans sa chambre et l'aida à passer son pull-over par-dessus sa tête. Il lui retira ses chaussures, son jean et l'installa dans un grand lit.

Il était en train de tirer les couvertures sur elle en murmurant, « Bonne nuit, chérie », quand la panique s'installa en elle.

— S'il te plaît, dit-elle.

Elle ne pouvait pas être seule. Pas maintenant. Plus maintenant. Elle était tellement fatiguée d'avoir froid. Tellement fatiguée de se sentir vide.

— S'il te plaît, ne pars pas.

Ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes avant qu'elle n'entende sa réponse, mais elle était encore éveillée quand le lit s'affaissa. Elle soupira de soulagement, se laissant enfin tomber complètement dans l'obscurité bénie alors même que le corps de Calvin trouvait le sien et qu'il l'attirait contre son torse.

Pour la première fois depuis longtemps, elle n'était pas seule.

CHAPITRE DIX-HUIT

Sarah se réveilla. Les premiers légers rayons de lumière commençaient à illuminer le ciel derrière la fenêtre de la chambre. Elle n'avait pas dormi très longtemps, mais son sommeil avait été de qualité, en sécurité dans les bras de Calvin.

Il l'attira contre lui, son bras fermement enroulé autour de sa taille, sa main autour de sa cage thoracique. Retenant sa respiration, elle écouta la sienne. Elle était régulière et elle supposa qu'il dormait encore, que le fait qu'il tende le bras vers elle était complètement inconscient.

Une semaine auparavant, elle se serait levée du lit en quelques secondes, se serait habillée et serait montée dans sa barque, traversant le lac aussi vite que ses bras le permettaient pour s'assurer de mettre de la distance entre eux. Mais la nuit dernière, il avait été là pour elle comme personne. Il avait été là pour sa mère aussi, prenant soin d'elles dans l'ambulance et à l'hôpital.

Quelque part entre ce moment-là et le présent, entre le moment où il s'était précipité dans la boutique avec l'équipe de secouristes et celui où il avait montré du doigt les nuages sur sa terrasse, entre le moment où elle lui avait confiance pour la déshabiller, la mettre au lit et celui où elle avait dormi toute la nuit dans la sécurité de ses bras, elle avait réalisé une nouvelle vérité. Peu importe ce qu'il se passait dans le monde réel, que les appartements soient construits ou pas, qu'ils vivent dans des villes ou des petits villages, elle pourrait toujours compter sur lui.

Ils avaient toujours été ensemble comme amis et compagnons de jeu, presque depuis la naissance. Il avait été le garçon de sixième qui l'avait emmenée au bureau chercher de la glace quand ils jouaient au kickball et que le ballon la frappait dans le nez. Il avait été l'adolescent qui l'avait invitée à danser en quatrième pendant leur première vraie fête après l'école, quand elle avait été seule dans un coin. C'était lui qui l'avait éloignée de l'hélice quand elle était tombée d'un hors-bord en seconde, la laissant s'agripper à lui bien après qu'elle avait cessé de trembler. Et il avait été la

première personne avec qui elle avait couché à dix-sept ans, la nuit où elle l'avait attiré à l'arrière de sa vieille voiture usée ; ils avaient perdu leur virginité ensemble.

Tandis que l'ampleur de ses réalisations la réveillait de plus en plus, elle sentit que la respiration de Calvin n'était plus régulière et qu'il y avait une légère tension dans le bras enroulé autour d'elle.

La nuit précédente avait été réconfortante, sans la moindre trace de sexualité entre eux. Mais ce matin-là, avec ses muscles chauds et durs contre sa peau, elle eut une autre révélation.

Elle le désirait. Comme elle l'avait toujours désiré.

Comme elle le désirerait toujours.

Et même si la voix du sens commun criait dans sa tête, essayant de l'obliger à écouter, de l'arrêter avant que les choses n'aillent plus loin, quelque chose de plus fort fit taire cette voix et fit bouger sa main sur celle de Calvin pour entrelacer ses doigts aux siens.

Elle mit lentement la main de Calvin sur son propre ventre, sa cage thoracique, le souffle coupé quand elle la fit passer entre ses seins, ne s'arrêtant pas avant que ses doigts ne soient contre sa bouche. Elle déposa un baiser sur ses doigts, les petits poils de ses jointures effleurant ses lèvres. Elle déposa un autre baiser, puis un autre.

Contre ses hanches, elle sentit la preuve croissante de l'excitation de Calvin. Ce fut par pur instinct qu'elle se rapprocha de lui. Le grognement sourd de Calvin s'éleva derrière elle et le son, combiné aux plaisirs incroyablement sensuels d'être enfin si proche de lui à nouveau fit fourmiller sa peau de conscience.

Et d'un désir sans complexe.

C'était la chose la plus naturelle du monde que de se retourner pour enrouler ses bras autour de son cou et de poser sa bouche sur la sienne. Sans rompre leur baiser, une seconde plus tard, le poids de Calvin était complètement sur elle, l'enfonçant dans le lit. Sa langue trouva la sienne et un léger gémissement de plaisir sortit de la poitrine de Sarah et monta dans sa gorge jusqu'à sortir par sa bouche. Ses jambes s'écartèrent pour qu'il puisse se serrer plus fort contre elle.

Elle n'avait jamais couché avec quelqu'un comme Calvin, elle n'avait jamais voulu passer ses mains et sa bouche partout en même temps. Mais elle savait déjà qu'il ne relâcherait pas ses lèvres, il faisait d'elle une

prisonnière volontaire avec les siennes. Elle voulait aller vite, mais elle s'obligea à bouger lentement, passant ses mains le long de son cou, sur ses larges épaules, puis le long de son dos.

Son désir était renforcé par le fait qu'elle se souvienne que le sexe avait été si bon entre eux il y avait de cela si longtemps. Renforcé par la certitude que le sexe serait encore meilleur, tellement meilleur, après se l'être refusé autant.

Elle ne voulait pas qu'il y ait quoi que ce soit entre eux, pas même le fin coton du T-shirt de Calvin ou du sien. Quand elle trouva le bord de celui de Calvin, elle l'empoigna et le souleva, laissant le bout de ses doigts et ses ongles effleurer sa peau. Les muscles de Calvin ondulèrent sous ses mains et elle le sentit prendre une profonde inspiration quand il se souleva suffisamment pour qu'elle puisse lui retirer complètement son T-shirt.

Il y avait assez de lumière dans la pièce à présent pour qu'elle le voie, pour qu'elle observe son incroyable beauté.

Il était parfait : ses muscles ondulés, sa peau bronzée qui lui donnaient tellement envie de l'embrasser. Et quand elle leva à nouveau les yeux vers son visage avec émerveillement à l'idée d'être enfin là avec lui, elle vit le même émerveillement dans ses yeux. C'est ce qui se mélangea au désir.

— À toi, maintenant, dit-il.

Mais elle ne pouvait pas donner de sens aux mots. Ses doigts effleurèrent son ventre et il souleva lentement son T-shirt sur sa peau sensible. Ses doigts s'accrochèrent à la courbe de ses seins couverts de dentelle, la faisant trembler de désir.

Il prit le temps de la regarder, ses yeux sombres et chaleureux brûlant un chemin torride le long de sa peau qui la fit trembler. Il l'avait déjà vue sans vêtements. Dix ans s'étaient écoulés depuis. Elle n'était plus une adolescente, lui non plus.

Sarah sentit sa bouche sur la courbe supérieure de son sein, puis de l'autre. Ce n'étaient que des baisers au début, jusqu'à ce que sa langue commence à lécher sa peau, plongeant dans un des bonnets de son soutien-gorge.

Les souvenirs de Sarah en train de faire l'amour avec Calvin avaient été si doux, si bons. En réalité, le sexe n'avait jamais été ainsi entre eux. Ils avaient été adolescents à l'époque, effleurant à peine l'âge adulte. Ils n'avaient pas eu d'expérience. Ils n'avaient pas compris ce qu'une telle

intimité signifiait. Ils n'avaient pas compris que cela pouvait laisser une marque profonde en eux pour toujours. Sur leurs corps, et dans leurs cœurs.

Elle se cambra contre lui, souhaitant désespérément en avoir davantage. Il grogna face à son plaisir évident avant de déplacer sa bouche vers son autre sein. Elle se transformait en plaisir liquide. Elle ne se souvenait plus d'une seule raison pour laquelle elle s'était refusé cet homme.

— *Ma belle*, dit-elle lorsqu'il s'écarta pour la regarder.

Elle cria non seulement à cause des délicieuses sensations physiques, mais aussi à cause de son regard, de l'émotion qu'il n'essayait plus de lui cacher.

Et du fait qu'être ensemble semblait tellement parfait.

Son soutien-gorge disparut un moment plus tard, les grandes mains de Calvin agrippant sa chair pour qu'il puisse déposer des baisers sur les deux seins en même temps. La tête de Sarah tomba en arrière contre les oreillers ; elle essayait de tout intégrer : un plaisir si profond qu'elle pensait qu'elle allait éclater. Alors même qu'elle pensait qu'elle avait trouvé un moyen d'y faire face, il s'écarta de ses seins, sa bouche dessinant un chemin le long de sa cage thoracique. L'impatience la submergea, augmentant son excitation tandis que les doigts de Calvin se glissaient sur les côtés de sa culotte et qu'il la retirait.

— Tu es tellement belle, dit-il contre son ventre entre deux baisers.

Puis ses doigts se déplacèrent sur elle, le long de la peau chaude et humide entre ses cuisses.

— Plus belle que jamais.

Elle leva les hanches contre sa main, le suppliant silencieusement pour qu'il lui en donne davantage. Il avait dû entendre sa prière silencieuse. Une seconde plus tard, sa bouche était là, entre ses jambes. Elle cria tandis qu'elle atteignait un sommet et qu'elle retombait sous les lèvres et la langue de Calvin.

C'était trop, tellement plus que tout ce qu'elle avait ressenti avec qui que ce soit d'autre. Elle ne se souvenait de rien ni personne qui soit venu avant Calvin et elle ne pensait à personne qui pourrait venir après.

Son orgasme prit le contrôle d'elle, prit le contrôle de tout ce qui était venu auparavant, de tout ce qui pourrait venir ensuite. Il lui fit oublier tout ce qu'elle avait besoin d'oublier... et se souvenir de tout ce dont elle avait eu peur de se souvenir. Le glissement humide de la langue de Calvin sur

elle, en elle. La force de ses mains lorsqu'il la prit par les hanches, lorsqu'il la tint là où il avait besoin qu'elle soit, où il avait besoin qu'il soit. La chaleur qu'ils avaient créée, si forte qu'elle aurait juré qu'elle allait prendre feu là, qu'elle ne serait rien de plus que de la fumée et des cendres sous peu et que c'était exactement ce qu'elle voulait. Elle ne voulait rien de plus, elle ne pouvait pas désirer autre chose que Calvin, que la manière dont ils étaient là à cet instant où plus rien n'était interdit et où il n'y avait plus de secrets entre eux quand ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

Il lui fallut plusieurs longs moments, des moments où elle flotta avant de refaire surface après le plaisir choquant. Elle ne s'était jamais sentie aussi douce, aussi féminine, aussi bien que lorsqu'il déplaça sa bouche vers ses cuisses, retirant les couvertures pour pouvoir déposer des baisers sur ses genoux, ses tibias, ses chevilles et ses pieds.

Elle n'avait ressenti autant d'amour qu'avec Calvin.

C'était à son tour de lui montrer avec son corps, avec sa bouche, avec ses mains, toutes les choses qu'elle ignorait pouvoir lui dire à haute voix un jour.

* * *

À califourchon sur ses hanches, baissant les yeux vers lui avec une satisfaction profonde, Sarah était douce, nue et tellement belle que Calvin pouvait à peine respirer. Il pouvait à peine croire qu'elle était enfin dans son lit avec lui.

Il n'avait pas été un saint au cours des dix dernières années, mais être avec Sarah lui montrait de manière douloureusement claire qu'elle n'était pas seulement la première personne avec qui il avait couché.

Elle était la seule qui avait eu de l'importance pour lui.

Toute la semaine depuis qu'il l'avait vue devant la boutique de tricot, il s'était promis de garder ses distances. Il ne l'aurait pas fait si elle n'avait pas été aussi importante.

Mais même s'il ne pouvait pas fuir le fait qu'ils allaient devoir prendre un moment pour réfléchir à tout cela sous peu—dans trop peu de temps—il refusait de lui tourner le dos désormais. Sa Sarah était si douce et délicate et elle se donnait à lui aussi ouvertement. Il n'avait jamais voulu cesser de

l'aimer. Il pourrait écouter le bruit de son orgasme sous sa bouche, ses mains, encore et encore pendant un siècle et ne jamais s'en lasser.

— Je ne sais pas par où commencer, dit-elle, presque comme si elle se parlait à elle-même.

— N'importe où, chérie.

Elle se pencha au-dessus de lui, ses cheveux soyeux recouvrant son torse et ses épaules. La bouche de Sarah glissait sur la peau de ses bras jusqu'à ses mains, savourant chaque doigt séparément avant de retourner sur son épaule et son cou.

Il ne put s'empêcher de lui voler un baiser, de capturer ses lèvres et d'emmêler sa langue avec la sienne. Elle avait tellement bon goût. Absolument partout.

Elle continua son assaut sensuel le long de son torse et sur ses abdominaux. Il tendit les muscles de son ventre, s'efforçant de garder le contrôle. Finalement, elle retira la dernière barrière entre eux et le caleçon de Calvin se joignit au reste de leurs vêtements par terre. La bouche de Sarah déposa un doux baiser sur son érection qui fut presque suffisant pour qu'il perde la tête. Rien qu'avec l'effleurement de son baiser.

Cela le tua de devoir s'écarter d'elle une seule seconde pour sortir un préservatif de sa table de chevet. Pendant tout ce temps, elle déposa des baisers sur son visage, son cou, ses épaules et son torse. En grognant, il déchira le paquet et enfila le préservatif.

Puis, elle enroula ses jambes autour de sa taille et le guida en elle. C'était tellement doux et parfait. Tout ce dont il n'avait pas voulu se permettre de rêver, mais qu'il n'avait jamais pu oublier, peu importe à quel point il essayait : l'entendre haleter de plaisir jusqu'à ce qu'il soit enfin là où était sa place.

Enfin avec Sarah de nouveau. La tenant enfin dans ses bras. Sentant enfin le bonheur pur que personne d'autre ne lui faisait jamais ressentir. Pouvant enfin céder aux profondes émotions qui n'avaient jamais disparu, qui n'avaient fait que s'intensifier chaque minute, chaque jour, chaque année durant lesquelles elle lui avait manqué. Chaque seconde, il avait souhaité qu'elle revienne. Il avait prié pour que tous ses rêves secrets se réalisent.

— *Je t'aime.*

Avant que l'un d'eux ne puisse réagir aux mots qu'il n'avait pas voulu prononcer, mais qu'il n'avait pas pu garder en lui, la nature prit le dessus, leurs langues glissèrent l'une sur l'autre tandis que leurs hanches dansaient de la même façon.

Il avait rêvé de ce moment une centaine de fois. Un millier de fois. Mais être avec elle maintenant qu'ils étaient adultes était tellement mieux que lorsqu'ils avaient été plus jeunes.

Tout ce qu'il savait, tout ce qui comptait, c'était qu'elle était enfin à lui de nouveau.

Ils connaissaient si bien le corps de l'autre, et pourtant, il y avait une telle innocence. Tout était si frais, si nouveau. Si souvent, il s'était réveillé au milieu de la nuit, rêvant qu'il passait sa main sur la peau douce de Sarah, sur ses belles courbes, suivant les lignes et les rondeurs de son corps, essayant d'aller lentement pour pouvoir la savourer, essayant de mémoriser chaque centimètre d'elle avant qu'elle ne se réveille, avant qu'il ne perde son emprise sur elle à nouveau.

Et maintenant qu'elle était réelle, maintenant qu'elle était plus qu'un rêve, maintenant qu'elle était chaude et douce sous lui, contre lui, maintenant qu'elle le suppliait de prendre, de donner, qu'elle lui en demandait *plus, plus, plus*, il pouvait à peine croire qu'il avait faire quoi que ce soit d'assez bon pour le mériter. Pour mériter une chance de plus avec elle. Pour mériter cette chance de bien faire, cette fois. Pour laisser l'essoufflement, l'imprudence et la bravoure prendre le contrôle. Pour tout lui donner.

Tout.

Avec sa bouche, ses mains, son corps bougeant sur celui de Sarah, en elle, avec ses bras et ses jambes autour de lui tandis qu'ils emmêlaient ses draps, tandis que leurs peaux se couvraient de sueur, il dédia tout ce qu'il avait à l'amour qu'il ressentait pour elle. Pour lui montrer qu'il ne cesserait jamais de l'aimer. Qu'il ne le pourrait jamais.

Puis, elle dit, « S'il te plaît, Calvin, j'ai tellement besoin de toi » dans un accès de besoin, de désir inévitable et il fut perdu. Son corps se joignit à celui de Sarah dans une explosion de plaisir.

Son orgasme traversa chaque veine, chaque cellule, chaque partie de son cœur. Il savait qu'il en était de même pour elle. Il pouvait sentir la

puissance de son orgasme, elle le tenait comme si elle ne voulait jamais le laisser partir.

Ils étaient encore haletants quand il roula sur le matelas, attirant le corps doux et humide de Sarah contre le sien. Les paupières de celle-ci étaient lourdes et il voyait bien d'après sa respiration et ses muscles détendus qu'elle dormait déjà quand sa tête se posa sur l'épaule de Calvin.

Le soleil s'était presque complètement levé et il était temps de préparer sa sœur pour aller à l'école. D'abord, il volerait soixante secondes de plus avec Sarah.

Il prierait silencieusement pour avoir soixante ans de plus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE DIX-NEUF

Je t'aime.

Ce furent les premiers mots que Sarah entendit dans son esprit quand elle se réveilla, dans le lit de Calvin. Trois mots qu'elle n'avait jamais imaginé qu'il dirait à nouveau... Mais qu'elle avait encore secrètement désiré. Chaque seconde des dix dernières années, si elle était enfin complètement honnête avec elle-même.

Sa déclaration l'avait choquée, même si elle ne l'avait pas été par leurs ébats amoureux explosifs. Comment aurait-elle pu l'être, quand faire l'amour avec lui et être aussi proche de lui de nouveau avait été inévitable.

Ce qui avait rendu le fait d'être avec lui aussi incroyable, la véritable raison pour laquelle chaque baiser et chaque contact lui avait coupé le souffle, c'était leur connexion. Même être séparés pendant dix ans n'avait pas brisé le courant émotionnel puissant qui était toujours passé entre eux.

Malheureusement, reconnaître cette force stable dans le lien qui les unissait ne l'aidait pas à donner du sens aux choses. Cela ne signifiait pas que les choses pourraient fonctionner entre eux au-delà d'un beau lever de soleil.

Être avec Calvin signifiait être une partie stable de la vie de sa sœur.

Être avec Calvin signifiait faire partie de Summer Lake de manière permanente.

Être avec Calvin signifiait laisser le succès échapper et abandonner tous ses rêves de quelque chose de plus grand, des rêves que son père avait encouragés.

Tout cela la terrifiait.

Elle était complètement réveillée et elle devait téléphoner à l'hôpital pour avoir des nouvelles de sa grand-mère et de sa mère. Elle trouva un peignoir derrière sa porte et l'enfila.

Elle n'avait pas été timide quand ils avaient fait l'amour. Une fois dans la cuisine, ce fut ce qu'elle ressentit.

— Bonjour.

Il leva les yeux de la cuisinière en souriant alors qu'il retournait des pancakes. Jordan était assise au bar du petit-déjeuner où elle lisait un livre :

— Salut, Sarah.

Être reçue aussi nonchalamment par la jeune fille lui fit un petit choc. Jordan était-elle habituée à ce que des femmes passent la nuit avec son frère ? La jalousie monta en Sarah comme un mustang déterminé à s'échapper de son enclos, même si elle savait qu'il ne ferait jamais défiler des femmes devant sa sœur. La sœur pour laquelle il avait tout abandonné.

— Ta grand-mère va très bien.

Sa voix était chaleureuse et ses yeux l'étaient davantage en observant son peignoir sur la peau nue de Sarah.

— J'ai parlé avec ta mère il y a peu et elle a dit qu'Olive était réveillée et qu'elle réclamait ses aiguilles à tricoter.

Le soulagement envahit Sarah.

— J'aimerais pouvoir retourner la voir à l'hôpital immédiatement, mais j'ai promis de gérer la boutique aujourd'hui.

— J'aimerais aller la voir avec toi ce soir, si ça ne te dérange pas.

Sarah voulait se jeter sur lui et l'embrasser sur tout le visage. Il lui avait déjà tant donné. Trop donné. Plus qu'elle ne pouvait s'y attendre.

Et elle était effrayée. Tellement effrayée.

— Est-ce que je peux venir aussi ?

Jordan mit une autre grosse bouchée de pancakes dans sa bouche avant d'ajouter :

— J'aime beaucoup Olive. Parfois, elle vient voir notre classe pour nous lire des livres.

— Bien sûr que vous pouvez venir. Tous les deux.

Se sentant encore terriblement mal à l'aise dans leur cuisine familiale et confortable, comme si elle était la seule pièce qui n'allait pas dans un puzzle déjà complet, elle commença à sortir de la pièce.

— Si ça ne te dérange pas, Calvin, je vais prendre une douche rapide et ensuite, je vous laisserai tranquille.

Mais il faisait déjà glisser une assiette de pancakes fumants sur le plan de travail.

— D'abord, assieds-toi. Tu dois manger.

Elle aurait dû refuser dans son effort pour sortir de là, mais avant qu'elle ne puisse le faire, son estomac confirma qu'il était bien vide en émettant un

grognement bruyant, ne lui laissant pas d'autre choix que de s'asseoir sur un tabouret et de verser du sirop sur les pancakes.

— Je suis vraiment désolée que ta grand-mère ne se sente pas bien, dit Jordan en prenant une autre bouchée. Calvin m'a dit qu'elle toussait beaucoup. J'ai eu une pneumonie une fois quand j'étais petite et c'était vraiment horrible.

— Oh, c'est gentil de ta part, répondit Sarah avec raideur.

Elle se sentait terriblement hors de son élément dans son peignoir trop grand, avec une tête qui indiquait qu'elle sortait du lit et en mangeant des pancakes dans la cuisine de Calvin avec la sœur qu'il avait élevée seule depuis qu'elle était bébé. Élevée complètement sans son aide, même s'il la lui avait demandée.

Cette vie aurait pu être la sienne : un petit-déjeuner autour de la table ensemble, avec la vue sur l'eau et toute la ville à leurs côtés. Mais elle avait tourné le dos à tout cela.

Essayant de penser à quelque chose à dire, n'importe quoi, elle demanda :

— Comment va le tricot ?

Elle fut surprise par le sourire en coin de Jordan. C'était une fille tellement intelligente et jolie et elle avait tant de chance d'avoir un grand frère aussi fantastique.

— Ça va.

Le visage de Calvin s'illumina de fierté.

— Elle a presque terminé une écharpe.

— Ouah, dit nonchalamment Sarah pour ne pas trop en faire tout en montrant à Jordan qu'elle était impressionnée. C'est génial. J'adorerais la voir quand tu auras fini.

Puis, elle prit une bouchée de son pancake.

— Oh, mon Dieu. C'est délicieux.

Elle se lécha les lèvres à nouveau, ferma les yeux et prit une autre bouchée. Sa bouche était à moitié pleine quand elle dit :

— Je n'ai jamais mangé de pancakes aussi bons.

Calvin lui souriait quand elle ouvrit les yeux, les siens étaient pleins de désir.

Et de l'amour qu'il lui avait déclaré une heure plus tôt.

Jordan termina sa dernière bouchée, descendit du tabouret, mit son assiette dans le lave-vaisselle, puis sortit de la cuisine, les laissant seuls. Voulant regarder n'importe où sauf en direction de Calvin, Sarah regarda la cuisine, le salon et la salle à manger.

Sa maison était classique dans le style Adirondacks, avec un étage, un porche avant grillagé et une façade recouverte de bardeaux. Les cadres de fenêtres étaient rouges et les rambardes des escaliers et du porche étaient des bûches brillantes.

— Tu as une belle maison.

C'était le foyer parfait dans le cadre idéal. Un foyer dans lequel elle aurait pu vivre depuis tout ce temps si elle était restée.

— J'ai rêvé de construire cet endroit pendant longtemps. William Sullivan, Jean et Henry Kane m'ont aidé à le faire.

Calvin avait toujours dit qu'il construirait sa propre maison, un jour. Il l'avait fait, créant une vraie maison pour lui et sa sœur, si différente de la caravane exiguë et défraîchie dans laquelle il avait grandi.

Elle leva les yeux pour le lui dire ; il n'avait pas détourné le regard d'elle une seule seconde. La touche d'obscurité, la pulsation de désir et d'amour dans son regard fit courir de petits éclairs électriques le long de la colonne vertébrale de Sarah. Son cœur commença à battre si fort et si vite qu'elle laissa tomber sa fourchette, les dents cliquetant sur le bord de son assiette.

* * *

— Quoi que tu penses, quoi que tu ressentes, fit Calvin d'une voix douce, tout ira bien. Je te le promets.

Il voyait bien qu'elle était sur le point de le fuir à nouveau, essayant de récupérer la distance qu'ils avaient effacée dans son lit, quand l'aube brillait au-dessus d'eux. Ce qu'elle confirma :

— Tu as été incroyable hier soir. Merci d'avoir été présent. Pas juste pour moi, mais pour ma mère et ma grand-mère aussi.

— Tu n'as pas à me remercier pour quoi que ce soit, chérie. Pour rien du tout.

Il vit l'étincelle de plaisir dans les yeux de Sarah quand elle entendit le terme affectueux, mais aussi la manière dont ce plaisir se transforma

rapidement en panique.

— Ce qu’il s’est passé ce matin...

Elle marqua une pause.

— C’était incroyable, mais...

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Ne suranalyse pas.

Elle posa une main sur la sienne, la laissant un moment avant de s’écarter pour pouvoir parler.

— Nous devons y penser. À ce que nous faisons. Au fait que ça ne peut pas fonctionner.

En la regardant se distancer de lui à nouveau, en sentant chaque mot, chaque regard paniqué, une autre personne aurait pu voir les preuves que tout ce qu’il avait pensé était vrai. Que rien n’avait vraiment changé depuis l’époque où ils étaient enfants. Qu’elle n’allait pas non plus rester dans les moments difficiles cette fois.

Mais Calvin savait qu’il en était autrement. Il savait qu’il y avait une grosse différence cette fois : il n’allait pas commettre l’erreur qu’il avait commise dix ans plus tôt. La deuxième fois, il refusait tout simplement de perdre espoir en elle.

Sa vie n’avait jamais été facile. Au cours des premiers jours, des premières semaines, des premiers mois après qu’il avait perdu ses parents, il n’avait pas su comment les choses allaient fonctionner. Tout ce qu’il avait su, c’était que s’il perdait la capacité de prendre soin de sa sœur et de lui-même, il serait perdu.

Sarah et lui pouvaient faire fonctionner leur relation aussi. Il devait croire qu’ensemble, ils retrouveraient le chemin vers l’amour. Vers un amour plus grand, plus beau et plus fort.

Ne pas y croire et devoir la perdre de nouveau le détruirait.

C’est pourquoi il allait croire et se permettre de l’aimer comme il l’avait toujours aimée : totalement, complètement, avec son corps et son cœur, à chaque seconde à.

— Prenons les choses une heure à la fois, chérie. Un jour à la fois.

L’espoir brilla à nouveau dans les yeux de Sarah avant qu’elle ne le réprime.

— Mais tout ce qu’il s’est passé entre nous...

— C'est du passé, maintenant. Nous ne sommes pas obligés d'en reparler.

Depuis leur dispute au bar jusqu'aux mots qu'ils s'étaient criés dans le hangar à bateaux et le moment où il l'avait attirée dans ses bras sur le carrousel, quand elle avait pleuré son chagrin contre son torse et qu'ils s'étaient tous les deux excusés honnêtement l'un envers l'autre, ils avaient enfin fini de devoir reparler de ce qu'il s'était passé quand ils avaient eu dix-huit ans. De repenser à une époque où aucun d'eux n'avait été assez mûr pour savoir comment aimer l'autre correctement.

— Je croyais que nous étions d'accord pour dire que tu avais le ciel grand ouvert et que j'avais les lumières clignotantes de la ville ? Ça ne va pas changer, Calvin.

— J'ai beau avoir les grands espaces de cette ville, j'ai aussi un espace vide en moi que le ciel bleu ne pourra jamais remplir. Tu es la seule à pouvoir le faire.

Il posa une main sur sa joue.

— Quand je suis avec toi, je ne me sens plus vide.

— Et grâce à toi, je me sens vivante à nouveau, murmura-t-elle.

Puis, elle écarquilla les yeux sous l'effet de la panique, comme si elle venait de comprendre ce qu'elle avait dit.

S'écartant brusquement de la main de Calvin, elle dit :

— C'est quand même une erreur. Peu importe à quel point j'aimerais que ça ne soit pas le cas.

Ses yeux bleus étaient tristes, résignés.

— Être de nouveau avec toi était beau. Et même si je devrais le faire, je ne peux pas m'obliger à souhaiter que ça ne soit pas arrivé.

Elle descendit du tabouret, prit son assiette et la tint comme un bouclier entre eux.

— Mais rien de tout cela ne change le fait que faire l'amour est quand même une erreur que nous ne pouvons jamais reproduire.

CHAPITRE VINGT

Dorothy et Helen étaient assises sur le porche de Lakeside Stitch & Knit quand Calvin déposa Sarah sur le chemin jusqu'à l'école de Jordan.

Sarah pensa voir les yeux de Dorothy s'écarter légèrement, mais heureusement, elle se montra bien plus intéressée par l'état de santé d'Olive que par l'état de la vie amoureuse de Sarah. Les invitant à entrer dans le magasin, Sarah s'efforça de se préparer à l'arrivée des clientes tout en leur expliquant la situation de sa grand-mère.

Le premier jour où elle avait dû s'occuper de la boutique, elle avait été perdue et dépassée. Une semaine plus tard, elle était ravie de voir qu'elle pourrait prendre en charge le magasin une journée de plus, du début à la fin.

Le seul problème, c'était qu'elle ne parvenait pas à se concentrer. Elle pouvait à peine penser à autre chose qu'à la lente caresse des mains et de la bouche de Calvin sur son corps. Elle pouvait à peine se concentrer sur autre chose que sur la douce émotion dans ses yeux quand ils s'unirent à nouveau. Et elle ne pouvait pas s'empêcher de repenser au nombre de fois où elle avait dit que leurs ébats amoureux étaient une erreur ce matin-là.

Comme si le répéter pouvait en faire une réalité.

— C'est gentil de ta part de t'occuper du magasin pour ta mère et ta grand-mère.

Sarah leva les yeux de la boîte d'écheveaux de laine d'alpaga non tissée qu'elle retirait des étagères. Elle devait se libérer de sa matinée avec Calvin si elle voulait tenir jusqu'à la fin de la journée. Ce n'était pas comme oublier un mauvais accord professionnel pour pouvoir se lancer dans un autre argumentaire de vente avec un autre client. C'était sa vie, son cœur, dont elle essayait de se libérer.

— Excuse-moi ?

Dorothy posa une main sur son bras.

— Je sais à quel point tu dois être exténuée. Je disais qu'Olive et Denise sont toutes les deux ravies de savoir que tu es là pour garder la barque à flot.

Le contact de la femme aida à faire fondre la glace que Sarah s'était obligée à avaler dans la cuisine de Calvin.

— Ce n'est pas une épreuve, tu sais, de traîner avec des tricoteuses toute la journée.

L'amie de sa grand-mère rit.

— Eh bien, comme les choses ont changé. Et à quelle vitesse ! Tu aurais dû voir ta tête le premier lundi, avec le groupe de tricot.

Sarah fut surprise par son propre sourire, mais ensuite, Helen dit :

— Parle-nous de Calvin.

Sarah sentit une rougeur révélatrice colorer ses joues.

— Il a été super hier soir.

Elle rougit en réalisant toutes les nuances évidentes qu'il y avait dans ce « hier soir » : des choses qui allaient au-delà du trajet jusqu'à l'hôpital dans une ambulance et le canapé d'un ami sur lequel dormir. Il valait mieux ne pas espérer que ces femmes abandonnent l'affaire. C'étaient des tricoteuses. Elles pouvaient réaliser des mailles compliquées qui donnaient le tournis à Sarah rien qu'en regardant le patron. Et elles pouvaient lire sa rougeur comme dans un livre ouvert.

Comme elle s'y attendait, elles se penchèrent toutes les deux en avant.

— Raconte.

— Il est resté avec nous à l'hôpital et il a pris soin de Maman et moi.

Les deux femmes affichèrent des sourires complices.

— Je me suis toujours demandé ce qu'il attendait, remarqua Dorothy. Pourquoi il n'était pas encore marié.

Helen opina.

— Maintenant, on le sait.

Sarah resta bouche bée.

— Non. Il... Je... Nous...

Elle s'obligea à se taire avant de se ridiculiser davantage.

— Tu as eu une nuit difficile. Nous ne devrions pas te taquiner.

Dorothy et Helen posèrent une main sur celle de Sarah.

— Transmets notre amour à ta grand-mère quand tu lui rendras visite, ce soir.

Avant que Sarah ne puisse retrouver l'équilibre, bien qu'elle ne l'ait jamais eu depuis qu'elle avait remis les pieds à Summer Lake, la porte s'ouvrit. Pendant une heure, Sarah rassura les amies de sa grand-mère. Et

quand les clientes qui n'étaient pas de la ville arrivèrent, les amies d'Olive les aidèrent à trouver la laine et les aiguilles, expliquèrent les patrons compliqués, partageant leur expérience avec de nouvelles tricoteuses.

Calvin avait été là pour elle la veille. Ce jour-là, on aurait dit que toute la ville en faisait de même.

Le tas de cartes de prompt rétablissement qu'elle devait livrer continuait de grandir, devenant assez haut pour qu'elle doive prendre un des paniers du magasin pour les mettre dedans. Dans tout cela, Sarah fut émerveillée par l'effusion d'amour.

Jenny, une jolie femme d'âge mûr qui travaillait dix heures par semaine au magasin et qui avait les doigts les plus rapides avec des aiguilles et de la laine que Sarah ait jamais vus, vint avec un énorme vase de fleurs.

— Je suis tombée sur le livreur dehors.

Elle les posa le comptoir. Après avoir donné des nouvelles de sa grand-mère à Jenny, Sarah se souvint de demander :

— Comment ton fils s'en est-il sorti avec l'interrogation de mathématiques qui l'inquiétait ?

— Il a eu quatre-vingt-dix pour cent. Et Susie a eu le rôle principal dans la comédie musicale de l'école.

— Ce sont de super enfants !

Sarah avait rencontré le fils et la fille de Jenny la semaine précédente quand ils étaient passés au magasin pendant quelques minutes après avoir acheté des milk-shakes au café-restaurant.

— Au fait, Susie veut prendre une leçon officielle de tricot avec toi sous peu. Elle n'arrête pas de me demander si je t'en ai parlé pour l'organiser.

— Tu es une bien meilleure tricoteuse que moi.

— Je suis aussi sa mère. Crois-moi, elle préfère apprendre avec toi.

Sarah ne put cacher son plaisir face à sa requête.

— Dis-lui que je serais ravie de lui apprendre ce que je sais.

— Tu es super avec les enfants, tu sais ? Tu as la même touche que Denise et Olive. Vous savez enseigner sans faire d'efforts.

Encore surprise par la comparaison positive avec les femmes de sa famille, Sarah répondit :

— J'essaie de ne pas faire fuir toutes les clientes de ma mère et de ma grand-mère pendant leur absence.

En particulier parce que le médecin de sa grand-mère avait clairement dit qu'elle ne pourrait pas reprendre ses horaires habituels au magasin. L'époque où elle dirigeait Lakeside Stitch & Knit était terminée.

— Jenny, il faut vraiment que je trouve quelqu'un pour gérer le magasin. Est-ce que ça t'intéresse ?

— Je ne peux venir qu'à mi-temps pour l'instant, dit Jenny avec des regrets évidents dans la voix. Mais, et toi ? Je pensais que tu allais peut-être...

Jenny s'arrêta brusquement.

— Désolée. Je sais que tu as un emploi en ville. J'espérais que tu avais commencé à penser à rester dans les parages. En particulier parce que Calvin et toi êtes ensemble.

— Calvin et moi ne sommes pas...

Elle s'interrompt avant de finir de mentir.

— Est-ce que les gens parlent de nous ?

— On vous a vus en ville ensemble. Au bar. Dans sa voiture.

Jenny haussa les épaules comme si cela n'était pas très important.

— Écoute, peu importe que les gens parlent.

Sarah ouvrit la bouche pour expliquer toutes les raisons pour lesquelles cela lui importait, mais rien ne sortit.

— Calvin est un homme fantastique, insista Jenny. Tu es une femme merveilleuse. Les gens seraient plutôt ravis de découvrir que vous êtes en couple.

Jusqu'à ce qu'elle le plante. De nouveau. Ensuite, elle sera la méchante de l'histoire. Une fille du coin qui a mal tourné. C'était exactement ce qu'elle avait voulu éviter, et une partie des raisons pour lesquelles elle s'était autant efforcée à lui résister. Dans une ville comme Summer Lake, les ragots faisaient partie de l'infrastructure locale autant que les bâtiments historiques.

Souhaitant désespérément détourner la conversation de Calvin et elle, elle tenta :

— Eh bien, si tu penses à quelqu'un qui pourrait faire un bon manager, est-ce que tu pourrais me tenir au courant ?

— Bien sûr. J'aiderai comme je peux. Tu le sais. Pour information, je crois quand même que tu es le meilleur choix. Sans pression, bien entendu.

Étant donné que *pression* était son deuxième prénom dernièrement, Sarah dut s'obliger à rire sans vraiment le vouloir. Elle se sentait coupable de laisser l'entreprise familiale entre les mains d'une manager en retournant à son travail en ville. Elle se sentait coupable de laisser son entreprise en plan en étant là, dans le magasin de sa famille. Elle avait été attirée dans tant de directions depuis qu'elle était revenue en ville : par Calvin, par sa famille, par le magasin, par son travail, par ses nouveaux amis. La tête lui tournait.

— Si tu me laissais prendre les choses en main quelques minutes pendant que tu sors d'ici pour aller chercher quelque chose à manger et à boire ? proposa Jenny.

Sarah hocha la tête avec reconnaissance. Sa gorge était à vif après avoir parlé constamment toute la matinée, après les larmes de la veille et, entre les deux, après qu'elle avait été incapable de retenir les sons de plaisir face à la douceur des bras de Calvin.

Elle se pencha en avant pour prendre son sac et un classeur en sortit. Son cœur s'immobilisa. Comment avait-elle pu oublier une seule seconde la raison pour laquelle elle était revenue en ville ?

Afin de présenter le projet au contrôle architectural du mois dans les délais et pour faire partie de l'assemblée municipale le jeudi, elle devait déposer les documents ce jour-là. Elle leva les yeux vers l'horloge avec horreur.

Le bureau du secrétaire de la mairie fermait dix minutes plus tard.

Le goût de la trahison remplit sa bouche. Ce matin-là, elle avait été dans le lit de Calvin. Et même si elle lui avait indiqué très clairement que cela ne pouvait plus arriver, cela ne signifiait pas pour autant que déposer les documents pour les appartements quelques heures plus tard n'était pas incorrect.

Il penserait qu'elle utilisait les appartements pour s'en prendre à lui, pour le repousser. Il ne comprendrait pas que les appartements n'avaient rien à voir avec ce qu'elle ressentait pour lui, qu'il s'agissait de ses propres affaires. Il ne comprendrait pas qu'elle avait travaillé trop dur pour échouer, qu'elle ne pouvait pas supporter l'idée de se réveiller et de voir que tout ce qu'elle avait abandonné pour sa carrière aurait pu être inutile.

— Tu as fait tomber ça, dit Jenny en lui tendant l'épais classeur.

Sarah regarda les plans de son projet un long moment avant de le prendre.

* * *

Le bureau du secrétaire de mairie était de l'autre côté de Main Street. Chaque pas était plus lourd que le précédent. Sarah continua d'avancer malgré tout. Elle dépassa la galerie d'art, le glacier, l'immeuble où Rosa Bouchard avait installé le nouveau siège social pour son projet qui avait pour objectif de lutter contre l'intimidation en ligne.

La femme arriva devant le bureau du maire et leva les yeux vers sa fenêtre. Elle n'avait jamais autant souhaité que leurs opinions à propos de son projet ne soient pas opposées l'une à l'autre. Ils avaient dû surmonter tant de choses de leur passé pour atteindre le stade où ils étaient.

Quelques secondes plus tard, elle ouvrit la lourde porte d'entrée du bureau de la secrétaire de mairie et se heurta presque à Catherine.

— Sarah, je suis ravie de te voir.

Sarah n'était pas du tout sûre d'avoir réussi à cacher sa surprise à temps. Où était le regard glacial que Catherine avait affiché pendant la soirée de tricot quand elles s'étaient disputées dans l'arrière-boutique ?

— J'ai voulu passer au magasin toute la matinée pour prendre des nouvelles d'Olive. Calvin m'a dit qu'elle était réveillée et qu'elle voulait tricoter ce matin. Dieu merci. Est-ce qu'il y a d'autres nouvelles ?

— Elle reçoit encore de l'oxygène, mais l'infirmière l'a laissée me parler une minute.

Sarah dut sourire en pensant à ce que sa grand-mère avait dit.

— Elle voulait s'assurer que je pouvais gérer la boutique toute seule.

— Ça ressemble bien à l'Olive que nous connaissons et que nous aimons.

Alors qu'elles étaient toutes les deux en train de discuter sur le trottoir, Sarah pouvait presque penser qu'elles étaient à nouveau amies. Cependant, Catherine baissa les yeux et vit le dossier dans ses mains, l'indication « Projet du groupe Klein » tournée vers l'extérieur, écrite en noir et en caractères gras.

Le sourire de Catherine disparut. Il était parfaitement clair qu'elle était déçue.

— Tu vas mener à bien tes projets ?

Sarah prit une grande inspiration.

— Oui.

— Toute la ville sera à l'assemblée municipale, tu sais. Ils ne vont pas accorder d'importance au fait que tu as grandi ici.

Catherine n'avait plus l'air en colère, pas comme pendant la soirée précédente au groupe de tricot, mais de toute évidence, elle n'était pas du tout ravie par ce que Sarah faisait.

— Ça ne va pas les rendre moins honnêtes à propos de ce qu'ils pensent.

Sarah avait adoré les assemblées municipales quand elle était petite : la manière dont les adultes se moquaient souvent les uns des autres ou se criaient dessus sans raison apparente. Mais elle n'avait jamais pensé qu'elle serait l'une de ces adultes.

Que pouvait-elle faire d'autre ? Si elle ne déposait pas les documents, elle perdrait son emploi. Sarah croyait toujours que les appartements pourraient être bénéfiques pour Summer Lake. Tout comme elle l'avait dit à Calvin le premier soir à la taverne, elle s'assurerait que ce soit le cas.

Enfin, Sarah s'exprima :

— Je suis désolée que tu sois aussi en colère contre moi.

Le regard de Catherine ne vacilla pas.

— Moi aussi.

Tout en s'éloignant, Sarah dut poser sa main sur son sternum. On aurait dit que quelque chose de pointu s'enfonçait dans sa poitrine, transperçant sa peau, essayant d'entrer dans son sang et ses entrailles.

Dix minutes plus tard, elle ressortit sur le trottoir en tenant un dossier vide.

CHAPITRE VINGT ET UN

Calvin et Jordan entrèrent dans la boutique. Sarah saisissait les achats de la dernière cliente de la journée dans la caisse. Jordan montra à son frère toutes les pelotes de laine qu'elle aimait pendant que Sarah fermait. Faire la caisse et ranger les formulaires de commande qu'elle avait remplis n'aurait dû prendre que cinq minutes, mais le collage d'images de Calvin et elle ensemble au lit, puis dans sa cuisine, et tous les mots qu'ils avaient dits—*Je t'aime* et *C'est quand même une erreur* et *Tu es tellement belle* et *S'il te plaît, Calvin, maintenant*—la rendirent lente, maladroite et confuse avec l'argent et les documents.

Quand ils furent enfin tous les trois dans son pick-up de nouveau, Jordan demanda :

— Quel âge avais-tu quand tu as appris à tricoter ?

Plus que ravie qu'elle ne puisse l'exprimer d'avoir la sœur de Calvin comme protection entre eux, Sarah dit :

— Pas plus de quatre ou cinq ans.

Elle n'avait pas suivi de formation, elle avait juste passé des années assise sur les genoux de ma mère et de sa grand-mère, à être comme n'importe quelle fille normale qui voulait faire ce qu'elles faisaient.

Jusqu'au jour où elle avait compris qu'elle n'était pas comme elles, qu'elle n'était pas à sa place, qu'elle n'était pas assez féminine ou douée avec ses mains. Elle était douée avec les nombres et la logique. Elle n'était pas douce, petite et équilibrée. Elle était grande, mince et sombre comme son père.

— Sarah m'a fait une écharpe, une fois.

— C'était un sacré cadeau de Noël, pas vrai ? Pleine de trous et avec la laine verte la plus putride qu'on ait jamais faite, rit-elle. Il rit aussi, d'une manière si chaleureuse que son rire la traversa de la tête aux pieds.

— Ça a été un des meilleurs cadeaux que j'aie jamais reçus.

Une émotion profonde et brute traversa Sarah, tout comme la veille au soir et ce matin-là, dans les bras de Calvin, quand Jordan fit :

— Alors, tu n’as pas toujours été douée ?

Sarah se demanda si Jordan lui posait ces questions parce qu’elle n’avait pas l’impression qu’elle était assez douée ou qu’elle n’était pas sûre de pouvoir apprendre comment faire quelque chose correctement.

La fillette s’adressait vraiment à la bonne personne pour cela.

— Honnêtement, je ne suis toujours pas très douée.

Sarah se retourna autant que possible sous sa ceinture pour croiser le regard de Jordan.

— Mais si je le voulais, avec assez de pratique, de dévouement et de concentration, je sais que je pourrais finir par être très douée.

— La seule raison pour laquelle tu n’es pas douée pour le tricot, c’est parce que tu ne veux pas l’être ?

C’était de la folie, mais elle se surprit à dire :

— Tu veux savoir la vérité ?

Les yeux de Calvin étaient encore fixés sur la route sombre, mais Sarah sentait que sa concentration était sur elle aussi, alors que sa sœur et lui attendaient sa réponse.

— Je ne suis pas douée pour tricoter parce que j’ai abandonné trop jeune. Je me suis frustrée, et au lieu d’arranger ça en travaillant, je me suis dit que j’étais stupide. Je me suis dit que je n’aimais pas ça.

Elle avait adoré s’asseoir avec sa mère et sa grand-mère pour faire de simples bonnets pendant qu’elles tricotaient des moufles et des chaussons pour nouveau-nés plus difficiles.

— Et tu sais ce que j’aurais aimé ?

— Oui, dit facilement Jordan. Tu aurais voulu ne pas te mentir à toi-même.

Sarah eut du mal à ne pas rester bouche bée.

— À peu près, oui.

En parlant de mensonges, Sarah ne put cacher plus longtemps à Calvin ce qu’elle avait fait plus tôt dans l’après-midi. Heureusement, ce fut à ce moment-là que Jordan mit ses écouteurs.

Cependant, même pendant que sa sœur écoutait de la musique, Sarah voulait être prudente. Combien de fois avait-elle écouté les conversations de ses parents et entendu des choses qu’elle n’aurait pas dû entendre ? Sa mère proposant de partir à Washington avec Sarah pour un long voyage, mais sans en avoir l’intention. Son père lui disant de rester à Summer Lake...

— J’ai déposé les documents aujourd’hui.

Elle attendit la réaction de Calvin, un signe révélateur de sa colère.

— Je sais.

Ne pas pouvoir le lire la tuait.

— Si j’avais pu attendre ne serait-ce qu’un jour de plus...

— Ça aurait été trop tard si tu l’avais fait.

Sachant qu’il ne pouvait pas encore avoir vu les plans finaux, elle continua :

— J’ai convaincu mon client de rajouter un nouveau terrain de football aussi.

Espérant couper court aux objections qu’elle était sûre de voir arriver, elle ajouta rapidement :

— Je ne l’ai pas fait pour essayer d’acheter ton soutien. J’ai pensé que ça pourrait vraiment aider la ville.

Il soupira.

— Je te remercie de me donner des informations sur le projet, mais d’après moi, il y a les appartements, la politique et les terrains de football. Et puis, il y a toi et moi. Juste nous, Sarah.

Elle avait été tellement claire à propos du fait que *toi et moi* n’allait nulle part, que cela n’irait pas plus loin qu’une nuit à céder au besoin de se serrer l’un contre l’autre pendant quelques précieuses heures. Lui semblait déterminé à ne pas écouter.

Et pour une raison ou une autre, même si elle était plus avisée, la détermination de Calvin allumait une lumière en elle. Une lumière qu’elle ne parvenait pas à éteindre complètement... En dépit du fait qu’il y avait un million de raisons pour lesquelles elle devrait le faire.

* * *

Olive voyait bien qu’il y avait quelque chose de différent chez sa petite-fille et Calvin à la seconde où ils entrèrent avec la sœur de ce dernier. Le lien entre eux était fort de nouveau, l’électricité crépitant entre eux.

Jordan courut vers elle en premier et la serra dans ses bras. Elle était si jeune, si fraîche, si heureuse grâce à tout ce que son frère avait fait pour lui donner une bonne vie.

Sarah posa un panier de cartes de prompt rétablissement sur une table près d'elle.

— C'est bon de voir que tu te redresses. Tu as l'air d'aller bien.

Par-dessus l'épaule de Sarah, Olive surveillait de près le projet que sa fille tricotait.

— Denise, dit-elle d'une voix rauque. Trop serré.

— Maman ?

Olive regarda Denise.

— Donne. À Sarah. Finir.

Denise souleva le projet à peine commencé d'un air confus.

— Le Fair Isle ? Tu veux que je le donne à Sarah ?

Olive hocha la tête et Denise donna les aiguilles à une Sarah très perplexe devant leur échange.

— Toi, dit Olive. Fais ça.

Olive comprit soudain pourquoi, le jour où sa petite-fille était arrivée à Summer Lake, elle avait dû commencer un autre pull-over en mailles Fair Isle, le motif exact qu'elle avait tricoté pour Carlos si longtemps avant. Elle avait cru que c'était à cause des souvenirs, parce que l'âge et les rêves la rapprochaient de lui tout le temps. En ce jour, elle connaissait la véritable raison.

Le pull-over était la seconde chance d'Olive pour connaître le grand amour.

Une chance qui était tellement plus simple, parce que ce n'était pas pour elle cette fois. C'était pour Sarah.

* * *

Calvin était conscient de la nervosité de Sarah sur le trajet du retour depuis l'hôpital. Elle ne remuait pas. Au contraire, elle était curieusement immobile. Trop immobile.

Puis, ils arrivèrent devant l'unique panneau stop de la ville. À gauche de la maison de Sarah et à droite de la sienne. Il n'avait toujours pas trouvé le moyen de la convaincre de dormir à nouveau chez eux. Il pouvait presque la voir construire ses murs de protection à chaque minute qu'ils passaient ensemble.

Il était encore en train de se creuser la tête quand Jordan demanda :

— Est-ce que tu aimes les spaghettis ?

Sarah sursauta sur son siège.

— Les spaghettis ?

— Oui, parce que Calvin prépare les meilleurs spaghettis du monde.

La bouche de Sarah s'ouvrit et se ferma ; elle contempla Calvin et sa sœur. Sa jolie sœur merveilleuse et brillante.

— Tu reviens à la maison avec nous, non ? Comme ta grand-mère et ta mère sont encore à l'hôpital ?

Sans attendre la réponse de Sarah, Jordan ajouta :

— J'espérais que tu pourrais m'aider à finir mon écharpe. Il y a un nom pour ça, pas vrai ? Quand tu noues tout à la fin.

Finalement, Sarah trouva sa voix.

— Rabattre les mailles. On appelle ça rabattre les mailles.

Calvin connaissait ses plans pour eux ce soir-là. Rabattre leurs mailles. Mettre fin à tout. Pour pouvoir s'en aller de nouveau.

Ne savait-elle pas qu'il allait se battre comme un fou pour elle, cette fois ?

— Alors, est-ce que tu peux m'aider à rabattre les mailles ? Ce serait *super* gênant si je la donnais à Owen et qu'elle se défaisait.

Sarah haussa les sourcils en entendant le nom du garçon. Elle adressa un regard à Calvin.

— Ne t'inquiète pas. Je te promets qu'Owen n'arrivera pas à défaire ton écharpe.

Calvin voulait tourner à droite, mais il ne pouvait pas décider pour Sarah. Il ne pouvait pas laisser sa sœur le faire non plus.

— Chez moi, Sarah ? Ou chez toi ?

Elle marqua une pause si longue qu'il craignit ce qu'elle allait répondre. Apparemment, elle luttait contre elle-même.

— Chez toi.

Elle sourit à Jordan.

— Nous avons les mailles d'une écharpe à rabattre.

Elle ne le regarda pas tout à fait dans les yeux quand elle ajouta :

— Et nous avons des spaghettis à manger.

Quand ils furent tous à l'intérieur quelques minutes plus tard, Sarah se tint dans la cuisine, mal à l'aise.

— Est-ce que je peux t'aider à préparer le dîner ?

— Non. Va tricoter. Je vous préviendrai quand ce sera prêt.

Il pouvait les voir depuis la cuisinière : la tête brune de Sarah et la tête blonde de Jordan, penchées au-dessus des aiguilles. Il savait que sa sœur se frustrait rapidement et il tendait l'oreille, à l'affût de sons révélateurs au cas où il devrait intervenir, mais il n'entendit que deux voix douces et le cliquetis des aiguilles.

Il ne voulait pas la fixer du regard, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Maintenant que Jordan travaillait seule de nouveau, Sarah avait tourné son visage de côté pour regarder par la fenêtre en direction du lac éclairé par le clair de lune.

Il se délecta de son beau profil, son corps se raidissant et son cœur gonflant d'impatience à l'idée de passer une autre nuit avec elle. Il voulait s'agenouiller à côté d'elle et prendre son visage entre ses mains, lui répéter qu'il l'aimait, puis l'embrasser jusqu'à lui couper le souffle et jusqu'à ce qu'elle le supplie de la prendre à nouveau dans son lit.

Cela devrait attendre qu'ils mangent les spaghettis et qu'il vérifie les devoirs de Jordan.

Et qu'il trouve un moyen de convaincre son amour qu'être ensemble n'était pas une erreur.

Il la regarda mettre la main dans son sac et sortir une douce pelote bleue et blanche. Le tricot d'Olive que Denise lui avait donné à l'hôpital. Elle déplia un morceau de papier et fronça les sourcils, examinant la page tout en la lisant attentivement. Elle remit la main dans son sac et sortit un mini-ordinateur portable.

Il l'entendit demander à sa sœur :

— Est-ce que tu peux me donner la clé du Wi-Fi ?

— Bien sûr.

Jordan leva à peine les yeux de son écharpe en débitant les lettres et les chiffres.

— Qu'est-ce que tu dois chercher ?

— Ce motif que Mamie m'a donné est terriblement difficile à suivre.

Jordan y jeta un œil.

— On dirait une autre langue.

— Sans rire. Dieu merci, Internet existe. Est-ce que tu sais que tu peux regarder des vidéos et apprendre à faire ce genre de pull ?

— Cool. Est-ce que je peux voir ?

Elles se rapprochèrent et Sarah lança une vidéo. Les deux personnes qu'il aimait le plus au monde étaient assises ensemble, travaillant côte à côte sur son canapé dans la maison qu'il avait construite de ses propres mains. La joie l'envahit, bousculant ses entrailles.

Puis, de nulle part, il eut une vision de Sarah dans une robe blanche et soyeuse, un bouquet à la main, descendant l'allée centrale pour dire « *oui* ». Elle était la plus belle mariée du monde.

Calvin passa une main sur la partie inférieure de son visage, prenant une brève inspiration, s'efforçant de repousser sa vision. Il n'y parvint pas.

Calvin voulait la réaliser plus que tout au monde. Tout ce qu'il avait vu chez Sarah quand ils étaient enfants était encore là, multiplié par cent : sa douceur, sa beauté, son intelligence, sa force, son courage.

Ce ne fut que lorsqu'il entendit la sauce crépiter dans la casserole qu'il retourna enfin près de la cuisinière. Tout en baissant le feu et en remuant la sauce avec une cuillère en bois, il entonna :

— Venez manger.

— Je suis affamée, dit Sarah en s'asseyant à la table de la salle à manger.

Elle passa ses doigts sur le meuble en bois poli.

— Est-ce que tu l'as construite aussi ?

— Il construit des tas de choses, expliqua Jordan. Les mères de mes amies lui demandent constamment d'aller les aider à faire des choses.

Sarah haussa les sourcils.

— Vraiment ?

Il crut voir un éclair de jalousie dans ses beaux yeux bleus. Bien. Peut-être que le fait de réaliser qu'elle ne voulait pas que quelqu'un d'autre l'ait l'aiderait à voir qu'elle le voulait.

Ils mangèrent en silence, puis, comme il le faisait tous les soirs, Calvin demanda à Jordan si elle avait besoin d'aider avec ses devoirs.

Elle secoua la tête et lui dit avec fierté :

— J'ai eu cent pour cent à mon interrogation d'orthographe, aujourd'hui.

— Génial !

Ils se tapèrent dans la main et Calvin réalisa que Sarah avait arrêté de manger et qu'elle les regardait, les yeux remplis d'envie.

— Je peux sortir de table ? demanda Jordan.

Calvin regarda l'assiette de sa sœur. Elle avait mangé plus de la moitié des spaghettis, ce qui était plutôt bien.

— Bien sûr. Va te préparer à aller au lit. J'arrive bientôt.

Jordan écarta sa chaise de la table, posa son assiette dans l'évier et était presque sortie de la pièce quand elle se retourna.

— Merci de m'avoir montré ces trucs sur l'ordinateur et comment finir l'écharpe, Sarah.

Cette dernière sourit.

— De rien. Elle est super. Owen va l'adorer.

Quand il entendit la porte de la salle de bains se fermer et l'eau couler dans le lavabo, Calvin déclara :

— Elle t'apprécie.

— C'est réciproque.

Calvin ne put s'empêcher d'avoir d'autres visions d'autres dîners comme celui-là, de déjeuners, de petits-déjeuners. Il savait qu'il allait trop vite, qu'il venait seulement de récupérer la femme qu'il aimait dans son lit. Qui sait ce qu'il faudrait pour qu'elle accepte de porter la dentelle blanche et d'assister à des pièces de théâtre de l'école ? Il avait déjà attendu si longtemps. Il ne voulait pas attendre une seule heure de plus.

— Tu es vraiment un cuisinier fantastique, dit-elle. Où est-ce que tu as appris à cuisiner ainsi ?

Il obligea son cerveau à revenir au moment présent.

— Tout autour du lac.

Espérant revoir une étincelle de jalousie, il dit :

— Les femmes n'arrêtaient pas de m'inviter à des leçons de cuisine.

— Elles cherchaient n'importe quelle excuse pour t'inviter, marmonna-t-elle à point nommé.

Il avait réussi à ne pas la toucher de toute la soirée. Mais maintenant qu'ils n'étaient plus que tous les deux dans sa salle à manger, il en avait assez de se contrôler.

Approchant sa chaise de la sienne, il tendit la main en enroula une mèche de ses cheveux autour de son index.

— Jalouse ?

— Non.

— Menteuse.

Il sourit en se levant.

— Je dois aller souhaiter une bonne nuit à Jordan.

— Et ensuite, j'aimerais que tu me ramènes chez moi.

Calvin savait qu'il valait mieux ne pas répondre, il savait qu'elle cherchait à se disputer, à avoir une bonne raison de partir, alors qu'ils avaient conscience tous les deux qu'elle voulait rester. Il se contenta donc d'empiler leurs assiettes et de les emmener dans la cuisine en chemin vers la chambre de Jordan.

Avant d'avancer dans le couloir, il se retourna vers la salle à manger. Sarah était encore assise sur sa chaise, la mèche qu'il avait enroulée autour de son doigt à présent enroulée autour du sien.

Un accès de pure satisfaction masculine le submergea. Il aimait que son contact, même le plus infime des contacts, puisse lui faire perdre l'équilibre et l'arrêter dans son élan au moins quelques secondes.

Ce soir-là, il voulait lui faire tout oublier.

Tout sauf le fait qu'ils allaient si bien ensemble.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Pleine d'énergie, Sarah débarrassa la table, remplit le lave-vaisselle et nettoya la vaisselle qui restait. Quand les plans de travail furent si propres qu'elle pouvait presque voir son reflet dedans, elle regagna le canapé et s'assit à côté de son tricot.

Comment sa grand-mère avait-elle pu penser qu'elle était capable de terminer ce pull-over ? Pourtant, Sarah ne pouvait pas supporter l'idée de la laisser tomber. Aider au magasin pendant quelques jours était une chose. Néanmoins, elle voyait déjà que s'attaquer à ce pull-over en était une tout autre. Sarah savait gérer une entreprise, mais faire face à plusieurs fils de laine tout en essayant de les tricoter pour former un motif compliqué allait requérir beaucoup de concentration.

Normalement, pensa Sarah en saisissant les aiguilles et le motif pour réessayer de leur donner du sens, elle était maîtresse dans l'art de la concentration. Mais quand Calvin était dans les parages, ses pensées finissaient par palpiter comme de petits papillons perdus.

Plus tôt, il l'avait gentiment accusée de ne pas lui dire la vérité à propos d'être jalouse de ces femmes qui lui avaient tourné autour. Il avait eu raison. Elle n'était pas une menteuse. Mais ces sentiments étaient déroutants.

Dès qu'il aurait fini de mettre Jordan au lit, Sarah devrait retourner dans son propre lit. Si elle était intelligente, elle sortirait de cette maison, elle traverserait le lac froid à la nage si nécessaire pour mettre de la distance entre eux avant de refaire quelque chose de stupide. Avant de commettre une autre erreur bête en cédant aux sentiments auxquels elle ne parvenait pas à donner un sens.

Cependant, elle ne pouvait pas partir sans au moins le remercier pour le dîner et sans lui souhaiter une bonne nuit.

Le fil de ses pensées était trop dangereux pour qu'elle continue de le suivre. Le pull-over impossible sur ses genoux, même s'il était difficile, était beaucoup plus sûr.

Denise avait indiqué où elle s'était arrêtée sur le patron à l'hôpital et Sarah s'obligea à reprendre à cet endroit, à prendre une maille, puis une autre. Elle ne pouvait pas se laisser regarder au-delà d'une seule maille. Elle ne pouvait pas se laisser craindre d'être capable ou pas d'arriver à la fin sans que le pull-over soit une masse de trous et de nœuds. Elle ne pouvait pas s'inquiéter de faire en sorte qu'il soit parfait. Si elle le faisait, elle pourrait tout autant s'épargner le temps et la frustration en jetant la laine, les aiguilles et le patron à la poubelle immédiatement.

— En te voyant avec ces aiguilles, je vois à quel point tu ressembles à ta grand-mère.

La voix chaleureuse de Calvin caressa la colonne vertébrale de Sarah, faisant fourmiller sa peau.

Depuis combien de temps était-il debout à côté de la porte, la regardant de ses yeux sombres ? Elle avait été tellement concentrée sur le fait d'essayer de tricoter les bons fils de laine qu'elle n'avait pas remarqué qu'il était entré.

Ses grandes mains étaient accrochées aux poches de son jean et un léger frisson passa en elle tandis qu'elle se remplissait d'une impatience stupide de les sentir sur elle à nouveau... et de voir ce regard sombre et immoral briller d'amour pour elle pendant qu'elle jouissait dans ses bras.

— Tes yeux doivent te jouer un tour, répondit-elle enfin. Je ne leur ressemble pas du tout.

— Tu ne le vois vraiment pas ?

— Ma mère et ma grand-mère sont petites et féminines. Elles ont toujours été capables de créer des choses ravissantes avec leurs mains. Pas qu'avec de la laine, mais avec de la peinture et du tissu.

Elle les aimait tellement, mais elle avait encore l'impression qu'il y avait un univers entre elles. Non seulement elles avaient des courbes dont elle n'avait jamais hérité, mais elles avaient choisi de vivre joyeusement à petite échelle, alors qu'elle n'avait jamais cessé de voir *grand*. Tout comme son père le lui avait appris.

— Je n'ai jamais été comme elles.

— Tu as les yeux de ta grand-mère.

Calvin s'agenouilla devant elle, ses jointures caressant sa pommette.

— Les tiens sont plus brillants.

Il passa son pouce sur sa lèvre inférieure.

— Tu as la même bouche que ta mère, mais tes lèvres sont plus pulpeuses.

Il passa son pouce le long de son menton.

— Ce menton est bien à toi. Tellement têtue.

Il approcha sa bouche de la sienne.

— Tellement doux.

Une boule se forma dans la gorge de Sarah en entendant tout ce qu’il voyait, toutes les choses que personne d’autre n’avait vues.

— Tu sais exactement quoi dire, murmura-t-elle contre sa bouche. Et exactement comment le dire.

— Non.

Elle leva les yeux vers lui d’un air surpris.

— Si c’était le cas, je saurais quoi dire pour que tu restes plus d’une nuit à la fois. Plus d’une semaine ou deux avant que tu ne retournes en ville.

La tension monta à ses mots, face à leur désir à peine réprimé, face au contrôle qu’elle essayait constamment d’exercer dessus. Elle devait s’écarter, s’éloigner de tout cela. De lui. Elle devait le faire sur-le-champ. Elle devrait l’avoir fait la veille.

Il était impossible qu’elle se mente à elle-même et qu’elle appelle ça une aventure dans sa ville natale. Être avec Calvin était tellement plus que ça. C’était la raison pour laquelle elle avait gardé ses distances aussi longtemps. Sarah savait que si elle baissait sa garde un jour, il serait là, volant une plus grande partie de son cœur.

N’avait-elle pas été forte pendant des années ? Être aussi forte pendant aussi longtemps ne l’avait-elle pas dévorée ? Elle avait passé tant de temps à craindre les complications. Ne pouvait-elle pas avoir une nuit de plus avec lui ? Une dernière nuit au cours de laquelle il était sien et elle était sienne ?

Elle devrait être forte de nouveau sous peu, elle le savait. Avec sa grand-mère à l’hôpital, avec sa carrière qui avait soudain plus à voir avec la laine qu’avec le développement d’entreprises du *Fortune 100*, avec les yeux de Calvin qui voyaient des choses que personne d’autre n’avait jamais vues, tandis que la tension poussait ses doigts à serrer le pull-over sur ses genoux, elle ne put penser qu’une chose : *une maille à la fois. Ne pas penser à l’avenir. Ne pas s’inquiéter d’arriver jusqu’au bout.*

Elle le regarda dans les yeux, soutint son regard et le laissa voir son désir, son envie.

— Je suis là, maintenant.

Une nuit de plus.

Une seconde plus tard, Calvin la souleva du canapé, son tricot glissant de ses genoux sur les coussins.

— Je ne veux pas perdre une seule seconde de plus sans toi.

Puis, il tint sa parole en l'embrassant tout en l'emmenant dans sa chambre.

Sa bouche était magique. Le premier baiser qu'il lui avait donné quand ils avaient été adolescents avait gâché tous les autres hommes pour elle. Un petit baiser était tout ce qu'il fallait pour que ses genoux cèdent, mais il n'y avait rien de petit dans la manière dont il l'embrassait à présent. Avec tant de passion. Avec une telle possessivité. Avec tant de sensualité, tant de désir, qu'il la mit sens dessus dessous. Il était impossible pour elle de réprimer à quel point elle avait besoin de lui. À quel point elle voulait le posséder aussi.

Une fois à l'intérieur, il ferma la porte à l'aide de son épaule, et il les retourna pour qu'elle soit dos à celle-ci. Sarah glissait contre son corps jusqu'à poser ses pieds par terre, et chaque centimètre de contact brûla son corps.

— J'ai juré que j'irais doucement, dit-il en retirant le T-shirt et le soutien-gorge de Sarah. Je me suis dit que j'allais garder un peu le contrôle, cette fois.

Sarah en avait assez du contrôle.

— S'il te plaît, murmura-t-elle en l'aidant à retirer son propre jean et sa culotte. Aime-moi, Calvin. Aime-moi.

Les yeux sombres de Calvin se dilatèrent et ensuite, les mains de Sarah tirèrent sur son pantalon, son caleçon et son T-shirt. Et quand il s'occupa rapidement de la protection et qu'il posa ses mains sur ses hanches avant de dire, « Enroule tes jambes autour de moi, » ce fut la chose la plus naturelle du monde que de lui faire confiance pour la tenir.

De lui faire confiance pour ne pas la laisser tomber, quoi qu'il arrive.

Puis, il la pénétra et elle s'ouvrit pour lui, voulant tout de lui. Elle enfouit sa tête dans le creux de son épaule alors qu'il la remplissait complètement, à tel point que l'air sortit de ses poumons d'un souffle.

— Calvin.

Il tint son corps immobile contre le sien dans ses bras forts. Il murmura :

— Je t'aime.

C'était tout ce qu'il fallut pour que le barrage cède. Elle ne s'était jamais sentie aussi sauvage, aussi forte, aussi bien. Tout ce qui comptait, c'était ce qu'il lui faisait ressentir. Il n'y avait pas de passé, pas d'avenir.

Uniquement la beauté du présent. Un présent dans lequel l'orgasme rugit en elle, si puissant, si incroyablement bon qu'elle ne put que s'accrocher et laisser le plaisir la submerger.

Mais alors même qu'elle s'écroulait complètement, il garda le contrôle de lui-même, ses tendons raides tandis qu'il agrippait fermement les hanches de Sarah et qu'il l'aidait à faire sortir chaque once de bonheur tandis qu'elle le chevauchait, qu'elle chevauchait le plaisir qu'il lui donnait. Le plaisir qu'il était le seul à pouvoir lui donner. Le même plaisir qu'elle voulait lui donner. Sarah avait envie de lui, elle avait envie de tout de lui. Non seulement le son, la sensation, l'émerveillement de l'aimer, mais aussi ses sourires, son rire, la manière dont il aimait si profondément. Si sincèrement.

Puis, il les déplaça jusqu'à son lit sans qu'ils ne se séparent, sans laisser quoi que ce soit se placer entre eux, pas même l'air, tandis qu'il déposait des baisers le long de sa tempe, de ses pommettes, de ses paupières fermées, du bout de son nez.

À chaque contact de ses lèvres sur sa peau, elle se sentit prendre vie, un centimètre sensuel à la fois. Son corps était une merveille, ses épaules et ses bras tendus et ondulés par les muscles, son torse large, ses abdominaux définis par les ombres profondes entre eux, tout cela s'effilant vers des hanches étroites.

— Je n'arrive pas à croire que je suis là. Avec toi.

Rien n'avait jamais été si bon, aussi bon que la sensation incroyablement sensuelle de son corps en elle, de sa chaleur sur elle, de ses bras autour d'elle, de son regard plein d'amour.

— Comment est-ce que tu arrives à me faire ça ? Comment est-ce que tu peux me faire ressentir autant de choses ?

Son rire grave était plein de sensualité. Rempli d'un désir et d'un amour si profond qu'elle ignorait comment intégrer tout cela.

— Ma douce Sarah.

Seul Calvin l'avait un jour appelée « douce ». D'après ce qu'elle savait, personne d'autre ne l'avait jamais pensé.

Il lui avait déjà tant donné. Elle avait encore désespérément envie de lui. Elle avait désespérément envie de passer ses mains sur son torse, ses épaules, son dos. Elle avait désespérément envie de se lever des coussins pour poser ses lèvres sur sa peau bronzée. Elle avait désespérément envie de le mordre, de le goûter, d'enrouler ses jambes plus fermement autour de lui tandis qu'il devenait incroyablement et merveilleusement plus grand en elle.

Puis, il prit ses mains dans les siennes, enlaçant leurs doigts, les unissant de toutes les manières possibles, avant de lever ses bras de chaque côté de sa tête.

— *Sarah.*

Il ne lui en fallut pas plus. Le murmure de son nom. La manière dont il la regardait dans les yeux, lui donnant tout son cœur, ne retenant rien. C'était tellement plus que ce qu'elle avait pensé avoir de nouveau un jour.

Elle était perdue dans l'émotion, dans le plaisir, perdue dans *Calvin*, quand tout s'arrêta tandis qu'elle jouissait sous lui : sa respiration, son cœur, ses pensées. Puis, il cria son nom en succombant à son propre orgasme explosif.

Elle ne pouvait pas ouvrir les yeux, elle ne pouvait pas bouger un muscle. Elle se délectait encore de la passion et de l'émotion entre eux. Elle le sentit bouger lorsqu'il écarta une mèche de cheveux humide de son visage.

— Je n'ai jamais vu rien ni personne d'aussi beau que toi.

Et elle ne s'était jamais sentie aussi belle que lorsqu'elle était dans ses bras. Mais avant qu'elle ne reprenne sa respiration pour le dire à voix haute, le sommeil s'empara d'elle comme un train lancé à pleine vitesse, la laissant à peine consciente de ses mots d'amour, du fait qu'il la soulevait et qu'il la glissait sous les couvertures, au chaud et en sécurité contre son corps.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Sarah se réveilla à deux heures du matin. La chambre était sombre et elle n'entendait que le léger son des vagues sur la berge, à l'extérieur.

Où était Calvin ?

Se glissant hors de son lit, elle mit son peignoir. S'assurant de ne pas faire de bruit en marchant pour ne pas réveiller Jordan, elle descendit les escaliers et elle regarda dans la cuisine quand elle entendit le craquement d'une chaise sur le porche.

Elle ouvrit la porte d'entrée et l'air froid la frappa dès qu'elle sortit. Il sembla surpris de la voir, puis ravi. Tellement ravi que le cœur de Sarah commença à battre deux fois plus vite.

— Viens, chérie.

Il l'attira sur ses genoux, mettant une couverture sur eux. Il l'installa plus fermement et ce fut la chose la plus naturelle du monde pour elle que de poser sa tête contre son épaule.

Assise sur le porche, blottie au chaud et en sécurité dans ses bras, regardant la lune automnale, elle était dans une maison de conte de fées. Elle voulait sombrer dedans, elle voulait se laisser croire qu'elle était vraiment chez elle. Elle pourrait préparer le dîner tous les soirs et elle pourrait apprendre à sa sœur à tricoter. Puis, quand le soleil se couchait et que la lune s'élevait, elle pourrait se perdre dans ses baisers, dans sa chaleur.

Et pourtant, elle sut qu'elle ne pourrait pas se permettre de s'habituer à cette sensation. Elle n'était pas chez elle à Summer Lake, même s'il était bon d'être avec Calvin.

— Pourquoi est-ce que tu t'es levé ?

— Peu importe.

Puis, il posa sa bouche sur la sienne, exigeant et donnant en même temps, et pendant quelques longs moments, elle ne parvint pas à faire quoi que ce soit d'autre que se soumettre au désir de Calvin et au sien.

Il lui fallut faire appel à chaque once de contrôle d'elle-même pour s'écarter de lui.

— C'est important, Calvin, dit-elle doucement. Parle-moi. S'il te plaît. Tu ne serais pas là dehors si tout allait bien. Dis-le-moi.

— Je préférerais te dire ce qui va bien. Tu es là.

Elle sourit, même si elle savait qu'il essayait de gagner du temps.

— Tu ne dormais pas ?

Il bougea sous elle et elle sentit que sa question le mettait mal à l'aise.

— Non.

Il regarda le lac. Il regarda tout sauf elle.

— Pourquoi ?

Un muscle sursauta dans la mâchoire de Calvin.

— De vieux démons. Rien de plus.

Elle posa sa main sur son visage, souhaitant pouvoir faire disparaître sa douleur.

— Est-ce qu'il s'agit de nous ?

— Je t'ai dit que notre rupture était du passé et je le pensais.

Elle savait donc de quoi il s'agissait.

— Ce sont tes parents, pas vrai ? Tu penses encore à ce qu'il leur est arrivé, c'est ça ? Et à ce qui t'est arrivé ? Comment pourrait-il en être autrement ?

Les muscles des jambes de Calvin étaient si tendus sous les hanches de Sarah qu'elle avait presque peur de bouger.

— Sarah.

La manière dont il prononça son prénom était un avertissement et la poitrine de Sarah se serra quand elle réalisa la profondeur de la souffrance qu'il devait ressentir : assez profonde pour qu'il ait peur de la partager avec elle. Avait-il partagé ce qu'il restait de son chagrin, de sa souffrance, avec quelqu'un ? Elle connaissait déjà la réponse.

Elle avait beau avoir peur d'être avec lui, en dépit du fait qu'elle savait que l'éternité ne serait jamais pour eux, elle voulait encore terriblement le reconforter, apaiser ses démons avec de l'amour jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus vivre et respirer en lui.

Serrer Calvin dans ses bras était comme serrer un mur en briques, mais elle ne le lâcha pas. Elle ne pouvait pas le lâcher. Il avait été présent pour elle à de nombreuses reprises. Il les avait aidés, sa famille et elle. Alors, si

le serrer contre elle dans l'obscurité était la seule manière de le réconforter à ce moment-là, elle le ferait.

— J'en rêve encore, dit-il finalement à voix basse. Avancer vers la caravane et voir mon père. Je te jure que je savais que quelque chose n'allait pas avant d'ouvrir la porte.

Elle ne relâcha pas son étreinte autour de lui, pas même en entendant la douleur brute dans sa voix, qui contrastait tant avec les vagues qui léchaient la berge devant le porche.

— Je savais qu'il vivait mal la mort de ma mère. Je savais qu'il avait du mal à essayer de s'occuper d'un nouveau-né. Je savais qu'il buvait plus que d'habitude. Mais je ne savais pas qu'il serait capable de faire une chose pareille.

Sarah sentit le cœur de Calvin accélérer contre sa propre poitrine. Elle voulait lui dire qu'il n'avait pas à ajouter quoi que ce soit, qu'il n'avait pas besoin de revivre tout cela pour elle. Mais quelque chose lui disait que, curieusement, c'était le contraire dont il avait besoin. Elle le sentait s'ouvrir un mot, une phrase à la fois. Et le fait qu'il ait confiance en elle pour lui parler de sa souffrance était ce qu'il y avait de plus important pour elle.

— Il y avait du sang partout. Tellement rouge et épais qu'on aurait dit que quelqu'un avait brisé une bouteille de ketchup sur le sol, les murs, le canapé, avec des morceaux de quelque chose. J'ai vomi. Juste là, au milieu de tout ça, j'ai vomi.

Elle avait cru connaître l'histoire, mais elle n'était pas entrée dans sa caravane ce week-end-là et il n'avait jamais parlé en détail de ce qu'il avait vu. Elle n'avait pas été assez courageuse pour lui poser la question non plus. Elle frémit en pensant à la terrible scène et elle s'approcha davantage de lui. Elle voyait bien d'après la rigidité de son corps sous le sien qu'il était perdu dans les souvenirs de cette nuit-là.

— Je suis tellement désolée.

Sarah ne parvint pas à retenir ses larmes.

— Tu étais tellement jeune. Tu n'aurais jamais dû voir une chose pareille. Tu n'aurais jamais dû vivre une chose pareille.

Les yeux de Calvin étaient rivés sur elle, mais elle ne pensait pas qu'il la voyait. Il voyait plutôt sa vieille caravane, ensanglantée à cause du suicide de son père.

— Je ne sais même pas comment je suis allé chercher Jordan, comment j’ai traversé cette pagaille jusqu’à atteindre son berceau. Elle pleurait. Et à ce moment, j’ai juré de faire tout ce qu’il fallait pour prendre soin d’elle. Tout.

Jordan était la raison pour laquelle il était resté à Summer Lake.

Il avait fait tout cela pour sa sœur.

Calvin n’était pas juste un homme bon. C’était un homme *formidable*. Elle ne lui demanderait jamais de la choisir au détriment du bien-être de sa sœur.

Summer Lake était un endroit où les gens prenaient soin les uns des autres, où Dorothy s’occupait de Jordan comme une grand-mère le ferait, où la propre mère et la propre grand-mère de Sarah montraient leur amour avec de la laine, des câlins et des cookies. C’était l’endroit idéal pour Jordan. Sarah ne demanderait donc jamais à Calvin de quitter cette petite ville. Même si son cœur allait se briser cent fois quand elle partirait sans lui à ses côtés.

À ce moment précis, tout ce qui comptait, c’était de trouver un moyen de l’aider à guérir, à effacer l’obscurité de son âme pour qu’il puisse à nouveau dormir une nuit complète. Pour que la douleur restante ne se cache plus derrière son sourire, l’attirant vers le bas alors qu’il méritait de s’envoler.

— Qui sait ce que tu viens de me dire à propos de ce que tu as vu ? À quel point c’était horrible ?

— Le chef de la police. Les secouristes. Ils n’ont rien dit. Les gens savent que mon père s’est tiré dessus, mais personne n’a osé me demander de leur décrire la scène.

— Alors, tu n’as jamais vu de thérapeute ?

— Non.

— Tu as juste ramassé les morceaux et tu es allé de l’avant ?

Elle le sentit se raidir à nouveau.

— J’ai fait ce que j’avais à faire.

— J’ai vu à quel point tu étais en colère, dit-elle d’une voix douce. Le premier week-end où je suis revenue de l’université, quand tu m’as téléphoné pour me dire ce qu’il s’était passé, tu vibrais de colère.

— Je te l’ai dit, je ne suis plus en colère contre toi.

— Je sais que tu ne l’es plus.

Comment pouvait-elle lui faire comprendre ce qu'elle essayait de dire ?

— Avant que nous nous disputions à propos de la couche de Jordan, tu étais déjà en colère. Si ton père avait réfléchi au genre de vie qu'il laissait à ses enfants, alors tu n'aurais pas eu à...

Les mains de Calvin s'enroulèrent autour de sa taille vite et fort, la soulevant de ses genoux pour qu'il puisse se lever et partir. Elle ressentit un regret profond et lourd qui lui fit souhaiter s'être tue. Pendant si longtemps, elle avait été maîtresse dans l'art de tout garder à l'intérieur. Et à présent, la seule fois où elle avait laissé ses véritables pensées et sentiments sortir, voilà ce qu'il se passait. Elle avait fait du mal à la personne qu'elle ne voulait plus jamais faire souffrir.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû insister comme ça.

Le grand homme leva son regard tempétueux vers elle.

— Comment aurais-je pu être en colère contre mon père ? Il était déprimé. Il ne pouvait pas contrôler ce qu'il a fait.

Sarah devait prendre une grande décision. Elle pouvait céder, arrêter de parler de son père et peut-être sauver une partie de la nuit. Ou elle pouvait mettre en péril le lien fragile qu'ils venaient de former à nouveau et insister pour qu'il voie ce qu'il devait voir.

Il n'y avait pas de décision à prendre. Elle savait déjà qu'elle donnerait tout ce qu'elle pouvait pour l'aider à guérir.

Ce soir-là, sur son porche, elle vit toutes les facettes du garçon qu'elle avait connu... Et de l'homme qu'elle découvrait. Calvin Vaughn n'était pas seulement un type incroyable qu'elle avait adoré lorsqu'elle était petite. Il n'était pas juste le protecteur de sa petite sœur. Il n'était pas juste le maire d'une ville qui lui tenait profondément à cœur. Il n'était pas juste sexy, drôle et aimant. Il n'était pas juste un homme qui faisait battre son cœur plus vite chaque fois qu'il était près d'elle.

C'était aussi un homme qui avait travaillé comme un fou chaque minute de sa vie pour contenir un puits profond de colère, de tristesse et de souffrance.

S'approchant de là où il était en train de regarder le lac, elle tremblait quand elle s'appuya contre son dos.

— Tu étais un si bon fils, mais tu gérais déjà la dépression de ton père depuis des années. C'est une chose de faire preuve d'empathie avec quelqu'un qui a des problèmes et c'en est une autre quand cette personne

fait quelque chose qui garantit que tu vas souffrir, tu ne crois pas ? Avec les autres, tu peux jouer les héros, tu peux descendre en piqué pour sauver ta sœur et la ville, mais même si tu es vraiment un héros, ça ne veut pas dire que tu ne peux pas prendre un peu de temps pour t'occuper de tes propres démons et pouvoir enfin tourner la page.

Elle posa sa joue au milieu de son large dos et elle sentit son cœur battre vite et fort.

— Tu peux faire semblant avec tout le monde, mais tu n'es pas obligé de faire semblant avec moi. Tu as toujours pris soin de tout le monde autour de toi. Tu as eu l'air tellement fort pendant tant d'années. Mais est-ce que quelqu'un a un jour pris soin de toi comme tu en avais besoin ?

— La ville a été là pour moi.

Ses mots étaient bruts, durs.

— Avant, Henry, du bazar, m'envoyait des paquets de nulle part. Des tuyaux étaient livrés juste à temps pour réparer la plomberie de la salle de bains, des pots de peinture arrivaient au moment même où celle du porche avant s'écaillait. Il m'a même donné de nouvelles fenêtres quand une branche d'arbre en a traversé une pendant une grosse tempête. Il a dit que ça faisait partie d'une commande que les mecs avaient foirée pour quelqu'un d'autre et qu'ils ne savaient pas quoi faire avec une fenêtre. Catherine gardait Jordan. Ta mère déposait constamment de la nourriture.

Certes, elle voyait bien que beaucoup de gens l'avaient aidée avec les détails. Mais quelqu'un avait-il été présent pour guérir son cœur ?

Elle aurait dû être là.

* * *

Alors que Calvin refaisait lentement surface, Sarah, elle, était debout contre son dos, douce et chaude. Sur le porche, il avait l'impression qu'elle essayait de percer son armure. Une armure qu'il avait à peine reconnu qu'il portait au cours des dix dernières années. Tout le monde supposait depuis longtemps qu'il avait surmonté la mort de ses parents. Personne ne savait qu'il faisait encore des cauchemars de son père mort sur le tapis.

Pas jusqu'à ce soir-là.

Il se retourna pour être face à la femme qu'il aimait. Il avait besoin de la prendre dans ses bras pour retrouver l'équilibre. Même si elle venait de le

déstabiliser.

N'avait-il pas su que les choses en arriveraient là depuis le début ? Que s'ouvrir à elle, même en partie, signifiait qu'elle n'arrêterait pas avant d'avoir arraché toutes les couches de son armure ?

Cette armure avait été avec lui dans les pires moments de sa vie. Quand elle n'avait pas été là. Mais elle était vraiment lourde.

Et il en avait assez de la porter.

Il avait foi en Sarah. Il croyait que si elle tenait à ce point à lui, elle ne serait pas là pour lui uniquement ce soir-là. Elle pourrait choisir de rester pour toujours, cette fois.

Sans ajouter un mot, il la souleva et retourna dans la maison avec elle.

— Calvin ?

Il ne parla pas avant qu'ils ne retournent dans la chambre.

— Merci de m'avoir aidé.

— Je ne t'ai pas...

— Si.

Il interrompit sa protestation d'un baiser.

— Tu l'as fait.

Et il était incroyable de voir comme il se sentait plus léger, comme le fait d'exprimer ses cauchemars pouvait ordonner au moins une partie du bazar qui minait son âme depuis si longtemps.

Sarah se pencha en avant et l'embrassa tendrement, avec un lent coup de langue contre la sienne. Ce baiser était différent des autres. Encore plus doux... Et chargé d'une émotion pure.

Il la posa sur ses pieds et elle s'écarta de lui, soutenant son regard pendant tout ce temps, les yeux pleins de désir et de quelque chose d'autre. Il voulait désespérément croire qu'il s'agissait d'amour. Elle fit glisser son peignoir de ses épaules.

Il se délecta de son corps nu dans le clair de lune. Son beau visage sembla soudain différent. Il était plus doux, plus vulnérable.

Il oublia comment respirer, il ne pouvait se concentrer que sur la légère égratignure des doigts de Sarah sur sa peau ; ses mains trouvaient le bouton de son jean, le défaisant ainsi que sa braguette.

Elle lui retirait ses vêtements, mais elle avait l'impression que c'était bien plus. Comme si elle retirait les couches, les défenses qu'il avait construites autour de lui-même depuis tant d'années.

Elle était à genoux.

— Tu n'es pas obligé de faire ça, parvint-il à dire d'une voix si basse qu'il ignorait si elle l'entendrait.

Elle enroulait déjà ses mains autour de son érection, elle passait déjà sa langue sur lui, elle le prenait déjà dans sa bouche. Il ne pouvait rien faire d'autre que passer ses mains dans les cheveux de Sarah. Il ne parvint pas à retenir un grognement de plaisir profond.

Il savait ce qu'elle faisait : elle essayait de remplacer ses cauchemars, elle essayait de détruire ses démons avec le contact de ses mains, de sa bouche. S'il avait été un homme meilleur, il l'aurait obligée à s'arrêter, il lui aurait dit qu'il pouvait très bien s'en sortir seul. S'il avait été un homme plus fort, il se serait écarté de ses douces lèvres et il se serait d'abord occupé de son plaisir.

Sarah avait toujours été sa faiblesse.

Ensuite, il perdit le fil de ses pensées, tout sauf le « Je t'aime » qui vint un instant avant qu'il ne puisse plus former de mots. Les muscles de ses bras et de ses jambes tremblaient encore quand il baissa les mains et qu'il releva Sarah, la tenant fermement contre lui.

Ses lèvres étaient étirées en un petit sourire malicieux.

— C'était amusant.

Il n'arrivait pas à croire qu'il souriait. Il n'arrivait pas à croire qu'il se sentait vraiment joueur une nuit où les cauchemars étaient apparus. Il la souleva et la reposa sur le lit, le rire de Sarah s'étranglant quand elle sut ce qu'il allait faire.

— Tu ne pensais pas que tu pouvais t'en sortir sans que ça aille dans les deux sens, si ?

Ses yeux étaient écarquillés. Excités. Il n'attendit pas qu'elle réponde pour mettre ses jambes sur ses épaules et pour placer sa tête entre ses cuisses. La respiration de Sarah était haletante et il lui faisait ce qu'elle venait de lui faire. Utilisant sa langue, ses doigts, la force pure de son désir, la profondeur de son envie d'elle, pour l'emmener au septième ciel, puis encore plus haut, jusqu'à ce qu'elle se balance sur sa bouche et qu'elle crie son nom.

Ce n'était pas suffisant. Il avait besoin de tout d'elle. Sous lui. Enroulée autour de lui. Il savait qu'elle en avait besoin aussi par la manière dont elle tendit les mains vers lui, ses bras s'enroulant autour de son cou, ses jambes

autour de sa taille et sa bouche appuyée contre la sienne. Leur baiser commençait au moment où il se glissait en elle ; chaque contact, chaque baiser, chaque glissement lent de son corps contre le sien ressemblait à de l'amour pur et doux, et Calvin se dit qu'il faisait ce qu'il fallait en ayant foi en elle.

Sarah protégerait son cœur. Elle devait le faire.

Après avoir vécu sans elle pendant dix longues années, Calvin ne savait plus comment il l'avait fait. Il ne pouvait pas imaginer un autre monde. Il ne pouvait pas penser à sa vie, à la vie de sa sœur, à la vie de sa mère, à la vie de sa grand-mère sans Sarah.

Ils trouveraient un moyen de faire fonctionner leur relation.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Le jour suivant, Sarah était assise derrière la caisse, travaillant dur sur le pull-over Fair Isle, quand Dorothy entra dans le magasin.

— Comment va Olive ?

— Bien mieux. Le médecin a dit qu'il s'attend à ce qu'elle se remette complètement.

— Je suis ravie de l'entendre, se réjouit Dorothy. Je l'appellerai en rentrant pour lui dire que tu t'en sors très bien avec le pull-over.

Dorothy prit la manche sur laquelle Sarah travaillait avec obsession, passant ses doigts sur les mailles étonnamment régulières.

— Ma mère m'a fait essayer le Fair Isle quand j'étais petite. J'étais bien trop jeune pour ce défi.

Sarah se sentait étrangement possessive à propos du pull-over cassé-pied. Elle voulut le reprendre des mains de Dorothy lorsqu'elle vit qu'elle ne le lâchait pas.

— Tu sais, maintenant que j'y pense, dit Dorothy d'un air pensif, les défis ont du bon, pas vrai ? Peut-être que je devrais réessayer et refuser d'abandonner avant d'y arriver.

C'était ce que Sarah avait dit à Jordan, une morale qui passait d'une génération à l'autre.

— Ce n'est pas aussi difficile que ça en a l'air. Crois-moi, j'ai sacrément paniqué quand j'ai examiné le patron pour la première fois.

— Je suis toujours surprise de voir à quel point la vie, c'est comme le tricot. Les choses semblent toujours beaucoup plus compliquées qu'elles ne le sont vraiment une fois que tu prends le temps de les arranger.

Après que Dorothy avait acheté un sac rempli de laine, laissant Sarah assise derrière la caisse dans une boutique étrangement silencieuse et vide, elle fut troublée par les mots de la femme. Deux semaines plus tôt, elle avait été dans un immeuble de bureaux, elle avait porté un costume et elle avait fait des calculs. Elle n'avait pas aidé des femmes à choisir des projets de tricot. Elle n'avait pas commandé de la laine sur Internet parce qu'elle ne

pouvait pas résister aux couleurs et aux recommandations d'autres tricoteuses. Elle n'avait pas travaillé obsessionnellement sur le pull-over Fair Isle de sa grand-mère dès qu'elle avait une minute de temps libre.

Et elle n'avait certainement pas été en train de revivre chaque moment passé dans les bras de Calvin.

Elle avait toujours su ce que le succès signifiait pour elle : un emploi important dans une entreprise importante. Être de nouveau avec Calvin, sentir son cœur battre uniquement pour lui chaque fois qu'il disait « Je t'aime » la fit reconsidérer sa définition du succès. Non seulement en ce qui concernait sa carrière, mais aussi sa vie entière.

Elle n'aimait même pas envisager l'idée que la façon dont elle avait vécu sa vie jusque-là puisse être erronée.

Cela signifierait qu'elle avait *toujours* échoué.

Les fils de ses pensées étaient emmêlés et Sarah pencha la tête sur le pull-over de sa grand-mère. Un sentiment agréable de soulagement l'envahit quand elle termina la maille. Et quand elle en eut terminé une douzaine, tout disparut sauf l'image de Calvin portant ce pull-over.

* * *

— Est-ce que vous sortiez ensemble quand vous étiez jeunes ?

Assise sur le siège passager du pick-up de Calvin en route vers l'hôpital ce soir-là, Sarah sursauta en entendant la question de Jordan.

Les mains de Calvin se serrèrent légèrement sur le volant, mais il souriait en regardant sa sœur dans le rétroviseur.

— Oh oui.

— Alors, pourquoi est-ce que vous avez rompu pendant si longtemps ?

Le cœur de Sarah s'arrêta presque face à l'insinuation qu'ils n'étaient plus séparés, même si elle avait déjà mangé le petit-déjeuner avec la sœur de Calvin chez eux deux fois. Jordan n'était pas assez jeune pour ne pas comprendre ce qui se tramait.

Sarah avait déjà assez peur de briser le cœur de Calvin à nouveau quand elle partirait. Elle était horrifiée à l'idée de briser celui de Jordan aussi.

— Eh bien, dit lentement Calvin, parfois, deux personnes ont besoin de beaucoup de temps pour voir les choses avec clarté.

La respiration de Sarah se bloqua dans sa gorge. Que voulait-il dire ? Pensait-elle qu'il y avait une chance pour qu'elle reste ?

Elle était encore étourdie par ces grandes questions quand Jordan interrompit le fil de ses pensées :

— Tout le monde se demande pourquoi tu veux te débarrasser du carrousel, Sarah.

C'était que l'on ressentait quand on recevait un coup de pied dans le ventre. Sarah essaya de donner une réponse calme qui dissimulait sa panique à propos de tout.

— Je ne veux pas m'en débarrasser.

— Tu n'essayais pas de construire quelque chose dessus ?

Même quand Calvin avait crié dans le hangar à bateaux, même quand l'homme l'avait coincée après la commémoration de son père, Sarah ne s'était pas sentie aussi mal à propos des appartements. Comme si elle ne valait pas mieux que de la terre au fond d'une botte pour avoir suggéré de construire ces immeubles à Summer Lake.

La culpabilité était bien plus grande quand elle était involontaire.

— Je croyais que c'était une sorte de vieille mocheté à laquelle personne n'accordait d'importance, admit enfin Sarah.

— Tu plaisantes ?

Jordan ne semblait pas comprendre la déclaration de Sarah.

— Malheureusement, non. Quand j'ai choisi le site de construction, sincèrement, je n'ai pas réalisé à quel point le carrousel était important pour les gens.

— Mes amis et moi l'adorons, lui dit Jordan. Ça a toujours été l'endroit spécial où nous allions les jours de pluie quand j'étais petite.

Calvin était resté silencieux pendant toute leur conversation. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire en repensant à ce souvenir :

— Les jours de pluie avec une petite fille de quatre ans.

Il fit semblant de frémir.

— Ce carrousel m'a sauvé la vie.

— Nous étions toujours au sec sur le manège grâce à l'auvent, expliqua Jordan à Sarah. Nous faisons semblant d'être au cirque, comme si nous étions des voltigeurs sur les chevaux.

Puis, elle ajouta :

— Eh, Calvin, si Sarah se débarrasse du manège, est-ce qu'on peut le mettre dans notre jardin ?

— Non, Jords.

L'amour pour sa sœur enveloppait chacun de ses mots.

— Nous ne pouvons pas le mettre dans notre jardin.

L'idée de Jordan fit réfléchir Sarah. Et s'ils déplaçaient le carrousel ? Elle ne pensait pas obtenir l'argent pour le rénover—du moins, pas encore—mais peut-être qu'ils pourraient lui trouver un autre emplacement. Quelque part où les enfants pourraient encore jouer dessus et faire semblant d'être au cirque, comme Jordan.

Tous coincés devant un feu rouge étonnamment long à Lake George, Jordan écarquilla les yeux devant l'énorme complexe de divertissement visible derrière la vitre.

— Regardez, ils ont une salle de jeux vidéo !

Les lumières clignotantes aveuglaient Sarah :

— Je parie qu'ils peuvent voir ce panneau lumineux depuis l'espace.

— Est-ce qu'on peut s'y arrêter en revenant de l'hôpital ?

Calvin renâcla.

— Hors de question. Tu dois encore faire tes devoirs.

Jordan pinça les lèvres et croisa les bras sur sa poitrine.

— J'aimerais qu'on ait une salle de jeux vidéo à la maison. C'est tellement ennuyeux parfois.

Elle mit ses écouteurs et monta suffisamment le volume de sa musique pour que tout le monde l'entende dans la voiture.

Sentant Calvin se raidir à côté d'elle, Sarah essaya de le réconforter en disant :

— C'est parfaitement naturel qu'une enfant veuille ce qu'elle n'a pas. Tu sais, l'herbe est toujours plus verte ailleurs.

Voyant qu'il ne répondait pas, elle ajouta :

— Tu fais ce qu'il faut en l'élevant au lac, là où tout le monde la connaît et l'aime.

— Je sais. Un jour, elle sera assez grande pour prendre ses propres décisions sur l'endroit où elle veut vivre. Et ça me brise le cœur de penser qu'elle pourrait ne plus vouloir vivre ici avec moi.

Sarah voulait tellement le réconforter en lui disant : *elle choisira le lac. Elle voudra rester avec tous ses amis et avec toi.* Elle non plus n'avait pas

choisi cette voie.

Calvin ne pouvait pas contrôler les désirs et les rêves de sa sœur. Ce serait à elle de décider, même si les choix de Jordan blessaient parfois l'homme qui avait renoncé à tant de choses pour l'élever.

* * *

Ils frappèrent à la porte avant d'entrer dans la chambre d'Olive et quand ils n'entendirent pas de réponse, le cœur de Sarah accéléra : elle imaginait automatiquement que quelque chose n'allait pas.

Mais quand elle ouvrit brusquement la porte, sa grand-mère était assise sur le lit, un doigt sur ses lèvres.

— Ta mère dort, murmura-t-elle.

Sarah aurait pris la place de sa mère exténuée sans hésiter. Mais elle savait à quel point il était important pour Denise de rester auprès d'Olive. Il valait mieux que Sarah s'occupe du magasin.

Aujourd'hui, il y avait quelque chose à fêter : les doigts de sa grand-mère volaient de nouveau avec les aiguilles, ce qui devait signifier qu'elle allait mieux.

Après qu'ils l'avaient tous embrassée, Jordan se concentra immédiatement sur son tricot.

— Qu'est-ce que vous tricotez, madame Hewitt ?

— Quelque chose de très spécial.

Sarah n'avait jamais vu un patron comme celui-là : un long ovale qui ressemblait presque à du tissu tant il avait été créé avec soin. Ce n'était pas une écharpe ou une chaussette, ni l'avant ou l'arrière d'un pull-over.

Jordan s'approcha et Olive mit les fils de soie finement tricotés entre ses petites mains.

— Ouah, on dirait une toile d'araignée ! Comment est-ce que vous avez appris à faire ça ?

— Ce n'est pas aussi difficile que ça en a l'air. Cependant, il faut beaucoup de concentration.

Elle se tourna vers Sarah.

— Tu ne peux pas abandonner quand les choses se compliquent.

Sarah prit une inspiration en entendant son commentaire éloquent. Un élément de plus pour remplir sa tête—et son cœur—déjà tiraillée et confuse.

Ayant besoin de reprendre l'équilibre, Sarah donna des nouvelles du magasin à sa grand-mère et lui demanda des conseils au sujet de plusieurs problèmes qui avaient surgi au cours des deux derniers jours. Quand l'infirmière passa sa tête par la porte pour leur dire que les heures de visite étaient terminées pour la soirée, elle embrassa sa grand-mère pour lui souhaiter une bonne nuit.

Calvin fit de même, murmurant quelque chose qui éclaira le visage d'Olive d'un grand sourire.

Quelques minutes plus tard, quand ils montèrent de nouveau dans le pick-up et que Jordan mit ses écouteurs, Sarah dit :

— C'était tellement agréable de voir Mamie sourire. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je te le dirai plus tard.

Il lui adressa un sourire plein d'amour et de désir.

— Je te le promets.

Elle se délecta des splendides lignes de son visage, des ombres d'une fine barbe sur son menton qui s'était assombrie au cours de la soirée. Elle ne se souvenait pas d'une époque où elle n'avait pas voulu être avec Calvin. À cinq ans, quinze ans, presque trente ans : elle avait toujours été attirée par l'homme à ses côtés.

— Dis-moi ce que tu lui as dit, insista-t-elle. Dis-moi pourquoi elle a souri comme ça.

Les yeux de Calvin étaient rivés sur la route, uniquement illuminée par les phares de sa voiture. Pourtant, elle sentait que toute sa concentration était sur elle :

— Je lui ai dit que je savais exactement ce qu'elle tricotait. Et pour qui elle le tricotait.

En quelques secondes, Sarah sentit sa gorge se serrer, sa respiration se bloquer dans sa poitrine. Elle sut exactement ce que sa grand-mère tricotait dans son lit d'hôpital en utilisant la dentelle la plus fine.

Olive tricotait un voile de mariée.

Pour le mariage de Sarah et Calvin.

S'éclaircissant la gorge, essayant de se concentrer sur autre chose—sur tout sauf la dentelle blanche qu'elle aurait juré pouvoir sentir flotter au-dessus de sa tête—Sarah changea de sujet :

— L’assemblée municipale aura lieu demain soir. Tout le monde aura l’occasion de donner son opinion sur mon projet. Y compris toi. Et si nous en parlions maintenant, pendant que nous avons le temps ?

— L’assemblée municipale peut attendre demain soir.

— Nous n’avons pas parlé du projet depuis...

Elle déglutit difficilement.

— Depuis Loon Lake.

Depuis la soirée dans le hangar à bateaux où ils s’étaient embrassés... Et où ils s’étaient arraché le cœur.

— Tu ne vas pas céder, Sarah. Je le sais. Je ne t’ai jamais sous-estimée. Je ne vais pas commencer maintenant. Je sais que tu vas faire une super présentation devant la ville. Tu vas épater un bon nombre de personnes.

Comment pouvait-elle trouver de l’espace à mettre entre eux ? Il ne la laissait même pas couper les liens qui les unissaient pour un problème où ils étaient dans des camps opposés.

Ce fut ce qui la poussa à dire ce qu’elle aurait dû dire depuis le début.

— J’ai besoin que tu me ramènes chez moi ce soir.

Elle devait mettre un terme à tout cela.

Même s’il était déjà trop tard pour protéger son cœur.

Calvin ne discuta pas ; il la ramena chez elle. Jordan était déjà endormie sur le siège arrière et elle ne savait pas quoi faire ni quoi dire quand ils s’arrêtèrent devant la maison de sa mère.

— Calvin, je...

— Tu as besoin de temps.

Ses yeux étaient sombres lorsqu’il défit sa ceinture.

— Prends-le.

Il fit le tour de la voiture comme le gentleman qu’il était et il lui ouvrit la portière. Sachant qu’elle ne devrait pas avoir l’impression qu’il la renvoyait de son pick-up, pas quand c’était elle qui avait insisté pour revenir à cette grande maison où elle avait grandi, elle sortit du véhicule, les jambes tremblantes.

Mais même s’il avait été intelligent de remonter l’allée en briques jusqu’à la porte d’entrée de la maison de sa mère et de s’enfermer à l’intérieur, Sarah détestait l’idée d’être lâche et de le fuir.

Elle avait déjà été lâche auparavant.

Elle ne supporterait pas que l’histoire se répète.

— Calvin, commença-t-elle sans savoir quoi dire ni comment le dire. Tu es mon meilleur ami. Tu as toujours été mon meilleur ami. Et faire l'am...

Elle hésita. Elle n'était pas habituée à parler de sexe. Prenant une inspiration tremblante, elle réessaya.

— Faire l'amour avec toi est merveilleux.

Non, ce n'était pas suffisant.

— Plus que merveilleux. Mieux que dans mes souvenirs. Tellement mieux. Mais je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas être celle dont tu as besoin.

Sarah ne pouvait prononcer les trois mots qu'il avait besoin d'entendre. Elle ne pouvait pas admettre encore qu'elle l'aimait.

— Je n'aurais pas dû dormir chez toi la première nuit. J'aurais dû être assez forte pour dormir seule.

— Sarah, chérie, je ne t'aurais pas laissée dormir toute seule dans cette grande maison vide. Tu avais besoin de moi. Et j'avais besoin d'être là pour toi. C'est aussi simple que ça.

Elle prit une inspiration pour essayer de se concentrer sur ses pensées pour leur donner un sens. Calvin était tellement proche. Trop proche. Et ses mots étaient doux dans le froid automnal, telle une couverture chaude, la chaleur qu'elle avait désirée depuis si longtemps.

— Je ne peux plus me contrôler quand tu es là, dit-elle. Ce n'est pas juste que je continue à te rejeter tous les matins parce que je ne suis pas assez forte pour résister à l'envie de coucher avec toi tous les soirs.

— Tu crois vraiment qu'il s'agit du désir que nous ressentons l'un pour l'autre ? Tu crois vraiment qu'il s'agit juste de sexe ?

Elle essaya de respirer.

— Calvin, s'il te plaît...

— J'adore te toucher. Je pourrais t'embrasser pendant des heures et ne jamais vouloir arrêter. Les sons que tu fais quand je t'aime sont les plus beaux sons que j'ai jamais entendus. Mais ce qu'il y a entre toi et moi, ce n'est pas que du sexe.

Elle s'efforça d'aspirer de l'oxygène. Personne ne lui avait jamais parlé ainsi. Personne ne l'avait jamais désirée ou aimée à ce point.

Il parcourut la courte distance qui les séparait, écartant ses cheveux de ses yeux.

— Tu ne sais pas que je vois ce que tu ressens chaque fois que tu me regardes ?

Il posa une main sur le cœur de Sarah et elle le sentit accélérer sous sa grande paume.

— Tu ne sais pas que je le sens dans la manière dont ton pouls accélère quand je suis dans les parages ?

Sa bouche était à un souffle de se poser sur la sienne quand il murmura :

— Tu ne sais pas que tu trahis tes vrais sentiments à chaque baiser ?

Ses lèvres effleurèrent celles de Sarah, assez pour les faire fourmiller, avant qu'il ne recule légèrement.

— J'ai passé la journée à penser à ce que tu m'as dit hier soir. J'ai été en deuil quand ma mère est décédée, mais quand mon père s'est tiré une balle...

— Oh, mon Dieu. Je ne voulais pas te faire penser à ça tout le temps.

— Non. Tu avais raison. J'étais trop furieux pour faire mon deuil. Non seulement à cause de ce qu'il avait fait, mais aussi à cause de ce qu'il avait fait à Jordan. Nos vies ne seraient plus jamais les mêmes. Elle n'aurait jamais une enfance normale. Tout ce qu'elle avait, c'était un grand frère qui n'était qu'un enfant et qui se transformait soudain en tout ce qu'elle avait, en appuyant sur la détente. Quand j'étais jeune, je me disais que personne n'avait besoin de connaître la vérité sur ce qu'il se passait à la maison. Mais hier soir, tu m'as aidé à voir qu'il est temps d'arrêter de faire semblant. Personne n'a jamais vu en moi comme toi. Tu n'es revenue que pour deux semaines et tu me fais affronter les choses comme personne d'autre ne veut le reconnaître. Parce que tu tiens à moi. Parce que tu veux que je sois heureux.

Il prit son visage dans ses mains, caressant délicatement ses joues.

— Alors, prends le temps de réfléchir autant que tu en as besoin. Et sache que je t'attendrai. Tu n'as qu'à venir avec ton cœur. Je m'occupe du reste.

— Je t'ai dit plusieurs fois que j'allais partir, murmura-t-elle. Comment peux-tu avoir foi en moi à ce point ?

Elle aurait juré que son cœur battait en rythme avec le sien :

— Je ne vais pas te mentir : c'est douloureux de voir que tu es déterminée à partir t.

Elle dut tendre les bras vers lui aussi à ce moment-là. Elle dut poser une main sur son beau visage, sa barbe égratignant sa paume.

Il couvrit sa main de la sienne, sa chaleur s'infiltrant dans les pores de Sarah, dans chaque cellule.

— Quoi qu'il arrive, je ne vais pas cesser de t'aimer. Je n'ai jamais cessé de t'aimer, Sarah. Pas même quand le passé me poussait à le faire. Pas même maintenant, quand le passé n'entre plus en jeu et que je sais que tu vas rentrer chez ta mère ce soir et que tu vas établir une liste de toutes les raisons pour lesquelles tu penses que notre relation n'a pas d'avenir.

Il s'en alla, retournant chez lui avec sa sœur, la laissant seule avec le lac, la lune et le cri solitaire d'un huard qui cherchait sa partenaire.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Olive avait été occupée toute sa vie : au magasin, avec son mari et sa fille, avec sa ville. Au cours des derniers jours à l'hôpital, pour la première fois, elle n'avait rien eu d'autre à faire que s'asseoir et réfléchir depuis presque soixante-dix ans. Elle tricotait, bien entendu, mais pour une fois, le mouvement constant de ses mains n'était pas suffisant pour la maintenir dans le moment présent.

Pour ne pas penser à Carlos.

Ce n'était pas le fait d'être désœuvrée qui obligeait son esprit et son cœur à repenser encore et encore à son premier amour. C'étaient ses espoirs pour Sarah et Calvin qui immobilisaient ses doigts sur sa dentellerie et qui faisaient revenir les souvenirs.

* * *

1941...

Les vendredis soir étaient à eux.

Il était étonnamment facile de trouver une excuse pour quitter le match de football ou ne pas y aller du tout. Le trajet à vélo jusqu'au carrousel faisait voler son cœur dans sa poitrine chaque fois.

Ils auraient pu se retrouver ailleurs, dans un endroit plus sûr où il n'y aurait pas eu de risque d'être découverts, mais Olive savait que cela faisait partie du plaisir.

Une partie d'elle espérait qu'on les découvrirait.

Du samedi au jeudi, elle se souvenait de la manière dont sa bouche se posait sur la sienne, ses grandes mains fortes agrippant ses courbes tandis qu'il l'attirait plus près de lui sur le carrousel. Un désir agité et insatiable qui lui donnait du mal à s'endormir. Tous les matins, quand elle se réveillait, elle avait l'impression d'être une somnambule jusqu'à ce qu'elle s'installe sur le porche avec son pull-over Fair Isle sur les genoux, tricotant des pensées et des rêves de lui dans chaque maille.

Elle laissa tomber son vélo par terre, se jeta dans ses bras et couvrit son visage de baisers.

— Je t'aime.

Les mots sortirent de la bouche d'Olive appuyée contre la sienne et il s'écarta.

— Olive. Ma jolie Olive. Tu es tellement innocente.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?

— Non. Tu es parfaite.

Il fit glisser sa main sur ses longs cheveux, passant les mèches sombres entre ses doigts.

— Quelque chose ne va pas ?

— Le projet de ton père sera bientôt terminé.

Elle avait essayé de faire comme si ce n'était pas vrai, mais chaque fois qu'elle regardait le nouveau bâtiment, il y avait un autre mur, une autre fenêtre, une autre porte.

— Il y a toujours plus à faire.

— Oui, mais pas ici. Pas pour moi.

Il avait eu une vie avant elle. Elle le savait. Mais il avait été plus facile de croire que les choses resteraient ainsi entre eux. Jusqu'à ce moment-là, elle s'était permis de se concentrer sur les rires, les baisers et l'aventure.

Ce soir-là, elle comprenait ce qu'il lui disait : tout comme elle avait fait franchir le pas de leur premier baiser, elle devrait prendre une décision pour leur avenir. Et vite.

Cependant, avant qu'elle ne puisse l'entreprendre, elle devait comprendre le passé de Carlos.

— Pourquoi est-ce que tu es venu ici ?

Il resta silencieux un long moment, un muscle sursautant sur sa mâchoire.

— Il y a eu un incendie. Ma femme. Mon fils. Je les ai perdus.

Sa voix était pleine de douleur brute.

— Et mon entreprise. Les livres que j'imprimais. Ils ont tous brûlé.

— Oh, Carlos. Je suis tellement désolée.

La douleur ravageait le visage de Carlos. Il y avait toujours eu un feu dans l'homme qui se trouvait dans ses bras, un feu qui avait donné vie à ses propres flammes intérieures. Pour la première fois, il était éteint.

— Je suis venu à Summer Lake parce que je devais partir de Chicago.

Son regard croisa celui d'Olive, le soutint avec tant d'intensité qu'elle dut presque détourner le regard.

— Je t'ai trouvée.

Elle ouvrit la bouche pour exprimer son chagrin, mais elle savait que ses mots ne seraient jamais suffisants.

— Tu m'as permis de sentir à nouveau, pour la première fois depuis un an où je n'ai rien ressenti. C'est pour ça que j'ai essayé de te repousser le premier jour, quand tu m'as apporté du café. C'est pour ça que j'ai essayé de t'effrayer sur le train de marchandises : pour que tu t'enfuyes. Tu es trop douce, trop pure, trop jeune pour un homme comme moi. Tu mérites quelqu'un qui peut t'aimer sans que son passé le retienne. Tu as toute ta vie devant toi. La mienne est déjà derrière moi.

Il essuya les larmes d'Olive, mais elles coulaient trop vite pour qu'il y parvienne.

— Tu devrais sourire. Toujours sourire. Je ne veux pas être l'homme qui te fait pleurer. Ce n'est pas comme ça que je veux me souvenir de toi, jolie Olive.

Il avait besoin d'elle, il avait toujours eu besoin d'elle, depuis le moment où elle l'avait vu sur la pelouse en train de parler avec son père, depuis leur première conversation houleuse. Elle le voyait à présent : malgré ses taquineries sur son innocence, quelqu'un devait lui rappeler qu'il y avait de l'espoir. Des rêves insatiables.

Qu'en était-il de son amour ? Son amour pouvait-il remplacer tout ce qu'il avait perdu ?

Pouvait-elle être assez forte pour le guérir ?

Elle voulait être là, l'attendant, les bras ouverts. Elle voulait être son abri dans la tempête. Elle avait toujours imaginé que l'amour serait amusant et exaltant, pas difficile.

Mais en réalité, alors que ses bras étaient enroulés autour de l'homme dont elle était tombée amoureuse, elle ne savait tout simplement pas si elle était assez forte pour être son remède. Si elle n'avait pas eu le courage de parler de sa relation avec Carlos à ses sœurs, et encore moins à ses parents, comment pourrait-elle être assez forte pour devenir son remède ?

— Je ne veux pas que tu partes, dit-elle enfin.

Ils savaient tous les deux qu'elle ne lui avait pas non plus demandé de rester. Ils se serrèrent l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils entendent les sons

caractéristiques de la fin du match de football.

Quand elle revint enfin dans sa chambre, plus tard ce soir-là, Olive s'assit sur son lit, déterminée à terminer le pull-over Fair Isle. Un de ses cheveux était tombé dans la laine, mais au lieu de le retirer, elle le tricota. Ce fut à la vue de son cheveu enfilé dans le pull-over qu'elle avait confectionné avec tant d'amour qu'Olive prit enfin sa décision.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-SIX

Aujourd'hui...

Calvin souleva sa sœur du siège arrière. Elle était chaude et elle sentait légèrement les Oreos qu'il lui avait donnés en dessert après le dîner. Elle bougea dans ses bras, passant les siens autour de son cou, sa tête blonde se nichant sous son menton. Quand le petit bébé qu'il avait eu si peur de briser s'était-il transformé en quelqu'un qu'il avait du mal à soulever ?

Elle se mit en boule sur le lit et il lui retira ses chaussures. Généralement, il était strict à propos des règles comme se brosser les dents, le temps qu'elle passait à regarder la télévision ou l'heure du coucher. Là, il décida qu'elle pourrait se brosser les dents quatre minutes au lieu de deux le lendemain matin pour compenser les cookies de la soirée et il tira les couvertures sur elle.

Il l'embrassa sur le front.

— Je t'aime, petite sœur.

Sa faible réponse, bredouillée dans son sommeil, vint alors qu'il fermait la porte.

— Je t'aime aussi, grand frère.

Il venait de fermer la porte avec un léger déclic quand il les entendit : des bruits de pneus sur le gravier derrière sa maison.

Sarah.

Il l'attendait sur le porche quand elle avança vers lui. Tous ses instincts lui donnèrent envie de l'attirer contre lui, mais il savait qu'il devait la laisser contrôler les choses ce soir-là.

— Je devais revenir et te parler. Expliquer les choses.

La femme qu'il aimait était trop courageuse pour se cacher chez elle toute la nuit. Il avait su qu'elle reviendrait, qu'elle ne pourrait pas résister à quelque chose d'irrésistible.

— Jordan dort. Et si nous parlions sur le quai ?

Ils marchèrent silencieusement sur le sable, puis sur le quai en bois. Contrairement aux centaines de fois où ils étaient allés jusqu'au bout du

quai quand ils étaient enfants, elle ne s’assit pas immédiatement pour balancer ses jambes par-dessus le bord. Elle se retourna pour lui faire face, l’air plus sérieux que jamais.

— Je ne vais pas rester. Et tu ne vas pas partir.

— La distance, les kilomètres, ce sont des choses avec lesquelles nous pouvons vivre avec le temps. Nous pouvons trouver une solution ensemble. Comme un couple. Comme une équipe.

— C’est tellement facile, d’après toi, et je sais que ce n’est pas le cas. Quand j’étais petite, chaque fois que mon père était là, on aurait dit que ma mère flottait dans les airs. Elle était tellement heureuse. Quand il partait, et il partait toujours, elle se dégonflait comme un ballon. Elle refusait de le voir. Toi et moi avons déjà essayé. Nous avons essayé d’avoir cette relation à distance comme mes parents quand je suis partie à l’université.

Avec ce regard triste et résigné, elle poursuivit :

— Je ne pourrais pas supporter de devoir venir au lac pour un long week-end de temps en temps. Je ne pourrais pas supporter de toujours avoir l’impression de t’abandonner.

— Aucun de nous ne veut ça.

Calvin souhaitait que la femme qu’il épouserait, la femme avec qui il aurait des enfants, soit là avec lui tous les jours et toutes les nuits. Comme la moitié qui le complétait.

— Le simple fait que les choses aient été ainsi avec tes parents, le simple fait que nous n’ayons pas réussi quand nous étions adolescents, ne signifie pas que les choses seront ainsi maintenant.

— Ce n’est pas qu’une question d’emplacement, de temps et de distance. C’est le fait que tu es tellement décontracté, tellement heureux d’être sur ton canoë avec ta canne à pêche. Je suis tellement impatiente, j’essaie toujours d’aller plus loin, comme tu l’as dit.

Elle passait vraiment en revue sa liste des raisons pour lesquelles ils ne pouvaient pas être ensemble, un tiret à la fois. Il avait sa propre liste de raisons pour lesquelles leur amour fonctionnerait. Il allait se battre pour elle. Il allait se battre pour son propre cœur. Il allait se battre pour leur amour.

— Tu sais que c’est une des choses que j’adore chez toi ? Tu ne laisses jamais les choses s’enliser. J’ai besoin de toi pour me faire aller de l’avant et tu as besoin de moi pour t’asseoir sous les étoiles et te prendre la main

pendant que nous attendons une étoile filante. Ensemble, nous pouvons réaliser nos vœux, chérie. Je le sais.

Elle leva les yeux vers le ciel, comme si elle attendait une étoile filante pour faire un vœu. Trop tôt, elle détourna le regard avant de pouvoir en faire un.

— J’ai grandi avec deux personnes qui n’auraient jamais dû tomber amoureuses l’une de l’autre, dit-elle. Mes parents voulaient des choses différentes, vivre dans des endroits différents, avoir des vies différentes. Ma mère aurait dû avoir une demi-douzaine d’enfants pour lesquels préparer des cookies aux pépites de chocolat. Mon père est allé vivre la vie dont il avait besoin à Washington. Je ne pense pas qu’il ait regretté le fait de partir, il aimait tellement son travail là-bas. Il était tellement dévoué à son chemin, à son objectif.

D’une voix plus basse, presque comme si elle se parlait à elle-même, elle chuchota :

— Il faisait tout le temps du mal à ma mère en partant. Beaucoup de mal.

— Ce n’était pas juste ta mère qui souffrait, Sarah. Il t’a fait du mal aussi.

— Non. Tu as tort. J’ai toujours su qu’il m’aimait.

Ses mots transpercèrent le cœur de Calvin. Il avait été là chaque fois qu’elle avait eu besoin de regarder quelqu’un dans les yeux et de savoir à quel point elle était aimée. Calvin connaissait la vérité, même si elle ne voulait pas se l’admettre.

— James était un très bon sénateur. Il a donné tout ce qu’il avait à des inconnus, mais il n’était pas suffisamment présent pour toi. Il n’était pas là quand tu as appris à nager, à chanter dans la chorale et à faire des discours.

Le beau visage de Sarah était obstiné.

— Mon père avait un travail important pour aider les gens. Quand il était à la maison, il était génial. C’était le meilleur père du monde.

— Oui, il était génial, dit Calvin. Lorsqu’il était là.

Il marqua une pause, pesant ses mots de nouveau pour ne pas lui faire de mal, en sachant pertinemment qu’il ne pouvait rien omettre. Tout son avenir reposait sur cette conversation.

— Ce n’était pas suffisant. Et maintenant, tu as tellement peur d’aimer et d’être abandonnée comme il t’a abandonnée, tu as tellement peur d’être

la personne qui m'abandonne et me fait du mal, que tu cherches n'importe quelle excuse pour me repousser.

Elle écarquilla les yeux face à la vérité de son affirmation, mais la détermination vint ensuite.

— Je ne cherche pas d'excuses. Mon père disait qu'il aimait ma mère, il jouait le jeu en public, devant moi. Dans les faits, il ne l'a jamais vraiment laissée faire partie de son monde. Je sais que tu veux que je dise que j'essaierai de faire fonctionner notre relation, mais comment pourrais-je le faire alors que je vais m'engager sur la même voie ?

— Est-ce que Denise t'a dit que leur relation était comme ça ? Est-ce que tu lui as vraiment demandé si c'était ce qu'il s'était passé entre ton père et elle ?

— Ça ne fait même pas un an qu'il est décédé. Je ne vais pas lui faire du mal en lui posant une telle question.

— Est-ce que c'est vraiment pour ça que tu ne vas pas lui demander de te dire la vérité ? Ou est-ce que c'est parce que tu as peur de la réponse ? Est-ce que tu as peur qu'elle ne te laisse pas utiliser son mariage comme raison pour ne pas prendre le risque de m'aimer complètement ?

Les mots venaient de sortir de sa bouche. Il était temps d'admettre quelque chose d'important.

— Tu n'es pas la seule à avoir peur, Sarah. Moi aussi.

Il n'avait pas dit ces mots une seule fois au cours des dix dernières années. Il ne s'était même pas laissé y penser, car il avait cru qu'admettre sa peur, c'était avouer qu'il n'était pas assez fort pour affronter tout ce qui lui arrivait. Ce fut seulement à ce moment, alors qu'ils étaient debout sur le quai sous le ciel nocturne dégagé, qu'il put enfin voir que la véritable force consistait à admettre qu'il ne voulait plus être seul. Qu'il avait toujours eu besoin de soutien. Du soutien de Sarah.

Et plus que tout, il avait eu besoin d'elle.

— Je n'ai pas peur de t'aimer, lui dit-il, révélant chaque morceau de son cœur. La seule chose dont j'ai peur, c'est de passer un autre jour, une autre semaine sans toi. Je l'ai déjà fait pendant dix ans. Je sais à quel point c'est terrible. À quel point le chemin peut être long et sombre.

En dépit de son honnêteté, en dépit du risque qu'il prenait en ouvrant son cœur de cette façon, elle lâcha :

— Je ne suis pas faite pour toi. Tu m’as laissée déposer ces documents pour les appartements à la mairie sans lutter. Nous savons tous les deux que tu te battrais beaucoup plus s’il s’agissait de quelqu’un d’autre. J’ai lu tout ce qu’il y avait à savoir sur ce que tu pensais des lotissements dans les Adirondacks. Si un inconnu était venu avec cette proposition, tu aurais rejeté ces appartements de toutes tes forces.

Elle s’écarta de lui et il sentit cette séparation aussi profondément que si leur connexion avait pris fin.

— Tu mets de côté ton propre code moral pour moi. Et si quelqu’un en ville pensait que je couche avec toi pour te rallier à ma cause ?

Il lui avait promis qu’il écouterait calmement ses arguments. Mais il ne s’était pas attendu à cela.

— Ceux qui pourraient penser ça n’aurait de toute évidence pas une grande opinion de toi ou de moi.

— Que pourraient-ils penser d’autre ?

— Que je t’aime. Que je ne peux pas m’empêcher de vouloir te protéger parce que tu es mienne. *Mienne*. Ils vont penser que je ne pourrai jamais te faire de mal. Jamais, quoi qu’il arrive.

— Mais la personne avec qui tu sors, la personne que tu aimes et qui t’aime ne devrait-elle pas te rendre meilleur plutôt que de compromettre tes valeurs ? Plutôt que de t’obliger à te faire du mal à toi-même pour qu’elle ne soit pas blessée ?

— Tu es la personne la plus intelligente que j’ai jamais rencontrée, mais tu as sacrément tort à ce sujet. Nous pourrions nous asseoir et débattre sur les appartements pendant soixante ans. Ce ne sont que des bâtiments. D’après moi, il n’y a que deux choses qui ont de l’importance.

Il prit son visage entre ses mains et s’assura qu’elle le regarde.

— Toi. Et moi.

— Il ne s’agit pas juste de toi et moi, protesta-t-elle. Jordan est la personne la plus importante de ta vie. Je ne voudrais pas lui faire du mal. Je l’aime aussi, depuis l’instant où je l’ai prise dans mes bras après la mort de ton père. Chaque fois que je voyais une petite fille de son âge dans la rue, je pensais à elle, je me demandais comment elle allait. Je savais toujours qu’elle allait bien, parce que tu prenais soin d’elle mieux que quiconque. Je ne peux pas prendre le risque de lui faire du mal. Je ne peux pas prendre le

risque de dire que je vais rester, puis réaliser plus tard que je ne peux pas. Il est douloureux d'être abandonnée.

— Je pourrais m'adapter à la grande ville pour être près de toi.

Il était sérieux.

— Je trouverais un moyen de m'y sentir chez moi. Je m'assurerais que Jordan y serait heureuse. *Nous* nous en assurerions.

— S'il te plaît.

Il y avait de l'angoisse dans la voix de Sarah.

— Ne quitte pas Summer Lake pour moi. Ça me tuerait de vous faire ça, à toi et à Jordan.

— Tu ne comprends pas ? dit-il, souhaitant désespérément qu'elle comprenne. Tout n'est pas noir ou blanc. Partir ne veut pas nécessairement dire couper les ponts.

— C'est exactement ce que ça veut dire. C'est exactement ce que nous avons fait. Nous avons coupé les ponts. Je les ai coupés.

— Nous étions jeunes. Tous les deux, pas seulement toi. Nous pouvons faire fonctionner les choses cette fois.

Il s'était efforcé comme un fou de lui donner de l'espace afin qu'elle vide son sac, mais désormais, il devait s'approcher d'elle. Il devait se battre davantage pour l'amour qu'il croyait qu'ils méritaient.

— Tu as choisi Summer Lake pour construire ces appartements pour une raison.

— J'ai vendu Summer Lake parce que je savais que mon client accepterait. J'allais... perdre mon travail.

Elle n'aimait pas dévoiler sa vulnérabilité.

— Mon patron ne m'a pas vraiment dit quoi que ce soit à propos de mon rendement, mais il me surveillait. Il attendait que je foire. Après la mort de mon père, je ne pouvais pas me concentrer. Pas comme avant.

Calvin s'était promis qu'il ne l'empêcherait pas de passer en revue sa liste des raisons pour lesquelles ils ne devraient pas être ensemble. Il avait pensé qu'ils avaient besoin de vider leur sac, d'exprimer toute la douleur, toutes les protestations, pour s'assurer qu'il ne restait rien pouvant les séparer. Pour les séparer d'une *éternité* ensemble. En revanche, à la vue de ses yeux larmoyants, le contrôle qu'il avait sur lui-même se brisa.

* * *

Dans ses bras, elle n'avait plus d'objections. Il avait brisé ses défenses les unes après les autres, tout depuis le passé jusqu'au futur.

Alors, pourquoi était-elle encore aussi effrayée ? Elle était tremblante. Elle avait toujours été tellement forte. Elle avait toujours pris soin d'elle-même. À la place de cent pour cent de quelque chose de vide... Elle pouvait être cinquante pour cent de quelque chose de complet.

— Sarah. Ma douce Sarah.

Il l'attira plus près de lui, caressa son dos, s'efforçant de l'apaiser.

— Tout ira bien. Je te le promets.

— Comment ça ?

Sa gorge lui donnait l'impression d'avoir avalé du feu.

— Comment est-ce que tu peux me promettre ça ?

— Je crois en nous. En toi. En moi.

Il l'embrassa délicatement. Tendrement.

— Un pas à la fois. C'est ce que nous ferons.

Cela paraissait facile.

— Viens avec moi, ce soir. Fais ce choix. Choisis-moi. Tu souhaites que ce qui est à moi soit à toi.

Malgré toutes ses promesses qu'elle s'était faites pour être forte, et son idée de couper les ponts une bonne fois pour toutes avec Calvin, pour son bien, elle lui prit la main et le guida le long du quai, sur le sable et par la porte de sa maison.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Sarah se sentit timide avec Calvin, plus qu'elle ne l'aurait dû après les deux dernières nuits avec lui. Les choses auraient été plus faciles s'il avait fait un pas vers elle, s'il l'avait embrassée en premier et s'il l'avait amenée petit à petit à leurs ébats amoureux. Tout comme il avait eu besoin qu'elle choisisse d'entrer avec lui, elle savait qu'il avait aussi besoin qu'elle fasse ce choix.

Le choix de faire l'amour avec. Il était ce qu'elle désirait. Dans le passé. Dans le présent.

À l'avenir.

Elle enfouit son visage dans son cou. Il était tellement fort. Tellement stable. Tellement chaud.

Elle sentait à quel point il avait envie d'elle, mais il se maintint parfaitement immobile, la laissant mener la danse. Elle posa ses lèvres sur sa peau, l'embrassant là où son poulx avait pris vie. Elle déplaça ses mains jusqu'à son T-shirt, le sortant de son jean, et passant ses doigts sur les muscles dessinés de ses abdominaux. Elle sentit son grognement de plaisir sortir de sa poitrine.

Elle avait cru qu'ils avaient déjà repris leur relation. En fait, tout venait de recommencer. Ils ne s'aimaient pas seulement à cause de baisers dont ils avaient perdu le contrôle ou à cause de l'attraction entre eux qui brûlait plus que tout autre chose. Ils avaient aussi tous les deux besoin l'un de l'autre comme ils n'avaient jamais eu besoin de quiconque. Un besoin de parler. Un besoin de rire. Un besoin d'aimer. Un besoin d'être là quand tout s'écroulait *et* quand ils essayaient de tout reconstruire.

Ce soir-là, pour la première fois, elle se permettrait de lui dire, avec son corps si elle ne pouvait pas encore le faire avec des mots, qu'elle voulait être avec lui. Qu'elle voulait l'*aimer*. Ce n'était pas facile pour autant. Elle n'était pas sûre que cela ait du sens. Elle ne pouvait pas lire dans une boule de cristal et savoir que tout irait bien à l'avenir.

Leurs vêtements disparurent rapidement, les laissant surfer sur une vague de pur instinct, sans réfléchir, sans douter, un homme et une femme qui ne pouvait pas se rassasier l'un de l'autre. Elle se délecta de chaque contact, de chaque effleurement de ses lèvres sur les siennes.

Tout ce qu'elle voulait était là, à ce moment précis, dans ses bras.

L'attirant sur le lit avec elle, elle fut ravie d'être épinglée sous son corps chaud et dur. Peu après, il la remplit jusqu'à ce qu'elle explose sous sa force, sous la force de toutes les émotions qu'elle ne pouvait pas retenir. Elle cria contre sa bouche lorsqu'il l'embrassa, et ils jouirent tous les deux, puis elle s'effondra.

Quand tout fut terminé, quand elle fut sur le point de s'endormir dans ses bras une fois de plus, elle l'entendit le dire à nouveau.

— Je t'aime.

* * *

Plus tard ce soir-là...

Sarah était sur le carrousel. Il n'était ni vieux, ni écaillé, ni fissuré. Les chevaux étaient brillants et neufs. Le carrousel tournait en rond, une musique de cirque était diffusée. Elle chevauchait un grand étalon blanc.

S'accrochant à la barre dorée qui montait et descendait en rythme avec la musique, elle se demanda comment le carrousel avait été réparé si vite et pourquoi elle était seule dessus. Cette pensée ne lui resta pas en tête. Elle préférait tourner au rythme de la musique.

Un moment plus tard, elle était assise dans le traîneau qui se trouvait derrière les deux chevaux assortis, tenant des aiguilles à tricoter et de la laine. Les chevaux assortis échangeaient un regard tendre et couraient éternellement devant leur traîneau.

Son cœur se réchauffa lorsqu'elle pensa à la joie que sa grand-mère devait ressentir en voyant que son cher carrousel était comme neuf, en sachant que ses enfants pourraient connaître la joie qui avait représenté une si grande partie de son enfance.

Ses mains bougeaient. Elle tricotait quelque chose avec de la laine jaune, la couleur idéale pour aller avec les taches du cheval de manège qui se trouvait devant elle. Pendant un moment, ses mains ressemblèrent tant à celles de sa grand-mère qu'elle fut désorientée.

Les mots de Calvin flottèrent dans son esprit. *En te voyant avec ces aiguilles, je vois à quel point tu ressembles à ta grand-mère.*

Il ne lui mentirait jamais. Cela devait donc être vrai. Elle ressemblait peut-être plus à sa grand-mère qu'elle ne l'imaginait.

Elle étudia ce qu'elle tricotait de plus près. Curieusement, sans avoir à y penser, sans avoir à consulter le patron, elle rabattit les dernières mailles.

Elle ne s'était jamais sentie ainsi : en dehors de son propre corps, presque comme si elle flottait.

Non, ce n'était pas vrai. Chaque fois qu'elle était dans les bras de Calvin, chaque fois qu'il l'aimait, elle n'avait pas d'autre choix que de lâcher la corde qui la reliait à la personne qu'elle pensait être.

Être avec lui était comme voler, flotter sur un nuage de pur plaisir.

D'amour sans limites.

Ses mains bougeaient à nouveau, passant le harnachement qu'elle avait tricoté sur la bouche du cheval. La bride était parfaitement à sa taille, tout comme la selle tricotée qui apparut comme par magie sur le dos de l'animal. Quand elle observa le carrousel de plus près, elle vit que tous les chevaux portaient des brides et des selles tricotées.

Qui les avait faites ? Elle savait encore à peine tricoter et elle allait bien trop lentement pour avoir fait tout cela. Est-ce que les femmes du groupe de tricot les avaient confectionnées pour faire une surprise à sa grand-mère ?

Le carrousel s'arrêta brusquement, à tel point qu'elle dut s'agripper au cheval situé à côté d'elle pour ne pas tomber.

Un moment plus tard, tout commença à s'estomper, les chevaux disparurent un par un jusqu'à ce que le carrousel s'évapore et qu'elle soit debout au milieu d'un chantier, les aiguilles, le fil, la bride et la selle encore à la main.

* * *

— Sarah, chérie, ce n'est qu'un rêve. Tout va bien. Je suis là.

Elle se réveilla en sentant les mains de Calvin écarter ses cheveux humides de son visage. Elle s'efforça de reprendre sa respiration en revenant à la réalité, nue et au chaud dans le grand lit de Calvin. Dans ses bras.

Elle posa ses paumes sur son torse, laissant les battements forts et réguliers de son cœur la réconforter. Elle se sentait tellement en sécurité. Plus en sécurité qu'elle ne l'avait imaginé possible.

— Chaque fois que tu me touches, murmura-t-elle, j'oublie tout. Tout sauf ce que tu me fais ressentir.

— Dis-moi ce que je te fais ressentir.

Les yeux de Calvin étaient remplis de tant d'amour dans la pièce illuminée par le clair de lune que même si elle savait que c'était une mauvaise idée, elle susurra :

— Tu fais ressentir plus de plaisir que jamais.

Elle ferma les yeux, savourant le simple contact des mains de Calvin sur sa peau, la manière dont son pouce commença à effleurer sa lèvre inférieure.

— Tu me fais sentir du réconfort. De la chaleur. De la joie.

Elle ouvrit les yeux et croisa son regard intense.

— De l'amour. Tellement d'amour.

Réprimer les mots ne les rendait pas moins vrais.

— Je t'aime, Calvin.

La poitrine de Calvin s'immobilisa sous sa main et les battements de son cœur bondirent.

— Répète-le pour que je ne pense pas que je rêve.

La peur la frappa comme une masse. Elle s'efforça de repousser sa peur. Elle plaça ses mains de chaque côté de son visage, posa sa bouche sur la sienne et l'embrassa. Il était si chaud, si réel ; c'était l'homme le plus solide qu'elle ait eu dans sa vie.

— Tu avais raison depuis le début.

Elle ne prit conscience qu'elle pleurait que lorsqu'il commença à effacer les larmes de ses yeux et sur ses joues avec des baisers.

— J'ai peur. Je ne sais pas comment faire ça. Je ne sais pas comment être la partenaire de quelqu'un. Tu es mon meilleur ami et j'ai tellement peur de te perdre à nouveau. De perdre notre amitié pour toujours. J'ai essayé de m'en empêcher, j'ai essayé de me dire que nous pouvions être ensemble sans tout gâcher, mais c'était le plus grand des mensonges.

— Répète-le, chérie. Dis-moi ce que tu ressens. Dis-moi ce que tu as dans le cœur. C'est tout ce que tu as à faire.

Elle prit une inspiration tremblante ; ses mots sur le bout de la langue. Mais maintenant qu'elle savait à quel point les vannes de l'émotion qui venait avec étaient grandes, une terreur renouvelée la fit taire.

— La première fois, c'est la plus difficile, lui dit-il d'une voix douce. Nous avons toute la nuit pour que tu recommences.

Ce fut lorsque l'ombre d'un sourire se glissa sur les lèvres de Calvin, à peine visible dans le faible clair de lune qui passait par la fenêtre, alors qu'elle s'émerveillait qu'il puisse l'afficher quand elle était presque paralysée par la peur, qu'elle admit qu'il avait raison. Elle pouvait le faire.

— Je t'aime.

La bouche de Calvin trouva la sienne, volant ce qu'il lui restait d'air.

— Je ne vais jamais me lasser de t'entendre dire ça. Répète-le.

C'était plus facile cette fois, comme si elle savait comment déverrouiller les serrures de la prison dans laquelle les mots avaient été enfermés depuis si longtemps.

— Je t'aime.

Les trois mots s'installèrent profondément en elle et le choc commença à s'estomper.

— Est-ce que tu sais combien de temps j'ai attendu que tu le dises encore ?

— Deux jours ?

Il rit en se déplaçant sur sa peau.

— Dix ans.

Il passa ses lèvres sur son visage, plongea dans sa bouche, puis le long de son cou, de ses épaules, jusqu'au sommet de ses seins. Sa bouche se posa sur le bout de son sein et « Je t'aime » sortit à nouveau des lèvres de Sarah, cette fois avec un halètement de plaisir. La langue de Calvin récompensa son aveu et elle se cambra contre sa bouche, ses mains s'emmêlèrent dans ses doux cheveux. Il se déplaça pour lécher l'autre sein et elle le répéta, émerveillée en voyant qu'il était un peu plus facile de dire « Je t'aime » chaque fois qu'elle le disait.

Pendant qu'ils jouissaient ensemble une fois de plus, pendant qu'il se glissait en elle et qu'il lui coupait le souffle comme toujours, lorsqu'il se baissa pour l'embrasser, le « Je t'aime » qu'elle murmura contre sa bouche était tout ce dont ils eurent besoin pour atteindre l'orgasme. Ensemble.

Elle était encore effrayée, encore retournée, plus déstabilisée que jamais, encore complètement incertaine de leur avenir ensemble. Au moins, dans le cocon intime de la chambre de Calvin, l'amour qu'il lui donna vainquit ses doutes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-HUIT

— Bonne nouvelle, s'exclama Olive. Je rentre à la maison aujourd'hui.

Sarah poussa un cri de joie derrière la caisse, faisant sursauter une cliente qui laissa tomber une poignée de pelotes de laine par terre.

— Je suis tellement heureuse que tu ailles bien, Mamie !

Peut-être que tout ira bien, après tout.

Toute la matinée, Sarah avait été sur des charbons ardents, s'attendant au pire. Deux enfants qui s'étaient aimés ne pouvaient pas tout simplement retomber amoureux l'un de l'autre, non ?

Non, se dit-elle pour la centième fois ce jour-là, elle se comportait comme une idiote. Elle essayait de mettre des obstacles sur un chemin sans embûches.

Pendant toute la journée au magasin, Sarah s'était préparée pour l'assemblée municipale. Ou plutôt, elle avait essayé de se préparer, avec ses notes étalées sur le comptoir, son ordinateur allumé pour pouvoir effectuer des modifications de dernière minute. Elle avait à peine pu se concentrer.

— J'ai fait un rêve très étrange. À propos du carrousel. Je tricotais des brides et des selles pour les chevaux.

— Tu es un génie ! s'exclama sa grand-mère. C'est un moyen idéal pour récolter des fonds afin de déplacer et rénover le carrousel. Nous organiserons une compétition de tricot. Les gens paieront pour entrer.

— Tu sais quoi ?

Sarah dut sourire pour l'enthousiasme dans la voix de sa grand-mère, et dans la sienne.

— Ça pourrait fonctionner.

— Bien sûr que oui, affirma Olive d'une voix sérieuse. Je suis ravie que tu aies trouvé ta raison de tricoter. Je pensais que tomber amoureuse pourrait faire l'affaire. Mais ça, ça a plus de sens. Bien sûr que tu vas tricoter avec un objectif en tête. Quelque chose de tangible, comme sauver le carrousel. Est-ce que tu as déjà commencé à faire une selle ?

On aurait presque dit que sa grand-mère avait des perceptions extrasensorielles et qu'elle savait que Sarah avait regardé différents écheveaux toute la matinée, se demandant s'ils iraient aux chevaux, luttant contre l'envie de prendre une paire d'aiguilles.

— Comment est-ce que je pourrais tricoter quelque chose sans patron ?

— Eh bien, si tu ne penses pas être de taille à relever le défi, je comprends.

— Tu ne fais pas trop dans la subtilité !

— Je suis trop vieille pour les subtilités. En parlant de ça, comment se passent les choses avec ce garçon qui est tellement amoureux de toi ?

Elle ne se donna pas la peine de le nier. À quoi bon ? Sa grand-mère voyait tout. Même les choses que Sarah essayait tellement de ne pas voir.

— Bien. Super.

La chaleur la submergea lorsqu'elle se souvint d'à quel point il était doux et sexy de se réveiller dans les bras de Calvin. Ensuite, la même prémonition sombre qu'elle avait essayé de fuir toute la matinée s'installa en elle :

— Sauf que nous allons nous affronter ce soir à l'assemblée municipale.

— J'aimerais vraiment pouvoir y assister. J'aimerais voir les feux d'artifice. Passe au cottage ce soir pour me raconter comment ça s'est passé. Je parlerai de ton idée de tricot de selles à mes amies pour que nous commençons à les faire immédiatement.

Sarah était encore en train de fixer le combiné du regard, se demandant comment sa vie avait pu devenir aussi folle en si peu de temps, quand Christie entra.

— Ça fait quelques jours que je veux venir, mais ça n'a pas arrêté à l'auberge. Depuis que la presse a découvert que nous organisions le mariage de Smith Sullivan, l'auberge est pleine tout le temps.

Sarah sourit, ou tenta de sourire, en tout cas.

— Ne t'inquiète pas. Ma vie a été folle aussi.

Elle pensa à Calvin, à son rêve, à sa grand-mère qui allait tricoter une selle pour un cheval de manège.

— Vraiment folle.

— Ce n'est pas à cause de ta grand-mère, si ?

— Non, dit rapidement Sarah. Elle rentre de l'hôpital aujourd'hui.

— Quelle bonne nouvelle !

Christie sourit, l'expression de son visage s'adoucissant davantage :

— La rumeur dit que je sais bien écouter, si tu as besoin de parler un jour.

Sarah n'avait jamais vraiment eu d'amie avec qui elle pouvait parler de sa vie amoureuse ou de garçons. À présent, pour la première fois, elle découvrit qu'elle avait désespérément envie de s'asseoir avec une autre femme et de parler de ses sentiments.

Mais avant qu'elle ne puisse accepter l'offre de Christie, la porte s'ouvrit et Catherine entra.

— Voilà le programme de l'assemblée municipale de ce soir.

Elle posa le document sur le comptoir avant de se tourner vers Christie en souriant.

— Salut, toi. Comment ça va ?

— Bien. Je prends une pause bien méritée.

Jenny entra à son tour.

— Désolée pour le retard, Sarah. Du sang et des enfants, c'est tout ce que tu as besoin de savoir.

— Est-ce que tes enfants vont bien ?

— Très bien. Ils sont juste stupides. Salut, Christie et Catherine !

— J'allais justement prendre un café à Moose Café, dit Catherine à Christie. Tu veux venir avec moi ?

— J'adorerais. Sarah, viens avec nous.

Avant qu'elle ne puisse refuser gracieusement, Jenny intervint :

— Tu as été enchaînée à la caisse toute la semaine. Toute cette laine et cet alpaga peuvent te rendre folle. Je peux m'occuper du magasin toute seule un moment.

Sarah savait qu'elle était coincée. Non seulement par Jenny qui la mettait gentiment à la porte, mais aussi par Christie qui voulait arranger les choses entre Catherine et elle. Il fallait dire qu'elle n'était pas submergée par le soulagement à l'idée d'avoir une chance de s'échapper de la boutique.

Elle aimait y travailler, elle aimait parler avec des femmes, elle aimait aider les gens pour quelque chose d'amusant qui les stimulait vraiment. Et puis, il y avait la laine elle-même, dont elle était tombée follement amoureuse.

Elles commandèrent des boissons, puis elles s'assirent à une table à côté d'une fenêtre qui donnait sur le lac. Regardant le lac bleu, le patchwork de feuilles colorées étalé sur les montagnes, Sarah déclara :

— C'est vraiment beau, ici.

— C'est pour ça que tu ne devrais pas amener ces immeubles et tout changer, dit Catherine.

Christie intervint :

— Je suis sûre que ce n'est pas ce qu'elle voulait dire, pas vrai, Catherine ?

Si.

— Je t'ai toujours tellement admirée quand nous étions enfants, Catherine. Tu n'avais jamais peur de dire ce que tu pensais. Ce que tu pensais vraiment.

Catherine sourcilla face à ce commentaire inattendu.

— Toi non plus.

Sarah commençait à déceler que ce n'était pas vrai.

— C'est peut-être ce dont j'avais l'air. Dernièrement, je me suis demandé si je n'essayais pas juste de faire plaisir à tout le monde.

À son père, bien entendu, mais elle ne s'était pas arrêtée là. Elle avait passé des années à essayer de faire plaisir à tous ses professeurs, à tous ses patrons. Elle se demanda soudain quand elle avait essayé de se faire plaisir à elle-même.

Le visage de Catherine s'adoucit légèrement, et Christie murmura :

— C'est sacrément facile de tomber dans le piège de la satisfaction des autres.

Sarah se tourna vers sa nouvelle amie. Christie jouait avec sa bague de fiançailles en diamant. Peut-être que sous peu, elle se sentirait assez proche d'elle, assez à l'aise avec les conversations entre filles pour lui poser des questions sur sa relation avec Wesley. Si tout allait bien.

— Je n'avais pas l'intention de revenir et de bouleverser tout le monde, dit Sarah. Je me suis souvent demandé si c'était une bonne chose que je revienne, d'ailleurs.

— Je sais que je t'ai dit que le fait que tu sois revenue dans la vie de Calvin était une mauvaise chose.

Catherine semblait un peu moins mal à l'aise.

— Mais je ne suis pas sûre d’avoir eu complètement raison. Je dirais plutôt qu’il est différent depuis que tu es là.

Sarah avait donné à Catherine l’ouverture parfaite pour lui sauter à la gorge avec son aveu, pour confirmer qu’elle n’aurait pas dû revenir en ville, peut-être même pour faire sa valise et la ramener à la grande ville pour s’assurer qu’elle était partie. Arrivant à peine à croire que sa vieille amie n’avait pas saisi l’opportunité de la descendre à nouveau, elle demanda :

— Différent, dans quel sens ?

— Après avoir vu quelqu’un être énergique tout le temps pendant des années, tu oublies qu’ils sont parfois autrement, souligna Catherine. Au cours des deux dernières semaines, on dirait que sa couche supérieure a commencé à tomber, comme si quelque chose avait changé tout au fond de lui. Comme si je voyais enfin le véritable Calvin Vaughn.

Catherine secoua la tête.

— J’ai vraiment honte de ne pas avoir réalisé qu’il cachait une partie de lui pendant tout ce temps. Tu le touches et l’atteins comme personne, Sarah. Comme personne ne pourrait le faire.

Sarah craignait que tout ce qu’elle ressentait pour Calvin soit affiché sur son visage. Elle essaya de le réprimer par habitude, mais ensuite, cela la frappa : qu’était-elle en train de faire ? Pourquoi s’efforçait-elle toujours autant de cacher ce qu’elle ressentait vraiment ? Que pouvait-elle y gagner ?

— Je l’aime, Cat.

Le surnom de son enfance sortit en même temps que ses véritables sentiments pour l’homme avec qui elles avaient toutes les deux été amies lorsqu’elles étaient petites.

La surprise apparut sur le visage de Catherine pendant une fraction de seconde :

— Je le sais.

Elle marqua une pause, comme si elle donnait à Sarah le temps de reprendre son souffle.

— Alors, qu’est-ce que tu vas faire à ce sujet ?

Sarah agrippa fermement sa tasse rouge vif tout en essayant de contenir la panique qui montait en elle.

— Je vais essayer de faire fonctionner notre relation.

Elle n'avait jamais été de l'avant sans plan. Pas avant que Calvin ne la touche. Pas avant que Calvin ne l'embrasse. Pas avant qu'ils ne fassent l'amour en tant qu'adultes. Elle n'avait tout simplement pas le choix. Pas du tout. Elle l'avait toujours aimé.

Et elle l'aimerait toujours.

Quand Catherine reprit la parole, sa voix était plus douce, bienveillante. Elle tendit la main, la posa sur le bras de Sarah, le regret se mélangeant à la honte dans ses yeux.

— Je suis désolée de m'en être prise à toi si souvent. Je n'avais aucun droit de dire ces choses au groupe de tricot, lundi soir.

Sarah baissa les yeux vers les ongles irréguliers de Catherine, au pansement autour de son pouce, alors que son amie avait toujours pris tellement soin de son apparence.

— Tu es l'amie de Calvin. Tu veux juste ce qu'il y a de mieux pour lui. Je comprends ça.

— Le simple fait que je sois son amie ne veut pas dire que je devrais agir ainsi. Je sais d'expérience à quel point l'amour peut être difficile.

Sarah pouvait presque voir le rameau d'olivier qu'elle tendait par-dessus la table. Elle avait l'habitude d'agir prudemment, de s'assurer qu'elle ne se liait pas trop à qui que ce soit et de s'assurer de ne pas laisser Summer Lake ou ses habitants les attraper, son cœur et elle. Aujourd'hui, elle ne voulait plus vivre de cette façon.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— J'ai épousé le mauvais homme, voilà ce qui s'est passé.

— Quand est-ce que tu l'as découvert ?

— Quand je l'ai surpris au lit avec une autre femme.

— Les hommes sont nuls, assura Christie.

Catherine haussa les sourcils, aussi surprise que Sarah face à la déclaration catégorique de Christie.

— De quoi est-ce que tu parles, Christie ? demanda Catherine. Wesley est le fiancé parfait. Tu n'aurais pas pu trouver un homme plus gentil, même si tu avais essayé.

Christie semblait tellement mal à l'aise que Sarah vola à sa rescousse.

— Je dois vous parler de mon rêve de fou.

Elle n'aurait jamais deviné que c'était possible, étant donné la manière dont leur pause-café avait commencé, mais tout en buvant leurs boissons,

elles commencèrent vite à parler d'idées pour la compétition et de patrons possibles pour des selles et des brides tricotées pour les chevaux du manège. Sarah y prenait plaisir. À tel point qu'elle espérait avoir plus qu'un après-midi comme celui-là, à discuter avec ses amies en buvant un café.

— Ces nuages noirs sont sortis de nulle part.

Christie pointa du doigt le ciel en direction du lac à travers la fenêtre du café.

— Il va y avoir une tempête ce soir, c'est sûr.

Sarah frémit.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VINGT-NEUF

Sarah n'avait pas assisté à une assemblée municipale depuis dix ans. Les éclats de voix dans la grande grange rouge la frappèrent. Tous les sièges étaient occupés et il y avait des gens alignés contre les murs. Les gens parlaient facilement les uns avec les autres, faisant passer des bouteilles thermos de boissons chaudes et des paniers de brownies et de cookies. Elle avait assisté à assez d'assemblées municipales pour savoir que l'humeur générale pouvait changer radicalement.

Calvin se tenait sur la scène érigée à l'avant. Sentant sa présence, il leva les yeux vers elle et sourit. Ses lèvres fourmillèrent en réponse, comme s'il avait réussi à lui envoyer un bébé depuis l'autre côté de la grange.

Une main effleura son bras et elle détourna son regard de Calvin pour voir qui essayait d'attirer son attention.

— Monsieur Klein ?

Quand le président de l'entreprise qu'elle devait représenter avait-il décidé de venir ?

— C'est une ville plutôt animée que vous avez là.

Elle hocha la tête et s'efforça de se calmer. Depuis que sa grand-mère avait fini à l'hôpital, Sarah avait porté des jeans et des T-shirts à longues manches. Ce soir-là, Dieu merci, elle était rapidement retournée chez elle depuis la boutique pour enfiler un costume, se coiffer, se maquiller et mettre des talons hauts.

— Est-ce que vous avez souhaité passer la nuit en ville ? demanda-t-elle. Si oui, je serais ravie de vous faire visiter Summer Lake demain.

Il faudrait environ trente minutes pour lui montrer les magasins de Main Street, puis elle devrait commencer à se mettre en quatre pour divertir son client s'il jugeait Summer Lake selon les critères de la grande ville. Si elle avait de la chance, peut-être qu'il aimerait aller faire de la randonnée ou pêcher, et il serait au paradis.

— Oui, répondit-il. Je vais passer la nuit à l'auberge ce soir. Il faisait nuit quand je suis arrivé, mais j'ai hâte de mieux connaître cette ville et les

Adirondacks. Je vous invite à petit-déjeuner.

Sarah savait qu'elle ferait mieux de sourire.

— Ça a l'air d'être une très bonne idée.

— Une dernière chose que j'aimerais mentionner avant le début de la réunion. Au bureau, nous avons parlé de l'idée d'acheter au moins un des vieux bâtiments de Main Street pour y apporter notre propre marque contemporaine. Bien entendu, nous aiderons les boutiques actuelles à trouver d'excellents emplacements qui ne sont pas au bord du lac. Peut-être que vous pourriez nous donner des idées à propos des bâtiments qui représenteraient les meilleures options.

Sarah ne parvint pas à feindre une réponse positive. Pas quand elle *détestait* profondément l'idée de son client. Au moins, maintenant qu'elle savait quoi faire de son temps avec lui le lendemain : elle devrait utiliser toutes ses capacités pour le convaincre de ne pas toucher aux bâtiments historiques.

Cependant, comment pouvait-elle être en colère contre lui ? Il n'aurait même pas connu l'existence de Summer Lake sans elle. Et c'était elle qui n'avait pas donné d'importance à l'histoire des choses comme le carrousel. Son estomac se retourna.

Qu'avait-elle fait ?

À ce moment-là, sa mère se plaça à côté d'elle.

— Te voilà.

Elles avaient parlé ce matin-là après qu'Olive s'était installée de nouveau dans son cottage. Helen était avec la grand-mère de Sarah pour que sa mère puisse assister à la réunion sans s'inquiéter.

— Monsieur Klein, je voudrais vous présenter ma mère, Denise Bartow.

Sarah eut presque l'impression de disparaître.

— Comment allez-vous ?

Avec désuétude, il se pencha pour déposer un léger baiser sur sa main.

Sarah fut très surprise par la réaction de sa mère : ses joues rougirent et une lueur apparut brusquement dans ses yeux. Elle était exténuée par toutes les heures qu'elle avait passées à l'hôpital et pourtant, grâce à un inconnu, elle n'avait pas été aussi belle depuis longtemps.

— Ravie de vous rencontrer aussi, minauda Denise avant de se retourner vers Sarah. Je t'ai gardé une chaise, si tu en as besoin.

Ébahie par l'alchimie entre son client et sa mère encore en deuil, Sarah parvint à dire :

— Merci, mais je vais m'asseoir sur la scène pour pouvoir faire ma présentation et répondre aux questions.

L'air presque timide, sa mère regarda à nouveau monsieur Klein.

— Dans ce cas, souhaitez-vous vous asseoir à côté de moi ? Si vous n'y êtes pas habitué, ces assemblées municipales peuvent parfois être accablantes.

— J'aimerais beaucoup, Denise. Merci.

Avant qu'ils ne s'éloignent, il dit :

— J'ai hâte d'entendre votre présentation, Sarah.

Elle s'obligea à afficher ce qu'elle pensait être un sourire crédible, puis elle regarda avec plus qu'un peu d'inquiétude sa mère mener son client très riche et très distingué vers un banc couvert d'habitants de la ville. En quelques secondes, il devint le centre d'attention de tout le monde.

Les yeux de Calvin étaient toujours rivés sur elle lorsqu'elle se retourna vers la scène. Elle n'était pas habituée à suivre son cœur plutôt que son cerveau, mais elle n'aurait pas pu s'empêcher d'avancer vers lui pour quoi que ce soit au monde. Cependant, la force de ce qu'elle vit dans ses yeux l'effraya suffisamment pour presque lui faire perdre l'équilibre. Elle monta les escaliers de la petite scène. Son homme était là pour l'aider, pour s'assurer qu'elle ne tombe pas. Comme toujours.

— Tu es ravissante, Sarah.

Elle avait envie de l'embrasser, de jeter ses bras autour de lui et de ne jamais le lâcher. Elle voulait lui dire qu'elle l'aimait. Mais ils se tenaient devant trois cents personnes. Le podium cachait leurs mains de la foule, donc il en profita pour lui prendre les mains. Il passa son pouce sur sa paume.

— La seule raison pour laquelle je ne t'embrasse pas maintenant, lui dit-il, c'est que je sais que tu me tuerais si je le faisais.

Elle frémit sous son contact et en voyant l'amour dans ses yeux :

— Bientôt, ce que les gens pensent n'aura plus d'importance, car ils sauront que tu m'appartiens. Et que je t'appartiens.

Elle voulait lui dire qu'il avait raison, elle voulait que « bientôt » se transforme en « maintenant ». Soudain, elle entendit le rire retentissant de son client, suivi par le rire de sa mère. L'estomac de Sarah se noua.

— Mon client est là.

— L'homme assis à côté de ta mère ?

— Je ne savais pas qu'il viendrait.

— Je déteste les surprises.

Son léger rire réchauffa sa peau.

— Est-ce que je t'ai déjà dit que je t'aime ?

Elle se tourna vers lui tandis qu'il flirtait avec elle devant son client et devant presque toute la population de Summer Lake.

— Et que tu es la femme la plus incroyable que je connaisse ?

Confuse, et complètement chaude, uniquement à cause du désir dans le regard de Calvin et de sa main sur la sienne, elle s'efforça de détourner l'attention de Calvin et la sienne.

— Je devrais relire ma présentation. Je n'ai pas du tout fait tout ce que j'aurais dû faire pour me préparer.

— Qu'est-ce qui t'a distraite à ce point ?

La lueur aimante dans ses yeux, le sourire plein de désir sur les commissures de ses lèvres ne pouvaient pas lui échapper.

— Tu le sais.

— Dis-le-moi.

Tout comme il avait eu besoin qu'elle dise « Je t'aime » la veille, elle savait qu'il avait besoin de cela à ce moment-là. Ne pas flirter avec le maire aurait été préférable, mais...

— Toi, Calvin. C'est toi qui m'as distraite.

L'air entre eux propulsa de l'électricité. Elle n'avait jamais rien désiré de plus que de tendre la main et de l'attirer contre lui, de l'embrasser, de réclamer son amour devant tout le monde. Même les signaux d'alarme dans son cerveau ne purent pas l'empêcher de s'approcher de lui. Elle y était presque, elle pouvait presque goûter sa bouche, elle pouvait presque sentir la chaleur de son torse dur contre sa poitrine, ses bras forts autour d'elle, quand Catherine s'éclaircit la gorge bruyamment à côté d'elle.

— Les locaux s'agitent. Nous devrions probablement commencer.

Sarah laissa tomber la main de Calvin et fit un pas gêné en arrière.

— Merci, Cat.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider à t'installer ?

Sarah mit la main dans son sac et sortit un ordinateur portable.

— Il me faut un câble pour brancher ça au projecteur.

Catherine déroula efficacement le câble pour qu'il atteigne l'ordinateur. Sarah faisait ce genre de présentations depuis si longtemps qu'elle était rarement nerveuse. Maintenant, tout semblait différent. En partie parce qu'elle connaissait tout le public depuis qu'elle portait des couches, et principalement parce qu'elle ne voulait pas les laisser tomber.

En particulier la seule personne qui n'était pas présente. Car même si son père n'était pas dans le public, elle sentait qu'il la regardait. Lui conseillant de tendre la main vers le pompon, peu importe les obstacles.

À cette pensée, ses doigts s'engourdirent et elle laissa tomber le câble électrique. Sarah sentit le regard inquiet de Calvin sur elle depuis l'endroit où il parlait avec quelqu'un sur le côté de la scène.

Catherine se précipita pour le ramasser.

— Tu es pâle comme un linge.

Elle déboucha une bouteille d'eau.

— Bois.

Sarah n'avait pas senti à quel point sa bouche était sèche avant d'approcher la bouteille d'eau de sa bouche.

— Je pensais à mon père. Au fait qu'il n'est pas là ce soir.

— Il attendait beaucoup de toi, hein ?

La bouteille trembla dans la main de Sarah.

— Quel parent n'attend pas ce qu'il y a de mieux de son enfant ?

— N'oublie pas : je te connais depuis trois décennies. Enfin, les deux premières, en tout cas. Je voyais le regard que tu avais quand tu savais que ton père te regardait faire quelque chose.

Sarah n'arrivait pas à croire qu'elle avait été aussi transparente. La culpabilité parla à sa place :

— Mon père était formidable.

— C'est vrai. Et imposant. Et un peu effrayant aussi.

— Je n'avais pas peur de lui, protesta Sarah.

Il n'avait jamais levé la main sur elle. Ni la voix.

— Tu avais peur de le décevoir. Nous avons tous peur de décevoir le sénateur. Je ne peux pas imaginer à quel point ça a dû être dur pour sa fille.

La gorge de Sarah se serra. Les mots que Calvin avait prononcés quand ils avaient été debout sur le quai lui revinrent à l'esprit : *il t'a fait du mal aussi.*

En effet, ses peurs avaient été fortes. Non seulement de décevoir son père. Mais aussi de se décevoir elle-même.

Toute son identité avait été construite autour de son succès, d'abord avec les concours d'orthographe, puis avec les universités où elle avait étudié, et enfin avec sa carrière. Quelque part en chemin, elle avait remplacé la voix de son père dans sa tête par sa propre voix et elle avait attiré autour d'elle un monde où il y avait du noir et du blanc, rien d'autre. Il n'y avait aucune des couleurs qui s'alignaient sur les murs de Lakeside Stitch & Knit. Elle s'était attachée fermement à cette identité pour essayer de se tenir chaud. Sans la chaleur des yeux de Calvin, de ses baisers, de son amour, elle avait froid quand même. Elle avait oublié comment faire autre chose que tendre la main vers le gros lot. Même s'il s'avérait être froid et sans vie dans sa main chaque fois qu'elle parvenait à l'attraper.

Sarah sentit la main de son amie sur son bras.

— Je suis désolée. Je sais que tu dois te concentrer. Si tu veux en parler davantage plus tard...

Cat marqua une pause, regarda Calvin, puis serra le bras de Sarah.

— Si tu veux parler de quoi que ce soit, tu sais où me trouver. Bonne chance pour ce soir. Je ne suis pas fan des appartements, mais les choses vont un peu mieux entre Calvin et toi maintenant. Il t'aime, alors il veut ce qu'il y a de mieux pour toi, même si ce n'est pas forcément ce qu'il y a de mieux pour lui.

Cat secoua la tête et adressa un sourire en coin à Sarah.

— C'était plus simple quand les choses étaient en noir et blanc. Quand je pouvais me concentrer sur le fait de te détester.

Sarah était ravie d'entendre un rire soudain hors de ses lèvres.

— Oui. C'était très amusant.

Calvin s'approcha à nouveau d'elles.

— Je vais débiter la séance dans un instant. Tu es prête ?

Non. Elle n'était pas prête. Elle n'était pas prête pour la manière dont elle avait sa ville natale, les habitants de Summer Lake, la boutique et surtout Calvin dans la peau.

Dans le cœur.

Avec son client qui attendait qu'elle épate tout le monde, il n'y avait qu'une seule réponse à sa question posée gentiment.

— Prête.

Il fronça les sourcils face à son faux sourire avant de se retourner dos au public.

— Je ne veux pas que tu oublies une seule seconde que je t’aime. Toujours. Pour toujours.

Il soutint son regard un long moment, avant de se retourner et de se placer derrière le micro.

* * *

— Nous avons une invitée spéciale pour la réunion de ce soir ! Vous connaissez tous, ou presque, Sarah Bartow. Sa mère et sa grand-mère possèdent et dirigent Lakeside Stitch & Knit depuis de nombreuses années et son défunt père était un membre important de notre communauté ainsi que de tout l’État de New York. Sarah, merci de venir nous parler ce soir.

Elle ne semblait pas du tout nerveuse en s’approchant du podium, quoi qu’elle ressente réellement. Pour Calvin, le fait qu’ils aient des visions opposées de son projet n’avait pas d’importance : il était fier d’elle. Il serait toujours fier d’elle.

— Merci pour la présentation, monsieur le Maire.

Elle commença sa présentation en leur exposant les plans, les dessins et les photographies de l’emplacement qu’elle proposait pour l’immeuble, il admira sa façon de parler à la foule. Elle faisait partie de ces gens.

Il avait été ridicule de dire ces choses horribles au bar le premier soir où elle lui avait montré ses plans initiaux. Le maire ne cesserait jamais de se rattraper auprès d’elle pour ces mots cruels.

La foule resta concentrée et silencieuse jusqu’à ce qu’elle termine sa présentation.

— Je souhaite remercier toutes les personnes qui sont venues ce soir pour me donner l’occasion de vous parler de ce projet.

Elle marqua une pause, regarda ses notes, puis les plia et leva à nouveau les yeux vers la foule.

— Mon père est ici avec nous, ce soir. Comme vous le savez tous, mon père adorait Summer Lake ; il adorait les gens qui font de cette ville ce qu’elle est. Bien souvent, il m’a dit qu’il aimerait que plus de gens sachent ce que notre ville a à offrir : la beauté et la nature. Et la tranquillité d’esprit que le fait d’être ici apporte.

Avait-elle entendu ce qu'elle avait dit ? *Notre ville.*

Calvin aurait souhaité déclarer son amour pour elle devant toute la ville. Il voulait la réclamer depuis toujours. Même quand ils étaient enfants, il l'avait regardée sur le terrain de jeux et il avait pensé « *Elle est à moi* ».

Sarah prit une grande inspiration.

— Et maintenant, je vais répondre à vos questions et aux inquiétudes que vous pourriez avoir à propos de ce projet.

Plusieurs mains se levèrent, mais monsieur Wilcox prit la parole sans attendre que l'on s'adresse à lui.

— Je crois que nous aimerions tous entendre ce que notre maire a à dire à propos de ça.

Quand Sarah se déplaça pour que Calvin puisse se placer à côté d'elle, il lui prit la main derrière le podium en bois. Leur connexion était invisible aux yeux du public, mais il avait besoin qu'elle sache que, quel que soit le résultat de la réunion, ils y feraient face ensemble.

— Sarah a donné d'excellents arguments pour notre ville et la manière dont nous pourrions tous bénéficier de sa croissance, commença-t-il. Cela dit, je ne crois pas que des immeubles d'appartements soient ce qu'il y a de mieux pour la croissance de Summer Lake. Ce qui nous rend spéciaux, c'est notre touche personnelle. Chaque bâtiment, chaque magasin, chaque parc est unique. Visiter notre ville n'est pas comme visiter n'importe quel autre endroit. Vivre ici, comme tous ceux qui ont la chance de vivre à Summer Lake le savent, est un véritable privilège.

Calvin donna la parole à une des femmes qui avaient levé la main.

— Madame Wagner, est-ce que vous avez une question pour Sarah ?

— Je ne sais pas quoi penser des appartements, mais j'aime l'idée d'un nouveau terrain de football. Est-ce que c'est quelque chose que nous pourrions faire sans l'argent du constructeur, Monsieur le Maire ?

— Vous savez tous l'importance que le football a pour moi, répondit Calvin, et tout le monde rit. J'ai examiné de près les finances de la ville et je suis ravi de dire qu'un nouveau terrain de football pourrait ne pas être aussi inaccessible que je le pensais.

Madame Graystone, une femme âgée qui avait perdu son mari à cause d'un cancer un an plus tôt, leva la main.

— J'aimerais vous poser une question sur l'accessibilité économique, mademoiselle Bartow. Sans mon mari pour aider à entretenir la maison, je

commence à m'apercevoir que je ne peux pas m'occuper d'un tel endroit. Savoir qu'il y a d'autres options que de partir à Albany serait réconfortant.

Sarah sourit à la femme, lui adressant un regard chaleureux et rassurant.

— Mon client a préféré s'assurer qu'il y aura des espaces dans toute une série de dimensions et de prix. Certes, les appartements avec vue sur le lac seront plus chers, mais je serais ravie de vous montrer les plans actuels, si vous souhaitez voir où se trouvent les appartements les plus accessibles.

Monsieur Radin se leva ensuite.

— Moi, j'aimerais savoir ce qu'une fille de la grande ville vient faire dans notre ville avec ses immeubles chics. Non seulement votre père ne soutiendrait pas ces immeubles, mais d'après moi, il aurait honte de vous appeler sa fille.

Calvin sentit le monde de Sarah chanceler à côté de lui. Des souffles choqués ricochaient dans la foule. Mais avant qu'il ne puisse prendre le micro, la mère de Sarah se leva.

— Calme-toi, Ellis.

Denise était féroce.

— Si tu as une question, pose-la. Mais ne t'avise pas de redire quelque chose comme ça à ma fille, ou tu auras affaire à moi.

Sachant exactement d'où Sarah tenait sa force, Calvin scandait :

— Personne n'est venu ce soir pour proférer ou écouter des attaques personnelles. Sarah est ici en toute bonne foi pour parler de son projet d'immeubles à la ville. Si quelqu'un d'autre s'en prend à elle de la sorte, je mettrai fin à cette assemblée pour de bon.

— Je suis vraiment désolée que vous vous sentiez ainsi, monsieur Radin, dit Sarah.

Sa voix était modérée. Trop modérée. Presque comme si elle refermait systématiquement des morceaux de son cœur pour aller jusqu'au bout de la soirée.

— En ce qui concerne ce que mon père en penserait, peut-être que vous avez raison et qu'il n'aurait pas approuvé. J'aimerais qu'il soit ici avec nous ce soir pour donner son opinion tout comme vous.

Calvin savait à quel point il était difficile pour elle de parler de son père, et pourtant, il n'y avait presque plus d'émotion derrière ses mots. Il voulait l'emmener loin de la scène, de cette grange, et faire tomber tous les murs qu'elle venait de reconstruire.

Le lourd silence fut rompu par la voix de Dorothy.

— Je n'ai aucun problème avec les appartements, mais j'aimerais savoir ce que ton client compte faire avec le carrousel historique. Non seulement c'est l'élément le plus important de l'histoire de cette ville, mais je crois que si nous pouvions tous travailler ensemble pour trouver un moyen de le restaurer, les prochaines générations d'enfants en profiteraient autant que moi à leur âge.

— Merci beaucoup de parler du carrousel, Dorothy, répondit Sarah.

Calvin fut ravi de la sentir s'adoucir légèrement à côté de lui.

— Il faut reconnaître que le restaurer ne faisait pas partie de mon projet initial. Toutefois, après avoir parlé avec toi et ma grand-mère, ma tante et tant d'autres personnes dont les souvenirs sont étroitement liés au carrousel, j'ai révisé mes plans.

Elle marqua une pause et regarda son client, qui était étonné.

— Je vous promets de travailler en étroite collaboration avec le groupe Klein pour faire tout ce qui est possible afin de trouver un nouvel emplacement pour le carrousel, pour que les générations présentes et futures d'enfants de Summer Lake puissent en profiter autant que vous.

Elle marqua une nouvelle pause et sembla presque surprise elle-même lorsqu'elle ajouta :

— Nous allons bientôt annoncer une compétition de tricot dont tous les bénéfices seront reversés au Fonds pour le carrousel. Ceux d'entre vous qui veulent en savoir plus peuvent venir nous parler, à ma grand-mère, Olive, ou moi à la boutique.

Quand la foule commença à murmurer de surprise à propos de la compétition de tricot pour sauver le carrousel, Calvin fit un pas en avant :

— Avant de continuer, j'aimerais faire un vote à main levée. D'après ce que vous avez entendu jusqu'à maintenant, qui est favorable aux appartements ?

Il fut surpris de voir plus d'une main se lever.

— Qui est contre ? De nouveau, de nombreuses mains se levèrent, mais il s'était attendu à ce que bien plus de gens soient contre les appartements.

— Qui veut continuer cette discussion avant de prendre une décision ?

La moitié des personnes présentes dans la grange levèrent la main.

Intéressant. Il avait toujours fait confiance à sa propre opinion pour mener la ville dans la bonne direction. Soudain, il se demanda s'il aurait dû

moins parler et écouter davantage. Demander aux gens ce qu'ils voulaient et ce qu'ils ne voulaient pas, même quand cela allait à l'encontre de ce qu'il pensait être ce qui était bien pour eux. Si Sarah n'était pas venue en ville et n'avait pas bouleversé les choses, aurait-il appris cette leçon ?

D'autres questions furent posées et Sarah et lui y répondirent, la main de Sarah dans la sienne pendant tout ce temps, jusqu'à ce que Catherine lui donne le signal pour qu'il mette fin à la réunion. Une dernière personne se leva : Jerry, qui était allé au lycée avec eux et qui construisait à présent sa jeune famille à Summer Lake.

— J'ai une dernière petite question et je sais que plusieurs d'entre nous se la posent. Puisque Sarah et vous êtes en couple, est-ce que vous pensez vraiment qu'il est possible d'avoir un point de vue objectif sur les plans de ces bâtiments ? N'y a-t-il pas un conflit d'intérêts inhérent ? Est-ce que nous devrions inclure une tierce personne impartiale pour évaluer les implications de ce projet ?

La main de Sarah devint raide et froide dans la sienne. Il essaya de maintenir sa prise sur elle, mais elle s'en libérait déjà. Il vit le regard horrifié qu'elle adressa à son client, qui était assis à côté de sa mère et il vit une douzaine d'émotions différentes passer sur son visage. Elles étaient toutes fondées sur la peur. Avant même qu'elle se penche vers le micro, Calvin sut ce qu'elle allait dire. Il sut ce qu'elle allait faire. Et il sut aussi qu'il était inutile d'essayer de l'en empêcher.

Il ne pouvait s'accrocher à une personne qui n'était pas prête à être retenue.

CHAPITRE TRENTE

La voix de Sarah était étonnamment assurée :

— Calvin et moi sommes tous les deux capables d’être objectifs.

Calvin remarqua qu’elle ne dit pas qu’ils étaient de nouveau en couple. Elle ne dit pas que ce n’était pas le cas. Elle était la femme politique parfaite, tout comme son père, sécurisant ses paris, jouant sur les deux tableaux.

Jerry sembla désorienté.

— Alors, vous dites que vous n’êtes pas en couple ? Et que les problèmes personnels n’affecteront pas votre objectivité ? Ni de l’un ni de l’autre ?

La grange était complètement silencieuse, tout le monde attendait sa réponse. Calvin savait qu’il ne devrait pas attendre avec tout le monde.

Seul un imbécile attendrait quelque chose qui n’arriverait jamais.

— Non, dit-elle enfin.

Sa réponse était à peine murmurée dans le micro.

— Nous ne sommes pas en couple. Et les problèmes personnels n’affecteront pas notre objectivité. Ni pour l’un ni pour l’autre.

Dès qu’elle s’éloigna du micro, la foule se leva pour jaser sur la tournure étrange qu’avait prise la réunion. Calvin ne parvint pas à détourner les yeux d’elle. Elle était pâle. Abasourdie. Comme si elle n’arrivait pas vraiment à croire les mots qui venaient de sortir de sa propre bouche.

— *Calvin.*

— Ne dis rien, Sarah. Ne dis rien.

Il n’était pas juste d’en vouloir à son client pour tout cela, mais à ce moment précis, il détesta l’inconnu qui s’approchait d’eux. Simplement parce que sa présence ce soir-là l’avait forcée à admettre la vérité sur ses véritables sentiments et à faire son choix, non seulement devant lui, mais aussi devant toutes les personnes présentes à la réunion.

Elle n’avait pas nié qu’elle était en relation avec Calvin, elle n’avait simplement pas été la personne dont il avait besoin pour compléter sa vie. Il

avait investi tant d'espoirs, de rêves et de promesses en elle, en l'avenir qu'il avait imaginait pour eux. Au bout du compte—le final où il avait pensé que tout fonctionnerait—elle n'en était pas à ce stade, elle n'était pas prête à faire sa part et à essayer.

Il entendit son client parler comme s'il se trouvait au bout d'un long tunnel :

— Je ne sais pas quoi dire, Sarah. Je suis très confus à propos de cette histoire de carrousel et de ce qu'une collecte de fonds à travers d'une compétition de tricot a à voir avec nos projets.

Calvin ne pouvait pas rester debout là à l'écouter une seconde de plus. Tout ce qu'il avait pensé enfin être sien ne l'était pas. Il avait besoin de sortir de là et de faire en sorte de ramasser les pots cassés.

De nouveau.

* * *

— Calvin, s'il te plaît, attends !

Sarah l'avait suivi dans la petite pièce derrière la scène. Sa voix était altérée par l'émotion.

Il se sentait brisé. Épuisé. Vidé. Elle était encore si proche.

— Je n'aurais pas dû dire ça. Ma réponse était une erreur. J'ai vu l'expression de mon client et j'ai paniqué. Je ne le pensais pas. Tu sais que je ne le pensais pas.

La gorge de Calvin était tellement serrée qu'il pouvait à peine prononcer un mot, et Sarah se brouillait alors qu'elle se tenait devant lui.

— Ton patron était là, lui dit-il.

Il ne pouvait ni ne voulait réprimer le sarcasme dans sa voix.

— Tu devais protéger ton travail.

Elle continua de s'approcher de lui, la main tendue.

— J'ai foiré. Tellement foiré. J'ai agi par habitude, j'ai donné le genre de réponse que j'ai dû donner une centaine de fois quand un accord se passe mal.

Des larmes lui montèrent aux yeux quand elle dit :

— S'il te plaît Calvin, écoute-moi. Je te jure que je vais trouver un moyen d'arranger les choses. Je vais dire à tout le monde que je ne le pensais pas.

Pendant toutes ces années, les souvenirs atroces du suicide de son père avaient assombri les rêves de Calvin, ainsi que la vision de Sarah qui s'éloignait de lui. Il avait dû lutter énormément pour ne pas garder sa sœur comme un fou, pour ne pas l'emprisonner dans ses peurs. Il s'était plutôt assuré d'emprisonner son propre cœur, de maintenir ce qui en restait en sécurité.

Jusqu'aux deux dernières semaines. Jusqu'à ce que Sarah lui revienne... Et qu'il se permette de l'aimer à nouveau.

Toutes ses peurs se clouaient au milieu de son cœur, en arrachant des morceaux les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il ne soit plus sûr de savoir comment il pouvait rester quoi que ce soit pour battre dans sa poitrine.

— J'ai toujours cru en toi, dit-il d'une voix sourde. Je sais que toutes ces années se sont mises entre nous, mais nous étions des enfants à l'époque, immatures et pleins de fierté. Et maintenant que nous ne sommes plus des enfants, je croyais que tu me choisirais, cette fois. Que tu *nous* choisirais.

— Alors, donne-moi une autre chance.

Elle essuya ses larmes du revers de la main.

— Rien ne m'a jamais fait plus mal que ça : savoir que j'ai eu une deuxième chance en amour et que j'ai foiré. S'il te plaît, crois en moi une fois de plus. Juste une fois de plus.

Bon sang, c'était tout ce qu'il voulait. La serrer dans ses bras et effacer ses larmes par des baisers. Ce ne serait pas suffisant.

— J'ai compris quelque chose ce soir. Quelque chose que je ne voulais pas voir.

Sa gorge lui donnait l'impression d'avoir avalé du feu.

— Ce que je crois n'a pas d'importance. Tu dois y croire aussi. Et je ne sais pas quoi faire pour que ce soit le cas.

Elle le regarda de ses grands yeux bleus, des larmes coulant les unes après les autres ; les mots qu'il avait prononcés l'étrippaient, corps et âme. Les étrippaient tous les deux.

— Je croyais qu'il fallait juste que tu admettes l'amour que tu ressens pour moi. Je pensais qu'une fois que tu le ferais, tout irait bien et que tu pourrais être heureuse. Je pensais que nous pourrions enfin être heureux ensemble. Mais maintenant, je vois qu'il ne s'agit pas du tout de moi. Ça n'a jamais été le cas. Tu m'as toujours aimé de la meilleure manière que tu

pensais pouvoir le faire. C'est encore le cas. Tu as dit ce que tu as dit ce soir pour me repousser.

Il s'obligea à soutenir son regard, et c'était douloureux.

— Félicitations. Ça a enfin fonctionné.

Il s'obligea à se diriger vers la porte, sans s'arrêter. Sarah avançait :

— Je pensais que tu m'aimerais toujours. Je croyais que tu avais dit que tu m'aimerais quoi qu'il arrive, cette fois.

Aimer sa mère ne l'avait pas empêchée de mourir trop jeune. Aimer son père ne l'avait pas empêché de se suicider. Aimer Sarah ne l'avait pas empêchée de partir à dix-huit ans. Et cela ne l'empêcherait pas de partir. Il pensait avoir brisé le dernier petit morceau de peur de son âme. Il ne pouvait survivre au fait d'être quitté à nouveau par quelqu'un qu'il aimait.

— J'étais sérieux, Sarah. Je t'aimerai toujours.

Et ce serait le cas. Pour toujours.

C'était lui qui la quitterait. Pas l'inverse.

* * *

Sarah devait sortir de la grange, de l'endroit où elle avait commis la pire erreur de sa vie. Elle descendit Main Street en courant, le vent fouettant les arbres, ses cheveux volant, la chair de poule montant et descendant le long de ses membres. Ce ne fut que lorsqu'elle eut dépassé les magasins et les restaurants qu'elle comprit qu'il pleuvait.

La tempête était arrivée. Elle avait eu raison d'avoir peur.

Elle courut jusqu'à être hors d'haleine. Jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus courir. Elle était arrivée au cimetière. La pauvre Sarah ne pouvait aller nulle part d'autre pour trouver des réponses. Elle eut du mal à trouver sa tombe à cause des larmes et de la pluie. Finalement, elle vit les contours du nom de son père gravé minutieusement sur le granite.

— Tu m'as manqué.

Elle tomba à genoux dans l'herbe mouillée.

— À tel point que tu ne pourrais pas y croire.

Elle savait qu'il n'était pas vraiment devant elle, mais elle sentait qu'il écoutait quand même. C'est pourquoi elle devait être honnête. Plus honnête qu'elle ne se l'était jamais permis.

— J'ai essayé d'attraper le pompon. J'ai tout donné.

Elle se pencha sur sa tombe, ses sanglots lourds dans sa poitrine, dans tout son corps.

— Mais je n’ai pas réussi.

Elle n’avait jamais voulu admettre à qui que ce soit que la raison pour laquelle elle avait toujours travaillé aussi dur n’était pas qu’il y avait quelque chose d’extrêmement important qu’elle devait accomplir... Elle était terrifiée à l’idée d’échouer.

— Est-ce que tu sais que je n’ai jamais vraiment eu l’impression d’être à ma place ? J’étais tellement occupée à te poursuivre, à chercher ton approbation, que je ne me suis jamais vraiment permis de me concentrer sur les gens qui étaient là depuis le début.

Elle était une étrangère qui regardait de loin. Cherchant sa place. La nuit dernière dans les bras de Calvin, quand elle avait enfin admis son amour, elle avait voulu croire qu’elle avait trouvé sa place.

— Maintenant que je suis revenue, je ne veux plus être une étrangère. Je le suis. Et tout ça, c’est ma faute. En particulier en ce qui concerne Calvin. Je suis encore amoureuse de lui. Il était amoureux de moi aussi et il m’a donné une seconde chance.

L’ampleur de tout ce qu’elle venait de perdre envoya une vive douleur en elle.

— J’ai tout gâché. J’ai rejeté son amour. Pour un *travail*.

— Je sais que tu m’aimais. Je sais que tu m’as élevée pour que je sois forte. Et j’ai essayé. J’ai fait exactement ce que tu m’as dit et j’ai fait de mon mieux. Mais je crois qu’il ne me reste plus rien à donner, cette fois.

Rien ne lui avait jamais fait aussi mal, sauf perdre Calvin il y a dix ans. Eh oui, le décès de son père n’avait pas été aussi douloureux.

Elle sentit son téléphone sonner dans la poche de sa veste.

S’il vous plaît, faites que ce soit Calvin.

Mais c’était son patron, Craig.

* * *

Calvin entendit des rires provenir de la maison de Betsy quand il frappa à la porte.

— Oh, Calvin, salut !

Elle avait un chapeau scintillant sur la tête. Derrière elle, la maison semblait chaleureuse. Heureuse.

— Merci d’avoir invité Jordan à dîner pendant que j’étais à l’assemblée municipale. Je t’en suis reconnaissant.

Il essaya de sourire, mais il n’y parvint pas.

— Je peux la ramener à la maison.

— Calvin ?

Betsy s’approcha de lui, fermant à moitié la porte derrière elle.

— Est-ce que tout va bien ?

Simple, c’était tout ce qu’il pouvait penser en regardant la femme qui se tenait devant lui. Être avec Betsy aurait été tellement simple.

— La soirée a été longue.

Le regard de Betsy était rempli d’inquiétude.

— Tu as l’air d’avoir besoin d’un verre. J’ai une bouteille de vin ouverte que je serais ravie de partager avec toi.

Betsy n’était pas le genre de femme qui lui briserait le cœur. Elle serait toujours présente, l’attendant avec un sourire, les bras ouverts.

— Tu es trempé. Entre.

Pour la toute première fois, il la suivit à l’intérieur.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Sa mère l'attendrait quand elle rentrerait chez elle. Elle la trouva enfoncée jusqu'aux coudes dans de la farine et des pépites de chocolat. Sa mère avait toujours fait des pâtisseries quand elle était bouleversée. Un jour, elle avait dit que le processus de regarder les différents ingrédients s'unir pour devenir homogènes lui donnait toujours l'espoir que les choses finiraient par avoir du sens.

Elle cessa de mélanger la pâte dès que Sarah entra dans la cuisine.

— Sarah, j'étais folle d'inquiétude pour toi.

Elle traversa la pièce en un instant, ses mains collantes passant autour des épaules de Sarah. Les bras chauds de sa mère ne pouvaient pas la protéger du froid qu'elle ressentait.

— Tu dois retirer ces vêtements mouillés et te sécher.

— Peu importe. Je vais bien comme ça.

Sarah ne pensait pas qu'elle se sentirait au chaud à nouveau un jour. Des vêtements secs n'y changeraient rien.

Elle avait arraché son propre cœur ce soir-là et elle l'avait remplacé par un bloc de glace.

— Que s'est-il passé ?

Sarah venait de tout dire à son père. Elle n'avait jamais su se confier à sa mère de cette façon. Elle ne le savait toujours pas.

— Je ne peux pas supporter de savoir que tu souffres, souffla sa mère. Je sais que je n'ai pas été la meilleure des mères pour toi et que je ne pourrai jamais remplacer ton père, mais si tu me donnes une autre chance...

Sarah retrouva enfin sa voix.

— Comment peux-tu songer que tu n'as pas été une bonne mère pour moi ? Tu as toujours été là pour moi. *Toujours.*

— Pas comme tu en avais besoin. Je savais préparer des muffins et te coiffer, mais je n'ai jamais su te guider dans la direction que tu semblais vouloir emprunter, c'est pourquoi j'ai laissé ça à ton père.

Le visage de sa mère était inondé de regrets.

— Je l’ai trop laissé faire.

— Est-ce que tu étais heureuse ? Dans ton mariage ?

Ce soir-là, elle avait besoin de le savoir. Elle avait besoin d’absolument tout savoir.

— Oui, je l’étais.

Un autre soir, Sarah savait qu’elle aurait pris la réponse de sa mère pour argent comptant, simplement parce que c’était ce qu’elle voulait entendre. Elle ne pouvait pas tout retourner pour que les choses tiennent dans une jolie petite boîte.

— Comment est-ce que tu peux dire ça alors qu’il n’était jamais là ? demanda Sarah. Alors qu’il ne t’incluait jamais dans ses projets, à moins qu’il n’ait eu besoin de sa belle femme souriante à ses côtés pour faire bonne impression ?

Les yeux de Denise scintillèrent.

— Oh, chérie, je suis désolée de t’entendre dire ça. De savoir que c’est ce que tu penses. J’aurais dû m’asseoir avec toi plus tôt et te parler de notre relation. Pour t’expliquer notre mariage.

— Qu’est-ce qu’il y a à expliquer ? C’est évident qu’il pensait qu’il était trop important et trop occupé pour toi.

« Et pour sa propre fille », ne put-elle s’empêcher de penser.

Sa mère fit le tour de l’îlot central de la cuisine pour prendre la main de Sarah dans la sienne, oubliant la pâte à cookie et le chocolat.

— Viens. Assieds-toi avec moi. S’il te plaît.

Sarah laissa sa mère la mener jusqu’aux chaises de la cuisine.

— Tu sais déjà que ton père et moi nous sommes rencontrés quand nous étions à Georgetown et que nous y avons vécu jusqu’à ce que tu naisses.

— Jusqu’à ce qu’ils nous abandonnent ici et qu’il commence sa carrière politique.

Sarah était aussi surprise que sa mère semblait l’être par la rancœur dans sa voix.

— Non, il ne voulait pas me laisser ici. Et il ne voulait certainement pas te laisser, toi.

— Alors, pourquoi l’a-t-il fait ?

— Parce que j’ai refusé de retourner dans une grande ville. J’ai refusé de laisser ma mère, mon père et mes amis vivre dans une rue pleine d’inconnus. J’ai refusé de laisser ma fille aller dans des écoles où elle ne

connaissait pas le nom de tous les professeurs. Dans le fond de mon cœur, je croyais que tu avais besoin de grandir ici. J'adorais l'idée que tu sois ici avec moi, sachant que tu étais entourée de gens qui t'aimaient, qui veillaient sur tout pour s'assurer que tu sois en sécurité.

— Tu plaisantes ?

Sarah essaya de réprimer le sanglot qui monta en elle, et elle échoua.

— Est-ce que tu as vu ce qu'il s'est passé à cette assemblée ce soir ? Les gens me détestent. Je n'ai jamais été à ma place. Jamais.

Sa mère tendit la main pour essuyer ses larmes, comme elle l'avait fait avec Sarah petite.

— Oh, chérie, non. Certaines personnes détestent l'idée des appartements, mais ils ne te détesteront jamais. Tu as toujours été l'enfant chérie, celle dont tout le monde est tellement fier depuis le premier concours d'orthographe que tu as gagné quand tu avais huit ans. Comment peux-tu ne pas savoir que nous sommes tous fiers de toi ?

— J'ai essayé d'attraper le pompon. Je croyais que j'avais réussi. Mais je n'étais pas assez forte pour m'y accrocher. Papa m'a toujours dit d'être forte, mais je n'ai pas réussi.

— Tu as toujours été forte. Toujours. Et si tu avais vu ton père plus souvent, peut-être que tu aurais su ce qu'attraper le pompon signifiait pour lui. Il ne parlait pas du succès. Il parlait de la famille, de l'amour et du bonheur.

Sarah fut abasourdie par ce que sa mère venait de lui dire. Avait-elle vraiment eu tort à propos du mantra de son père toute sa vie ? Et comment pourrait-elle en être sûre alors qu'il n'était pas là pour qu'elle lui pose la question ?

Une larme coula le long de sa joue, rapidement suivie par une autre.

— Pendant tout ce temps, je voulais penser que j'avais raison, que je faisais de mon mieux, que je prenais les meilleures décisions que je savais prendre. Au lieu de ça, je t'ai enfermée dans un endroit dont tu voulais partir. Au fil des ans, ton père a essayé si souvent de me faire changer d'avis, mais je ne voulais pas céder. Denise couvrit sa bouche.

— Je ne voulais tout simplement pas céder.

— Est-ce que tu veux dire que le fait de vivre ici sans lui était ta décision ?

— Oui.

— Et tu lui as tenu tête encore et encore ?

— Oui.

— Et pourtant, pendant tout ce temps, je pensais que tu suivais ce qu’il voulait parce qu’il était tellement fort et que tu étais...

— Faible.

— Non !

Sarah cria presque ce mot.

— Tendre. Gentille. Parce que tu l’aimais trop pour lui dire ce que tu voulais vraiment.

— Je l’aime encore, dit doucement sa mère. Chaque seconde de chaque jour.

— Tu étais tellement malheureuse parfois, rappela Sarah, incapable d’oublier ces heures maussades quand son père retournait à Washington, quand sa mère et elle savaient qu’il ne reviendrait pas avant des semaines. Tu n’as jamais souhaité te marier avec quelqu’un qui voulait les mêmes choses que toi ? Quelqu’un qui serait là tous les matins et tous les soirs ?

— Je mentirais si je disais que ce n’était pas le cas. Ce que je ressentais pour ton père était plus important que l’endroit où nous vivions. Ou combien de temps nous pouvions passer ensemble. La seule chose que je regrette à propos de cet amour, ce sont les conséquences qu’il a eues sur toi, parce que tu n’avais pas toujours deux parents au même endroit en même temps.

Denise ne voulait pas laisser Sarah éviter son regard.

— C’est ça qui te retient avec Calvin ?

— Je n’ai jamais cessé de l’aimer. Il m’a dit qu’il m’aimait aussi. Qu’il me pardonnait de l’avoir quitté. J’avais tout ce que je voulais.

Sarah dut fermer les yeux contre la douleur.

— Et j’ai tout gâché ce soir, quand Jerry s’est levé et a posé cette question. J’ai essayé de m’expliquer, j’ai essayé de m’excuser. Mais Calvin ne m’a pas pardonné. Pas cette fois. Et pourquoi devrait-il le faire ? Je l’ai déjà quitté une fois.

Elle essaya de respirer, mais elle ne trouva pas d’oxygène.

— Cette fois, il m’a quitté en premier.

Denise approcha sa chaise et passa ses bras autour d’elle.

— Calvin n’a jamais cessé de t’aimer et il ne va pas cesser maintenant. Je te le garantis. Le grand amour n’a rien à voir avec la perfection. Le grand

amour, c'est ce qui se passe quand tout n'est pas parfait... et que vous vous aimez quand même.

Elle leva le visage de Sarah vers le sien à l'aide de son index.

— Promets-moi que tu vas donner un peu de temps à tout ça. Pas uniquement pour Calvin, mais pour toi aussi.

Sarah n'avait jamais vu sa mère comme autre chose qu'une femme d'homme politique, une mère et la propriétaire d'une petite boutique de tricot. Elle n'avait jamais compris pourquoi sa mère n'avait pas voulu quelque chose de plus. En parlant, en se connectant enfin comme elles auraient déjà dû le faire, Sarah vit la vérité : grâce à sa gentillesse innée, à ses pâtisseries, à sa présence à Lakeside Stitch & Knit, Denise Bartow avait changé la vie des gens. À une échelle moindre que ce que son père avait accompli en tant que sénateur, mais pas moins importante pour les vies qu'elle avait touchées.

Plutôt qu'à son père, Sarah aurait-elle dû accorder du crédit à sa mère et à sa grand-mère, et à toutes les femmes incroyables avec lesquelles elle avait tissé des liens dans la boutique de laine ? Des femmes qui étaient assez fortes pour surmonter tout ce que la vie mettrait sur leur passage. Des femmes qui avaient toute cette force, mais qui ne recevaient aucune gloire.

— Je sais que la soirée a été difficile pour toi, concéda sa mère, mais ta grand-mère t'a attendue pour que tu lui parles de l'assemblée. J'espère que tu vas lui dire à quel point tu étais digne et forte.

Sarah ne pouvait pas encore partir. Pas avant de dire quelque chose qu'elle ne disait pas assez souvent.

— Je t'aime.

Les yeux de sa mère furent inondés de larmes.

— Et je n'ai jamais aimé quelqu'un comme je t'aime.

Elles se serrèrent longuement l'une dans les bras de l'autre, pleurant toutes les deux. Finalement, Sarah recula sa chaise et était presque sortie de la pièce quand elle se souvint qu'elle devait dire autre chose.

— Merci d'avoir proposé une chaise à monsieur Klein, ce soir. Je ne m'attendais pas à ce qu'il assiste à l'assemblée municipale.

De nouveau, elle vit cette surprenante étincelle dans les yeux de sa mère, une légère rougeur sur ses joues.

— Ça ne m'a pas dérangée du tout. Il était très gentil.

— Ça ne me dérange pas non plus, si tu veux le revoir.

Sarah eut du mal à prononcer ces mots, mais l'étincelle qui avait manqué dans le regard de sa mère lui permit de le faire. Et sa mère se leva si vite qu'elle fit presque tomber sa chaise à la renverse.

— Ton père...

— N'est plus là. Toi, si.

— Non. Vraiment. Je ne pourrais pas être avec un autre...

— Je ne dis pas que tu dois l'épouser. Mais s'il t'invite à sortir, et je pense vraiment qu'il va le faire, est-ce que tu peux au moins envisager d'accepter ?

Sa mère prit une grande inspiration.

— Peut-être.

À ce moment-là, le téléphone de Sarah sonna à nouveau. Elle grimaça en voyant l'expression pleine d'espoir dans les yeux de sa mère.

— Ce n'est pas Calvin.

— S'il te plaît, regarde, au cas où.

L'espoir dans les yeux de sa mère était presque suffisant pour déborder sur elle, mais quand Sarah regarda l'écran, elle put à peine prononcer les mots.

— C'est encore mon patron.

Elle avait fait un marché : l'amour en échange de sa carrière. Si Craig l'appelait à plusieurs reprises un jeudi soir, cela signifiait qu'elle avait sacrément foiré à l'assemblée municipale. Elle ne venait pas seulement de perdre Calvin, elle allait perdre son emploi aussi.

Aveuglée par les larmes qui revenaient, Sarah ne vit pas le sac par terre avant de marcher dessus. Elle se pencha pour le ramasser et trouver qu'il contenait le pull-over Fair Isle sur lequel elle avait travaillé obsessionnellement.

* * *

Les éclairs continuaient d'illuminer le ciel quand Sarah frappa doucement à la porte de la chambre de sa grand-mère. Elle ne fut pas surprise de la trouver assise sur son lit, en train de tricoter.

De tricoter le voile de mariée.

Les entrailles de Sarah se retournèrent suffisamment pour qu'elle s'arrête, qu'elle prenne une profonde inspiration pour se reprendre avant

d'avancer vers le lit de sa grand-mère.

— Je suis tellement contente que tu ailles mieux. Et que tu sois enfin de retour à la maison.

Sarah oublia presque qu'elle était trempée quand elle se pencha pour la prendre dans ses bras.

— Donne-moi d'abord un baiser, et quand tu auras enfilé mes vêtements secs, nous pourrons faire un gros câlin. Il y a une chemise de nuit à ta taille dans le coin gauche de l'armoire.

Sarah posa ses lèvres sur la douce joue de sa grand-mère, puis elle sortit la chemise de nuit soyeuse. En la dépliant, elle vit à quel point le tissu était ancien. La qualité du travail était incroyable, avec de la dentelle cousue à la main le long du col, des poignets, de l'ourlet et des remplis à l'avant.

— Elle est magnifique.

Elle fit très attention avec le tissu doux et fin quand elle se changea dans la salle de bains.

— Adorable, complimenta Olive quand elle en sortit. Maintenant, viens me faire ce câlin.

Sarah de sa présence envers sa grand-mère.

— Tout ira bien. Je te promets que c'est vrai.

Sarah ne dit rien, elle laissa juste sa grand-mère lui caresser les cheveux. Un moment plus tard, elle désigna le sac.

— Est-ce que c'est le Fair Isle ?

Quand Sarah hocha la tête et qu'elle le sortit, sa grand-mère dit :

— Je savais que tu t'en sortirais très bien.

— Qu'est-ce qui te faisait penser que je pourrais y arriver ? Surtout étant donné que je n'ai jamais tricoté un motif aussi compliqué.

— Tu peux faire tout ce que tu décides de faire.

— Je pensais que c'était vrai...

— Dis-moi ce que tu as pensé dès que tu as vu ce patron.

— Je ne suis pas sûre que tu veuilles entendre ce genre de mots.

— Vous, les jeunes, vous pensez que vous avez inventé les gros mots. Et le sexe.

Elle adressa un regard espiègle à Sarah.

— Ce n'est certainement pas le cas.

Incertaine de vouloir imaginer sa douce grand-mère avoir des ébats amoureux sauvages avec qui que ce soit, Sarah dit rapidement :

— Le patron semblait écrit dans une autre langue. Une langue que je ne voyais pas l'intérêt d'apprendre.

— Mais tu l'as fait.

— J'avais de l'aide.

De Jordan, pendant que Calvin leur préparait des spaghettis.

— Tu aurais pu abandonner.

— Tu voulais que je t'aide à le tricoter. Je n'aurais pas pu abandonner.

— J'ai voulu que tu fasses beaucoup de choses, lui fit remarquer sa grand-mère. Tu n'en as toujours fait qu'à ta tête.

Sarah laissa échapper un souffle.

— Comme j'ai accompli des choses vraiment difficiles au cours de ma carrière, je ne pouvais pas laisser un pull-over me barrer la route.

— Mais il ne t'a pas brisé, si ?

Sarah baissa les yeux vers le pull-over parfaitement et partiellement terminé sur ses genoux et elle trouva un sourire.

— Pas du tout.

— Prends un de tes cheveux. Un long.

— Quoi ? Pourquoi ?

Sa grand-mère ne répondit pas, elle se contenta d'attendre que Sarah fasse ce qu'elle lui avait demandé. Elle s'arracha un cheveu d'un coup sec ; il devait mesurer vingt centimètres.

— Maintenant, enroule-le autour de la laine bleue.

Ne comprenant toujours pas, Sarah fit ce que sa grand-mère lui demandait.

— Maintenant, tricote un rang.

Même si elle se demandait encore ce qu'il se passait, Sarah suivit les instructions d'Olive une fois de plus. Sa grand-mère ne dit rien avant qu'elle ne termine le rang.

— Il y a une superstition qui dit que si tu tricotes tes propres cheveux dans un vêtement, celui-ci unira son destinataire à toi pour toujours.

Sarah n'avait jamais cru aux superstitions. Elle ne croyait que ce qu'elle voyait, que ce qu'elle pouvait toucher. Alors pourquoi avait-elle des frissons ?

— Mais je suis déjà unie à toi.

— Nous savons toutes les deux que tu n'as pas tricoté ce pull-over pour moi. Tout comme nous savons toutes les deux que tu es assez forte pour

faire face à n'importe quel défi.

Sa grand-mère avait au moins raison sur un point. Chaque maille que Sarah avait tricotée avait été pour Calvin.

— Est-ce que tu te souviens de l'histoire que je te racontais à propos de mon premier amour ?

— Carlos. Tu lui tricotais un pull-over.

Sarah se souvint soudain d'autre chose.

— Le jour où je suis revenue, dans la boutique, tu m'as dit que c'était un Fair Isle, pas vrai ?

— Effectivement. Le même patron que celui sur lequel tu travailles.

Les yeux d'Olive devinrent troubles.

— Notre premier baiser a eu lieu sur le carrousel, sur le char derrière les deux chevaux assortis.

— Qu'est-ce qu'il a dit quand tu lui as donné le pull-over ? Est-ce qu'il lui a plu ?

La douleur se lut dans les yeux bleu clair d'Olive.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de le lui donner.

— Que s'est-il passé ? Tu l'aimais, pas vrai ? Ne t'aimait-il pas aussi ?

— Si, il m'aimait. À tel point qu'il est parti seulement quelques heures avant que je ne puisse lui dire que j'avais choisi de rester avec lui, peu importe les difficultés qui nous attendaient.

— Mais s'il t'avait vraiment aimé, ne serait-il pas resté ? Ne t'aurait-il pas donné l'occasion de le choisir ?

Olive soupira.

— Je me pose cette question depuis soixante-dix ans. Et je ne connais toujours pas la réponse. Avant Carlos, je pensais que l'amour était fait d'amusement et de baisers. Et ensuite, j'ai appris des choses sur son passé et j'ai pensé que je n'avais rien compris.

— Quel genre de passé ?

— Avant qu'il ne vienne travailler pour mon père, il a tout perdu dans un incendie. Sa femme et son fils. Son entreprise.

Sarah posa sa main sur celle de sa grand-mère.

— C'est horrible.

Et pas très différent de ce que Calvin avait vécu dix ans auparavant.

— Alors, Carlos était venu au lac pour recommencer à zéro ?

— Je ne pense pas, dit sa grand-mère en secouant la tête. Je crois qu'il était venu pour essayer de trouver un moyen de survivre un jour de plus.

— Et ensuite, il t'a rencontrée. Tu as dû être une lumière au bout du tunnel pour lui.

— Tu sais, c'est exactement ce qu'il m'a dit. Que j'étais la lumière dans son monde obscur.

Olive baissa les yeux vers le voile en dentelle entre ses mains.

— J'avais tellement peur. Tellement peur de le décevoir. J'étais tellement consciente des deux mondes différents dans lesquels nous vivions.

— Je sais exactement ce que tu as dû ressentir, murmura doucement Sarah.

— Je ne le lui ai jamais dit, mais il me connaissait assez bien pour me regarder dans les yeux et voir ce que je ressentais vraiment. Le matin après qu'il m'a tout raconté sur le carrousel, il a disparu.

— Il est parti sans te dire au revoir ? Comment a-t-il pu te faire ça ? En particulier s'il t'aimait aussi.

— Parce qu'il a vu exactement ce que j'étais : une fille jeune et effrayée.

— Tu aurais appris comment être forte. Tu es l'une des personnes les plus fortes que j'ai jamais connues.

Sarah se demanda pourquoi elle n'avait jamais vu la force féroce de sa mère et de sa grand-mère aussi clairement avant ce soir-là.

— Je l'ai attendu. J'ai attendu même quand ma mère a essayé de me convaincre que c'était pour le mieux. J'ai attendu même quand mon père m'a menacée pour que j'épouse Kent. J'ai écrit des lettres et je n'ai jamais eu de réponses. Et j'ai tricoté. Je passais chaque moment libre avec des aiguilles et de la laine. Tricoter était le seul moyen que j'avais pour rester au moins un peu saine d'esprit. Et tu as raison, quelque part dans toute cette attente et ce tricot têtus, je suis devenue forte. Et je savais que si j'avais un jour une nouvelle chance d'aimer, je n'abandonnerais pas avant d'avoir aimé de tout mon être. Je n'abandonnerais pas parce que j'avais peur ou parce que je ne pensais pas être assez forte. J'aimerais, tout simplement.

Bien qu'elle soit presque sûre qu'elle connaissait déjà la réponse, Sarah dut demander :

— Que lui est-il arrivé ?

— J'écumais la liste des victimes dans le journal toutes les semaines au cas où son nom apparaîtrait, mais je savais qu'il ne serait pas dessus. Jusqu'au jour où je sus qu'il y serait.

Les yeux de sa grand-mère n'avaient jamais semblé aussi tristes.

— Carlos a été tué en service actif.

— C'est terrible. C'est tellement injuste. J'aurais souhaité que tu n'aies pas à traverser tout ça.

— Oh, non. Même en sachant comment les choses se sont terminées, je l'aurais fait quand même. Je l'aurais aimé.

Elle serra la main de Sarah, la surprenant avec un sourire.

— Mais j'aimais ton grand-père aussi. Je l'aimais très fort et sincèrement.

Sarah craignait que sa grand-mère ne le dise uniquement parce que c'était ce qu'elle voulait entendre. Lisant de toute évidence dans ses pensées, Olive précisa :

— Au début, c'était un amour différent. Ton grand-père est parti à la guerre aussi. Il s'est engagé peu après Carlos. Pendant ce temps-là, j'ai trouvé du réconfort en tricotant pour l'effort de guerre. Lakeside Stitch & Knit est devenu une réalité. Je pensais que tu n'avais pas ouvert la boutique avant les années cinquante.

— Oh, je n'avais pas du tout de boutique élégante à l'époque. Pas avant d'avoir ta mère et qu'elle commence l'école. Mais ça ne nous a pas empêchées, tes tantes, mes amies et moi, de nous retrouver tous les lundis soir pour tricoter.

Sarah fit rapidement le calcul : le groupe de tricot du lundi soir avait existé bien avant le magasin.

— Quand Kent Hewitt est revenu de la guerre, poursuivit sa grand-mère, je pleurais encore Carlos. Mais même à l'époque, je voyais bien que ton grand-père avait été un petit garçon quand il était parti, et qu'il était un homme à son retour. Tout comme j'avais été une petite fille quand il était parti et une femme à son retour. Au début, j'ai essayé de le repousser, mais il avait assez d'assurance pour me prouver son amour avec des fleurs, des rires et des baisers.

Sa grand-mère afficha un sourire mystérieux que Sarah n'était pas sûre d'avoir déjà décelé.

— Des baisers merveilleux.

— Et Carlos ? Tu n'étais plus amoureuse de lui ?

— Tu n'imagines pas le temps que j'ai passé à me dire que je ne pouvais pas aimer Kent parce que j'avais déjà donné mon cœur. C'est parce que Kent n'a jamais renoncé à m'aimer une seule seconde que j'ai vu qu'aimer Carlos avait réellement ouvert mon cœur pour que je puisse aimer Kent totalement. Sans Carlos, j'aurais peut-être passé toute ma vie à avoir peur de l'amour.

Sarah devait encore savoir une chose.

— Qu'est-il arrivé au pull-over que tu as tricoté pour lui ?

— Au début, je l'ai gardé parce que c'était mon seul véritable lien avec lui. Après sa mort, ce n'était pas quelque chose que je pouvais donner à quelqu'un d'autre. J'ai pensé à le défaire un millier de fois, mais je ne pouvais tout simplement pas m'y résoudre. Le premier amour est quelque chose de spécial. Et même si j'ai retrouvé l'amour avec ton grand-père, je crois encore que si tu peux faire vivre ton premier amour, tu devrais donner tout ce que tu as.

Les mots d'Olive firent vaciller Sarah. Elle avait eu une seconde chance avec son premier amour, mais elle avait eu peur, trop peur pour réaliser à quel point il était précieux.

— Je sais que tu cherches des réponses, chérie. Peut-être que tout ce que tu as vraiment à savoir, c'est que tu étais une petite fille quand tu as quitté Summer Lake, et que tu étais une femme quand tu es revenue. Une femme forte et aimante.

Sarah baissa les yeux vers le voile de mariée sur les genoux d'Olive, puis elle regarda le pull-over sur les siens. Elle observa la précision avec laquelle elle avait enroulé son cheveu sombre autour de la laine bleue, s'assurant qu'elle ne se désenfilerait jamais du pull-over. Tant de fils tricotés les uns avec les autres. Seuls, ils pouvaient facilement être brisés, mais ensemble, ils étaient forts.

Et quand son téléphone portable sonna à nouveau, elle sut qu'elle était enfin assez forte pour décrocher.

* * *

— Bonsoir, Craig.

Sarah avait serré une dernière fois sa grand-mère dans ses bras, puis elle avait mis une veste par-dessus l'ancienne chemise de nuit et elle était sortie du cottage pour prendre l'appel.

— J'ai reçu un appel de monsieur Klein, annonça Craig d'une voix dure, et on dirait que les choses déraillent dans ta petite ville.

Écoute, je ne sais pas ce qu'il s'est passé ce soir, mais nous allons avoir besoin d'un plan blindé pour arranger ça. Nous n'avons pas le droit à l'erreur. Nous n'avons pas de seconde chance pour essayer d'y arriver.

À chacun de ses mots, il lui sembla un peu plus évident que de toutes les choses qui s'étaient mal passées ce soir-là, essayer de maintenir le groupe Klein n'était pas ce dont elle avait besoin ni ce qu'elle voulait arranger en premier.

— Je ne peux pas quitter la boutique de ma famille. Ma grand-mère se remet encore d'une pneumonie. Et pas sans un bon manager en place.

Elle essayait d'emprunter la voie facile, refusant de déclarer ses véritables sentiments parce qu'elle avait peur de décevoir son patron. Parce qu'elle avait peur d'échouer.

— En fait, mon cœur n'est plus de la partie. Je crois que nous savons tous les deux qu'il ne l'est plus depuis très longtemps.

— Qu'est-ce que tu pourrais bien faire de mieux ?

— Je vais gérer la boutique de laine de ma famille.

Certes, elle pourrait trouver un autre emploi en ville. Pourtant, sa famille avait besoin qu'elle s'occupe de la boutique, et elle ne voulait pas non plus quitter Summer Lake. Ce serait bien plus simple de fuir Calvin de nouveau, de retrouver la sécurité de sa vie dans une grande ville.

— Tu es sérieuse ?

— Oui.

* * *

Elle se retourna dans son vieux lit d'enfant pendant deux heures avant de renoncer au sommeil. Elle s'était trop habituée au corps chaud de Calvin à côté d'elle, à ses bras enroulés autour de sa taille, à la sensation de sa respiration chaude contre les petits cheveux de sa nuque.

La pluie avait cessé. Elle mit ses chaussures, et une couverture sur ses épaules. Maintenant que la tempête s'était calmée, c'était une de ces

parfaites nuits de pleine lune automnales. Le genre de nuit qui apparaissait dans les films ou sur les posters pour donner aux gens l'envie de venir dans les Adirondacks pour oublier leurs soucis. Le groupe Klein espérait que ces mêmes personnes achèteraient un appartement au bord de l'eau.

Prenant une lampe de poche, elle descendit du porche et se dirigea vers le quai. Après avoir découvert la barque et avoir mis un gilet de sauvetage, elle utilisa les rames pour s'éloigner de la rive. Le lac était vide. Lentement, mais sûrement, Sarah rama jusqu'au centre. Elle n'avait jamais eu besoin d'aller à la salle de sport quand elle avait vécu à Summer Lake : rien que c l'herbe, des montages et des lacs. Elle avait grandi en courant, en faisant de la randonnée, en nageant et en faisant du bateau.

Elle mit les rames dans la barque, puis elle s'allongea sur le dos pour regarder les étoiles. Tandis que le ciel s'obscurcissait, elles apparurent les unes après les autres. Elle prit une profonde inspiration de l'air doux et frais, puis une autre et encore une autre. Puis, elle fit faire un demi-tour à la barque pour être face à l'autre berge et voir s'il y avait de la lumière de l'autre côté du lac.

Et s'il y avait quelqu'un là-bas à qui elle manquait autant qu'il lui manquait.

Il n'y avait que de l'obscurité.

En tremblant, Sarah sut qu'elle devait retourner au quai avant que ses doigts gelés ne soient plus capables de tenir les rames. Elle avait à moitié fait demi-tour quand, du coin de l'œil, elle vit quelque chose clignoter sur le porche de Calvin.

Une seule lampe s'alluma.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Le lendemain matin, Sarah s’assit en face de son client dans la salle à manger de l’auberge. Les yeux de Christie étaient pleins d’inquiétude lorsqu’elle plaça des théières fumantes sur la table. Sarah était ravie de savoir qu’elle s’était fait une nouvelle amie en ville. Une amie sur laquelle elle pouvait compter. Elle espérait qu’il s’agissait d’une amie qui pouvait compter sur elle aussi.

— Je suis ravie que vous soyez là, monsieur Klein. Ainsi, je peux vous annoncer la nouvelle en personne : j’ai démissionné de mon poste chez Marks & Banks la nuit dernière. Je ne travaillerai plus sur votre projet.

Curieusement, il ne sembla pas aussi surpris qu’elle l’avait imaginé.

— Je suis vraiment désolé de l’entendre. Même si votre mère m’a dit que vous aviez beaucoup aidé à la boutique.

— Ça m’a beaucoup plu. J’ai hâte de travailler avec ma mère et ma grand-mère pour aider à faire prospérer ce qu’elles ont construit.

Mais même si elle était enthousiaste à propos de son nouveau poste au magasin, elle devait parler de la raison principale pour laquelle elle parlait avec lui ce matin-là.

— Je vais vous donner mon opinion sincère sur vos projets de rénover les bâtiments historiques. Les entreprises comme le magasin de ma famille qui se trouvent dans des bâtiments historiques et préservés, ainsi que le vieux carrousel dans le parc, sont extrêmement importants pour les petites villes comme Summer Lake, qui reposent sur la communauté. C’est pourquoi je ne peux pas soutenir votre nouveau projet d’étendre votre développement aux bâtiments historiques.

Monsieur Klein semblait plus pensif qu’autre chose.

— Vous savez ce que j’ai fait ce matin ? Je me suis réveillé tôt et j’ai passé un peu de temps sur Main Street. J’ai regardé les vitrines des magasins locaux. Vous voyez, vous m’avez si bien vendu l’attrait des Adirondacks que j’ai dû venir voir ce que je ratais.

Il regarda par la fenêtre en direction de l'eau bleue du lac et des montagnes vertes qui l'entouraient.

— Hier soir, je me suis assis dans cette grange et j'ai écouté. J'ai vraiment écouté. Votre mère m'a expliqué ce que je ne comprenais pas à propos du fonctionnement d'une petite ville. La conclusion à laquelle je suis arrivé quand je suis retourné dans ma chambre à l'auberge, c'est que la seule manière pour que notre projet fonctionne pour toutes les parties concernées, c'est qu'elles *soient* concernées. Je veux que cela soit une première pour notre entreprise : un projet communautaire qui donnera les bases d'une future croissance qui bénéficiera aux gens pour de vrai.

— Je suis ravie de vous entendre dire tout cela.

— Je savais que vous le seriez. J'ai absolument foi en vous pour nous mener dans cette toute nouvelle manière de faire des affaires, Sarah.

Il lui adressa un autre sourire.

— Y a-t-il la moindre chance pour que je vous convainque de travailler sur un projet de plus ? Je sais que l'on a besoin de vous au magasin de votre mère. Enfin, puisque vous êtes déjà là, peut-être pourriez-vous superviser.

Notre projet. Un nouveau projet. Quelque chose qui sera positif pour tout le monde. Pour les locaux qui ont envie de réduire son ampleur, pour les citoyens comme moi qui ont désespérément besoin d'un endroit calme où aller, pour mon entreprise et pour moi aussi.

— Honnêtement, votre offre semble merveilleuse, mais à partir de maintenant, je dois me donner entièrement à ma famille, à la boutique et aux gens que j'aime dans cette ville.

— Je le comprends. Je mentirais si je disais que je ne vous envie pas parce que vous pouvez rester ici alors que je dois retourner en ville.

L'expression de son visage changea légèrement.

— Même si j'espère repasser par ici dans un avenir proche.

Sarah comprit immédiatement ce qu'il lui demandait.

— Ça me plairait beaucoup. Faites-le-moi savoir quand vous viendrez, la prochaine fois. Ma mère est une très bonne cuisinière et elle adore faire en sorte que les gens se sentent les bienvenus.

Un sourire illumina son visage. Ils se levèrent et se serrèrent la main.

— Je vous verrai bientôt, j'espère.

— J'ai hâte de vous revoir, monsieur Klein.

— Je vous en prie, appelez-moi John.

Remarquant que la lueur dans ses yeux reflétait celle qu'elle avait vue dans ceux de sa mère la veille, Sarah fut heureuse d'aller au-delà des familiarités.

— D'accord, John.

* * *

Sarah sortit de l'auberge et se dirigea vers le parc au bord de l'eau. Contrairement à la nuit précédente, quand elle avait fui aveuglément l'assemblée municipale, elle savait exactement où elle allait.

Le carrousel.

Elle ne se contenta pas de monter dessus et de s'asseoir sur un des chevaux. Elle examina vraiment le manège qui avait été une partie si importante de tant de vies à Summer Lake.

L'auvent à rayures rouges et blanches était assorti à la peinture rouge le long des moulures. Les animaux du carrousel étaient élégants et réalistes. Les sculpteurs avaient prêté beaucoup d'attention aux détails ; les rendus des peintres de chaque nuance des couleurs des animaux étaient exquis. La plateforme à trois rangées supportait vingt-neuf chevaux et un char derrière les deux chevaux assortis. Il y avait aussi des girafes, des chèvres, un cerf, un lion et un tigre.

Faisant le tour du carrousel, Sarah passa ses doigts sur les chevaux, s'arrêtant derrière le char où sa grand-mère avait embrassé Carlos pour la première fois. Elle voulait tellement trouver quelque chose, une sorte de signe ou de message secret que le premier amour d'Olive lui avait laissé avant de disparaître. S'il y avait un jour eu un message, il était désormais couvert par des décennies de peinture.

Sarah savait désormais que sa grand-mère n'avait pas besoin d'un message secret de la part de son amour perdu pour être heureuse. Olive avait fait la paix avec son passé, sachant que tout ce qu'il s'était passé n'avait fait que la rendre plus forte. Tout comme sa grand-mère ne ressentait pas la nécessité de trouver un message secret pour être heureuse, Sarah n'en avait pas besoin non plus. Avec l'amour de Calvin, en passant du temps avec les tricoteuses au magasin, en observant sa mère et sa grand-mère et en leur parlant enfin comme elle aurait toujours dû le faire, elle

avait appris à quel point il fallait avoir de la force et du courage pour être la personne qui restait. Pour être la personne qui s'occupait du foyer.

Toute sa vie, elle avait tout donné pour l'objectif qu'elle s'était fixé. Ce dur travail n'avait été qu'un entraînement pour son objectif ultime, pour sa réussite ultime.

Pour l'amour.

Alors qu'un des chevaux lui adressait ce qui ressemblait à un sourire, Sarah sut exactement ce qu'elle avait à faire. Elle allait suivre son cœur jusqu'au bout.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Au cours des jours suivants, Sarah était soit au téléphone, soit en train d'envoyer un e-mail ou de frapper à une porte, soit en train de recueillir des réponses, des documents et des tampons officiels dans des bureaux gouvernementaux. Sa mère et sa grand-mère l'aidèrent avec son projet quand elles le pouvaient, mais il fallait principalement chercher de vieux documents à la librairie, au tribunal ou sur Internet.

Absolument exténuée le lundi matin, elle fut ravie de passer quelques heures dans le magasin, entourée par un bus rempli de femmes qui étaient arrivées pour leur virée annuelle d'achat de laine.

Sarah était réconfortée par le fait de savoir qu'elle était enfin à sa place. Après toutes ces années à chercher, elle avait réussi à trouver son foyer à l'endroit même d'où elle était partie. Sa famille et ses amis faisaient tous partie de Lakeside Stitch & Knit.

Jenny et elle commençaient à préparer le magasin pour le groupe de tricot du lundi soir quand un camion UPS se gara à l'extérieur. Une minute plus tard, Sarah avait la lettre certifiée qu'elle avait attendue entre les mains. Des mains qui tremblaient.

Jenny lui dit :

— Je peux me charger du reste.

Sarah leva les yeux vers son amie.

— Je n'ai jamais été aussi nerveuse.

Rien n'avait jamais été aussi important.

Jenny la serra dans ses bras.

— Pour te donner du courage. Maintenant, vas-y.

* * *

Cette semaine-là, Calvin avait passé plus de temps avec sa hache dans la forêt derrière sa maison que durant ces dernières années. Jordan et lui avaient maintenant un tas de bois de chauffage pour au moins une décennie.

C'était dans ces moments qu'il aurait souhaité boire. C'était ce que son père avait fait, et quand le fait d'essayer de noyer son chagrin dans l'alcool n'avait pas fonctionné, son père avait plutôt choisi une balle.

Après un week-end à trop travailler physiquement et à ne pas suffisamment dormir, Calvin se sentait pire que depuis le week-end où il avait tout perdu sauf sa sœur. Il se sentait aussi coupable d'être entré chez Betsy le jeudi soir et de lui avoir donné un espoir qu'il pourrait changer d'avis. Elle lui avait servi un verre de vin, mais il n'était pas resté pour le boire. Il avait pris sa sœur et il était sorti aussi vite que possible.

Le lundi après-midi, Jordan entra dans son bureau sans frapper.

— Tu n'as pas un cours d'art après l'école aujourd'hui ?

— Ça a été annulé.

Elle s'assit sur le canapé contre le mur du fond et commença à jouer avec les lacets de ses chaussures.

— Madame Riggs a vomi.

Un accès de culpabilité le frappa : sa sœur était bouleversée par quelque chose. Il avait été tellement submergé par sa propre tristesse qu'il ne lui avait pas prêté assez d'attention dernièrement.

— Est-ce que tout va bien ?

Elle haussa les épaules.

— Bien sûr.

Oh, oh. Il connaissait cette manière de hausser les épaules. Il connaissait ce « Bien sûr ». Essayant de se reprendre pour sa sœur, il se leva de sa chaise et s'approcha du canapé.

— Est-ce que tu as donné à Owen l'écharpe que tu as tricotée pour lui ?

— Non. Je ne vais pas la lui donner.

— Pourquoi pas ?

— Il ne va pas rester. Si je me permets vraiment de m'attacher à lui, je vais me sentir mal quand il retournera en Californie. Je me disais que ce serait mieux si je la gardais.

Soudain, Calvin sut pourquoi il avait coupé du bois jusqu'à ce que ses paumes commencent à saigner et pourquoi il avait été incapable de dormir. Ce n'était pas parce que Sarah lui avait fait du mal en n'ayant pas le courage de le réclamer pendant l'assemblée municipale. Elle lui avait demandé de la pardonner ensuite. Elle lui avait expliqué sa panique momentanée due au fait qu'elle avait été devant son client. Et elle l'avait

supplié de lui donner une chance de tout recommencer et de bien faire, cette fois.

Non, ce n'était pas à cause du comportement de Sarah qu'il ne pouvait pas se regarder dans le miroir le matin. La raison pour laquelle il ne pouvait pas vivre avec lui-même, c'était qu'il avait tout foiré une fois de plus.

Sarah avait commis une erreur, une erreur que beaucoup de gens auraient commise si leur emploi avait été en jeu. Il en avait perdu la tête, puis il avait trouvé une centaine de raisons pour le justifier. Comme il l'avait fait il y a dix ans.

— Owen pourrait partir l'automne prochain, mais pour l'instant, il est là. Est-ce qu'il te plaît ?

— Il est plutôt cool.

— Alors, donne-lui l'écharpe. Parce que, tu sais ce que je n'arrête pas d'apprendre à mes dépens ?

Elle leva ses grands yeux verts et innocents vers lui.

— Quoi ?

— Il y a une chance pour que tu regrettes d'écouter ton cœur, mais il est certain que tu le regretteras plus tard si tu ne le fais pas.

* * *

— Salut, Cat.

Catherine était clairement surprise de voir Sarah entrer sur le territoire de Calvin. L'inquiétude arriva une seconde plus tard.

— Comment vas-tu ? Je serais allée au magasin avant, mais j'ai quitté la ville après l'assemblée de jeudi et je ne suis revenue qu'il y a quelques heures.

— C'est tellement important pour moi de savoir que tu y accordes de l'importance, dit Sarah, pensant chaque mot, plus que ravie qu'elle ne puisse l'exprimer que leur amitié soit parvenue à survivre aux années. Je te promets que je vais te casser les oreilles avec tout ce qu'il s'est passé sous peu, mais là, j'ai vraiment besoin de voir Calvin.

— Je crois qu'il a vraiment besoin de te voir aussi. Jordan est à l'intérieur avec lui.

Sarah prit une grande inspiration et agrippa plus fermement son fin paquet dans une main tout en tournant la poignée de la porte de l'autre. Le

frère et la sœur étaient assis sur le canapé, mais dès que Calvin la vit, il se leva.

— Sarah ?

Elle se délecta de sa belle apparence, de la manière dont ses cheveux se dressaient d'un côté, comme s'il ne s'était pas souvenu de les coiffer, de la barbe sombre sur sa mâchoire. L'envie de s'excuser de nouveau pour avoir tout foiré et de le supplier pour qu'il lui donne une autre chance la frappa si fort que ses genoux cédèrent presque sous la force du choc.

Déglutissant difficilement, elle s'obligea à faire un pas vers lui. Elle tendit le fin paquet, attendit qu'il le prenne de sa main tremblante.

— Il est à vous.

Il baissa les yeux vers l'enveloppe, puis la regarda à nouveau.

— Qu'est-ce que c'est ?

L'homme avait déjà la main dans l'enveloppe pour sortir le document officiel certifié conforme.

— Le carrousel ?

Tu donnes à la ville l'acte de propriété du carrousel ?

Jordan lui prit le document des mains et Sarah expliqua :

— En faisant mes recherches, j'ai appris que la ville ne possédait pas encore le carrousel comme je l'avais supposé. Une entreprise de Rochester le possédait, ainsi que le terrain qu'il y a autour. S'ils se rendaient compte qu'ils possédaient encore une parcelle de terrain prisée au bord du lac dans les Adirondacks, ils le mettraient sur le marché. Une chose que Jordan a dite un soir où nous sommes allés à l'hôpital m'a fait réaliser que je ne pouvais pas prendre le risque que quelqu'un vienne et l'achète.

— Où est-ce que tu as trouvé l'argent pour ça ?

— Ce n'est pas important.

Il n'avait pas besoin de savoir qu'elle avait vidé son compte bancaire.

— Tout ce qui compte, c'est que le carrousel et le terrain sur lequel il est installé sont en sécurité à présent.

Elle devrait partir avant de commencer à le supplier de la reprendre. Elle ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il l'aime encore après toutes les chances qu'elle avait déjà eues. Donner le carrousel à la ville n'était pas un geste assez considérable pour le récupérer. Pourtant, il était si difficile de partir. Pas sans ajouter une chose pendant qu'elle savait qu'il écoutait. Et

même si Jordan était dans la pièce avec eux, cette fois, Sarah n'utilisa pas sa sœur comme excuse pour réprimer quoi que ce soit.

— Au cours des années où nous avons été séparés, je me suis rappelé mes dix-huit ans tout le temps. J'ai toujours juré que si j'avais la chance de t'aimer de nouveau, je t'aimerais comme il faut.

Elle ne put empêcher les larmes de couler. Elle n'était pas sûre d'y arriver un jour.

— Tu ne sauras jamais à quel point je suis désolée de ne pas l'avoir fait.

Fuir n'avait jamais été la réponse. Quand elle s'aperçut que Calvin ne disait rien, quand il se contenta de rester debout et de la regarder comme s'il la voyait pour la toute première fois, elle ne put rien faire d'autre que se retourner.

Et partir une dernière fois.

OceanofPDF.com

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Lakeside Stitch & Knit était la seule boutique de Main Street où les lumières étaient encore allumées à dix-huit heures trente un lundi soir. En avançant vers la porte d'entrée avec Jordan, il vit les femmes en train de rire à l'intérieur, trinquant avec des verres dépareillés.

Sarah s'était interdit de faire partie d'un groupe de femmes pendant si longtemps. Il était ravi, tellement ravi, qu'elle se permette enfin de l'intégrer.

Il n'avait pas voulu attendre aussi longtemps avant de venir la chercher, mais il avait dû passer prendre quelque chose chez lui. Quelque chose d'important.

Le vacarme des voix était tellement fort qu'il pouvait être entendu depuis le trottoir, et au début, aucune des femmes ne remarqua qu'ils étaient entrés. Christie les vit en premier.

— Calvin ? Jordan ?

Tout le monde se retourna pour leur faire face, leurs regards interrogateurs et intéressés dominant la situation. Calvin n'avait d'yeux que pour Sarah.

Dorothy et Olive attirèrent Jordan vers elles, puis il mit un genou à terre devant Sarah.

— Ce n'est pas l'acte de propriété du carrousel qui m'a amené ici.

Il avait besoin qu'elle comprenne cela avant qu'il n'ajoute quoi que ce soit.

— C'est toi. Ça a toujours été toi, chérie. Uniquement toi. Et je te jure que je serais venu sans l'acte de propriété. C'est juste qu'après l'assemblée municipale, j'étais blessé. Bouleversé.

— Je suis tellement désolée, Calvin. Si je pouvais remonter le temps et changer ce que j'ai dit, je le ferais.

Il voulait l'arrêter, l'embrasser, lui dire qu'il l'aimait à ce moment-là. D'abord, il avait besoin qu'elle sache à combien il était désolé pour ce qu'il avait fait. Lui prenant les mains, il déclara :

— Pendant dix ans, je n'ai laissé personne s'approcher de moi. Pas avant que tu reviennes et que je ne puisse pas résister à l'idée d'être à nouveau proche de toi. Je me disais que j'avais foi en nous pour que nous y arrivions cette fois, et je m'attendais à ce que tu partes. Je regardais les appartements comme s'il s'agissait d'un test que je te mettais au défi d'échouer. Ce n'est pas toi qui as échoué. C'est moi.

— Tu ne m'as jamais déçue, jura-t-elle en tombant à genoux pour être face à lui. Jamais.

— Nous l'avons fait tous les deux. Et nous savons tous les deux que nous nous décevrons encore l'un l'autre, qu'au cours des soixante-dix prochaines années, l'un de nous va forcément foirer.

Il prit le visage de Sarah entre ses mains.

— Tu te souviens quand nous étions enfants, quand que nous allions faire du bateau et que l'un de nous s'y prenait mal et que nous terminions dans l'eau ?

— Nous riions, dit-elle doucement, posant sa paume sur la joue de Calvin. Nous riions toujours.

— C'était une aventure. Peu importe que nous nous y soyons mal pris, nous allions simplement remonter sur cette coque et nous allions continuer à naviguer.

Les yeux de Sarah étaient beaux et brillants de larmes qui étaient sur le point de couler.

— Je ne veux partir à l'aventure avec personne d'autre, Sarah. Je ne veux naviguer au loin avec personne d'autre que toi. Ça a toujours été toi, chérie. Tu effaces l'obscurité. Tu remplis tous mes espaces vides. Et je t'accepterai, quelle que soit la manière dont je peux t'avoir. Chaque heure que tu pourras passer ici avec moi, chaque partie de ta vie que tu as à partager. Je ne peux pas te promettre que je ne continuerais pas à t'en demander davantage, mais si je dois choisir entre le fait de te perdre et le fait de pouvoir aimer ne serait-ce qu'une petite partie de toi, je choisis l'amour. Je te choisis, *toi*. Je me fiche de la manière dont nous le ferons : si je déménage pour être avec toi ou si tu déménages pour être avec moi, ou si nous devons constamment changer les pneus de nos voitures à cause de tous les kilomètres que nous parcourrons pour nous voir. Tout ce qui compte, c'est que nous soyons ensemble.

— Tu ne pourrais jamais vivre comme ça.

Ses mots étaient crus.

— Aucun de nous ne le pourrait.

Le cœur de Calvin s'arrêta presque. Ses yeux se fermèrent involontairement, comme ils le feraient une seconde avant qu'il ne se heurte à un mur en briques. Les mains de Sarah se posèrent sur son visage et elle traça le contour de sa mâchoire du bout des doigts. E Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit qu'elle souriait entre ses larmes.

— Je ne vais pas retourner à la grande ville.

Il put à peine intégrer ses mots avant qu'elle ne sourie : un sourire plus grand, plus fort et plus stable, cette fois.

— Je déménage à Summer Lake. Je vais diriger la boutique avec ma mère et ma grand-mère.

Tout le monde dans la pièce, en particulier Olive et Denise, poussa un cri de joie, mais Sarah ne détourna pas les yeux de lui.

— Je serais restée rien que pour toi. Tu sais à quel point je t'aime, pas vrai ?

— Oui.

Il fut vaguement conscient du fait qu'elle bougeait légèrement pour prendre quelque chose dans son sac, à côté d'elle. Quelque chose de doux qui effleura les jointures de ses doigts et il baissa les yeux pour voir un beau pull-over dans ses mains.

— J'ai quelque chose pour toi.

Elle le souleva pour qu'il passe ses mains, ses bras et sa tête dedans. Il lui allait parfaitement.

— J'ai tricoté un de mes cheveux dans le pull-over. Est-ce que tu sais ce que ça signifie ?

— Tu n'avais plus de laine ?

Elle lui adressa ce beau sourire qu'il espérait voir au moins pendant les soixante-dix prochaines années.

— Ça signifie que tu es lié à moi.

Il l'embrassa à nouveau, plus longtemps, avec encore plus de douceur.

— J'ai toujours été lié à toi.

Il ne s'était jamais senti aussi heureux. Il n'avait jamais senti son cœur battre aussi bien, aussi régulièrement que lorsqu'il sortit de sa poche la bague qui avait un jour appartenu à sa mère.

— Épouse-moi, Sarah.

— Oui !

Elle lança ses bras autour de lui et l'embrassa avec toute la passion et tout l'amour qu'elle ressentait.

— *Oui !*

Lorsqu'il lui passa la bague de fiançailles au doigt, une pièce remplie de tricoteuses applaudit.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

— Vous aviez raison, dit Sarah à Calvin et à Jordan. C’est vraiment l’endroit parfait pour un jour pluvieux.

Ils étaient tous les trois assis sur le carrousel, sous l’auvent à rayures rouges et blanches, buvant du chocolat chaud en regardant le lac. Sarah et Calvin étaient dans le char derrière les deux chevaux assortis et Jordan chevauchait l’un des chevaux qui tiraient le traîneau.

Ils entendaient les sons de la construction des nouveaux appartements qui étaient bâtis sur une parcelle boisée avec accès au lac à distance de marche de Main Street. John Klein n’avait pas abandonné l’idée de la convaincre d’être consultante sur le projet, et finalement, Sarah avait apprécié de travailler à mi-temps sur les nouvelles résidences pendant l’hiver. Plus petits et plus abordables que le plan original, les appartements étaient quand même merveilleusement bien conçus et élaborés.

De leur siège, elle regarda de l’autre côté de la rue et vit sa mère et sa grand-mère à travers la fenêtre de Lakeside Stitch & Knit, qui aidaient des clientes. À droite, dans l’auberge, Christie faisait sourire des clients.

Sarah avait enfin attrapé ce pompon qu’elle avait visé toute sa vie. La famille. Des amis.

L’amour.

Nous voulons nous marier au Festival de l’automne de l’année prochaine.

Elle lui adressa un petit sourire mystérieux.

— Mais toute cette planification me donne mal à la tête.

— Toi ? la taquina-t-il. Tu ne veux pas planifier ?

Elle haussa les épaules, à peine capable de s’empêcher de tout dire.

— Qu’est-ce que tu dirais plutôt d’un mariage précipité ?

Calvin déglutit difficilement.

— Sarah ? Est-ce que tu es...

Elle lui prit la main, enlaça leurs doigts, puis les plaça sur son ventre.

— Oui.

* * *

Merci d'avoir lu *Retour aux sources* ! J'espère que vous avez adoré la romance à Summer Lake entre Sarah et Calvin.

Découvrez dès maintenant l'histoire de Christie et Liam ! Dans *Au fil de l'eau*, Christie Hayden s'est enfuie à Summer Lake pour se remettre d'un chagrin d'amour, mais elle a trouvé bien plus que cela : un travail qu'elle adore dans une auberge, une communauté d'amis soudée et une chance de vivre l'avenir amoureux parfait dont elle a toujours rêvé. Mais rien n'est jamais comme on pourrait le croire, surtout avec Liam Kane, le superbe millionnaire qui débarque dans sa vie à l'improviste... et qui la met dans tous ses états, bouleversant son cœur. La première fois que Liam Kane pose les yeux sur Christie, il est fichu. Il sait qu'il doit garder ses distances, car il n'est pas capable de lui offrir le bonheur éternel qu'elle recherche. Or entre ses sourires, ses rires, sa gentillesse et ses baisers délicieusement coupables, pour la première fois de sa vie, il perd le contrôle. Cependant, Liam a gardé un secret pendant vingt ans, un secret qui a failli le détruire et qui a le potentiel de déchirer toute sa famille. Christie ne peut s'empêcher d'essayer de l'aider par pur amour, mais Liam se laissera-t-il guérir ? Ou finiront-ils tous les deux anéantis, en mille morceaux une fois de plus ?

[Découvrez *Au fil de l'eau* \(Un été au lac, tome 2\) dès maintenant !](#)

« Liam est mon héros préféré des livres de Bella Andre ! J'ai pleuré, j'ai ri et j'ai applaudi. *Au fil de l'eau* est un livre incroyable ! »

~ 5 étoiles pour *Au fil de l'eau*

[Inscrivez-vous à ma newsletter pour rester informés de mes nouvelles parutions...](#)

Tournez la page pour un extrait de *Au fil de l'eau* (Un été au lac, tome 2)...

OceanofPDF.com

Extrait de *Au fil de l'eau* (Un été au lac, tome 2)

© 2020 Bella Andre/Oak Press, LLC

Liam Kane entendit les applaudissements et les acclamations tandis qu'il passait la porte de l'auberge. D'après les pétales qui sortaient en volant de la salle des fêtes, il put facilement deviner qu'il s'agissait d'un mariage.

Cela lui parut immédiatement étrange. Pourquoi son frère, Wesley, organiserait-il un autre mariage à l'auberge le même week-end que le sien ? Et comment son frère allait-il tout nettoyer après ce mariage et avoir le temps d'installer le nécessaire pour la répétition de son propre dîner ce soir-là ?

Liam avait eu l'intention d'aller directement dans sa suite à l'étage pour prendre une douche après son vol de nuit depuis la Chine. Il avait vécu trois semaines de folie à prendre constamment des avions, à passer ses nuits dans des chambres d'hôtel pour lesquelles il avait à peine le temps de s'enregistrer avant de se rendre au prochain aéroport, à la prochaine réunion. Il n'était pas retourné au lac depuis si longtemps que la curiosité le mena à déposer ses valises derrière le bureau de la réception et à se diriger vers la grande pièce qui donnait sur le lac pour voir qui se mariait.

Lorsqu'il s'arrêta près d'une porte latérale derrière une grande plante en pot, il fut abasourdi de voir que Sarah Bartow, qui s'était apparentée à lui par sa grand-mère, portait une robe de mariée et tenait la main de son ancien petit-ami, Calvin Vaughn.

D'après ce qu'il savait, ils avaient rompu après avoir terminé le lycée. Quand s'étaient-ils remis ensemble ? Et pourquoi n'avait-il pas su qu'ils se mariaient ce jour-là ? Il fallait reconnaître qu'il n'avait pas été très doué pour garder le contact avec sa famille ou avec les habitants de Summer Lake au cours des dernières années. Cela ne voulait pas dire que Sarah l'exclurait délibérément de la liste de ses invités, si ?

Pensant qu'il devait y avoir une explication rationnelle à ce mariage, alors que Sarah et Calvin s'embrassaient pour sceller leurs vœux et que la foule les acclamait, Liam constata qu'ils étaient vraiment amoureux. Pour le moment, en tout cas. C'était en ce qu'il se passait ensuite qu'il n'avait pas foi : dix, quinze, vingt ans plus tard, quand ils auraient des enfants et qu'ils seraient censés être une famille soudée dont les membres s'occupaient les

uns des autres. La seule chose dont il était certain, c'était que les gens qui étaient blessés quand l'amour échouait n'étaient pas que l'homme et la femme qui avaient un jour prononcé leurs vœux. Non, les conséquences étaient bien plus vastes.

C'est pourquoi, après presque vingt ans de rencontres amoureuses, Liam n'avait jamais voulu se marier. Il n'avait jamais été tenté de mettre un genou à terre et de demander à une femme d'être sienne pour l'éternité.

Normalement, il ne laissait jamais les émotions indésirables prendre le dessus de cette manière, il les repoussa donc profondément en lui tout en examinant les personnes présentes dans la pièce. Il n'était pas revenu en ville depuis longtemps, pourtant il reconnut presque tout le monde au mariage. L'ancien entraîneur de football américain. Le propriétaire du bazar. Plusieurs personnes avec qui il était allé à l'école. Les Sullivan qu'il avait appris à connaître pendant les étés où ils étaient venus au lac depuis la grande ville pour aider leur père, William, à construire son chalet en rondins.

Liam aperçut un mouvement qui attira son attention.

Des cheveux dorés qui glissaient comme de la soie sur les épaules d'une femme qui se déplaçait derrière un grand homme d'un certain âge. À la vue de Liam, sa respiration resta bloquée dans sa poitrine. Des larmes faisaient briller les yeux de la femme et ses yeux étaient rouges. Elle se mordait la lèvre, ses mains couvrant son cœur.

C'était la plus belle femme qu'il ait jamais vue.

Les mariés commençaient à remonter l'allée centrale et à sortir de la pièce. Il devrait les rejoindre avec le reste de la foule pour les féliciter. Seulement, le regard de la femme lui coupait le souffle et faisait aussi accélérer son cœur.

Sa robe verte était bien ajustée, pas tape-à-l'œil. Les perles sur le lobe de ses oreilles et autour de son cou étaient élégantes, sans avoir pour but d'attirer le regard d'un homme. Tout comme ses chaussures, à talon plat. Ce genre de femme n'essaierait jamais d'attirer l'attention sur elle-même.

Même si elle avait toute la sienne.

Tout le monde avait suivi Sarah et Calvin en dehors de la pièce en passant par les portes situées en face de lui ; la femme resta en arrière, se penchant pour ramasser des pétales de fleurs éparpillés autour de sa chaise. Quelque chose fit réagir son esprit, un picotement qui allait au-delà de la

conscience d'être en présence d'une belle femme. Un avertissement qu'il l'avait déjà vue quelque part. Mais où ?

Elle était en train de ramasser une autre poignée de pétales de fleurs sur le sol quand elle tourna soudain son regard vers lui et qu'elle le vit debout à côté de la porte latérale. Elle était plus proche. Assez proche pour qu'il voie ses traits délicats : ses pommettes hautes, son menton légèrement pointu et les petites fossettes sur chaque joue quand elle sourit.

— Oh, bonjour.

Quelques pétales de roses tombèrent de sa main et voletèrent jusqu'au sol. Elle lui adressa un sourire en coin en se baissant pour le ramasser.

— Ils sentent bon, mais ils mettent la pagaille.

Liam savait qu'elle s'attendait à ce qu'il dise quelque chose : qui il était ou ce qu'il faisait debout à la regarder. Il n'avait pas encore retrouvé sa voix.

C'était la première femme qui le laissait bouche bée.

— Avec le mariage, je n'ai pas surveillé la réception, poursuivit-elle, affichant toujours un sourire accueillant. Je peux faire quelque chose pour vous ? Êtes-vous un client de l'auberge ?

— Je suis Liam Kane.

En un instant, le sourire de la femme disparut. Sa bouche s'entrouvrit et ses joues rougirent. Elle fit un pas rapide en arrière et se heurta à l'une des chaises pliables couvertes.

— Oh, mon Dieu. Bien sûr que tu es Liam.

Elle se mordit la lèvre, attirant l'attention de Liam vers leur forme pulpeuse et douce. En dépit de sa robe sage, de ses chaussures et de ses bijoux, sa bouche attirante et le vert profond de ses yeux montrait une vérité plus profonde sur elle. Une sensualité qu'elle ne pouvait pas cacher. Une sensualité qui grimpa en flèche uniquement parce qu'il avait entendu son nom sortir de ses lèvres.

— J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt, mais le mariage a dû me brouiller l'esprit. Sarah se demandait pourquoi tu n'avais pas répondu à son invitation, mais tu as fini par venir !

Ses grands yeux verts volaient les neurones de Liam les uns après les autres. Un marteau frappait son cerveau. Comment pouvait-elle savoir exactement qui il était alors qu'il n'avait aucune idée de qui *elle* était ?

— J'ai été sur les routes au cours des derniers mois, expliqua-t-il, l'invitation à leur mariage a dû s'égarer dans le tas de courrier que je n'ai pas ouvert. Je ne savais pas du tout qu'ils se mariaient. Je suis là pour le mariage de Wesley.

— Tu ne sais pas ce qu'il s'est passé ?

Le marteau s'abattit plus fort, rejoint par une alarme dans son cerveau qui lui indiqua que quelque chose n'allait pas. Ne l'avait-il pas su depuis l'instant où il était entré dans l'auberge et où il avait vu qu'un autre mariage avait lieu ?

Il craignit immédiatement que quelque chose soit arrivé à son petit frère. Il s'était toujours occupé de lui quand ils avaient été enfants, mais il n'avait pas été très présent pour s'assurer qu'il allait bien au cours des dernières années.

— Comme je l'ai dit, j'ai été sur les routes tout le temps et mon téléphone n'est pas toujours fiable dans certains des pays où je suis allé. Si Wesley a essayé d'entrer en contact avec moi par mon personnel, je n'en ai pas entendu parler.

L'inquiétude pour son frère le poussa à poser ses mains sur les épaules de la femme pour s'assurer d'avoir toute son attention.

— Que s'est-il passé ? Où est Wesley ?

À ce moment-là, elle écarquilla suffisamment les yeux pour qu'il ne puisse pas s'empêcher de mémoriser la nuance exacte de vert, comme une pousse fraîche sur un arbre nu au printemps, et elle prononça :

— Je ne sais pas où il est.

Soudain, il la sentit trembler sous ses mains. Pourquoi la malmenait-il ?

— Je n'aurais pas dû t'agripper comme ça.

Il rejeta la faute sur le vol de nuit pour avoir mis aussi longtemps à faire le rapprochement.

— Tu es la fiancée de Wesley.

Wesley lui avait envoyé une photographie d'elle quand ils avaient annoncé leurs fiançailles et la secrétaire de Liam l'avait posée sur la pile de ses autres courriers professionnels. Il avait été en retard à une réunion et il avait à peine pris le temps de regarder la photographie avant de la ranger. Puis, il avait été en Asie quand ils avaient organisé leur fête de fiançailles, il n'avait donc pas eu l'occasion de rencontrer la fiancée de son frère. D'après

ses souvenirs, même si elle avait été jolie sur la photographie, rien n'avait particulièrement attiré son attention.

Il arrivait à peine à croire que cette femme devant lui soit celle qui se trouvait à côté de Wesley sur la photographie mise en scène. Les mêmes cheveux, les mêmes yeux, le même visage, les mêmes traits... Mais elle était complètement différente. Comme si elle était en quelque sorte devenue plus nette depuis que la photographie avait été prise.

— Oui. Je suis Christie. J'étais sa fiancée.

Il ne put que remarquer qu'elle avait employé le verbe au passé.

— Vous êtes censés vous marier demain.

— Oui, répéta-t-elle. C'était le cas, mais...

Une porte s'ouvrit brusquement et Liam entendit la voix de sa mère.

— Christie, est-ce que tu as vu mon châte ? Je crois que je l'ai oublié sur ma chaise...

Les mots restèrent en suspens quand elle remarqua la présence de son fils aîné.

Christie s'écarta si vite qu'il aurait juré sentir un coup de vent froid à l'endroit où elle s'était tenue.

— Liam ?

Sa mère avança vers lui, son regard scrutant sa cicatrice.

— Oh, chéri, je suis ravie que tu sois enfin rentré ! Tout a été tellement chaotique. Pour nous tous. Ton père et moi n'arrêtons pas d'essayer de te joindre, mais ta secrétaire nous disait tout le temps que tu étais en réunion ou dans un avion quelque part.

Elle baissa la voix.

— Je ne voulais pas transmettre un message aussi personnel à une inconnue.

— Alors, il n'y a pas de mariage ?

Il adressa la question à Christie plutôt qu'à sa mère.

— Non, rétorqua doucement l'intéressée. Wesley et moi n'allons pas nous marier.

« Bella Andre ne déçoit jamais ! Au fil de l'eau vous saisira dès la première page ! Il y a tant de rebondissements et de secrets dans ce livre que vous ne pourrez pas le poser ! »

~ 5 étoiles pour Au fil de l'eau

Envie d'en savoir plus ? [Découvrez Au fil de l'eau \(Un été au lac, tome 2\) maintenant !](#)

[Inscrire à la newsletter de Bella Andre et être informés des prochains tomes dès leur parution !](#)
[BellaAndre.com/France](#)

[OceanofPDF.com](#)

Autres livres de Bella Andre en Français

La Famille Sullivan

[Par les yeux de l'amour](#)

[Pour un moment secret](#)

[À l'épreuve du feu](#)

[Éternel comme l'amour](#)

[Si seulement, toi et moi...](#)

[À la vie, à l'amour](#)

[Amour en coulisses](#)

[D'amour et d'eau fraîche](#)

[Là où tout a commencé](#)

La Famille Sullivan, Seattle

[Une nuit parfaite](#)

[La Chance d'une vie](#)

[Sous les feux de la rampe](#)

[Ne jamais dire jamais](#)

[Et que vogue l'amour](#)

[J'ai tant besoin de toi](#)

La Famille Sullivan, New York

[Nos vœux d'éternité](#)

[Si l'amour est un art](#)

[Pour un corps à cœur](#)

[Du miel sous la lune](#)

[Retour aux sources](#)

[Au fil de l'eau](#)

[Comme de l'amour dans l'air](#)

[Retour de flamme](#)

Milliardaires Rebelles

[L'amour à bout de souffle](#)

[L'amour à bout de bras](#)

[Un amour sans compromis](#)

[Un amour sans reserve](#)

[L'amour à tout prix](#)

[L'amour à tout jamais](#)

Les Mariés de Malibu

[Un Mariage sur la Plage](#)

[Un Mariage d'Été](#)

[Un Mariage Pieds Nus](#)

[Un Mariage au Clair de Lune](#)

Quatre Mariages et un Fiasco

[Le Cadeau](#)

[La Danse](#)

[La Chanson](#)

[La Robe](#)

[Le Baiser](#)

[OceanofPDF.com](#)

À propos de l'auteure

Bella Andre a vendu plus de 9 millions de livres et ses romans ont été n° 1 des ventes dans le monde entier, figurant aux classements du *New York Times* et de *USA Today* à 93 reprises. Elle a été Auteur n° 1 d'un top 10 qui incluait Nora Roberts, JK Rowling, James Patterson et Stephen King.

Connus pour leurs « histoires sensuelles et exaltantes sur fond de romance enivrante » (*Publishers Weekly*), ses livres ont été mentionnés deux fois dans les conseils de lecture « Red Hot Reads » de *Cosmopolitan* et traduits en dix langues. Elle est diplômée de l'Université de Stanford et a remporté l'Award de l'Excellence en fiction romantique. Le *Washington Post* la présente comme « l'un des écrivains américains de premier plan » et ses œuvres sont mentionnées par *Entertainment Weekly*, *NPR*, *USA Today*, *Forbes*, le *Wall Street Journal* et le *TIME Magazine*.

Bella est également l'auteure de la série *Quatre Mariages et un Fiasco* figurant au classement du *New York Times*, sous le pseudonyme de Lucy Kevin. Parmi ses romances contemporaines, citons les séries *Walker Island*, best-seller au classement du *USA Today*, et *Les Mariés de Malibu*.

Quand elle n'est pas à son ordinateur, elle aime lire ses auteurs préférés, pratiquer la randonnée et la natation, et surtout rire. Mariée, avec deux enfants, Bella partage son temps entre la région viticole de Californie du Nord, un chalet en rondins dans les Adirondack, dans l'État de New York, et un appartement londonien surplombant la Tamise.

Inscrivez-vous à la newsletter de Bella pour connaître ses nouvelles parutions :

BellaAndre.com/France

Retrouvez Bella Andre sur Facebook :

facebook.com/bellaandrefrancais

Rejoignez le groupe de lecture de Bella Andre :

BellaAndre.com/readergroup

Suivez Bella Andre sur Instagram :

[instagram.com/bellaandrebooks](https://www.instagram.com/bellaandrebooks)

Suivez Bella Andre sur Twitter :

twitter.com/bellaandre

Visitez le site web de Bella pour découvrir sa bibliographie complète :

www.BellaAndre.com

OceanofPDF.com